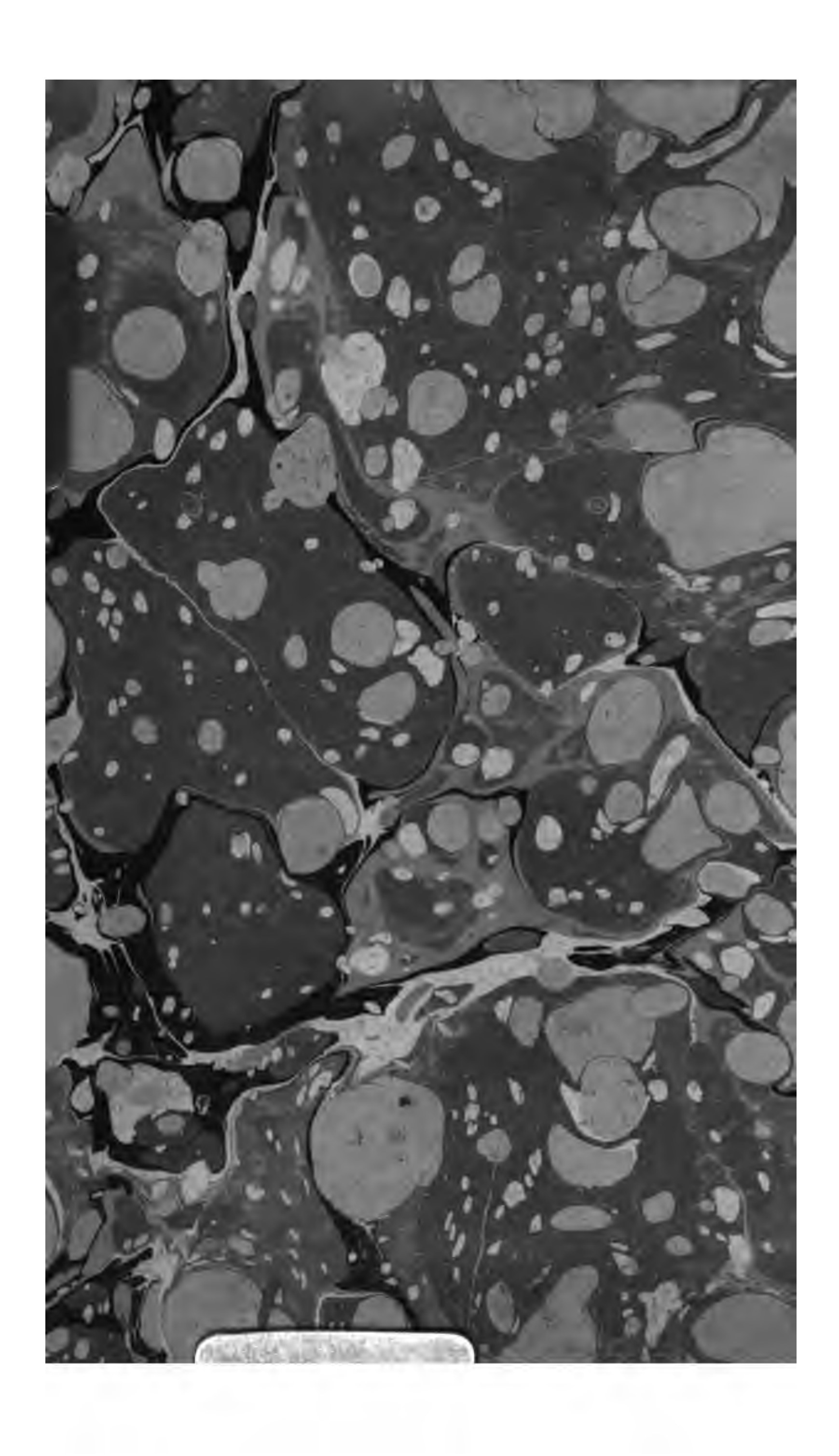
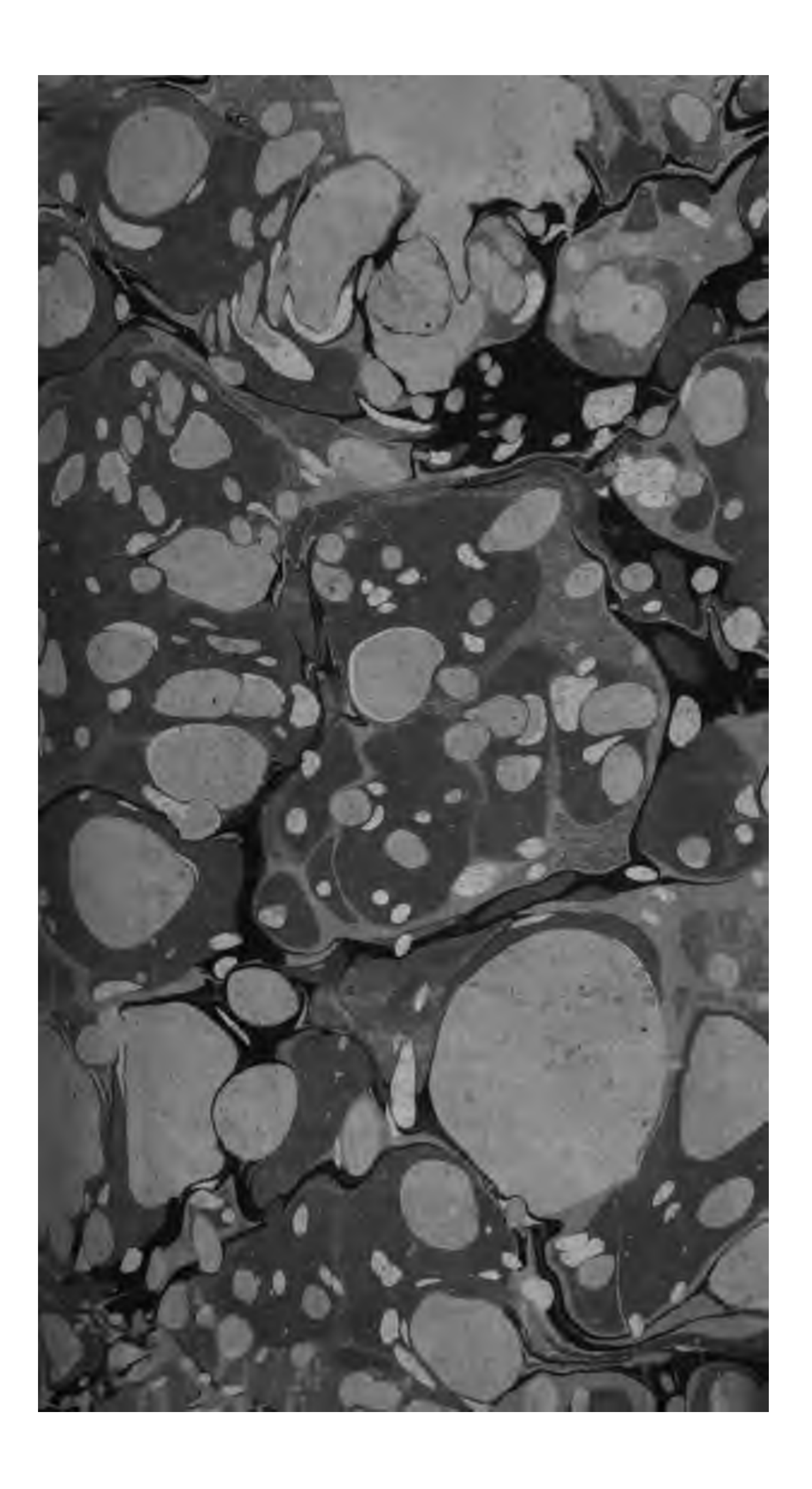
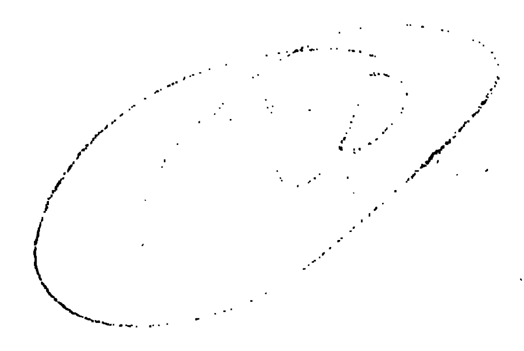










ARCHIVES
LITTÉRAIRES
DE L'EUROPE,
OU
MÉLANGES DE LITTÉRATURE,
D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

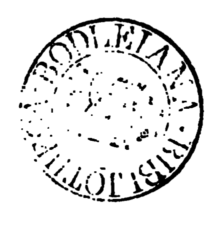
Par une Société de Gens de Lettres.

SUIVIS

D'UNE GAZETTE LITTÉRAIRE UNIVERSELLE.

TOME NEUVIÈME.





A PARIS, chez XHROUET, imprimeur du *Publiciste*, rue des Moineaux, n°. 16.
A TUBINGUE, chez COTTA.

1806.

MÉLANGES
DE LITTÉRATURE, D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

LETTRES
ÉCRITES D'ANGLETERRE
Dans l'année 1768 (1).

Londres le 28 juin 1768.

C'EST une jolie chose de voyager, Madame! c'en est une charmante de raconter ses voyages, surtout le premier ! C'est comme en fait d'amour : l'essai est ce qu'il y a de plus agréable et ce qui laisse un plus long souvenir. Je vais donc vous parler de l'Angleterre et des Anglais, non de Wilkes et des Colonies, mais de ce qui s'offre dans les rues et sur les chemins, et dont

(1) Nous publions ces lettres telles qu'elles ont été écrites par feu l'abbé Bourlet de Vauxcelles, homme d'esprit et de talent, mais plus connu des gens de lettres que du public, parce qu'à l'exception de quelques sermons et d'un panégyrique de saint Louis, imprimés en un volume, il n'a publié que de petits écrits dispersés dans différens recueils ou journaux.

on dédaigne de parler dans les dépêches politiques ou dans des relations importantes. J'écris comme j'ai voyagé, pour m'amuser et non pour instruire personne.

Nous partîmes de Versailles le lundi 13, à dix heures du soir; nous arrivâmes le jeudi à Calais; nous fûmes le vendredi à Douvres, et le lendemain à Londres. Nous avions un peu vomi sur l'eau; nous fûmes guéris en touchant à terre. Je n'avois jamais vu de port, ni de vaisseaux, ni même la mer. Calais, Douvres, le passage, tout me plut, du moins pour la nouveauté, et surtout parce que cela ne devoit pas être long.

Nous voilà dans les magnifiques auberges anglaises. On nous apporte du thé, des tartines de beurre : de jeunes filles très-propres viennent nous faire le thé dans des vases charmans. Le soir, nous mangeons du pouding, du *rosbif* et de la marée fraîche. On dort à merveille : tout se passe à faire plaisir, jusqu'au quart-d'heure de Rabelais. On trouve alors la manière de vivre anglaise fort agréable, mais un peu chère : la poste l'est aussi; mais on peut s'arranger, et on va vite. Nous fûmes en neuf heures à Londres, et, dans ces neuf heures, il y en eut six d'enchantement et d'admiration à la vue des beautés naturelles, de la riche culture, de l'opulence des campagnes, de la beauté des auberges, de l'ex-

trême propreté qui règne dans les plus petites maisons.

Une des choses qui nous frappa d'abord fut l'habillement des jeunes personnes : on doit à votre sexe de le faire passer avant tout. Je vais vous dire quelle mine a une petite miss dans son habit du matin, avec lequel elle court les rues tant que bon lui semble. Figurez-vous un petit juste de soie d'une couleur tranchante, un tablier de gaze ou de mousseline très-large, très-blanc et très-fin, qui couvre les deux tiers de ce juste; un fichu de gaze non moins blanche qui se joint au tablier; des manchettes courtes et des bras à l'air depuis le coude; un petit chapeau de soie noire ou de la couleur de l'étoffe, doublé et blanc, surmonté d'une couronne de rubans; sous ce chapeau, des minois blancs et doux, un teint velouté, des yeux noirs et fiers; voilà (si vous concevez quelque chose à ma description) le portrait d'environ dix mille Anglaises que j'ai vu passer depuis dix jours dans les rues. Pendant les trois premiers jours, on les trouve toutes jolies : après cela, on s'apperçoit qu'elles ont la plupart la marche niaise, le bras gros, le pied mal fait, les dents laides, la tête baissée, l'œil dur, des corsets mal taillés, des cheveux gras à force d'en vouloir montrer la couleur naturelle. Cet air altier, dont je vous parlois tout à l'heure, ressemble plus à la morgue qu'à une noble fierté; elles vont seules et partout et à toute heure. Les

promenades en sont pleines ; mais les Anglais (gens délicats) ne font un peu d'attention qu'à celles qu'on appelle *whores*. C'est un nom qui a son équivalent dans notre langue, mais que je ne puis vous rendre décemment. Les honnêtes femmes ont l'air un peu délaissées, et pour une bonne raison : c'est que les filles, comme en France, songent à s'établir, et que les femmes courent de gros risques. Un homme est perdu, s'il s'avise d'avoir trop de goût pour une femme d'honnête condition. Les lois le poursuivent à toute rigueur; les Anglais disent qu'un cocu ne coûte nulle part aussi cher que dans leur pays.

Les hommes n'étant point soutenus par le besoin de plaire, qui anime tout en France, s'abandonnent à une négligence qui ressemble beaucoup à la grossièreté. Vous n'imaginez pas la tournure de ces gens-là chez eux : comme ils sont fagotés dans leurs habits du matin ! comme ils sont ridicules dans leurs habits de parure! comme ils se complaisent dans leur mauvaise grâce ! comme ils se sourient dédaigneusement en voyant un Français ! et ils le reconnoissent sous le déguisement le plus anglais, avec le frac et le grand chapeau, les souliers ronds, les gros gants, le bâton d'epine ou la petite canne, avec un assommoir de plomb au bout. Rien ne vous sauve de vous entendre appeler *Frenchman*, et quelquefois par les charbonniers ou les crocheteurs, *French-dog* (chien de Français).

Les rues sont larges, bordées de trottoirs comme nos quais, mais mal pavées au milieu. Vous connoissez les carrosses anglais; ils sont moins élégans et plus légers que les nôtres. Il semble que, chez nous, on n'a fait attention qu'aux hommes, et, en Angleterre, on n'a pensé qu'aux chevaux et aux chemins : leurs voitures ne pèsent rien; mais elles ne portent sur rien : le bruit des chaînes et la dureté des ressorts m'en ont détrompé pour jamais.

Entre les maisons et les trottoirs, il y a un espace creusé en fossé et bordé de grilles : les cuisines sont sous terre, éclairées par ce petit fossé. Chaque maison a son petit porche orné de colonnes ou d'autres ornemens. Un petit corridor, qui est en même temps la cage de l'escalier, sépare les pièces d'en bas, savoir, la salle à manger et le parloir ou salon. Tout est boisé, peint; les chaises de bois, d'une forme antique; les croisées en châssis avec d'assez grands carreaux, et un châssis de gaze adapté à la croisée, pour voir dans la rue sans être vu. Les tables sont toutes d'acajou; les cabarets pour le thé et le café sont le plus souvent aussi d'acajou, et tous leurs petits ustensiles, d'argent ou de porcelaine; l'escalier de bois, les marches couvertes d'une lisière de tapis; les cours, petites et pavées de larges pierres, ont chacune leur réservoir d'eau : on lave sans cesse partout, on nettoie tous les huit jours les vitres : la propreté est extrême. Sur la

boiserie, on a des tableaux ; les riches en ont beaucoup et de très-beaux.

Voilà l'intérieur des maisons. Voulez-vous que je vous peigne un repas bien anglais ? Imaginez une table ronde chargée, pour premier service, d'un gros jambon rôti, avec des féves de marais dessous ; un énorme *rosbif* de l'autre côté ; des choux-fleurs au milieu ; deux saucières au coin, l'une de beurre, l'autre de gingembre et d'herbes aromatiques ; dans un autre plat, un mauvais hochepot mal cuit, qui figure avec deux ou trois poulets rôtis nageant dans le beurre. Voilà l'excellente chère qui est relevée par une oie grasse, une tortue, des petits pois sans sauce, verts comme au sortir de la cosse, et qu'on a seulement passés à l'eau bouillante ; une sorte de croquante bourrée de groseilles à maquereau. Chaque convive a devant lui son assiette, une fourchette à deux branches de fer, un couteau en sabre, arrondi par le bout pour servir de cuiller, et point de serviette. Après le second service, on ôte la nappe et on met sur la table des fraises, du melon, du fromage et du vin de cinq à six espèces. C'est alors seulement qu'on a des verres à la française ; jusque-là on a bu dans des *vidercome*, ou (si on a voulu de la bière) dans le pot d'argent ou d'étain. On porte les santés en commençant par celle du roi, non sans quelque irrévérence anglaise, puis celle des dames, qu'on appelle grossièrement de son nom propre. On apporte ensuite du *punch*,

puis le café, et le thé avec des tartines de beurre; et, après un repas silencieux de quatre heures, on se quitte bons amis.

J'ai fait deux de ces repas; j'y ai mangé tant qu'on a voulu, et mon estomac s'y est assez bien prêté. J'ai mangé ailleurs presque à la française. Hier, je dînai à la campagne du chevalier van Eck, millionnaire hollandais, dont un fils, né en Angleterre, est membre de la chambre des communes. Je vous peindrai un de ces jours les campagnes anglaises : c'est toute une autre manière de se loger et de vivre : on y étale une magnificence, souvent lourde et bizarre, égale à la grossièreté de la ville. On fit passer en revue devant nous sept ou huit cent mille marcs d'argent. Nous eûmes de petits couverts, des demies serviettes, un surtout d'argent et un dessert en règle.

Je m'arrête ici, Madame; voilà deux grandes heures que j'écris, et je ne suis qu'au commencement de mes récits. La première fois je vous parlerai des églises, des jardins publics et des jardins de campagne; vous ne serez plus tentée de vivre à l'anglaise.

Londres, le 30 juin.

Voici un second volume, Madame, car je n'ose dire une seconde lettre. Je vais tâcher de vous donner une idée de Londres, autant que j'ai pu

m'en former une en quinze jours ; par conséquent je ne vous dirai pas avec exactitude quelles en sont les dimensions, ni de combien il est plus grand que Paris. J'entendis dire, il y a cinq à six ans, qu'un seigneur danois (je ne sais si ce n'est pas lui-même qui me l'a conté) avoit levé le plan géométrique des deux villes de Paris et de Londres, et que Paris se trouvoit plus grand. Il n'y a rien à répondre à une démonstration géométrique, sinon de la vérifier ; c'est ce que je ne puis pas faire et ce que je crois inutile. Les yeux décident en faveur de Londres, et les registres mortuaires annoncent un tiers d'habitans de plus ; il est vrai que dans ces registres on comprend les *bills de mortalité*, c'est-à-dire, la banlieue de Londres ; il est vrai qu'il y a au moins cent mille matelots ou charbonniers sur la Tamise ; il est vrai enfin que la largeur de Londres n'est pas le quart de sa longueur. Il faudroit pouvoir combiner toutes ces choses pour parvenir à une décision qui vous est fort indifférente, savoir de combien Londres est géométriquement plus grand que Paris.

Plus je parcours Londres, et plus je reconnois qu'il est très-aisé d'en faire la plus superbe ville du monde ; les Anglais ont tout ce qu'il faut pour cela, excepté le goût qui leur manquera long-temps. L'incendie de 1666 fit rebâtir la ville. On élargit les rues, ce qui, joint à l'habitude de loger chaque famille dans une maison à part, a resserré les habitations et décidé la forme des

logemens. La propreté qui y règne est une suite de la petitesse des demeures autant que du caractère national. Je ne me lasse point d'admirer cette propreté brillante, qui vaut mieux que la dorure, ces tables d'un si beau bois, ces vitres si claires, ces rideaux en festons, ces cheminées du plus beau marbre, ces feux de l'acier le plus poli. Notre élégance tient plus aux arts et aux dessins; la leur tient plus à la propreté, et fait une autre sorte de plaisir, peut-être plus réel.

La ville a reçu des accroissemens immenses depuis la dernière paix; on bâtit tous les jours des rues nouvelles d'une largeur incroyable, qui sont habitées aussitôt que bâties, qui se décorent de boutiques bien plus élégantes que les nôtres, de grandes places, de statues dorées, de bassins et de maisons maussades; tout est en brique, et il n'y a pas un architecte qui se doute des proportions. D'ailleurs, ils bâtissent avec aussi peu de solidité que d'élégance; ils ne cherchent qu'à étendre leur ville et à la percer; une autre génération qui saura ce que c'est que de bâtir, en fera la première ville de l'Europe.

Il n'y a proprement qu'un côté de la rivière habité; il communique à l'autre par trois ponts. Celui de *Westminster* a un mille de long, bâti avec prétention et en belle pierre, mais mal décoré; ses lourdes balustrades dérobent la vue de la Tamise. Le nouveau pont qu'on fait dans la cité sera mieux. Le troisième communique au fau-

bourg ou cité de *Southwark*, par où l'on va au superbe hôpital de la marine de *Greenwich*. Il n'y a pas encore de quais à Londres, chose déplorable sur une si belle rivière, et étonnante dans une ville où l'on a si peu ménagé l'espace.

La reine Anne fit construire dans la cité cinquante paroisses du rit anglican, si vous entendez par église tous les lieux où l'on bénit Dieu et où l'on maudit le pape. Les catholiques n'en ont pas; ils auroient quelques messes chez les ambassadeurs. Les anglicans ont avec les paroisses la cathédrale de Saint-Paul et l'Abbaye de *Westminster*, où j'ai vu des chanoines, de la musique et des cérémonies : ils croient à la présence réelle; mais ils se moquent de nous parce que nous croyons à la transubstantiation. Vous sentez bien que nous leur disons qu'il y a de l'humeur et de l'inconséquence dans leur conduite, et que deux miracles ne coûtent pas plus à croire qu'un seul. Les Calvinistes et toutes les sectes qui en sont dérivées arrangent le mystère encore à moins de frais. Les Juifs les maudissent tous, et les Quakers ne maudissent personne, excepté les gens d'armes; ils se dispensent du baptême, mais ils ne peuvent consentir à faire la révérence, à ne pas tutoyer le roi, à se battre pour lui, et à mettre des boutons aux manches et aux poches de leurs habits. J'ai été à leur assemblée pour les voir trembler devant le Seigneur, et entendre leur saint nazillonnement :

le Saint-Esprit ne souffla pas ce jour-là ; personne ne parla, pas même les dames ; ce qui montre visiblement que la charité se refroidit, sans compter qu'ils commencent à porter de belles perruques et le bouton au chapeau.

Saint-Paul est une église plus belle, plus grande, plus régulière qu'aucune que vous ayiez vue en France ; c'est, avec *Greenwich*, le seul monument estimable de grande architecture à Londres. Le *Muséum*, ou bibliothèque publique, est le meilleur morceau du second ordre. Il fut construit et décoré par des artistes français ; la bibliothèque et le cabinet d'histoire naturelle sont formés de différentes donations dont la plus considérable est celle du chevalier *Hans Sloane*. Le nombre des volumes n'est pas de cent mille. Le cabinet d'antiquité et celui de l'histoire naturelle sont dans la même proportion, c'est-à-dire, très-inférieures aussi aux collections du roi de France. Celui d'Angleterre n'a aucune inspection sur le *Muséum* ; il n'y a d'autre titre que celui d'anglais, avec le mérite d'être un des bienfaiteurs.

Si les sciences ont un palais, en revanche le roi habite un vieux couvent, qu'on nomme *palais de Saint-James*. Le palais de la reine, jadis l'hôtel de Buckingham, bâti en brique, mais un peu plus régulièrement que les autres hôtels, est au bout du parc. Ce parc qu'on devroit appeler le clos, jadis planté par le Nôtre (à ce qu'on prétend), est une grande enceinte bordée de quel-

ques allées, dont une s'appelle le mail, et a un mille de long, ainsi qu'un grand étang qui n'est pas même revêtu de murs, et dont les branches forment des canardières très-sauvages et très-fangeuses, où l'on voit des canards en tout temps. Depuis Charles II, tel est le palais des rois d'Angleterre. Le malheureux Charles I[er]. est le dernier qui ait entrepris de se loger. Il n'acheva point son palais; le feu le consuma presque tout entier après sa mort, et n'épargna que la salle d'où il sortit par une fenêtre pour être décapité. Sa statue est au bout de la même rue, et semble regarder tristement le lieu de l'échafaud, et cette salle funeste que le feu a seule épargnée. Du parc Saint-James on passe à *Green-Park*, ou *Park-West*, autre promenade aussi champêtre. De là à *Hyde-Park* qui touche à *Kensington*, maison de plaisance du roi, à une demi-lieue de la ville.

Westminster est à l'autre extrémité de la rue où l'on voit la statue de Charles I[er]. C'est une ancienne abbaye et un ancien palais qui a donné son nom à la plus belle partie de la ville. C'est une ville à part, qui a sa juridiction et ses magistrats; le *parlement*, la *cour du banc du roi*, la *cour d'équité*, les *communs-plaids* se tiennent dans le palais. J'ai vu les deux chambres du parlement et les trois tribunaux; les avocats sont sans nombre; mais il n'y a pour chaque tribunal que trois ou quatre juges, en grandes robes,

avec d'énormes perruques et de gros bouquets à la main. C'est au banc du roi que la sentence de Wilkes fut prononcée le lendemain de mon arrivée. Le président est le lord Mansfield, orateur, dit-on, très-éloquent. Le chancelier préside *à la cour d'équité*. Nous remarquâmes surtout aux *communs-plaids* que les juges disputoient avec les avocats. Un des juges de ce dernier tribunal cita Shakespear, le Corneille des Anglais.

Un bâtiment bien gothique, une église immense, un doyen et des chanoines en surplis, avec une sorte de toge en écarlate, et des tombeaux célèbres, sont ce qui m'a frappé à l'Abbaye de *Westminster*. C'est la sépulture des rois et des grands hommes; mais par malheur c'est celle aussi de quiconque a la vanité de vouloir avoir des inscriptions et du marbre après sa mort: il suffit de payer pour être enterré parmi tous ces illustres morts. Ce n'est point le roi ni la nation qui decernent cet honneur, c'est l'argent. Pope est enterré dans un village, et des bourgeois obscurs, et la comédienne *Oldfields* le sont à *Westminster*, avec *Newton* et *Shakespear*. Ce dernier a, ce me semble, le plus beau monument de tous ceux que j'ai vus dans cette carrière. La sculpture est d'un peuple qui sort à peine de la barbarie gothique. On vante beaucoup le mausolée d'un mari qui mourut de douleur d'avoir perdu sa femme. La mort, sortant d'un autre sou-

terrain, menace de son dard les deux époux. L'idée est pittoresque, mais elle ne rend pas l'histoire, et l'expression des figures est foible. Roubillac est l'auteur des plus somptueux monumens. Ce Roubillac est bien loin de Girardon, et de Pouget, et de Coustoux, et de Bouchardon, et de Pigalle, et peut-être de leurs bons écoliers.

Je crois de bonne foi qu'il faut désespérer des Anglais, pour les arts qui dépendent du dessin; et ce qui achève de me le persuader, c'est que par inclination ou par habitude, ou enfin par un effet de leur aversion pour les étrangers qui écartent toujours les artistes, ils se rapprochent tous les jours du gothique; c'est à la rue de *Saint-Paul* et de *Greenwich*, que l'on construit sans cesse les bâtimens les plus barbares, les plus dénués du sentiment des règles, les plus massifs, etc.

Le lord maire de la cité, beaucoup mieux logé que le roi, occupe une espèce de palais, construit, il y a vingt-cinq ans, pour lui. Vous n'imaginez pas ce que c'est que cette maison décorée d'un frontispice, comme celui de la paroisse de Notre-Dame de Versailles, où l'on entre par-dessous ce frontispice, dans des souterrains immenses, où l'on monte au second pour trouver les appartemens, où l'escalier est en bois, et les cloisons en pierre de taille; où il y a une salle de danse de cinquante pieds de haut, et une salle à manger de quatre-vingt-dix, dont le pre-

mier ordre n'a point de piédestal, et le second en a un qui fait la moitié de la hauteur; dont la tribune, au lieu de régner le long des colonnes, est prise dedans; c'est un amas d'absurdité et de grandeur qui a l'air d'un monument égyptien.

Greenwich me consola. Ce sont les Invalides de la marine anglaise. Leur maison porte le nom modeste d'hôpital, et mérite mieux celui d'hôtel que nos Invalides de Paris. Figurez-vous deux beaux péristyles de la meilleure architecture en face l'un de l'autre, terminés du côté de la Tamise, l'un, par une chapelle aussi propre que magnifique, l'autre, par une grande salle du conseil, avec un vestibule et un grand salon, ornés également de peintures; le long de ces magnifiques galeries, des corridors d'une propreté qui le dispute aux dortoirs les plus dévots; dans ces corridors, de petites chambres de bois bien ciré, avec tous les petits meubles qui peuvent faire l'aisance d'un matelot; nulle poussière, nulle odeur, pas même de tabac; des hommes habillés tous les ans de beau drap bleu, avec un demi-*scheling* de paie par semaine pour le plus petit matelot, à proportion pour les grades supérieurs; du pain excellent en plus grande quantité qu'ils n'en peuvent manger; la meilleure viande, la bière la plus saine, une infirmerie magnifique, avec quatre-vingt-trois nourrices (gardes-malades), cent quarante enfans de matelots nourris et élevés aux dépens de l'Etat, dix-sept cents invalides

toujours complets, des gratifications annuelles du parlement, 50,000 liv. sterl. (1,200,000 liv.) de revenus en belles terres, des finances bien réglées, etc.

Ces braves gens ont pour leur promenade le beau parc d'un palais voisin, appartenant à la reine, et planté par Lenôtre. La Tamise passe sous la terrasse de ce beau bâtiment. Les *yachts* du roi sont vis-à-vis; rien n'égale la délicatesse et la magnificence de ces jolis bâtimens. L'observatoire de la marine est au haut du parc, d'où l'on découvre un pays immense, et les détours de la Tamise, où 100 vaisseaux de tous les pays, de toutes les grandeurs, vont et viennent sans cesse; un peu plus loin commence cette forêt de mâts qui vous conduit par une navigation de près de deux heures, jusqu'au fond de Londres. Ce lieu, je vous l'avoue, est le triomphe de l'Angleterre, et nos arts et notre bon goût, et notre élégance en tout genre, n'ont rien qui vale *Greenwich*.

Je n'ai plus guère à vous parler de Londres; peu vous importe. Le *monument*, qui n'est qu'une grande colonne élevée en mémoire de l'incendie de 1666, qui consuma treize mille maisons, et dont l'inscription accuse les catholiques; c'est une calomnie généralement abandonnée; on n'en parle plus guère sans citer un vers de Pope qui la dément.

J'ai vu la tour, parce qu'il faut l'avoir vue,

comme il faut qu'un provincial fasse sa révérence au cheval de bronze; rien n'est plus gothique et plus triste. On y montre dans une chapelle les corps décapités de trente-sept rois, reines ou grands seigneurs anglais. Il y a une salle qu'on appelle salle d'armes, où l'on voit une quantité de fusils, pistolets, épées, lances, etc., rangés avec beaucoup d'ordre, et sous cent formes différentes de colonnes, de soleils, de palissades, etc.; dans une autre salle, on voit une quantité d'armes antiques; on en a formé des espèces de figures armées de toutes pièces; et en y ajoutant des chevaux de carton et des masques de bois peints d'après les portraits des rois, on en a fait une compagnie de chevaliers accompagnés chacun de leur écuyer. Il est inutile de vous parler de Guild-Hall, où l'on fait l'élection du maire, ni de *Lincoln's Inn*, qui est un collége de jurisconsultes, ni du temple, qui est une autre maison de jurisconsultes, avec des statuts assez ressemblans à ceux de la maison de Sorbonne. Je vous parlerois des spectacles, si celui de *Garrick* n'étoit interrompu à cause de la saison. J'ai trouvé encore un mauvais opéra, et une comédie bizarre que je n'ai vue qu'une fois, et sur laquelle il n'est pas permis de parler en détail, quand on ne sait pas mieux la langue que je ne la sais.

Pour Fax-Hall (qu'on écrit Vaux-Hall) et Renelagh, je ne veux point vous les décrire; il faut

que vous fassiez le voyage exprès, si vous voulez en avoir une idée. Venez vous-en avec votre petit frac gris; vous aurez l'air d'un jeune français de meilleure grâce que tous les jeunes lords qui sortent du collége d'Oxford. Vous verrez cette illumination de trois ou quatre mille lanternes, ces arcs de triomphe en enfilade, terminés par les ruines de Palmire. Cette rotonde de Fax-Hall, entourée par-dehors de deux cents loges illuminées, pleines de gens qui soupent ensemble, cet orchestre en plein air, cette cascade artificielle, exécutée avec des gazes, etc. La salle de Renelagh est immense, et les loges sont disposées autour de la salle, dans l'intérieur. On paie un écu pour y entrer, et l'on vous y fournit le thé et les tartines de beurre. A Fax-Hall, il n'en coûte qu'un scheling, mais vous soupez à vos frais (et chèrement); la salle est plus petite, mais précédée d'un vestibule, où l'on a représenté les succès de la dernière guerre. Tout cela n'est point de bonne architecture, ni de vrais jardins; mais c'est la plus aimable et la plus magnifique guinguette de l'Europe. Je m'étonne toujours qu'elle ait été imaginée à Londres : elle convenoit à Florence ou à Paris, et non pas à ce climat, à ce peuple-ci, à ce ciel humide, et à ces gens froids. On y va très-tard, et on y reste fort avant dans la nuit. On ne peut représenter une fête nocturne plus riante, mais les Anglais y sont sérieux : ce peuple ne sait point rire.

Voilà Londres tel qu'il est au mois de juillet. La noblesse est presque toute dans ses terres. On n'y voit que celle qui est dans des campagnes voisines. J'ai été invité à Kensington, chez miladi Holland. Il y eut une assemblée et un bal, où l'on dansa force contredanses, pas un menuet et une seule allemande. Je vous porterai l'estampe d'une des danseuses, *miladi Sara*, une des plus belles personnes d'Angleterre. C'est ici le moment de vous parler des campagnes; mais il faut ménager vos yeux et remettre à vendredi la description des jardins anglais, et en particulier de *Kew* qu'on nomme *Kiou*, de Richmond, de Strawberry-Hill, maison extraordinaire dans le genre gothique, etc.

(La fin dans le numéro de février).

RÉFLEXIONS SUR LA POÉSIE.

CONSIDÉRATIONS SUR L'ORIGINE ET LES PROGRÈS DE LA POÉSIE.

Dès les premières années de l'enfance nous éprouvons les sentimens agréables de la joie, de la tendresse, de l'espérance, etc. Chacun de ces sentimens a peu de durée; mais d'autres du même genre leur succèdent avec rapidité, et le sentiment vif de l'existence est continu dans les enfans; comme tout est nouveau pour eux, tout les étonne; et cet étonnement est presque toujours suivi d'un plaisir, parce qu'ils voient succéder à leur surprise une jouissance ou une connaissance nouvelle.

Au sortir de l'enfance, les jouissances sont plus vives, mais plus rares: l'âme est souvent contrariée dans ses penchans; elle éprouve déjà quelques momens de peine ou de langueur. Cela est vrai, surtout chez les sauvages, dont la jeunesse n'est pas occupée. Accablés de leur loisir, ils cherchent à se rappeler les sentimens agréables dont

ils ont joui. La mémoire du plaisir est une des consolations que nous donne la nature; au milieu des peines légères qui sont répandues sur la vie, dans les momens de vide et de regrets, si l'on vient à se former des tableaux d'un bonheur qui n'est plus, le coeur passe par des nuances imperceptibles d'un état triste à un état plus heureux.

Mais ce changement est plus grand et plus rapide, lorsque nous rappelons le passé avec des circonstances qui le rendent sensible; les amans, qui content volontiers leurs amours et plus pour en jouir encore que par vanité, les amans chargent leurs récits de circonstances. Nos sentimens renaissent plus vivement lorsque nous les rappelons par des expressions énergiques. De là les figures, les images, les métaphores, les tours heureux, qui rendent pour ainsi dire palpables les objets qu'on veut peindre. De là encore l'harmonie imitative : elle est le langage de la passion; dans toutes les langues la passion emploie les mots, non-seulement comme signes de convention, mais comme signes sensibles. Dans presque toutes les langues, le son d'un grand nombre de mots imite le son des objets qu'ils expriment. Le poëte échauffé d'un véritable enthousiasme, rencontre nécessairement la propriété des sons et des mots. Ce qu'on appelle des vers bien faits peuvent manquer de l'harmonie imitative, mais les vers heureux en ont toujours. Ce sont les vers

que l'on cherche qui manquent d'harmonie; mais ceux que l'on trouve sont toujours harmonieux et le sont comme ils doivent l'être.

Je suis persuadé que la gaieté, l'amour, les regrets des amis qu'on avoit perdus, furent les premiers sentimens qu'on voulut reproduire par le secours de la poésie. L'effet de ce bel art, que relève le plus souvent Homère, c'est d'éloigner les noirs soucis, c'est de rappeler la joie dans le cœur des hommes. Des sauvages qui avoient souffert de la faim, chantèrent après une chasse heureuse les plaisirs de la chasse et de la table; ils voulurent perpétuer par la poésie la joie dont ils étoient remplis. Les premiers qui découvrirent l'art de se nourrir de quelques grains, célébrèrent cet heureux événement; les peuples pasteurs chantèrent la douceur de leur vie. Orphée, dit-on, fléchit le dieu des enfers aux sons de sa lyre; il obtint de se réunir encore à son Euridice, et la perdit dans un moment : cette fable veut dire peut-être qu'Orphée, par la puissance de sa poésie, se rappeloit le bonheur qu'il avoit goûté, mais que les illusions se dissipoient au moment où il cessoit de chanter.

Les hommes presque partout mécontens de la nature substituèrent la fiction à la vérité; on fit des poëmes, comme on fait des châteaux en Espagne, qui sont de petits poëmes auxquels il ne manque que le bon sens et la mesure. Les hommes charmés des tableaux qu'ils s'étoient for-

més, frappés de la puissance des mots énergiques et de l'harmonie imitative, enchantés de se trouver un moyen facile de se transporter, pour ainsi dire, dans le passé, et de ressusciter en eux des sentimens éteints, cherchèrent à conserver dans leur esprit ces tableaux, ces expressions qui les avoient émus. Ils sentirent bientôt qu'ils n'étoient pas les maîtres de se peindre toujours les objets aussi vivement; ils sentirent qu'ils ne pouvoient redevenir poëtes aussi souvent qu'ils voudroient l'être. Ceux qui les avoient entendus dans les momens de leur enthousiasme, vouloient conserver la mémoire de ces espèces d'odes ou d'hymnes qui les avoient touchés; alors les poëtes, pour retenir eux-mêmes leurs poésies et pour les fixer dans l'âme de leurs auditeurs, firent ce qu'ils avoient fait pour reconnoître leurs possessions dans la campagne ou leur chemin dans la forêt. Ils avoient placé autour de leurs champs quelques pierres à des intervalles égaux; et dans la forêt, de distance en distance, ils avoient coupé quelques branchages; ils inventèrent des refreins qui partageoient leurs discours en parties égales; ils placèrent ou le même mot ou le même son après une certaine quantité de syllabes; c'est ainsi que les vers sont nés chez tous les peuples, et que la rime a été en usage chez le plus grand nombre. Le mélange régulier des brèves et des longues n'a pu naître que chez des peuples très-anciens et policés depuis long-temps. Il est vraisemblable

que les vers de Linus, d'Orphée, d'Amphion, n'étoient pas un mélange de dactiles et de spondées comme ceux d'Homère.

Quoi qu'il en soit, dès que la poésie fut devenue un discours mesuré, l'homme eut un moyen facile de le graver dans sa mémoire; il put, quand il le voulut, ranimer en lui ces sentimens que les poëtes avoient exprimés.

Mais les sentimens vifs, de quelque genre qu'ils soient, ne s'expriment pas seulement par des mots, mais encore par des gestes et des mouvemens. La voix a des tons, des accens divers, que la nature assigne à chacune de nos passions; ces gestes, ces accens devenoient une expression nouvelle; on les asservit à la mesure, au rythme des vers; la danse et la musique naquirent à peu près en même temps que la poésie.

Dans son origine, la danse ne fut qu'une pantomime, et la musique, qu'une déclamation exagérée qui faisoit sentir l'harmonie imitative des mots. Les premiers poëtes chez les Grecs chantoient leurs poëmes; chez les sauvages, le poëte danse tandis qu'il chante ses vers; et les auditeurs auxquels il inspire son enthousiasme l'expriment aussi en dansant.

Les hommes ayant éprouvé combien la poésie soutenue de gestes mesurés et d'une déclamation notée, fixoient dans leur souvenir les pensées et les sentimens, ne tardèrent pas à mettre en vers les préceptes de la morale et leurs premières lois.

Aristote dit qu'Agathyrsis avoit donné aux Scythes ses lois en vers. C'est ainsi que Solon donna les siennes aux Athéniens; Tacite dit la même chose des législateurs des Germains ; et le chevalier Temple assure que les traités, même entre les petits rois d'Irlande, étoient en vers.

La poésie fut donc bornée d'abord à réveiller dans les hommes les sentimens qui leur étoient ou chers ou agréables, et à conserver les lois et les maximes utiles. Tout peuple eut ses chansons gaies ou tendres ; la plupart des proverbes furent et sont encore en vers, ou en prose rimée.

Le besoin de sentir son existence fait chercher à l'homme d'autres impressions que celles du plaisir ; il eut bientôt des chants de mort ; plus d'une nation eut son Ossian ; la poésie fit pleurer les morts, et des chants lugubres augmentèrent le sentiment de la douleur. L'homme reconnut en lui ce besoin d'émotion, ce besoin de se trouver sensible, si puissant qu'il cherche à se satisfaire même par la douleur. Ce besoin se fit sentir surtout dans les sociétés naissantes, chez des peuples chasseurs, qui avoient peu de soins et d'industrie, beaucoup de loisir et peu de passions. Toutes les nations, avant l'invention du théâtre, ont aimé les récits tragiques ; on en trouve en Chine, dans l'Inde, chez les Iroquois. Les fables qu'Ovide a empruntées des Grecs sont la plupart très-touchantes, et plusieurs des Contes de Bocace sont terribles.

Les chants tristes, les contes lamentables furent bientôt préférés aux chansons agréables, aux contes plaisans; et l'on eut raison, puisqu'on cherchoit des émotions fortes : on est ému plus puissamment par la douleur que par le plaisir: la crainte est un sentiment douloureux, et la pitié est un sentiment mêlé d'amour et de douleur.

Mais comment concevoir que l'homme, si avide de voluptés, l'homme qui cherche les fêtes, la joie, le plaisir, et qui arrange sa vie pour la préserver des peines les plus légères, soit porté cependant, par le besoin de sentir vivement son existence, à chercher quelquefois des peines réelles? et pourquoi les vieillards, si attachés à la vie, évitent-ils les fortes émotions de la crainte et de la pitié? En voici, je crois, la raison.

Lorsque notre âme est émue par une passion quelconque, elle en reçoit plus vivement les impressions de tout genre; l'homme fort amoureux, dans les momens de sa jalousie, passe à une haine aussi violente que son amour; a-t-il senti les fureurs de cette haine passagère, il revient à sa maîtresse bien plus amoureux. La colère est aisément suivie de la plus tendre compassion. Au spectacle, si vous avez éprouvé fortement la terreur ou la pitié, vous admirerez plus vivement un trait sublime, une pensée forte ou brillante. C'est donc pour se rendre sensible par la

douleur que le peuple court à la Grève, l'Anglais à ses drames horribles, l'homme de goût aux tragédies de Racine et de Voltaire. A nos spectacles, l'impression de la douleur, et plus encore celle de la crainte, passe promptement, et l'âme reste sensible : après avoir tremblé pour Idamé, ou pleuré pour Tancrède, on revient au sein de sa famille, au milieu de ses amis, auprès de sa maîtresse, jouir des plaisirs de la société et de ceux de la nature; on se trouve plus animé, plus gai, plus tendre. Ainsi l'homme cherche la douleur pour se rendre sensible au plaisir, comme il se plaît dans le travail, dans la fatigue même, pour fortifier sa santé ou augmenter sa fortune; il veut bien acheter une somme de plaisirs par une certaine mesure de douleurs.

Quant aux hommes d'un âge avancé, s'ils repoussent les impressions fortes d'une douleur passagère, si les ouvrages pathétiques n'ont plus de charmes pour eux, c'est qu'ils ont moins d'intérêt à redevenir sensibles; ils ne retrouveroient pas les sentimens agréables qu'ils ont perdus; ils ne retrouveroient pas les sensations et les jouissances de leur jeunesse. Mais ils veulent encore sentir leur existence, et ils ne veulent point en être avertis trop fortement; ils ne veulent que des émotions douces qui les égaient et les animent, sans leur ôter le repos.

Lorsque les poëtes eurent connu l'ascendant que leur donnoit leur génie et la puissance de

leur art, ils le consacrèrent à la religion. Souvent l'enthousiasme poétique se confondit avec l'enthousiasme religieux. Les poëtes voulurent encore inspirer aux peuples les passions, les opinions utiles : les habitans d'une contrée féconde, sous un climat tempéré, eurent des poëtes qui chantèrent la campagne. Daphnis et Théocrite étoient nés en Sicile. Chez des peuples heureux et occupés, les poëtes inspirèrent la douce mélancolie et l'amour de la vie champêtre; chez les peuples guerriers, on célébra la gloire des armes et on en inspira l'amour. Cicéron assure, d'après Caton l'ancien, que chez les premiers Romains on chantoit à table les actions des grands hommes. Les poëtes scandinaves, ceux des Celtes, des Gaulois, ainsi que Tyrtée et Terpandre, dans l'ancienne Grèce, animoient les troupes au combat; les rois même étoient bardes. Nous avons encore des odes d'un roi scandinave.

Le besoin de sentir et d'étendre notre puissance, ce besoin qui, dans la société, est la source d'une multitude de passions, comme le besoin de sentir notre existence est la source d'une multitude de goûts; ce besoin devint souvent le dieu qui inspira les poëtes. Ces hommes qui remuoient à leur gré les cœurs de leurs concitoyens, se servirent de cet ascendant pour obtenir les premières places de la société. Plusieurs d'entre eux furent élus rois, d'autres commandèrent les armées; mais tous obtinrent la gloire, dont l'espérance est

plus puissante que l'ambition pour animer le génie.

Lorsque les sociétés eurent reçu ou inventé l'écriture, les poëtes perdirent peu à peu de leur considération ; ils avoient été nécessaires, ils ne furent plus qu'utiles ou agréables. La morale et les lois furent écrites, et bientôt elles furent écrites en prose ; parce que les lois se multiplièrent, que la morale s'étendit, et qu'il n'étoit plus nécessaire de les écrire en vers pour les conserver. A la place des chants qui consacroient les belles actions on substitua l'histoire ; mais la poésie les avoit célébrées, et la prose ne fit que les conter. Les philosophes et les prêtres s'emparèrent du droit d'instruire, et la poésie dans plusieurs nations ne fut qu'un objet d'amusement.

On ne tarda pas à en séparer la danse, c'est-à-dire, le geste véhément et mesuré. Cette séparation eut lieu, même chez des peuples très-peu avancés dans la civilisation. Les sauvages de la Louisiane, après avoir écouté le poëte qui leur raconte les belles actions de leurs ancêtres, dansent ensemble une pantomime qui exprime ce que le poëte vient de conter.

La musique abandonna aussi la poésie, et devint un art d'imitation. Au reste, quand nous lisons dans Plutarque que les habitans de Cinèthe étoient féroces et vicieux parce qu'ils ne s'appliquoient pas à la musique ; quand Homère nous dit qu'Egiste ne put séduire Clitemnestre tant

qu'elle eut auprès d'elle un chanteur dont les airs inspiroient la vertu; lorsque Platon donne à la musique une si grande influence sur les mœurs, il faut entendre de la poésie chantée tout ce qu'ils disent de la musique. Dans les détails qu'Athénée nous a laissés sur la musique des Arcadiens, on voit qu'il entendoit sous ce nom la poésie et le chant.

Si l'invention de l'écriture avoit rendu la poésie moins nécessaire, si elle avoit perdu de son expression lorsqu'on la sépara de la musique et de la danse, elle put tenter de grands ouvrages. On n'avoit composé d'abord que des hymnes, des odes, des chansons, de petits poëmes qui ne demandent qu'un enthousiasme d'un moment. Mais alors les hommes de génie composèrent des poëmes épiques et didactiques, faits pour amuser et pour instruire. Thalès, Pythagore, Empédocle, comme ensuite Lucrèce, mirent en vers la philosophie; Homère fit l'Iliade et l'Odyssée; Hésiode, ses poëmes. L'Iliade respire l'enthousiasme guerrier; c'est le plus pathétique des poëmes; il chantoit les louanges de la Grèce, il étoit rempli de tableaux vrais et animés, il frappoit l'imagination par le merveilleux; il charma aisément les Grecs.

L'amour du merveilleux est presque en nous un retour vers l'enfance. J'ai dit que les enfans aimoient à être étonnés, parce que l'étonnement leur promet presque toujours des jouissances ou

des connoissances nouvelles. Nous conservons ce goût, parce que l'étonnement nous rend attentifs, nous ramène un moment à nous-mêmes et nous promet de l'émotion ; il nous annonce une nature nouvelle, du riant ou du terrible, des êtres qui nous charment, nous menacent ou nous protégent.

Ce ne sont pas les dieux d'Homère, ce sont ses héros qui forment le merveilleux intéressant de l'Iliade. Nous voyons dans Achile, dans Ajax, dans Diomède, la nature humaine agrandie. J'ai dit que le besoin de sentir notre puissance sur la nature brute, sur les êtres animés, ou sur nos semblables, ne nous quittoit jamais ; nous sommes flattés de trouver cette puissance dans notre espèce ; nous aimons les peintures qui l'élèvent, et celles qui l'abaissent nous humilient ; nous aimons à trouver dans les hommes ces brillans caractères dont on a beaucoup à espérer ou beaucoup à craindre ; ce sont ces caractères que l'instinct nous porte à souhaiter pour nous-mêmes. La belle nature dans l'homme sauvage, c'est l'homme terrible pâr la force prodigieuse du corps et par l'énergie des passions.

Plusieurs peuples encore sauvages imaginèrent que l'action même les toucheroit davantage que la narration. La tragédie commence dans les poésies d'Ossian, où l'on trouve déjà le dialogue. Thespis l'inventa, dit-on, chez les Grecs ; il imagina les chœurs. On trouve aussi des chœurs

dans les représentations des Chinois, et, à ce que l'on assure, dans celle des Japonois. Les chœurs augmentent beaucoup le sentiment que le poëte veut inspirer : cette foule d'acteurs, présens à l'action, qui en partagent l'impression, et qui expriment leur crainte ou leur douleur par des cris, des mots énergiques et des gestes animés, remplissoient l'âme des Grecs de la plus grande terreur ou de la pitié la plus sensible; c'est aux chœurs qu'il faut attribuer les effets extraordinaires des tragédies d'Eschyle; il n'a pas de pièces plus terribles que Barnevell, et quelques-unes de Shakespear; cependant on n'a pas vu des femmes avorter, des enfans mourir de peur au théâtre de Londres, comme à celui d'Athènes.

Les critiques, en parlant de l'origine des chœurs et de l'attachement que conservoient pour cet usage les peuples qui l'avoient admis, n'en ont pas vu la cause. On la trouve dans le besoin de sentir de fortes émotions.

Les émotions augmentent en nous à mesure que nous les partageons avec un plus grand nombre de nos semblables : les émotions d'une multitude, en passant dans nos âmes, y deviennent extrêmes. Cette vérité fut sentie par les magistrats d'Athènes; ils réduisirent à quinze les cinquante personnages des chœurs; et, depuis cette loi, la tragédie ne fit plus mourir les enfans ni avorter les femmes enceintes.

Les Grecs consacrèrent la tragédie à la reli-

gion ; c'étoit pour honorer les dieux qu'on jouoit les pièces de Sophocle et d'Euripide. Si les peuples les consacroient, les poëtes les rendoient utiles ; ils choisirent leurs sujets dans le petit nombre des familles qui avoient régné sur les villes de la Grèce ; ils inspiroient de l'horreur pour ces familles et pour la tyrannie. Ils faisoient des impressions profondes, parce que leurs leçons étoient données dans ces pièces d'un pathétique extrême.

La comédie presque partout suivit la tragédie. Dans toutes les nations sauvages, il y a des poëmes gais ou burlesques, qui saisissent le ridicule et qui font rire. Mais les hommes sont en général moins attachés à ce plaisir qu'à celui d'être ému par la crainte ou la douleur ; parce que le plaisir de rire ne les émeut pas assez, et parce qu'on ne passe pas aisément du sentiment du ridicule à celui de l'amour ou de l'admiration, aux enthousiasmes momentanés, aux illusions qui font le charme de la vie. Quand on eut inventé le dialogue et l'action, ce fut d'abord pour la tragédie qu'on en fit usage, et bientôt après cette invention passa à la comédie. Selon les différens gouvernemens, la comédie fut politique, morale, amusante, instructive ou licencieuse ; elle est tout cela dans Aristophane ; elle ne fut, dit-on, qu'instructive et morale chez les Chinois et chez les Incas.

Depuis les Grecs, les peuples qui ont cultivé

les beaux-arts avec succès ont toujours imité ce premier des peuples, et ils imitent encore les Romains du siécle d'Auguste. Les Italiens du siècle de Léon X, les Français du siècle de Louis XIV ont marché sur les traces des Grecs. On ne trouve pas chez les modernes, même chez les Romains, ce je ne sais quoi de simple, d'original et de sauvage, qui plaît dans les anciens poëtes de la Grèce, dans les poésies d'Ossian et dans celles de quelques Anglais; mais le temps et les circonstances ont amené de nouvelles richesses, de nouvelles beautés, et des genres nouveaux qui ont donné aux modernes un caractère qui leur est propre.

L'école de Socrate qui répandit les principes de la saine morale; l'école de Zénon qui étoit celle de l'héroïsme; les gouvernemens et les mœurs de Sparte et de Rome; l'institution de la chevalerie, donnèrent d'autres idées de la perfection et d'un autre genre de merveilleux dans les caractères: la poësie nous présenta des héros d'une autre espèce que ceux d'Homère. La belle nature, chez les poëtes des nations presque sauvages, est, comme je l'ai dit, l'homme passionné, violent et robuste; chez les nations plus avancées, c'est l'homme maître de lui-même; l'homme éclairé est flatté de sa puissance sur lui-même, comme le sauvage de sa puissance sur tous les êtres. L'enthousiasme de l'indépendance, de la vengeance et de l'orgueil caractérise les héros des anciens; l'équité,

l'amour des lois, la générosité, l'humanité, voilà les qualités des héros modernes. La force, l'adresse et la beauté du corps sont le premier mérite chez l'homme sauvage; on leur préfère les talens de l'esprit chez les nations éclairées. Les anciens poëtes ont dû peindre les passions sans retenue; les modernes ont dû peindre la force d'une âme raisonnable, quoique passionnée; ceux-ci ont fait de leurs personnages des êtres pensans; les anciens n'en ont fait que des êtres sensibles.

De là les poëmes épiques et le théâtre se sont enrichis d'un nouveau genre d'éloquence, moins rempli d'images, de comparaisons, de tableaux, que celui des anciens, mais plus rempli de pensées profondes, de préceptes utiles, de maximes vertueuses, de sentimens héroïques. La belle versification est devenue plus nécessaire à un théâtre où les personnages disent sans cesse ce que les spectateurs doivent retenir et veulent répéter.

Souvent les anciens dans leurs tragédies ont porté à l'excès les impressions de la terreur et de la pitié; et s'ils ont voulu inspirer des opinions et des préjugés utiles dans les lieux où leurs pièces étoient représentées, ils ont moins inspiré la vertu de tous les lieux; ils ont moins connu le grand homme de tous les temps. Les modernes ont peint des caractères dont les anciens n'avoient pas l'idée; qu'est-ce qui ressemble dans l'antiquité à Burrhus, Acomat, Alvarès, etc.? Les modernes ont l'art de peindre les passions et de les assortir

aux caractères, à l'état, aux situations, avec une profondeur, une noblesse, une bienséance que les anciens n'ont pas connues.

Un avantage que les modernes ont encore, c'est de ne nous donner de terreur et de pitié que ce que nous en voulons supporter. Souvent j'en conviens, nos poëmes ne sont pas aussi terribles et d'un pathétique aussi déchirant que ceux des anciens et de nos voisins; mais je suis bien éloigné de penser que ce soit toujours un défaut; Corneille et Racine dans quelques pièces, M. de Voltaire dans la moitié des siennes, la Mothe, dans *Inès*, Rotrou, dans *Venceslas*, Crébillon, dans *Radamiste*, nous font éprouver les émotions les plus vives; mais ces émotions ne sont ni cruelles ni profondes, elles ne nous rendent point notre sensibilité un fardeau qui nous accable, elles nous font pleurer, et nos larmes ne sont point amères.

Rappelons-nous que ce n'est pas seulement pour avoir un sentiment vif de notre existence, que nous voulons être émus par la douleur; rappelons-nous que nous allons au spectacle acheter de quelques peines passagères, plus de sensibilité, c'est-à-dire, plus de moyens de jouir; et nous penserons que la perfection des arts ne consiste pas à nous déchirer, mais à nous donner beaucoup d'émotion avec le moins de douleur possible, c'est ce qu'ont fait les modernes.

Souvent leurs tragédies, leurs romans ou leurs

poëmes se terminent heureusement pour tous les personnages, comme *le Cid*, *Cinna*, *le duc de Foix*, *l'Orphelin de la Chine*; souvent il ne périt qu'un personnage qui n'a pas été l'objet de l'intérêt principal, comme dans *Iphigénie en Aulide*, dans *Mérope*, dans *Alzire*, dans *Athalie*.

Alors vous avez été vivement ému par la crainte que vous inspiroit le danger du héros qui vous intéressoit; une joie pure succède à cette crainte, et vous sortez du spectacle ou de la lecture, l'âme plus sensible et plus disposée à recevoir les impressions du plaisir.

Dans les poëmes où le malheur tombe sur les personnages intéressans, comme dans *Bajazet*, *Zaïre*, *Phèdre*, *Tancrède*, vous n'êtes point déchiré par la pitié; vous n'éprouvez point un sentiment d'horreur comme aux spectacles des anciens, et pourquoi? c'est précisément parce que les personnages sur le sort desquels vous pleurez sont plus intéressans que ceux des anciens; Tancrède est un autre homme que Philoctète.

J'ai dit que la pitié étoit d'ordinaire un sentiment mêlé de douleur et d'amour. Les cris, la plainte d'un être malheureux, la peinture qu'il fait de son état, commencent par nous faire éprouver un tourment réel, mais ce tourment est adouci lorsque l'être malheureux nous inspire un grand intérêt; lorsque, par des qualités aimables, un brillant caractère, de belles actions, et surtout

par le courage avec lequel il supporte le malheur, il se fait aimer, lorsque le sentiment d'amour se mêle à celui de la compassion : cette compassion nous devient chère et nous n'en sommes ni déchirés, ni accablés.

Il en est de la crainte comme de la pitié : lorsqu'elle nous est inspirée pour un personnage que nous aimons, le sentiment qui l'accompagne la rend supportable. Sans l'affoiblir, elle ne nous laisse point l'impression triste, personnelle et profonde de cette terreur qu'excitent en nous des événemens affreux, des événemens qui semblent menacer notre espèce entière et nous-mêmes; tels sont des crimes atroces ou des malheurs extrêmes, amenés, comme dans les pièces grecques, par la fatalité, sur des hommes auxquels nous ne nous intéressons que parce qu'ils sont des hommes.

Le grand intérêt que les modernes savent inspirer pour leurs personnages, n'est pas le seul moyen qu'ils emploient pour adoucir en nous la terreur et la pitié sans les détruire.

L'admiration en est un autre ; celle qu'excitent les caractères des personnages, les sentimens généreux, l'éloquence des passions, les pensées profondes et lumineuses, la beauté de la poésie, la connoissance des lois, des mœurs, des intérêts des nations, l'art d'arranger les événemens : cette admiration les mêle aux sentimens de la terreur et de la pitié, et alors le spectacle de nos tra-

gédies est le plus grand des plaisirs que les hommes aient inventé; la terreur et la pitié font encore moins verser de larmes que l'admiration, et ces larmes sont délicieuses.

DESCRIPTION DU CABINET

DE M. LE BARON DE H***.

A COLOGNE. (1792). (1).

....Parmi les objets de curiosité qu'on nous avoit conseillé de voir à Cologne, rien ne nous en paroissoit plus digne que le cabinet de M. le baron de H. Quel plaisir ne nous promettions-nous pas d'y voir, comme l'exprime un de ses panégyristes, *les différens âges et les quatre parties du monde réunis!* Quel plaisir encore plus grand de contempler ce savant illustre, et de jouir quelques momens de sa conversation! Dès le matin donc, notre toilette à peine achevée, nous prîmes un guide pour nous faire conduire

(1) Ce fragment est tiré d'un voyage en prose et en vers dont le but étoit la célèbre gallerie de Dusseldorf. Il est en effet terminé par une description de cette gallerie dont nous pourrons donner quelques morceaux dans les numéros suivans. (*Note des rédacteurs*).

chez lui. Nous sonnons, la porte s'ouvre et une servante nous introduit :

Dans un grand vestibule où d'abord notre vue
Apperçut fort confusément
Des marbres mutilés, des restes de statue
Et de vieux pots fêlés, sans nul arrangement
Adossés aux parois de la muraille nue,
Ou sur la terre étendus tristement.
De cette antiquité si savante et si fière,
Si riche en écrivains, si féconde en héros,
Nous crûmes voir.... le cimetière;
Et nous ôtâmes nos chapeaux.

Mais nous ne pûmes nous arrêter dans ce lieu respectable. Il fallut suivre la servante qui nous conduisit à l'appartement de M. le Baron.

Nous entrâmes dans une salle assez vaste où mille objets de curiosité dans tous les genres étoient rassemblés. Cependant ils n'attirèrent pas d'abord notre attention. Elle se porta toute entière sur la personne intéressante du maître que nous eûmes un peu de peine à appercevoir.

Près du plus vaste des bureaux
Couvert de mille paperasses
Qui du temps destructeur sembloient porter les traces,
Caché par des *in-folios*,
Dans un large fauteuil qu'on nomme *inquiétude*
Le baron se livroit aux donceurs de l'étude....
Ou bien à celles du repos.

Il se leva dès qu'il nous apperçut, et alors nous pûmes le considérer à notre aise.

Nous pûmes à loisir voir ce front respectable
Dont l'étude a détruit ou blanchi les cheveux;
Ces yeux creusés par elle et privés de leurs feux,

Ce teint hâve et plombé, sa jaunisse honorable
Et cette maigreur vénérable
D'un vrai savant l'attribut non douteux.

Le costume étoit digne du personnage. Un bonnet pointu, une simarre grise, une ceinture de cuir, des pantalons de peau et des babouches de la Chine, composoient son habillement. Nous saluâmes M. le baron avec tout le respect dû aux sciences; nous lui fîmes un compliment, et nous lui exposâmes notre désir de voir son fameux cabinet, dont la renommée publioit tant de merveilles :

L'air grave et pénétré de sa propre importance,
Il parut nous entendre avec indifférence,
Sans plaisir, sans surprise, arbitre de ses sens,
Comme un sage nourri de ces tributs d'encens.

Sans presque nous répondre, il commença à nous montrer quelques-unes des raretés qui étoient à sa portée. Nous y trouvâmes en effet des objets assez intéressans, au moins en apparence; une topaze dont les dimensions sont énormes, puisqu'elle a deux pouces et demi de hauteur, deux de largeur et un et demi d'épaisseur, et surtout une orgie du fameux peintre J. Jordans qui excelloit dans ce genre.

Mais malgré tous les soins que prend notre baron
En vous montrant sa pierre orientale,
Un indiscret au jour la présenta, dit-on,
Et découvrit une paille fatale.
Mais du tableau qu'il donne au plus fin connoisseur
Pour un Jordans de valeur infinie,
Nous avions vu l'original ailleurs;
Le sien, hélas! n'étoit qu'une copie.

Après nous avoir étalé ce que son appartement renferme, il se remit, comme cela étoit naturel, à ses travaux importans, et nous confia à sa servante pour nous conduire aux différentes pièces qui composent son cabinet. Nous rentrâmes d'abord dans le vestibule des antiques où nous passâmes quelques momens. Ce qui nous y plut davantage fut un bas-relief en marbre blanc, représentant le fils d'Alcmène, avec une inscription grecque, *à Hercule conservateur*. Du reste, nous y vîmes, comme je l'ai déjà dit :

Des Grecs et des Romains antiques
Mille vénérables reliques,
Mille curieux monumens;
Des autels de marbre et de pierre,
Des cendres qui bravent le temps
Dans de simples urnes de terre
Et dans de grands vases de verre
Des larmes de dix-huit cents ans!
Plus, mainte lampe sépulcrale,
Mainte épithaphe très-morale
D'un affranchi de Claudius,
D'un cuistre de Vitellius
Ou d'un mignon d'Héliogabale.
O respectable antiquité!
M'ecriai-je, tout transporté
Au seul nom de tous ces grands hommes;
Pauvres modernes que nous sommes!
A peine à l'immortalité
Parvient le nom de nos monarques;
De combien de héros français
N'avons-nous pas vu les hauts faits
Effacés par la main des parques!
Nous les oublions à jamais,
Tandis que des maîtres de Rome
Souvent indignes du nom d'hommes,
Nous immortalisons les crapuleux valets.

Au milieu de ces réflexions chagrines, une heureuse idée vint me consoler ; je pensai que nous pourrions être à notre tour l'antiquité dans quelques milliers d'années; que nos arrières-neveux nous vengeroient alors de notre propre indifférence, et nous rendroient les mêmes honneurs dont nous sommes à présent si prodigues envers les anciens.

En sortant du vestibule, notre conductrice nous fit monter au premier étage, et nous introduisit dans une enfilade de plusieurs pièces. C'est-là ce qui forme proprement le cabinet. C'est-là que l'illustre baron, pour déployer l'universalité de ses connoissances, a rassemblé de toutes les parties du monde une collection de tous les genres de curiosités.

Les trois règnes de la nature,
Des arts les ouvrages fameux,
Manuscrits, livres précieux,
Il a tout fouillé, je vous jure,
Mais sans être toujours heureux.
Cependant sa noble figure
Embellit chaque appartement;
Tantôt c'est un buste élégant,
Tantôt une heureuse gravure
Qui vous le présente en entrant,
Entouré de plus d'un emblême
Que Pline et que Buffon lui-même
N'auroient pas pris de leur vivant.

Quoique un peu choqués de cette petite vanité, nous continuâmes notre revue. Que de choses

ne vîmes-nous pas! Nous commençâmes par l'histoire naturelle.

Dans la classe des animaux,
Des quadrupèdes, des oiseaux,
Ceux qui de nature amphibie
Passent également leur vie
Et sur la terre et sous les eaux;
Poissons, insectes, crustacées,
Reptiles, vers et testacées,
Fragmens divers de cétacées,
Embryons, monstres et coraux:
Dans le genre des végétaux,
Plantes sèches, plantes marines,
Bois des Indes, gommes, résines,
Baumes et fruits des pays chauds:
Dans le règne des minéraux,
Des bitumes, sables et terres,
Sels, métaux et demi-métaux,
Et grand nombre de fines pierres;
Jaspes, agathes et cristaux,
Marbres, albâtres, stalactites,
Et glossopètres et dendrites;
Enfin pétrifications
Dans les sujets les plus bizarres,
Quantité d'incrustations
Et de monstruosités rares....

Ce n'est pas là précisément
Ce qu'en ce cabinet trouve un naturaliste,
Mais c'est assez exactement
Ce que vous en promet la liste.

Des curiosités de la nature, nous passâmes à celles des arts. Nous vîmes une collection de pierres gravées, une de petites statues de différentes matières précieuses, une de médailles: des vases précieux, des ouvrages en émail, des armes antiques et modernes, et mille autres choses

encore qu'il seroit ennuyeux de détailler. Mais ce qui me frappa le plus,

C'est un vaste salon où l'on voit réunis
Les parures et les habits
De tous les peuples de la terre.
Dans cet immense vestiaire,
L'habitant du Brésil et celui du Japon,
L'Indien, l'Esquimaux, le Turc et le Huron,
Le Hottentot et le Lapon
Trouveroient chacun leur affaire.
Le baron va fort loin quand il prétend aussi
Des habitans de Taïti
Avoir la garde-robe à son croc toute entière;
Mais au moins on ne peut nier
Que s'il a quelque tort de se qualifier
Si grand naturaliste et si grand antiquaire,
De l'Europe il ne soit le plus rare frippier.

Il n'est pas à beaucoup près aussi riche en bibliographie ni en manuscrits. Une petite chambre suffit pour contenir tout ce qu'il possède en ce genre; encore est-ce la même que sa gouvernante occupe.

C'est-là qu'elle nous conduisit
Après avoir vu tout le reste;
C'est-là qu'elle nous produisit
Un vieux manuscrit du Digeste
Et maint autre vieux manuscrit.
Surtout, comme une pièce rare,
Elle nous fit voir un cahier
Fait de feuilles de Latanier
Et d'écriture malabare,
Tel qu'à deux sols on m'en offrit
Jadis sur l'indien rivage,
Mais qu'on donne pour du sanscrit
A qui n'en sait pas davantage.

Enfin elle nous étala
Sur la table un très-gros regître,
Où chacun en sortant de là
Doit écrire son nom, son titre,
Ses dignités, *et cetera*,
En monument de sa visite;
Et chacun de nous au plus vîte
Fit tout ce qu'elle désira.

Quant aux gens de la haute volée, on se contente de leurs cartes, dont nous vîmes sur le bureau une collection qui pourroit servir, au besoin, d'étrennes mignones germaniques.

En descendant le vestibule nous y retrouvâmes M. le baron. Nous lui donnâmes de nouveaux éloges qu'il reçut aussi froidement que les premiers; mais un mot de sa gouvernante le réchauffa bientôt un peu. En visitant ses médailles, j'en avois tiré une de ma poche pour la confronter. La vieille qui l'avoit remarqué ne manqua pas d'en parler à son maître. Il me demanda poliment à la voir. C'étoit un beau Néron en grand bronze avec un revers assez rare, qui lui plut au premier coup d'œil. Il me proposa de la lui vendre.

Mais en voyageur généreux,
Je la lui présentai de la meilleure grâce.
Le baron ne fit point l'amateur scrupuleux
Et la reçut sans la moindre grimace.

La gouvernante lui dit alors qu'en voyant ses manuscrits indiens j'avois dit en avoir de pareils en France; sortant donc tout à coup de sa froideur taciturne,

Il me fit plusieurs questions:
Si je faisois aussi quelques collections?

S'il me restoit encor quelque médaille antique,
Quelque oiseau curieux de l'Inde ou de l'Afrique,
Quelque beau coquillage ou quelques manuscrits?....
Sans doute à vendre au même prix.

Je ne voulus pas ôter à M. le baron les belles espérances que ma médaille lui avoit données; je lui répondis que, sans faire de collection, j'avois pourtant chez moi différentes curiosités dont par la suite je pourrois traiter avec lui. Cette réponse satisfaisante acheva de nous mettre en faveur. Le baron nous ramena dans son cabinet d'étude et me présentant deux petits imprimés :

Prenez, dit-il, l'un est une méthode
Courte, efficace et de plus très-commode
Pour rappeler des portes du trépas
Ceux qu'on croit morts et qui ne le sont pas.
Car, croyez-moi, de cent morts qu'on enterre,
En les traitant par l'électricité
Dix pour le moins reviendroient en santé;
Je l'ai prouvé d'une façon très-claire.
L'autre est écrit par mon ami Stilpon,
Homme d'esprit et qui partout me vante.
Il vous présente une description
Bien détaillée et surtout fort savante
Du cabinet que vous venez de voir.
En ami chaud qui connoît son devoir
Il met au jour mon plan systématique
Et sait confondre un auteur babillard
Dont le voyage étroit, microscopique (1),
Veut que chez moi tout se place au hasard.
A dire vrai jusqu'au vif il le pique,
Mais je crains peu qu'il tente la réplique.
Dans ce cahier vous trouverez aussi
L'état complet de mes doctes ouvrages
Et vous pouvez le parcourir ici
Tout à votre aise : il ne tient que deux pages.

(1) C'est ainsi que M. B., l'ami du baron de H., traite l'estimable auteur du *Voyage du Rhin*.

Pendant que j'y jetois un coup d'œil, le b
s'occupoit à nous étaler quelques raretés qu'
nous avoit pas montrées d'abord, et je puis
que nous vîmes le fond du sac. De son cô
gouvernante qui partageoit le contentemen
son maître s'empressa d'aller nous chercher
de vieilles armoires les différentes pièces de
petit cabinet particulier.

Cette femelle est, je vous jure,
Une plaisante créature.
Elle conserve à soixante ans
Tout l'embonpoint de sa jeunesse
Et dans l'hiver de la vieillesse
La bonne humeur de son printemps.
D'ailleurs, sans peine on imagine
Que dans la maison d'un savant
Dont le cabinet sûrement
Est mieux meublé que la cuisine,
Couchant au milieu des bouquins
Chinois, hébreux, grecs et latins,
De ce déluge de science
Elle a dû, sans de grands travaux,
Attraper au moins certains mots
Qu'elle place dans l'occurrence.
Dans le médailler du baron,
D'abord avec intelligence
Elle sut nous montrer l'*Othon*;
Parmi ses nombreux coquillages
Venus là de tous les parages,
D'abord elle nous présenta
Le *nautile* et le *scalata*;
Mais surtout la vieille friponne
Nous fit voir avec un souris
Cette coquille assez mignonne
Qu'on nomme *concha veneris*.
Enfin son allure gaillarde,
Son visage orné de rubis
Et son humeur un peu bavarde

Forment un contraste parfait
Avec la longue mine étique,
Le silence pythagorique,
Le teint livide et l'air défait
Du possesseur du cabinet :
Et du pays scientifique,
Si ce philosophe empirique
Que l'étude ainsi dégraissa,
Peut passer pour le don Quichotte,
A sa gouvernante ragotte,
Faites présent d'une culotte
Et vous en aurez le Pança.

Cependant je parcourois la liste des ouvrages du baron; j'y vis qu'il avoit écrit sur la zoologie, la minéralogie, l'oryctographie, l'archéologie, la technologie, la nomologie, la thérapie, la lithurgie..... et sur la mort aux rats. J'y vis qu'il avoit des remèdes souverains pour la dyssenterie, l'épilepsie, l'hydropisie, l'apoplexie, etc., etc., etc. Enfin il fallut prendre congé. Le baron me demanda mon adresse, et nous le quittâmes, ne sachant trop que penser de cet être équivoque, ni si nous devions le ranger parmi les savans en *us* dont l'Allemagne étoit jadis couverte, ou parmi les charlatans qui abondent dans tous les temps et dans tous les pays....

SUR LE PASSAGE
DE PLINE:

Græca res est nihil velare. L. 34, c. 5.

LA paresse est si naturelle aux hommes, et l'on y a toujours tellement compté, que les moralistes, pour épargner à l'esprit du grand nombre l'effort qu'exigeoit le rapprochement des idées, et leur application aux notions du juste et de l'injuste, ont imaginé des apophtegmes, des sentences ou des maximes faciles à retenir, et qui renferment en abrégé les règles nécessaires à la conduite de la vie. De là tous ces proverbes qui se transmettent d'âge en âge. Leur autorité en morale est si bien établie, que la pensée de les examiner ne vient jamais à personne; et il est vrai qu'ils sont pour la plupart au-dessus de la critique; ils sont en quelque sorte la quintessence de la doctrine expérimentale de tous les siècles.

De là est résulté que tout ce qui a la forme de proverbe acquiert une sorte d'ascendant sur l'esprit et sur la raison. Tous les proverbes ne sont pas cependant doués de la même autorité. Comme il y en a dans chaque matière, le bon sens nous dit que, dans plus d'un genre, il s'en trouve qui

ne sont que les enfans de la routine. Il en est qui ne sont que les supplémens de l'expérience. Il en existe qui se fondent sur l'ignorance, et quelques-uns sont dus à des méprises.

Tel est, par exemple, cette espèce d'axiome devenu proverbial en latin, *ut pictura poesis*. On a bâti long-temps sur ce passage tronqué d'Horace le système d'une entière similitude entre la poésie et la peinture, dans la manière de traiter tous les sujets et dans le choix même des sujets. Cette erreur a été réfutée par de très-habiles gens, qui ont fait voir qu'on avoit prêté aux paroles d'Horace une intention de similitude exagérée entre les deux arts. L'abus de ce parallèle a fourni à Lessing, dans son *Laocoon*, le sujet d'une théorie victorieuse ; mais la fausseté du proverbe peut se démontrer aussi grammaticalement.

On s'étonne, en lisant le passage entier d'Horace, de la méprise qui a fait naître le proverbe; car non-seulement Horace n'a pas prétendu établir entre la peinture et la poésie ces rapports complets de similitude que tant de personnes en ont déduits; mais il est facile de se convaincre que, dans ce passage, le mot *pictura* ne signifie pas même l'art de la peinture; il veut dire seulement un *tableau*, ou ce que nous appelons une *peinture*, considérée sous l'unique rapport de l'effet ou de la manière dont elle est traitée, selon

le degré d'éloignement où elle se trouve de la vue du spectateur.

Ut pictura poesis erit quæ si propius stes,
Te capiet magis et quædam si longius abstes,

Horace a dit simplement : *il y a des morceaux de poésie semblables à ces peintures qui, pour plaire, ont besoin, les unes, d'être vues de près, les autres, d'être vues de loin.* M. l'abbé Batteux avoit déjà remarqué sur ce vers, qu'Horace ne parle pas des arts comparés entre eux, mais seulement des ouvrages. D'autres l'ont encore dit en français, à ce que je crois; mais cela n'empêche pas de répéter tous les jours en France le prétendu proverbe latin d'Horace dans le sens qui n'est pas celui de cet auteur; tant a de force une idée qui circule sous la forme d'un proverbe.

Je veux parler plus longuement du passage de Pline, *Græca res est nihil velare*, dont les artistes et les écrivains ont fait aussi un proverbe, et dont on a tiré des conséquences fort abusives sur l'emploi que les Grecs firent de la nudité dans les ouvrages de l'art. Ce passage sert d'autorité péremptoire aux artistes, pour justifier toutes les libertés qu'ils prennent à cet égard, et il est pour eux une réponse commode à toutes les objections qu'on peut leur faire contre le système d'une application illimitée de la nudité à tous les sujets.

Quand on étudie les auteurs anciens avec l'intention d'y trouver, non pas seulement ce qu'ils ont dit

au pied de la lettre, mais ce qu'ils ont voulu dire et encore ce qu'ils ont dû vouloir dire, on se persuade que, dans leurs langues plus peut-être que dans la nôtre, il y avoit des locutions susceptibles de plusieurs sens. Or, ces équivoques plus ou moins naturelles à toutes les langues, n'en sont point pour ceux qui les parlent : l'usage seul en fait justice. Le sens principal de la phrase détermine facilement la véritable acception de certaines tournures grammaticalement amphibologiques. Le soin des traducteurs doit donc être de saisir cet esprit ; car il y a un *mot à mot* avec lequel on peut faire toutes sortes de contre-sens, et faire dire à un auteur le contraire même de ce qu'il a dit.

C'est ce qu'on a fait à l'égard du passage de Pline, l. 34, c. 5, *Græca res est nihil velare*, en traduisant, l'*usage des Grecs est de ne rien voiler* (dans les figures), d'où l'on a induit que l'*usage des Grecs étoit de faire toutes leurs figures entièrement nues*.

Il n'y a cependant rien dans le passage de Pline, comme on va le voir, qui prête à un sens aussi absolu. Détaché de ce qui précède et de ce qui suit, ce passage pourroit avoir deux sens : il pourroit vouloir dire ce qu'on lui fait abusivement signifier, j'en conviens ; il pourroit aussi n'exprimer qu'un usage relatif à quelque chose de déterminé. *C'est un usage de France*, ou *c'est l'usage en France*, n'est pas une seule et même locution. Ainsi l'on dira qu'aller sans cha-

peau sur la tête est un usage de France, quoique l'usage en France soit d'aller avec un chapeau sur la tête. La première locution indique tantôt un entre plusieurs usages relatifs à un même objet, tantôt que cet usage est particulier à un pays. La seconde locution indique la généralité de l'usage.

Le latin rendroit ces deux locutions par *gallis mos est ;* mais le sens de la phrase ou du discours feroit distinguer si la chose doit s'entendre d'une manière relative ou absolue.

Græca res est peut signifier, *c'est l'usage grec*, ou *c'est un usage grec*. Selon la première version, la phrase signifieroit que l'usage général des Grecs étoit de représenter toutes les figures nues : dans le sens de la seconde version, la phrase pourroit signifier que, représenter dans certains cas certaines figures nues, étoit un entre plusieurs autres usages des Grecs, ou autrement, que la mode de certaines figures nues étoit une mode grecque.

De ces deux sens, quel est celui de Pline? Il est clair qu'il ne peut être déterminé pour nous aujourd'hui, comme autrefois pour les Romains, que par la nature même des choses et par la nature du discours de l'écrivain.

Et premièrement, la nature de l'objet même sur quoi semble porter l'équivoque de la locution latine, s'oppose notoirement à ce qu'il y ait équivoque. On ne peut supposer raisonnablement que

Pline, qui avoit vu, connu et décrit tant de figures grecques drapées, habillées de tant de manières, ait pu tomber dans une distraction si forte et sur un objet aussi notoire que celui-là, aussi familier à ses yeux qu'il devoit être présent à sa mémoire.

Nous connoissons sans doute moins de figures grecques que Pline n'en connut ; mais il n'est personne, pour peu qu'il ait de connoissances en ce genre, à qui sa mémoire ne rappelle sur-le-champ l'image d'un assez grand nombre de figures grecques plus ou moins drapées.

Donc Pline n'a pas pu dire que l'usage des Grecs étoit de faire toutes leurs figures entièrement nues ; donc Pline n'a pas dit ce qu'il lui étoit raisonnablement impossible de dire.

Mais voyons, en second lieu, comment ce passage s'explique par tout ce qui l'environne, je veux dire par le sujet même du discours dont il fait partie. C'est pour l'avoir isolé et l'avoir détaché de son texte, qu'on en a fait une espèce d'axiome absolu. Dans cet état, sa signification a, j'en conviens, quelque chose d'équivoque et d'arbitraire.

A l'endroit dont il s'agit, Pline n'a pas pour objet de traiter des figures en géneral et de quelque nature qu'elles soient. Au contraire, il ne s'occupe que des statues en particulier, et non pas de toutes les statues sous un rapport général, mais seulement des statues honorifiques, et spécialement de celles que l'on consacroit à Rome,

dans les lieux publics, aux personnages distingués.

Il paroît, d'après ce que Pline nous apprend à ce sujet, que, dans les premiers temps de Rome, une statue honorifique consacrée en public n'étoit pas un objet sur lequel le caprice ou le goût de l'artiste eût pu s'exercer aussi arbitrairement qu'on le pense. Il y avoit alors des bienséances d'usage et sans doute une sorte d'étiquette dont la gravité romaine n'eût pas permis de s'écarter. Mais les mœurs changèrent : des usages nouveaux s'introduisirent dans le costume et la manière d'être des statues honorifiques. La manie de copier les Grecs diminua la sévérité de l'étiquette, et l'on se permit de représenter de graves personnages non plus avec la toge ou la cuirasse, mais nus et selon la mode des Grecs dans les figures gymnastiques, ou avec le costume lupercal qui s'éloignoit peu de la nudité.

Tel est le sujet du discours de Pline, et voici ses paroles :

« Anciennement c'etoit avec la toge que se faisoient les statues consacrées. Depuis, le goût » est venu d'en faire la haste en main et sur » le modèle de ces figures de jeunes gens dans les » gymnases, qu'on appelle Achilléennes ; car la » mode des statues sans habillement est une mode » grecque, comme la cuirasse, caractère distinctif du guerrier, est aussi celui des statues ro- » maines. César toutefois étant dictateur agréa

» qu'on lui fît dans son *forum* une statue sans » cuirasse, mais avec la simple *lorica*. Quant à » celles qu'on fait en costume lupercal, c'est une » mode aussi nouvelle que cette autre toute ré- » cente de les habiller avec la *pœnula* (1) ».

Le reste du chapitre a pour objet les différentes espèces de statues considérées, non sous le rapport de l'art et du goût relatif à leur ajustement, mais selon les diversités d'étiquette des monumens honorifiques consacrés dans Rome.

On voit donc que Pline, en citant cet usage des statues nues des Grecs, n'a prétendu parler que des statues honorifiques qui effectivement, chez ce peuple, se firent le plus souvent sans habillement.

La chose fut très-naturelle. Les exercices gymnastiques étoient intimement liés en Grèce avec les pratiques militaires (je parle des beaux siècles de ce pays). La gloire des couronnes isthmiques, néméennes, olympiques, ne tiroit toute sa valeur que du rapport qu'il y avoit entre les jeux du stade et le métier de la guerre. Les plus grands guerriers avoient remporté des prix dans ces jeux, et les plus célèbres athlètes avoient été de

---

(1) *Togatæ effigies antiquitus ita dicabantur. Placuere et nudæ tenentes hastam ab epheborum e gymnasiis exemplaribus quas Achilleas vocant. Græca res est nihil velare, at contrà Romana ac militaris thoracas addere. Cæsar quidem dictator loricatam sibi dicari in foro suo passus est. Nam lupercorum habitu factæ tam novitiæ sunt quàm quæ nuper prodiere pænulis indutæ.* Plin. L. 34, ch. 5.

grands hommes de guerre. Ainsi naturellement les deux sortes de gloire se confondirent sous une seule récompense. Les passions républicaines qui auroient envié à un général la distinction d'une statue, ne prenoient aucun ombrage du monument qui n'en faisoit qu'un athlète. L'usage universel d'honorer par des statues les vainqueurs aux jeux publics, dut contribuer à rendre familière la vue de la nudité dans les statues; car cette nudité n'étoit qu'une fidélité de costume. Mais le plus grand nombre des statues honorifiques en Grèce étant des statues gymnastiques qui devoient être nues, Pline a eu raison de dire qu'en fait de statues honorifiques, l'usage des Grecs étoit de les représenter sans habillement. *Græca res est nihil velare.*

A l'usage affecté par les Grecs aux statues en question, Pline oppose la mode des Romains, qui ne peut s'entendre aussi que des statues honorifiques. D'abord la toge avoit été le costume des statues consacrées. Mais le génie militaire de cette nation prévalut dans l'expression des témoignages donnés publiquement aux hommes dont on vouloit perpétuer l'image. Les Romains connurent peu les Grecs et leurs usages dans les siècles qui furent ceux de la gymnastique, telle qu'on vient de la définir. Et lorsque la conquête leur eut soumis la Grèce, en soumettant le vainqueur aux mœurs des vaincus, ils durent d'abord mépriser des exercices qui n'étoient devenus que des jeux

d'adresse et l'aliment d'une vanité puérile. Ils prirent bientôt des Grecs le goût de tous ces jeux, mais ils n'y attachèrent point cette importance politique dont ils n'étoient plus susceptibles. Il est tout naturel de se faire représenter dans la manière la plus flatteuse pour l'amour-propre. Le costume guerrier fut pour les Romains ce qu'avoit été le costume athlétique pour les Grecs. *At contrà Romana et militaris thoracas addere.*

Dans la suite les Romains devenus esclaves du luxe, le furent aussi de l'esprit de nouveauté, qui seul sait rajeunir les attraits. Cet esprit se porta vers les plus nobles institutions et les corrompit. Les statues publiques perdirent la noblesse de leur destination. Des Romains voulurent être sculptés en Grecs, et des guerriers en héros de gymnase.

Voilà le commentaire de l'article de Pline.

D'où il résulte que le *Græca res est nihil velare* de cet auteur ne peut se considérer, ni comme une sentence énonçant une opinion générale sur l'art de l'imitation des Grecs, ni comme une comparaison de leur manière de représenter toutes les figures avec celle dont auroient usé les Romains, mais seulement comme le rapprochement d'un usage grec sur un point déterminé avec un usage romain.

Alors disparoît le sens illimité que semblent avoir les paroles *Græca res est.* Elles signifient *c'est une chose, une pratique, une mode grecque.*

Mais une pratique, une mode de faire dans un pays telle chose d'une certaine manière, n'emporte pas la nécessité que cette pratique ou cette mode ait été exclusive de toute autre manière. Ainsi, quoique le passage de Pline ne s'applique point à la peinture mais seulement à la sculpture, et non pas à toute la sculpture mais aux statues, et non pas à toutes les statues, mais seulement aux statues honorifiques, on concluéroit encore faussement que toutes les statues de ce genre, sans restriction, se faisoient nues. Beaucoup d'exemples déposeroient du contraire. Il n'y a pas d'usage qui n'ait ses exceptions. C'est toujours avec beaucoup de mesure qu'il faut parler des usages, et il ne faut pas moins de réserve dans la manière d'entendre et d'expliquer chez les auteurs les passages qui en font mention.

Les artistes par conséquent ne peuvent s'autoriser du passage de Pline qu'on vient de discuter, pour faire arbitrairement et traiter sans limite et sans restriction toutes leurs figures et tous leurs sujets dans ce que j'appelle le costume de la nudité.

Rien, j'en conviens, ne seroit plus commode qu'une autorité qui dispenseroit d'examen, de goût et de jugement dans le choix des circonstances où la nudité est, soit de costume, soit de convenance, soit d'exception, c'est-à-dire, licence poétique de l'art. Voilà, comme je l'ai dit, ce qui

fait la fortune des maximes générales. On se croit par elles dégagé de toute responsabilité.

Il n'y a pas de sujet cependant qui admette moins que celui-ci la routine ou l'arbitraire ; et l'on doit ajouter qu'aucun n'y est plus livré : car il n'existe sur ce point aucune théorie capable d'éclairer l'artiste et le public ; en sorte que l'un fait et l'autre critique sans principe et sans règle. L'artiste qui ne stipule que l'intérêt de son art, ou, pour mieux dire, le sien propre, qui est de montrer son savoir, blesse souvent les convenances, et nuit ainsi, sans le vouloir, à son propre ouvrage ; tel est l'abus de l'emploi illimité et irraisonné du nu dans les ouvrages de l'art. Le public, par la prétention de tout restreindre en ce genre aux habitudes, aux opinions et aux mœurs du pays et du temps où l'on vit, tend sans s'en douter à la destruction même de l'imitation.

Je pense qu'il pourroit y avoir un moyen de conciliation entre ces prétentions opposées, et que, tout exemple étranger comme toute autorité à part, on pourroit établir sur cette matière des règles de goût, applicables à tous les temps et à tous les pays. Mais cet article est déjà trop long pour que je me permette d'entrer dans ce sujet. Il pourra devenir un jour l'objet de quelque article plus étendu.

Quatremère de Quincy.

DESCRIPTION ANATOMIQUE

DU CŒUR D'UNE COQUETTE.

Traduction libre de l'italien de Pignotti.

On trouve dans le *Spectateur anglais* le sujet qui a donné lieu à cette jolie plaisanterie; mais il a été bien embelli par Pignotti. Nous devons regretter que ce poëte agréable ne se soit pas aussi emparé d'un autre article qui précède celui-ci, dans le même ouvrage, sur l'examen du cerveau d'un petit maître; il lui auroit peut-être suffi de le traduire en vers pour le rendre supérieur à celui dont nous offrons la traduction.

SEXE charmant, femmes aimables, si quelquefois dans mes vers j'osai exciter la gaieté de mes lecteurs sur vos usages galans, je sais que, loin de me le reprocher, vous avez souvent ri avec moi, parce que jamais je ne m'armai du fouet de la satire pour censurer vos mœurs ou blesser votre délicatesse. Continuez, je vous en supplie, à rendre justice à mes sentimens, et croyez que mon plus vif désir sera toujours de vous être agréable.

Mais si presque toutes les femmes sont douces, aimables et décentes, il en est cependant (je vous

en ai vu convenir) d'indiscrètes et d'intolérantes. Les plaisanteries les plus innocentes sont pour celles-ci des vérités dures et injurieuses ; et elles ont déclaré hautement que désormais, quelque ton que je prenne et quelque chose que je dise, je ne réussirai point à leur plaire. Cette décision sévère doit-elle m'arrêter? Non; je ressemblerai, si l'on veut, au villageois qui, sans s'appercevoir des cris perçans des cigales qui l'entourent, poursuit et achève tranquillement son travail.

Cependant pour satisfaire, autant qu'il est en moi, celles qui trouvent trop de folie dans mes écrits, je vais vous entretenir de choses importantes et sérieuses. Je vois tout votre étonnement. Vous hésitez à me croire?.... Mesdames, daignez m'honorer de toute votre attention; je vais parler..... d'anatomie!

Beautés douces et sensibles, ne soyez point effrayées de mon audacieuse entreprise. Je n'affligerai point vos regards par le spectacle dégoûtant d'un amphithéâtre, et je ne blesserai point vos oreilles délicates par ces grands mots de l'art qu'il étoit fort inutile d'aller chercher si loin pour les rendre si difficiles à prononcer et si déplaisans à entendre.

Un médecin, mon vieil ami, me conduisit, il y a quelques jours, dans une grande salle où un habile professeur d'anatomie devoit procéder pu-

bliquement à l'examen du cœur d'une jeune et jolie femme.

Durant tout le cours de sa vie, elle avoit montré les plus étranges caprices dans ses idées et dans ses actions, aimant aujourd'hui celui qu'elle haïssoit la veille, renonçant peu d'heures après à cette nouvelle inclination pour se prêter à une autre. On la vit toujours dans une telle agitation de sentimens qu'elle rappeloit le spectacle de la mer qui, tantôt calme, tantôt caressée par les zéphirs et souvent soulevée par les vents impétueux, varie sans cesse son aspect à nos regards.

Déjà le concours des curieux étoit considérable, lorsque le professeur en robe noire, longue et vénérable, la tête couverte d'une ample perruque et le nez orné de larges lunettes, ayant un regard sévère et des gestes mesurés, prend ses instrumens de chirurgie et commence son intéressante dissection.

Il rechercha d'abord, avec un œil attentif, s'il partoit du cœur des filamens nerveux qui servissent à entretenir une communication facile et habituelle avec la langue, et si, comme les sermens fréquens de la jeune dame l'avoient fait croire, il y avoit eu quelque accord entre ces deux organes. Mais l'anatomiste, après s'être épuisé en vains efforts, se vit forcé à nous déclarer affirmativement qu'il n'y avoit jamais eu de rapport entre le cœur et la langue de la défunte.

Je ne dois pas omettre de vous dire qu'à peine le scalpel eut-il découvert les premières voies du cœur qu'on vit un millier de filamens qui, tous entrelacés, sembloient se confondre. En les examinant avec soin, on reconnoissoit que les uns étoient raccourcis, les autres étendus; tandis que ceux-ci retenoient les mouvemens, ceux-là les précipitoient. Tous les assistans convinrent unanimement que c'étoit-là la vraie cause de ces bizarres caprices du cœur qui les avoient tant étonnés du vivant de notre coquette, et que l'on avoit si souvent comparés aux effets de la fusée qui, s'égarant dans le vague des airs, varie à l'infini ses mouvemens, et qui, après s'être élevée avec majesté, s'élance subitement à droite, ensuite à gauche, et s'éleve de nouveau pour éclater enfin avec fracas.

La substance du cœur étoit molle et légère; elle offroit cent et cent petits conduits qui en pénétroient les diverses couches concentriques, semblables aux bulbes de certaines plantes.

Sur chacune de ces couches, on appercevoit les images de ses nombreux amans, qui étoient si légèrement dessinées que l'attouchement du doigt suffisoit pour les faire disparoître. On auroit pu les comparer à ces taches que forme sur le cristal ou sur le marbre poli une haleine humide.

Quel spectacle! quel singulier assemblage offroient ces milliers de figures disparates! des pré-

lats, des chanoines, de jeunes clercs se trouvoient pêle-mêle avec des généraux, des magistrats, des financiers, des princes et de simples bourgeois.

Les couches du cœur ayant toutes été déroulées, le professeur parvint enfin à nous dévoiler sa partie la plus cachée, son centre. Comment croyez-vous qu'étoit faite cette partie dont personne jusqu'alors n'avoit eu une juste idée?.... Entièrement vide; mais dans ce vide on voyoit flotter des ombres qui se succédoient avec la plus grande rapidité. C'étoient des diamans, des plumes, des carrosses, des robes, des *agnus dei*, des rubans; en un mot, toutes les choses que cette jeune dame avoit désirées pendant sa vie. Qu'il me soit permis de comparer ce spectacle si récréatif à celui qu'un enfant, dans les froides soirées de l'hiver, s'empresse de se procurer dès qu'il entend le son réjouissant de la vielle du porteur de la lanterne magique. Il voit des villes, des campagnes, des armées, des animaux divers, Adam notre premier père, M. Ramponeau, le soleil, la lune, etc., passer rapidement devant ses yeux; tous ces objets lui plaisent, par cela même qu'aucun ne l'a fixé.

Le professeur approcha le cœur, objet de ses recherches, de la lumière d'une bougie placée auprès d'un miroir; on vit à l'instant les veines qui lui étoient adhérentes se gonfler, et on entendit un petit murmure semblable à celui que

laisse quelquefois exhaler le sein d'une fille timide, mais sensible; on apperçut distinctement ensuite une petite boule légère, qui, se résolvant en fumée, se dissipa dans l'air.

Mesdames, il est essentiel de vous dire que ce cœur flottoit habituellement dans une liqueur limpide et froide que contenoit une substance molle. Cette liqueur avoit été soigneusement recueillie, par le professeur, dans un tube de verre.

Vous avez certainement remarqué les effets de l'air atmosphérique sur la liqueur docile que contient le thermomètre? Eh bien! celle dans laquelle avoit nagé le coeur de notre jeune dame, offroit des effets presque semblables; ce n'étoit cependant pas l'air précisément qui lui faisoit ressentir ses influences; il falloit, pour l'agiter diversement, varier les objets qu'on approchoit d'elle. Un homme de bon sens, réfléchi, sage, modeste ou respectueux, s'avançoit-il auprès de cette liqueur, elle s'abaissoit aussitôt jusqu'au fond du tube, elle sembloit fuir; mais si un jeune élégant s'en approchoit, elle s'élançoit avec vélocité vers l'orifice du vase qui ne pouvoit plus la contenir.

Cet essai ayant été répété depuis dans une assemblée de jeunes personnes des deux sexes, où le plaisir présidoit, la liqueur fut dans une agitation constante, et si vive, que l'on croyoit voir de l'eau bouillante. Elle étoit si sensible à

toutes les impressions, qu'il suffisoit de l'approcher d'un ruban nouveau, d'une coiffure élégante, de boucles d'oreilles à la mode, et enfin des moindres colifichets pour la voir s'agiter à l'instant.

Je voulus faire l'acquisition de ce merveilleux instrument, et je priai un jour mon médecin de me le procurer à quelque prix que ce fût. Il rit beaucoup de ma prétendue simplicité, et il m'assura que toutes les jeunes femmes sont autant de thermomètres ou de *frivolimètres* de cette espèce.

Mesdames, je ne croirai jamais que mon médecin m'ait dit la vérité; mais ce que je sais fort bien, c'est que l'on rencontre nombre de gens méchans et injustes qui, dans toutes les circonstances, cherchent à rendre tout votre sexe responsable des torts de deux ou trois d'entre vous; ils osent dire, par exemple, que vous mettez tout le bonheur de votre vie à imiter les fleurs nouvellement écloses qui se laissent caresser par le papillon volage.

Si cependant ce que je crois impossible étoit, s'il étoit vrai que le cœur des femmes nage sans cesse dans une liqueur si légère et si surprenante, quelles louanges ne faudroit-il pas donner à celles qui, comme j'en citerois un très-grand nombre, s'élevant au-dessus des sentimens vulgaires, joignent à tous les charmes qu'elles doivent à la nature, la pratique de toutes les vertus!

NOTICES

RELATIVES A DES TRIBUS DE NATURELS

DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE (1).

AYANT trouvé une occasion favorable d'acquérir des notions certaines sur les naturels du nord de l'Amérique, je l'ai saisie avec empressement. Mille relations m'avoient appris qu'ils chassoient, se battoient, qu'ils avoient leurs orateurs, et que la danse, le chant et différens jeux leur servoient de divertissemens; mais ce que je désirois, c'étoit de savoir si ces naturels se contentoient d'exercer leurs moyens physiques, et s'ils ne remplissoient pas quelquefois les heures de loisir que leur laissoit leur vie active, par des jeux ou les exercices de la mémoire et de l'imagination; je voulois savoir si, comme nous, ils rioient ou pleuroient à des récits de pure invention, et s'ils avoient recours à des êtres imaginaires pour s'amuser et s'instruire. Ne me bornant donc pas à voir l'écorce d'un wigwam (2) ou les cérémonies extérieures qu'on montre aux étrangers, je fus curieux de

(1) Ce morceau est traduit de l'anglais du chevalier John Dunne, et tiré du dernier recueil de l'Académie royale de Dublin.

(2) Cabane ou case des naturels de l'Amérique.

connoître ce qui se passoit dans l'intérieur de «
wigwams et dans le cœur des hommes qui les l
bitoient.

Mes désirs, sous ce rapport, eurent un pl‹
succès : je le dus à l'amitié d'un chef de Mian
qui, m'adoptant, selon leur coutume, à la pl‹
d'un ami qu'il venoit de perdre, et m'en donn‹
le nom, seconda mes vues avec chaleur et
donna sa confiance. C'est de lui que j'ai tiré
grand nombre d'informations sur ses com]
triotes, et je crois qu'elles ne manqueront
d'intérêt. Je me bornerai pour le moment à fa
connoître ce chef et quelques ouvrages de l'ir
gination indienne qu'il me communiqua.
ajouterai des remarques générales sur le lang‹
des Indes occidentales. Dans les exemples ‹
j'ai choisis sous les yeux de mon ami, j'ai c‹
servé avec fidélité tous les incidens, tels qu'il
racontoit lui-même. Mais, à moins de pouv
faire passer sur le papier tous les mouvem
réunis d'un acteur et d'un improvisateur, et d
acteur même qui poussoit son imitation jusq
copier les animaux, il est impossible de don
une idée de l'expression que ce chef de Mi‹
mettoit dans ses narrations.

Le chef dont je parle est le célèbre Tchika
koa, qui commandoit les Indiens réunis l‹
qu'ils défirent le général Saint-Clair : ce n'est
un homme ordinaire ; malgré ses talens p‹
la guerre et sa réputation d'un guerrier accc

pli, on l'a toujours vu chercher à maintenir l'ordre et la paix dans cinq ou six tribus qui ont mis leur confiance en lui. Il est simple, prudent et modéré; mais il suit ses entreprises avec ardeur, parlant plusieurs langages avec éloquence, attaché au chef héréditaire de sa tribu, et lui servant d'appui, quoiqu'il eût pu le supplanter. Sa réserve sévère lui conserve sa dignité au milieu du gros du peuple de tous les rangs. Plein de confiance pour ses amis, il leur laisse voir à découvert tous les mouvemens de son âme; tantôt il est enjoué, spirituel, pathétique, quelquefois même plaisant, selon les circonstances; il est surtout d'une grande sincérité. C'est à lui que je dois ce que je vais rapporter bientôt des contes et des fables de ses compatriotes.

Puisque les armes, les habillemens et les ustensiles de ces peuples trouvent place parmi les curiosités de nos cabinets, on peut croire que des morceaux qui font connoître l'esprit et l'imagination de ces Indiens, s'attireront aussi quelque intérêt (1). Les habitans du nord de l'Amérique, jusqu'au midi du Missouri, et de là jusqu'à l'Océan septentrional, n'ont aucune idée de la poésie, dont le caractère distinctif est la rime ou la mesure. Leurs chants sont des sentences courtes et

---

(1) Ces contes et ces fables sont ceux des Miami. L'auteur du morceau que nous traduisons dit que M. Kiavau, président de l'Académie d'Irlande, lui a montré un passage de Gibbon où cet auteur s'exprime avec enthousiasme au sujet d'un conte iroquois.

» bre de l'orient (dit le chef de Miami dans sa
» peinture énergique), venant heurter contre nos
» côtes, crevant sur nos rivages, se répandant
» de tous côtés, et faisant avancer ses énormes
» masses sur notre pays, a non-seulement détruit
» des nations entières d'Indiens, mais il a encore
» corrompu, desséché et brûlé tout ce qui por-
» toit le nom d'Indien ». S'il est vrai que le goût des plaisirs qui ne sont pas purement sensuels ajoute au sentiment du bonheur ou de la misère, peut-être le léger apperçu que je donne dans les pages suivantes sur les amusemens innocens des peuples des Indes occidentales, fournira-t-il de nouveaux motifs pour les traiter avec humanité. La seule excuse que l'on puisse donner de la dureté de l'empire que l'homme a étendu sur les animaux, est que le coup qui les prive de leur existence n'est ni précédé par de pénibles idées, ni suivi de longs regrets de la part de ceux qui leur survivent ; mais ces Indiens, que souvent l'on traite comme des bêtes, sont bien éloignés de cette insensibilité morale : les idées les plus terribles les assiégent. Les hommes qu'on appelle sauvages voient avec effroi leur destruction s'approcher : cette image poursuit l'Indien au travers de ses forêts ; elle le remplit d'une tristesse sombre lorsqu'il regarde ses enfans dévoués au malheur. Les contes de ses aïeux lui rappellent dans l'éloignement les premiers pas que cette destruction a faits sur son pays. Il croit l'entendre, la voir se

taines femmes qui s'en éloignèrent furent persécutées par les manitous des forêts ; et celles qui ont échappé à de grands dangers, reconnoissent devoir leur salut à quelque acte particulier de prudence ou de délicatesse propre aux femmes, et qu'elles avoient négligé avant ces différentes épreuves. Les Indiens ont leur Circé de même que les Grecs ; elle est très-séduisante, et le sort de ceux qui tombent dans ses piéges est terrible ; le portrait que l'on en fait est touché avec force ; mais il est malheureux que les contes que l'on débite de cette avide et perfide enchanteresse soient d'un genre à ne pouvoir pas être traduits sans blesser la pudeur (1).

Ce peuple, digne d'un meilleur sort, dégénère tous les jours et se détruit. J'ai vu une nation des Indes occidentales déjà si dégradée, qu'elle ne peut plus produire un seul orateur. Encore cinquante ans, et il ne restera plus rien de ses meilleures qualités, et les causes de la destruction de ces peuples sont si multipliées, qu'ils seront peut-être entièrement (2) éteints. « Le nuage som-

(1) Notre auteur a mis un de ces contes à la suite de ceux que l'on verra tout à l'heure. Il a eu la précaution de ne le donner qu'en latin, qu'ordinairement les femmes ne savent pas, et d'ailleurs c'en est assez pour les avertir de ce qu'elles trouveront, si elles se hasardent à traduire, et pour leur montrer qu'on les respecte.

(2) La petite vérole fait des ravages affreux parmi les peuples sauvages de l'Amérique. Ce terrible fléau en a enlevé des peuplades entières. La famine leur fait aussi quelquefois une guerre cruelle, surtout après que la petite vérole a emporté les hommes qui pouvoient chasser et pourvoir à la subsistance du reste des peuplades.

» bre de l'orient (dit le chef de Miami dans sa
» peinture énergique), venant heurter contre nos
» côtes, crevant sur nos rivages, se répandant
» de tous côtés, et faisant avancer ses énormes
» masses sur notre pays, a non-seulement détruit
» des nations entières d'Indiens, mais il a encore
» corrompu, desséché et brûlé tout ce qui por-
» toit le nom d'Indien». S'il est vrai que le goût des plaisirs qui ne sont pas purement sensuels ajoute au sentiment du bonheur ou de la misère, peut-être le léger apperçu que je donne dans les pages suivantes sur les amusemens innocens des peuples des Indes occidentales, fournira-t-il de nouveaux motifs pour les traiter avec humanité. La seule excuse que l'on puisse donner de la dureté de l'empire que l'homme a étendu sur les animaux, est que le coup qui les prive de leur existence n'est ni précédé par de pénibles idées, ni suivi de longs regrets de la part de ceux qui leur survivent; mais ces Indiens, que souvent l'on traite comme des bêtes, sont bien éloignés de cette insensibilité morale : les idées les plus terribles les assiégent. Les hommes qu'on appelle sauvages voient avec effroi leur destruction s'approcher : cette image poursuit l'Indien au travers de ses forêts ; elle le remplit d'une tristesse sombre lorsqu'il regarde ses enfans dévoués au malheur. Les contes de ses aïeux lui rappellent dans l'éloignement les premiers pas que cette destruction a faits sur son pays. Il croit l'entendre, la voir se

jeter sur lui, lorsque le bruit de la hache dans la forêt voisine vient frapper tout à coup son oreille. Partageant les justes craintes que montre ce peuple de voir bientôt terminer son sort par son extinction, je désirois pouvoir avant ce moment recueillir quelques mémoires sur ce qui le concerne. Telle est la destinée des peuples sans lettres; ils sont obligés, pour écrire leurs mémoires, d'avoir recours à la plume d'un étranger, et ils n'ont que l'alternative d'être représentés imparfaitement ou plongés dans l'oubli. Mais de quels peuples parlons-nous? quelles sont les tribus qui disparoissent et s'éteignent, et dans quelle classe d'êtres la postérité les placera-t-elle? Interrogez l'Abenaki; il vous dira, se donnant à lui-même le nom de sa nation, qu'il est l'*homme du pays;* l'Ilinois vous répondra fièrement qu'il est Inini (on prononce aussi Ilini) ou l'*homme.* L'Iroquois se prétend *Onghi onwi*, le véritable homme: si vous questionnez les nombreuses nations qui parlent la langue algonquine, vous trouverez que leurs prétentions sont encore plus élevées, car ils affirment qu'ils sont Nishinapck, doublement hommes. Les Espagnols, leurs voisins, les traitent de barbares infidèles, et l'Américain établi sur leurs frontières les nomme des sauvages: il est vrai que ceux-ci appellent ces Américains *kichimac coman*, littéralement *longs couteaux.* Les Canadiens regardent aussi tous ces peuples comme des sauvages. Mais si, n'étant pas

» bre de l'orient (dit le chef de Miami dans sa
» peinture énergique), venant heurter contre nos
» côtes, crevant sur nos rivages, se répandant
» de tous côtés, et faisant avancer ses énormes
» masses sur notre pays, a non-seulement détruit
» des nations entières d'Indiens, mais il a encore
» corrompu, desséché et brûlé tout ce qui por-
» toit le nom d'Indien ». S'il est vrai que le goût des plaisirs qui ne sont pas purement sensuels ajoute au sentiment du bonheur ou de la misère, peut-être le léger apperçu que je donne dans les pages suivantes sur les amusemens innocens des peuples des Indes occidentales, fournira-t-il de nouveaux motifs pour les traiter avec humanité. La seule excuse que l'on puisse donner de la dureté de l'empire que l'homme a étendu sur les animaux, est que le coup qui les prive de leur existence n'est ni précédé par de pénibles idées, ni suivi de longs regrets de la part de ceux qui leur survivent ; mais ces Indiens, que souvent l'on traite comme des bêtes, sont bien éloignés de cette insensibilité morale : les idées les plus terribles les assiégent. Les hommes qu'on appelle sauvages voient avec effroi leur destruction s'approcher : cette image poursuit l'Indien au travers de ses forêts ; elle le remplit d'une tristesse sombre lorsqu'il regarde ses enfans dévoués au malheur. Les contes de ses aïeux lui rappellent dans l'éloignement les premiers pas que cette destruction a faits sur son pays. Il croit l'entendre, la voir se

jeter sur lui, lorsque le bruit de la hache dans la forêt voisine vient frapper tout à coup son oreille. Partageant les justes craintes que montre ce peuple de voir bientôt terminer son sort par son extinction, je désirois pouvoir avant ce moment recueillir quelques mémoires sur ce qui le concerne. Telle est la destinée des peuples sans lettres; ils sont obligés, pour écrire leurs mémoires, d'avoir recours à la plume d'un étranger, et ils n'ont que l'alternative d'être représentés imparfaitement ou plongés dans l'oubli. Mais de quels peuples parlons-nous? quelles sont les tribus qui disparoissent et s'éteignent, et dans quelle classe d'êtres la postérité les placera-t-elle? Interrogez l'Abenaki; il vous dira, se donnant à lui-même le nom de sa nation, qu'il est l'*homme du pays;* l'Ilinois vous répondra fièrement qu'il est Inini (on prononce aussi Ilini) ou l'*homme.* L'Iroquois se prétend *Onghi onwi*, le véritable homme: si vous questionnez les nombreuses nations qui parlent la langue algonquine, vous trouverez que leurs prétentions sont encore plus élevées, car ils affirment qu'ils sont Nishinapck, doublement hommes. Les Espagnols, leurs voisins, les traitent de barbares infidèles, et l'Américain établi sur leurs frontières les nomme des sauvages: il est vrai qne ceux-ci appellent ces Américains *kichimac coman*, littéralement *longs couteaux.* Les Canadiens regardent aussi tous ces peuples comme des sauvages. Mais si, n'étant pas

content de toutes ces informations, vous vous adressez aux Paws, aux Raynals et à d'autres sages de l'Europe, qui, sans avoir jamais vu la fumée d'un village indien, se donnent cependant la peine, à trois mille lieues de distance, de dogmatiser et d'écrire des volumes sur la nature, les facultés physiques, morales et intellectuelles de ces peuples, alors ces grands hommes vous répondront que c'est une race inférieure d'hommes. Quelle opinion adopterons-nous ? qu'est-ce qui constitue un homme ? et quelles qualités lui donnent des titres à prendre un rang élevé dans son espèce ? Si une tête bien organisée, un cœur rempli de tous les sentimens et de toutes les affections de la nature ; si un corps actif et robuste ; si l'amour des plaisirs variés, le mépris du danger ; les liens de l'amitié, le feu de l'éloquence, le dévouement à son pays ; si les combinaisons plus ou moins variées de ces vertus actives, héroïques et sociales, sont des caractères distinctifs de l'homme, alors je crois que les Indiens disent avec raison que l'*homme du pays est un homme, un véritable homme*; et non pas *une race inférieure d'hommes* conçue par les philosophes. Il est bon aussi d'observer à quelle époque on a porté ce jugement des Indiens, tandis qu'ils sont encore aujourd'hui dans l'enfance, et pour ainsi dire au berceau, connoissant à peine l'agriculture, n'ayant point de richesses en troupeaux, ni d'autres ressources que la vie sauvage des dé-

serts. Ils sont moins avancés dans la civilisation que les peuplades grecques à demi-policées qui se réunirent sous les bannières d'Agamemnon (1), et qui quelques siècles après remplacèrent les noms d'Achille, d'Ulysse et de Nestor par ceux d'Epaminondas, de Platon et d'Homère. Si j'ai nommé Homère, ce n'est certainement pas dans l'intention de profaner son nom par quelque allusion : les narrations que je vais faire connoître ne sont que les premières lueurs du génie, et il se peut qu'il en fût ainsi des contes et des fables qu'on débitoit aux portes Scées, où avec lesquelles on abrégeoit les heures sur les vaisseaux ou sous les tentes le long des rives du Scamandre. Quoique le siècle d'Homère les eût désavoués, cependant ces amusemens peuvent ressembler à ceux du siècle des héros d'Homère, qui furent les précurseurs d'Homère.

---

(1) Il me semble que pour pouvoir établir une espèce de comparaison entre les peuples de l'Amérique septentrionale et les Grecs des premiers temps, c'est prendre une époque trop célèbre que celle du siége de Troye. Les Grecs avoient encore des mœurs dures et farouches; mais ils étoient bien loin d'être des sauvages. Ils avoient depuis long-temps des lois, des rois; plusieurs de leurs plus grandes villes étoient déjà florissantes. Ils avoient des temples et sacrifioient aux dieux. Ils connoissoient les arts et travailloient les métaux. Il paroît qu'on établiroit mieux quelque rapport en comparant les Américains aux Pélages ou anciens Grecs à l'époque où Inachus et ensuite Cécrops, Cadmus vinrent s'établir en Grèce, en rassembler les peuples, les policer et leur donner des lois.

LE CHASSEUR SOLITAIRE,

Conte sérieux des Indiens.

Un jour un certain homme se sépara de la société de ceux de sa tribu, et se retira dans un endroit abandonné et très-enfoncé dans le désert. Il chassoit tout le jour et il se renfermoit la nuit dans son wigwam solitaire. Il lui restoi cependant un frère, le seul de sa race avec qu il eût quelque rapport, et il le tenoit dans un trou obscur, qu'il avoit creusé près de son habitation, pour servir de prison à ce malheureux. I le voyoit tous les soirs, en lui apportant le pe de nourriture nécessaire à prolonger sa misé rable existence ; après la lui avoir donnée san la moindre parole de consolation pour adouci la rigueur de son sort, il refermoit l'entrée d trou, le recouvroit de feuilles et d'écorces, et s retiroit. Le frère infortuné, dont les cheveu d'un rouge ardent communiquoient cette couleu à tout ce qui les touchoit, étoit connu parmi le hommes de sa nation sous le nom d'Homm Rouge. Le chasseur solitaire, après avoir men cette vie sauvage pendant plusieurs hivers, com mença à se fatiguer de son uniformité et il résolu de s'associer une compagne. Ayant donc appro visionné son frère d'une quantité suffisante d'ea

et de gibier séché pour lui servir de nourriture pendant son absence, il se met en route afin de réaliser son projet. Après un voyage de plusieurs lunes, il apperçut de la fumée et découvrit qu'il étoit dans le voisinage de quelque village. Il en approcha, mais ne voulant pas se présenter à la maison d'assemblée, il s'arrêta à une hutte séparée des autres habitations par des arbres, et y ayant trouvé une femme solitaire, il entra, et c'étoit la maison d'une veuve. Elle le pressa d'aller dans le village pour y être reçu comme tous les étrangers; mais le voyageur dit à la veuve qu'il désiroit rester caché, et lui présentant quelques morceaux de gibier seché qu'il avoit apportés pour son repas du soir, il s'établit dans ce wigwam. Avant que le côté de l'Orient fût éclairé d'une lueur grisâtre, le chasseur se leva et partit; il ne revint qu'à la nuit close avec un animal qu'il avoit tué. Il réserva une portion de sa chasse pour la veuve et pour lui, et il lui dit qu'elle pouvoit distribuer le reste à ses amis, mais qu'elle eût soin de cacher par quels moyens, au lieu de recevoir de la chasse des autres, elle se trouvoit en état de faire des distributions aux habitans du village. Le lendemain matin, le chasseur étant parti comme la veille, la veuve alla au village et présenta son gibier à la femme du chef, qui étoit sa parente; mais elle ne lui communiqua pas son secret. Vers le soir, le nouvel hôte de la veuve reparut, rapportant deux daims d'une beauté peu

commune. La veuve pouvant en disposer, parce que l'étranger les lui avoit laissés, elle traîna ses présens au village : ils éveillèrent l'attention de tout le monde, et l'on voulut connoître la source des richesses de la veuve, mais elle refusa de parler ouvertement ; cependant elle donna tout bas à entendre à des femmes, qu'un grand chasseur qu'elle s'étoit engagé à cacher et qui paroissoit venir de quelque pays très-éloigné, étoit celui qui fournissoit à ses largesses. Les présens de la veuve allèrent croissant de jour en jour, jusqu'à ce que leur grandeur excita enfin la curiosité de toute la nation, dont tous les efforts réunis égaloient à peine les succès de ce seul chasseur, quoique les habitans du village connussent mieux les meilleurs cantons pour la chasse. L'étranger avoit dit dans la conversation avec son amie, qu'il n'étoit pas marié et qu'il désiroit se procurer une femme ; ceci fut aussi communiqué comme un secret ; et à la fin, comme le chef du village avoit une fille à donner en mariage, et que les qualités extraordinaires de l'étranger offroient une alliance avantageuse, on résolut d'aller le tirer de la solitude où il étoit dans la maison de la veuve et de l'amener dans la société du village. Le fils du chef rechercha sa connoissance et parvint à le voir. Le chasseur souffrit qu'on le priât ; il céda même à la fin aux prières de son nouvel ami et vint habiter dans la maison et au milieu de la famille du chef. Il vit sa fille, et il la trouva douée de

toutes sortes de qualités qui séduisirent son cœur : un jour au retour d'une chasse heureuse, il communiqua au frère de cette fille le désir qu'il avoit de s'unir à elle, et le frère lui donna sans hésiter sa sœur (1). Les fêtes du mariage durèrent longtemps. Elles furent abondamment fournies par le chasseur étranger, qui ne manquoit jamais de revenir de la forêt avec une riche provision de gibier. C'étoit ainsi que les lunes rouloient et se succédoient. Enfin, l'étranger songea à son retour. Ce fut en vain que la famille de sa femme s'y opposa ; celle-ci le suivit, mais avec peine. Arrivée au séjour de son mari, elle n'y trouva qu'une affreuse solitude; il passoit tous ses jours à la chasse, et les ombres de la nuit précédoient toujours son retour ; ce qui augmentoit encore la mélancolie et les craintes de cette pauvre femme, c'étoit l'observation qu'elle avoit faite, que tous les soirs, après leur repas, son mari emportoit, comme à la dérobée, les langues et la moelle des animaux qu'il avoit tués, et qu'il revenoit après une courte absence pendant laquelle il avoit été mettre le tout dans un endroit qu'elle ne connoissoit pas. Soumise aux ordres de son mari, elle résista pendant quelque temps à la curiosité qu'elle avoit de suivre ses pas dans sa course du soir.

(1) Il est d'usage parmi ces peuples que les frères fassent les mariages de leurs sœurs, comme connoissant mieux le caractère et les qualités des jeunes gens de leur nation avec lesquels ils passent leur vie.

Souvent son mari pour l'éprouver, lorsqu'elle paroissoit endormie, s'écrioit tout à coup : ton lit est en feu! Il l'observoit, et fut content de son obéissance. A la fin, se glissant un soir derrière lui sans en être apperçue, elle vit avec horreur la barrière de la prison s'ouvrir, et il ne lui resta de forces que pour retourner dans son wigwam, où son mari arriva un moment après. Il vit son agitation, en soupçonna la cause, et, avec la voix et le regard de la rage, il lui fit entendre quelles seroient les suites fatales de sa désobéissance à ses commandemens. Cette femme passa la nuit sans pouvoir dormir, et, pendant le jour, l'absence de son mari la remit un peu de la contrainte qu'elle avoit été obligée de se faire. Mais une secrète horreur s'étoit tellement emparée d'elle qu'elle n'eut pas le courage de sortir. Son mari, feignant d'aller à la chasse comme à son ordinaire, s'étoit arrêté à quelque distance de son wigwam; il y passa toute la journée sans remuer et ayant toujours les yeux fixés sur l'entrée de la prison; mais, voyant aux approches de la nuit qu'il ne venoit personne, il se retira, regardant ses soupçons comme mal fondés; à son retour il annonça pour la première fois à sa femme que sa chasse n'avoit pas été heureuse. Ses regards annonçoient et inspiroient la confiance, et le lendemain matin, après une nuit de repos, il reprit son phlegme ordinaire et sa course accoutumée à la poursuite de sa proie.

La curiosité enhardit enfin la femme et vain-

quit sa frayeur ; elle s'approcha de l'endroit où, à la lueur du feu, elle avoit vu descendre son mari. Ayant écarté les écorces détachées et les feuilles, le bruit de ses pieds retentit sur ce terrain creux, réveilla les sens presque engourdis de l'habitant du souterrain et lui fit pousser quelques gémissemens. Cette voix paroissoit celle d'un homme. La femme s'approche davantage : c'étoit la voix d'un homme. Elle dégage alors les écorces qui couvroient l'ouverture du souterrain, et apperçoit un malheureux qu'elle apprend bientôt être son frère. Il lui récite ses aventures. Elle pleure sur ses souffrances, cherche à diminuer ses peines; sa conversation donne au malheureux une nouvelle existence ; et, en lui procurant du soulagement, cette femme trouve la consolation même dans ce souterrain obscur. La nuit étant près d'arriver, les écorces et les feuilles furent replacées comme elles l'étoient, et ces deux infortunés, après s'être séparés, ajoutèrent aux chagrins qu'ils avoient auparavant, les craintes où ils étoient l'un pour l'autre. Le tyran revint; rien n'éveilla ses soupçons. Les entretiens des deux malheureux se renouveloient tous les jours avec un nouveau plaisir. Le prisonnier à qui l'extrême maigreur avoit ôté ses forces, en reprit un peu, et fut en état degrimper aux parois de la caverne pour jouir de la chaleur du soleil. Son extérieur affreux et ses cheveux mêlés excitèrent l'humanité de sa

sœur ; elle les sépara, défit les nœuds qui en embarrassoient les boucles, et elle dégagea le front de son frère de tout ce qui le gênoit. Soulagé par ses tendres soins, l'homme rouge retourna dans son séjour obscur, et sa sœur attendit l'arrivée de la nuit avec un redoublement de craintes. Son mari revint, il la considéra à la lueur du feu; il scruta ses regards, examina ses mains tremblantes; il remarqua que ses doigts étoient teints d'une couleur rouge qui ne leur étoit pas ordinaire, et elle tomba dans l'agonie du désespoir, et ne sortit de cet état que pour voir la tête de son frère, cette victime de sa tendresse, dans les mains de son meurtrier ; il la tenoit suspendue par ses longs cheveux rouges, et elle palpitoit encore. Cette sœur infortunée s'élance, comme par un instinct secret; le meurtrier s'enfuit épouvanté de l'approche d'une femme. Il fait retentir l'air de ses cris; la lune découvroit sa course furieuse et sauvage à travers les clarières des bois, jusqu'à ce qu'il se fût enfoncé dans l'épaisseur des forêts. On entendoit résonner à chaque pas les arbres qu'il blessoit en passant auprès d'eux, et les frappant de cette tête qu'il agitoit dans sa main. Le meurtrier frappe enfin un arbre creux, objet de ses recherches. Alors, prenant cette tête par ses tresses de feu, il la lance à une grande élévation au-dessus de cet arbre, et, en retombant, elle se plaça dans le trou d'un vieux chêne creusé par la foudre. Quant au meur-

trier, par ses hurlemens semblables à ceux d'un loup, il annonçoit sa prochaine métamorphose; et, ajoutant à sa nature la seule chose qui y manquât, la forme et la figure du loup, il prit sa place parmi les bêtes farouches de la forêt. Les douleurs affreuses dont sa femme avoit été déchirée perdirent insensiblement de leurs forces; tandis qu'elle étoit étendue auprès du corps de son frère, et, accablée par ses souffrances, elle s'endormit. A son réveil elle étoit plus calme; mais tous les objets qui l'environnoient renouvelèrent ses tourmens. Le même instinct qui l'avoit conduite au souterrain la força de l'abandonner, et elle alla, dans le fond des forêts, chercher un abri contre l'horreur que lui inspiroit le lieu qu'elle quittoit. A chaque instant, arrêtée par des ronces qui embarrassoient ses pas; et dont les épines lui faisoient de cruelles blessures, elle étoit encore plus effrayée par la profondeur des ravins et des précipices; la fatigue et la faim ajoutoient à sa foiblesse, rappeloient ses idées égarées, et les fixoient sur la tristesse de sa position. Etendue sur la terre, elle étoit épuisée de fatigue et sans espérance, lorsqu'un bruit éloigné attira son attention; et comme il lui parut entendre des sons articulés, elle tourna ses pas vers l'endroit d'où ils partoient; elle écoutoit, se levoit sur la pointe des pieds, elle avançoit, s'arrêtoit, s'avançoit encore avec précipitation, et elle reconnut la voix de son malheureux frère. La

surprise et le trouble que cette voix produisit sur son esprit affoibli lui firent oublier pour le moment la cruelle catastrophe dont elle venoit d'être témoin, et elle crut que son frère vivoit encore et qu'on ne lui avoit pas coupé la tête. Mais son illusion fut détruite en entendant le récit de ce funeste événement. La voix qu'elle avoit entendue venir du fond du vieux chêne lui indiqua des endroits où il y avoit des fruits et des baies bons à manger. Elle en cueillit, en mangea et recouvra ses forces. Alors elle monta sur le vieil arbre creux où étoit enfermée la tête de son frère, et y jetant une corde d'écorces tressées, elle retira cette tête, et se sentit pénétrée d'horreur et de plaisir. Elle plaça sur son sein ces restes si chers. Cette tête lui donnoit des conseils, pourvoyoit à sa subsistance, dirigeoit ses courses, et lui indiquoit les endroits où elle pouvoit se reposer. Lorsqu'elle s'arrêtoit, elle plaçoit cette tête dans quelque endroit élevé, sur de la mousse, où elle paroissoit goûter du repos; et, lorsqu'elle voyageoit, cette tête charmoit les fatigues par les consolations qu'elle savoit donner, et elle veilloit sur sa sœur pendant les ténèbres de la nuit. Le pouvoir qu'elle avoit sur les habitans des forêts étoit bien manifeste. Elle conseilloit à sa sœur de la placer sur quelque morceau de bois ou sur une branche tombée, dans le voisinage de ces sentiers battus où passent ordinairement les daims et les caribous. Par l'imitation de leurs cris, elle engageoit

ces animaux à s'approcher; un charme puissant les attiroit jusqu'à l'endroit où étoit la tête, et la victime marquée pour servir de repas tomboit morte à l'instant, frappée des regards de la tête, dont un seul suffisoit pour donner la mort.

L'orage étoit passé, et un ciel serein paroissoit se montrer à travers les nuages dispersés. La voyageuse n'avoit plus à redouter la faim ni à craindre aucun danger, et une tranquillité qu'elle n'avoit pas connue depuis son mariage, rendoit sa position digne d'envie, en comparaison de celle qui l'avoit précédée. Cependant les charmes de la société, augmentés encore par la privation, se présentoient sans cesse à son esprit. N'étant plus poursuivie par la douleur et l'idée du besoin, elle pensoit au mouvement joyeux du village, aux travaux des champs, adoucis par la conversation de ses compagnes; elle songeoit à l'amour, à l'amitié, aux agrémens des liens domestiques, aux amusemens, aux passe-temps et à mille plaisirs de la vie sociale, et l'uniformité de celle qu'elle menoit lui parut d'abord ennuyeuse et à la fin insupportable. Elle ne put cacher ses distractions aux regards pénétrans de sa compagne de voyage: celle-ci cherchoit à l'amuser par une conversation variée et par les récits d'aventures réelles ou imaginées; elle lui procuroit ce qu'il y avoit de plus agréable à manger, la faisoit boire aux sources les plus claires, et ne la conduisoit que par les chemins les plus agréa-

bles de la forêt ; mais tous ces soins étoient inutiles. Cette femme étoit aveugle aux beautés du désert, et, si la tête prudente lui parloit des dangers des villages, le vent emportoit ses paroles. La voyant enfin tomber dans des distractions qui ressembloient à l'aliénation d'esprit, cette conductrice éclairée résolut de se rendre aux désirs d'une sœur qu'elle aimoit tant. Ayant donc dirigé leur course vers quelque endroit habité, ce qui se fit sous la conduite de la tête merveilleuse, celle-ci trouva que sa compagne reprenoit par degrés sa tranquillité ordinaire, et elle crut devoir profiter de ce changement pour pénétrer sa sœur de trois vérités nécessaires à sa conduite : la première, c'est qu'elle devoit toujours avoir recours aux conseils de la tête pour se tirer des dangers auxquels elle se trouveroit exposée ; la seconde, c'est qu'il falloit qu'elle évitât de se lier intimement avec des personnes qui paroîtroient ses amies et qu'elle n'auroit pas éprouvées ; la troisième recommandation, et la plus essentielle, étoit de cacher soigneusement la tête de son frère aux yeux de tout le monde ; et c'étoit surtout de l'observation de ce dernier avis que dépendoit le sort des deux voyageuses. La sœur tenoit toujours serrée contre son sein la tête de son frère, sa meilleure, sa seule amie ; et, la pressant sur son cœur, elle marcha dans des chemins incertains d'abord, mais qui aboutirent à des sentiers frayés à travers de belles forêts d'érables élancés, et elle

arriva par des champs cultivés et couverts de grains, au milieu d'un village spacieux, où tout ce qu'elle avoit rêvé sembloit se réaliser. Aussitôt les habitans, abordant avec douceur la voyageuse, on lui offrit des rafraîchissemens qu'elle accepta. L'agrément de ses manières lui attirèrent l'affection de plusieurs personnes de son sexe, qui, après quelques momens de repos, la conduisirent dans une assemblée nombreuse devant une des maisons des chefs des guerriers, où les femmes étoient occupées à jouer. La voyageuse résolut, et seulement pour satisfaire sa curiosité, de regarder les joueuses, qui étoient déjà si avancées, que l'intérêt étoit devenu très-vif : plusieurs avoient déjà perdu leurs ceintures, leurs broches, leurs anneaux et leurs autres ornemens ; mais voyant que le jeu que l'on jouoit lui étoit familier, elle s'écarta bientôt de sa première résolution jusqu'à parier quelques bagatelles qui étoient encore attachées à ses vêtemens, et elle voulut porter bonheur aux femmes qui l'avoient conduite si obligeamment à cet endroit de divertissement; enfin, prenant part elle-même aux passions des joueuses, elle s'assit dans le cercle, et fut une de celles qui jouoient le plus gros jeu. Elle résolut cependant de ne se permettre ce plaisir qu'un moment ; mais voyant que ses premières tentatives ne lui réussissoient pas, et désirant regagner ce qu'elle avoit perdu, elle se préparoit à jouer une seconde fois avec une nouvelle

ardeur, lorsqu'elle dérangea assez son manteau pour laisser appercevoir la tête fatale. Aussitôt il s'élève un murmure général; tout le monde étoit dans l'étonnement. Couverte de confusion, la malheureuse se lève, et la tête s'échappe de son sein. Ses efforts pour la ramasser sont inutiles : la tête roule avec rapidité jusqu'au bas de la colline, où elle fut engloutie dans les flots d'une rivière qui couloit dans la plaine. L'imprudente sœur, furieuse de cette perte, fit de vaines tentatives pour recouvrer cette tête, son seul soutien. Ceux qui contemploient ce spectacle avec effroi, observèrent qu'au moment où cette femme approchoit de la tête, celle-ci prenoit par degrés la forme d'un oiseau, que l'on n'a vu depuis que rarement, et qui ne vient annoncer que de grands malheurs; il est d'un plumage sombre, et porte sur la tête une couronne de plumes rouges. La malheureuse sœur fut changée en cette espèce d'oiseau d'eau connu sous le nom de *canard noir*, oiseau si méprisé, qu'on ne le cherche jamais que pour le manger, et qu'on ne le mange même que dans les temps de grande famine (1).

---

(1) Le bec, les serres et les plumes de l'aigle, du faucon, du corbeau et autres oiseaux fournissent aux sauvages des tribus américaines des signes distinctifs auxquels ils attachent leur fortune, dont ils ne se séparent jamais dans les batailles, et qu'ils appellent *leurs meubles de guerre*. Il est probable que le canard noir étant un oiseau de mauvais augure, ne leur sert pas aux mêmes usages. L'oiseau qu'ils méprisent le plus est le busart de l'Inde, qui est de la grosseur d'un aigle, mais extrêmement lâche.

Fable instructive des Indiens.

Le loup, rassasié du sang d'une daine, réserva le faon pour un autre moment. Ce petit animal étoit encore tout jeune et blanc comme le lait. Le loup s'amusoit de ses jeux innocens, et sa blancheur éclatante lui plaisoit tant, qu'il désiroit ardemment de pouvoir changer sa fourrure de loup pour une robe de la couleur de celle du faon. Il fit part de ses idées à son oncle le renard, qui l'assura que la chose étoit facile et ne lui feroit pas grand mal ; qu'il n'avoit qu'à mettre le feu à des arbres que la dernière tempête avoit renversés, et lorsque les flammes seroient à toute leur hauteur, s'il les traversoit d'un bout à l'autre entre les tisons, il en sortiroit infailliblement blanc comme du lait. Le loup, qui méprisoit la douleur, eut bientôt tout préparé ; mais il étoit si pressé d'augmenter sa beauté, qu'il se mit à fournir sa carrière à travers les flammes avant qu'elles eussent atteint l'endroit marqué par le renard ; il sortit de l'autre côté sans être blanc comme il l'avoit espéré, ni rôti selon l'attente du renard ; il étoit seulement à moitié suffoqué, et il ne lui restoit pas un poil sur la peau. Le renard, qui, pendant la cérémonie, s'étoit occupé à lorgner le faon, pensa qu'il étoit fort à propos de décamper, lorsqu'il vit son neveu ne revenir

grillé qu'à demi. Le faon, séduit par les caresses du loup, négligea mille occasions de s'échapper que lui fournit l'état de foiblesse de son maître. Les lunes avançoient, le loup recouvroit ses forces, le faon grandissoit, et la confiance réciproque ne faisoit que s'accroître. Les amis du loup, observant les progrès de la taille du faon, et les courses éloignées que le loup lui permettoit, taxèrent celui-ci d'imprudence. « Vous ima-
» ginez-vous, leur cria le loup, que je sois assez
» foible pour penser que ce faon, élevé par moi
» dans l'habitude de l'obéissance, ose jamais,
» sachant qui je suis, me jouer quelque tour?
» Une espèce de squelette qui n'est qu'à la moitié
» de sa taille cause toutes vos craintes, et vous
» tremblez devant une ombre. J'en juge mieux
» que vous, et, si je laisse passer un seul jour,
» après que les os de ce jeune faon si maigre se
» seront recouverts d'un peu de chair, je vous
» permets d'accuser ma sagesse ». Ce jour désiré parut enfin : tous les animaux carnassiers et les oiseaux furent invités à venir prendre part au festin du loup; le renard seul ne fut pas prié. Le loup les consulta sur la distribution des parts : on destina la langue à l'un, le cœur à l'autre, les pieds à un autre, et, d'un commun accord, la fiente échut en partage au busart d'Inde. La daine, alarmée de ces délibérations, sentant sa force, et attribuant le sort funeste de beaucoup de biches et de caribous à leur manque d'énergie,

se résolut tout à coup à prendre la fuite ; et l'assemblée finissoit précisément la division des membres de la daine, lorsqu'on vint apporter la nouvelle qu'on l'avoit vu s'en servir avec beaucoup d'agilité en bondissant à travers la plaine, et que, dans ce moment même, elle entroit dans la forêt. Elle prend ses ébats à son ordinaire, cria le loup; elle en fait autant tous les jours, et elle va revenir. La panthère étoit d'avis qu'on prît des mesures promptes, et elle offrit ses services : l'ours et ses amis n'osèrent lui accorder leur confiance; le lièvre fut du parti le plus timide. Ainsi, tandis que le loup se flattoit dans ses espérances, et que les autres se livroient à leurs jalousies, on laissoit passer le temps où l'on eût pu poursuivre la daine, et les convives se dispersèrent en murmurant et mourant de faim. Cependant le loup revenant comme d'un songe, découvrit enfin la trace de la daine, et se mit très-sérieusement en course pour recouvrer sa proie. Il gagne du pays sans tomber en défaut, jusqu'à ce qu'il parvînt à une grande clarière dans la forêt, où des hommes travailloient à mettre leurs grains dans des trous. Le loup, oubliant que ses rapines lui avoient attiré la haine de ces hommes, leur demanda de lui accorder leurs bons offices pour l'aider à découvrir la daine, que ces mêmes gens venoient de cacher dans un de leurs trous pour la dérober à ses poursuites. Le loup, plein de confiance, crut aux renseignemens que lui donnèrent ces hommes,

et fut par conséquent détourné de son chemin. La daine blanche, au contraire, après s'être bien reposée et avoir reçu de bons conseils, continua sa course à travers une partie sûre de la forêt. Etant arrivée sur les bords d'une rivière rapide, elle la passa et se plaça sur un rocher qui s'élevoit sur la rive opposée. Le loup, ayant rodé et quêté long-temps inutilement, vit qu'il s'étoit trompé; et, s'étant décidé à suivre un chemin entièrement opposé à celui qu'on lui avoit indiqué, il retrouve la piste de la daine: alors il poussa sa chasse avec tant d'ardeur et de vitesse, qu'il arriva sur le bord de la rivière vis-à-vis le rocher de la daine, avant qu'elle eût quitté ce poste. Son image qui du haut du rocher se réfléchissoit dans l'eau, faisoit voir au loup l'objet de ses poursuites, et il le prit pour la réalité. Le mouvement ondoyant de l'eau, qu'il croyoit être celui de l'image réfléchie, lui paroissoit les grimaces d'un rire moqueur. Enflammé de colère par cette insulte imaginaire, honteux d'avoir été trompé, et résolu à fermer toute voie de salut à la daine, il plongea la tête la première dans l'eau, se jetant sur l'image de la daine, qu'il dévoroit déjà en idée. Mais un caillou aigu, caché sous la surface de l'eau, reçut tout le poids de sa furie. Etourdi par ce choc violent, le loup ne put résister à la force du courant, qui l'eut bientôt englouti et noyé. La daine tremblante fut sauvée de la fureur de son ennemi au moment où il étoit le plus déterminé à se venger;

elle abandonna le rocher, n'ayant plus de danger à craindre pour le moment; mais elle étoit encore solitaire et sans amis ; bientôt après, cherchant un asile sous le bois d'un jeune mâle de son espèce, elle remplaça les cajoleries perfides du loup par les caresses d'un daim qui la protégeoit.

Tels sont les amusemens de ces hommes, que beaucoup de personnes ont cru se borner dans leurs plaisirs à satisfaire leurs appétits physiques de même que les animaux, et qu'on regarde comme incapables des divertissemens de l'esprit. Je ne saurois affirmer ou nier, d'une manière positive, que les Indiens aient reçu de sources plus épurées et par des canaux détournés les modèles sur lesquels travaille leur imagination ; mais je suis fermement convaincu que leurs contes et leurs fables, ainsi que tous ces jeux de leur imagination, sont originaux. Ceux qui ont le talent d'inventer ou d'embellir ces fictions, sont encore aujourd'hui distingués d'une manière particulière chez ces peuples ; ces talens donnent à l'individu qui les possède un caractère pareil à celui de nos ménestrels et de nos premiers poëtes. Il existe encore un chef de Miami qui porte le nom de fabuliste (littéralement le *chef menteur*), à cause de son grand talent dans les ouvrages d'agrément et d'invention. Les sujets, la manière dont ils sont traités, les mœurs, les images et les leçons de morale, tout conspire à prouver que ces contes et ces fables sont originaux ; et la naï-

veté, la finesse et l'esprit avec lesquels ils sont racontés, démontrent encore mieux que ce sont des productions indigènes du pays. Quant aux allusions que l'on y fait aux usages ou aux inventions venus de l'ancien monde, elles n'ont absolument rapport qu'à ceux que tout Indien peut connoître, soit pour les avoir observés lui-même dans les établissemens européens qu'il a visités, soit parce qu'il en a entendu parler aux voyageurs de sa nation.

C'est à des interprètes que je suis redevable des productions indiennes que je viens de faire connoître. Ces interprétations ont toujours été faites en présence du chef des Miami qui m'avoit pris en amitié, et immédiatement après ses propres récits. Et ce qui me prouve la vérité de ces traductions, c'est que ce chef répétoit l'histoire d'après les regards et les gestes de l'interprète, de même que je devinois souvent les traits généraux et les caractères qu'il introduisoit, par sa manière de les raconter. L'interprète étoit neveu adoptif du chef qui l'aimoit comme son fils. Il étoit né de parens européens, et avoit été enlevé par les Indiens dans une de leurs incursions de guerre; il fut élevé parmi eux, suivit leurs usages, et excelloit dans leurs exercices et leurs jeux, jusqu'à ce que le hasard le fit se trouver dans un combat où le parti indien pour lequel il se battoit étoit opposé à un corps de milice commandé par son frère aîné. Celui-ci fracassa d'un coup de

carabine rayée le bras de l'Indien, frère adoptif de notre interprète, aux côtés duquel il se battoit. Ce dernier ayant appris par un prisonnier la situation tragique dans laquelle il s'étoit trouvé sans le savoir, il abandonna les Indiens pendant tout le temps de la guerre, pour retourner près d'eux lors de la paix, avec un caractère qui le mit en état d'exercer envers eux sa bienveillance d'une manière plus etendue que s'il avoit continué de porter l'habit indien. C'est à lui et à son oncle adoptif que j'ai l'obligation d'avoir connu et de pouvoir faire connoître ces peuples de l'Amérique septentrionale, que l'on calomnie souvent et qui méritent beaucoup plus qu'on ne le pense de fixer les regards. Si je n'entre pas dans des détails sur leur langage, ce n'est que pour ne pas abuser de la complaisance de la plupart des lecteurs, qui trouveront peut-être que je les ai occupés trop long-temps de sauvages. Ainsi je me contenterai de leur dire que cette langue est douce, sonore, agréable à l'oreille; dans la bouche des femmes, elle paroît n'être composée pour ainsi dire que de voyelles, on y entend peu de consonnes, et elle ressemble au léger gazouillement des oiseaux. Dans la bouche des hommes, elle devient plus variée et plus fière, comme s'ils avoient suivi le cours de leurs grandes rivières, en imitant à mesure qu'ils avançoient, tantôt les sons liquides de leurs eaux qui coulent avec rapidité, tantôt le murmure et le bruit des flots, le

gonflement des vagues et le fracas des cataractes. Leurs descriptions et leurs discours animés empruntent réellement tous les tons qui peuvent y correspondre et que leur fournit la nature, et je crois que sous plusieurs rapports ils n'ont rien à envier aux autres langues. La leur est soumise à des règles, soit pour l'ordre ou l'élégance. Mais ces peuples n'ayant malheureusement pas d'écriture, et ne répétant jamais deux fois de suite de la même manière ce que leur inspire leur imagination ou les discours qu'ils adressent aux représentans des souverains avec lesquels il traite, on perd beaucoup de ce que l'on seroit à portée de savoir sur leur langue, si on en pouvoit fixer les sons par l'écriture. On est obligé d'avoir recours à des traductions qui affoiblissent les idées et n'offrent pas l'originalité du langage. Ces peuples ont des mots dérivés, des composés, des diminutifs; ils changent en verbes, non-seulement les noms et les adverbes, mais même de petites phrases, en y ajoutant seulement une lettre ou deux: *Missi-missi*, partout. *Missi-missi-té*, il est partout. *Ka-missi-missi-té*, ce qui est partout (l'être qui remplit tout l'espace). Ce *ka* paroît faire l'office du *to* des Grecs. Les verbes ont des inflexions et des terminaisons régulières et variées et n'ont pas recours à des auxiliaires. Mais tous ces détails nous meneroient trop loin, et j'en ai dit assez pour montrer que la langue des peuples du nord de l'Amérique, et en particulier celle des Algonquins qui est la plus

étendue, n'étoit pas aussi barbare qu'on pouvoit le croire, et qu'il ne lui manque peut-être que d'être écrite et plus connue pour s'attirer quelque estime.

Note des rédacteurs. Le rapport de M. John Dunne contient encore deux récits, également empruntés, selon l'auteur, à la littérature américaine. L'un des deux est écrit en latin, l'auteur anglais l'ayant trouvé sans doute beaucoup trop libre pour être mis à la portée de tout le monde par sa traduction en langue vulgaire, la même raison nous empêchera de le traduire en français ; l'autre, qu'il appelle *Conte comique des Indiens*, trouvera sa place dans un de nos prochains numéros. Les relations des Anglais avec les tribus de l'Amérique septentrionale les mettant à portée d'obtenir beaucoup de lumières sur le caractère, l'esprit et le degré de civilisation de ces contrées, nous avons cru que le rapport d'un homme qui les a visitées par lui-même, appuyé d'un témoignage aussi respectable que celui de l'Académie de Dublin, pourroit offrir quelqu'intérêt aux lecteurs de tous les pays. Cependant nous ne nierons pas que la tournure des récits présentés dans le rapport de M. John Dunne, comme appartenant à la littérature américaine, ne nous donne quelque doute sur leur authenticité, et ne nous fasse soupçonner au moins que, s'ils ont pris leur source dans l'ima-

gination des sauvages de l'Amérique, ils n'aient été un peu arranges pour figurer en Europe; au reste le public en jugera.

ALPHONSINE,

OU LA TENDRESSE MATERNELLE,

PAR MADAME DE GENLIS.

A Paris, chez Nicolle et compagnie, libraire, rue des Petits-Augustins, n°. 15. *De l'imprimerie des* Annales des Arts et Manufactures, rue Jean-Jacques Rousseau, n°. 14. 1806.

Ce n'est point une simple nouveauté littéraire qu'un roman de Mme. de Genlis. Mme. de Genlis a juré de nous instruire en même temps qu'elle veut bien nous amuser. Ce premier but, qu'elle poursuit avec tant de constance, et le second qu'elle atteint avec tant de facilité, jettent bien un peu d'incertitude sur le genre et l'objet de ses ouvrages. On est quelquefois embarrassé de savoir si elle met plus de prix à leur utilité ou à leur agrément, et si, en lisant un roman de Mme. de Genlis, on doit y considérer l'ouvrage d'une personne connue par le mérite de ses romans, ou bien le système de morale et d'éducation d'une personne que ses écrits sur l'éducation ont

rendue trop célèbre, pour qu'il soit permis d'en laisser passer un seul sans le remarquer.

Comme ouvrage d'éducation, celui-ci a failli s'annoncer sous un titre assez singulier : l'*Education sensitive* étoit celui que Mme. de Genlis avoit choisi d'abord, qu'elle a abandonné, dit-elle dans sa préface, par les conseils de ses amis, mais qui, ajoute-t-elle, *exprimoit parfaitement l'idée qui forme le fonds du roman*. Quelle est donc cette idée, et comment le titre d'*Education sensitive* peut-il exprimer une idée quelconque? Cherchez dans le dictionnaire le mot *sensitif*, vous y verrez qu'il exprime simplement la qualité d'un être *qui a la faculté de sentir*. Ainsi donc *éducation sensitive* veut dire, en propres termes, *éducation qui a la faculté de sentir*, ce qui ne s'entend pas très-bien, il en faut convenir, et le roman ne l'explique pas. On n'entend pas davantage, après l'avoir lu, comment ce titre d'*Education sensitive*, ou *qui a la faculté de sentir*, peut s'appliquer à l'éducation d'une personne élevée jusqu'à douze ans dans une caverne, où elle est privée de l'usage d'un de ses sens et des trois quarts et demi des sensations qui peuvent lui venir par les autres. Car tel est le plan d'éducation dont Mme. de Genlis s'efforce, dans le roman d'Alphonsine, de démontrer les avantages, mais que trop peu de gens, je pense, seront tentés d'essayer pour qu'il soit bien nécessaire de s'attacher à en faire ressortir les inconvéniens.

Aussi se persuadera-t-on sans peine que ce n'étoit pas tout à fait par goût que la mère d'Alphonsine avoit préféré cette manière d'élever sa fille. Madame de Genlis ne s'est pas cru assez de pouvoir sur son héroïne pour lui faire adopter de bon gré le nouveau système qu'elle nous propose; on sent bien que, pour l'y forcer, il a pu devenir nécessaire de recourir à des combinaisons d'événemens un peu extraordinaires: et ce sont ces combinaiqui font le sujet du roman.

Diana Mendoce avoit épousé à quinze ans le comte de Moncalde, grand seigneur espagnol, ou plutôt avoit pris aux yeux du monde le titre de comtesse de Moncalde; car, s'il faut le dire, elle étoit demeurée Diana Mendoce, et n'avoit vu, entre la veille et le lendemain de ses noces, d'autre différence sinon que la veille elle se croyoit aimée du comte, et le lendemain elle ne le croyoit plus. Amoureux, ou plutôt amant d'une femme de la cour qui pouvoit être utile à sa fortune, et qui n'avoit consenti à son mariage qu'à condition que sa femme se réduiroit au titre d'*amie*, le comte n'avoit pas jugé à propos de sacrifier son goût et son ambition à une enfant de quinze ans, qui venoit d'avoir la petite vérole. Cela se conçoit; mais sans rien sacrifier, un autre, avec un peu d'imagination, se seroit déterminé à tromper tout bonnement sa maîtresse et sa femme. Pour le comte, il ne vouloit pas prendre tant de peine; et afin de se mettre sur-le-champ l'esprit

en repos, il prit son parti dès le soir même du mariage, tint parole à sa maîtresse et dit la vérité à sa femme, c'est-à-dire, qu'il alla à minuit et demi dans son appartement lui déclarer qu'il ne se soucioit pas d'elle, puis la quitta en l'engageant seulement de n'en point parler à un vieux grand-père qui les avoit mariés, et qui, ayant, disoit le comte, *des préjugés gothiques* sur le mariage, auroit pu effectivement s'étonner un peu de cette mode nouvelle.

Heureusement pour le comte qui vouloit conserver sa réputation, Diana n'avoit ni mère, ni sœur, ni amie de couvent. Elle ne dit donc rien à personne, jusqu'à ce que, huit ou dix mois après son mariage, rencontrant le jeune et beau dom Pèdre d'Almedor, elle le crût digne de cette confidence; et dom Pèdre en sentit assez le prix pour prier Diana de ne la pas faire à d'autre qu'à lui. Diana étoit alors entièrement remise des suites de sa petite vérole; elle étoit belle, mais elle aimoit ce mari qui la dédaignoit, quoiqu'elle l'eût quitté depuis quelques mois de son propre mouvement, parce qu'il avoit envie qu'elle prît un amant, et qu'il avoit voulu lui faire lire *Candide*. C'étoit même uniquement par amour pour lui qu'elle s'étoit prise d'amitié pour dom Pèdre, qui portoit dans ses cheveux la même poudre d'odeur que le comte. Cette odeur avoit rappelé si tendrement à Diana le souvenir de son ingrat époux, qu'elle

ne pouvoit plus se passer de dom Pèdre; et dom Pèdre prit tant de plaisir à lui rappeler le comte, qu'il n'épargna rien pour qu'elle s'y trompât, et la comtesse aima tant son mari, qu'elle sut gré à dom Pèdre de tous les soins qu'il se donnoit pour parvenir à le remplacer. Enfin le 1er. de mai, qui étoit l'anniversaire de son mariage, dom Pèdre ayant pris un bouquet tout semblable à celui qu'avoit le comte ce jour-là, Diana, toute attendrie, devint la maîtresse de dom Pèdre beaucoup plus qu'elle n'avoit jamais été la femme du comte, et ne cessa pas pour cela d'aimer son mari. Cependant le comte alors commençoit à avoir la fantaisie d'aimer sa femme, ou plutôt une succession qui devoit lui manquer, s'il étoit encore quelque temps sans avoir d'enfans. Aimer sa femme étoit un très-bon parti; mais malheureusement il le prenoit trop tard. Le 30 avril il eût été encore temps; mais la lettre par laquelle le comte rappeloit sa femme n'étant arrivée que le 2 de mai, la trouva fort embarrassée entre son mari qu'elle aimoit et son amant qu'elle n'aimoit pas, et décidée pourtant à résister au premier pour se conserver à l'autre, qu'elle vouloit épouser aussitôt qu'elle auroit fait casser son mariage avec le comte, qui le méritoit bien. Ce fut dans ces dispositions qu'elle arriva près de lui, et l'on juge que ces dispositions durent lui déplaire. Il prit sa femme en aversion; elle se dégoûta de lui; de sorte qu'à dix-sept ans, après avoir eu une pas

sion et une foiblesse, Diana se trouvoit n'aimer plus personne.

Tels sont à peu près les moyens par lesquels Mme. de Genlis a préparé l'évéuement important du roman, qui est la réclusion de Diana dans un souterrain. Irrité des refus de sa femme, inquiet pour la succession, plus inquiet encore de la résolution qu'a annoncée Diana de révéler les choses qu'il est nécessaire qu'on sache pour qu'elle puisse faire casser son mariage, le comte demande du temps, obtient de Diana six mois de délai, qu'il emploie à préparer une intrigue au moyen de laquelle Diana, déshonorée aux yeux du monde, avilie aux yeux même de dom Pèdre, passera pour s'être enfuie avec un jeune page de dix-sept ans, qu'on fera disparoître comme elle. Tout s'exécute, le comte feint de courir après sa femme et de ne la pas trouver : muni d'un billet de Diana, qui prouve qu'elle n'a jamais été sa femme, maître d'expliquer à son gré cette étrange particularité, il fait casser son mariage, et épouse en secondes noces la duchesse d'Olmas, sœur de dom Pèdre, qui, à la nouvelle de la prétendue infidélité de Diana, a quitté l'Espagne de désespoir, sans qu'on pût savoir ce qu'il étoit devenu. Pendant ce temps-là, Diana, plongée dans un souterrain, sous la garde d'une Léonore, scélérat femelle, qui est chargée de lui porter sa nourriture, y donne non pas le jour, mais la naissance à une fille de dom Pèdre, qu'elle nomme Al-

phonsine, et qu'elle élève jusqu'à l'âge de douze ans sans air ni lumière, avec tout le succès possible. Le récit de sa naissance et de son éducation forme à peu près la seconde partie, ou, si l'on veut, le second roman de ce roman.

Le troisième commence au moment où, après la mort du comte, sa seconde femme, la duchesse d'Olmas, instruite enfin du sort de l'infortunée Diana, lui a rendu sa liberté, ses biens, et a fait pénétrer pour la première fois la lumière dans les yeux d'Alphonsine. De nouveaux intérêts vont s'agiter, de nouveaux personnages vont se montrer sur la scène : Dom Pèdre a disparu, personne ne s'occupe plus de lui. Le comte est mort; dom Sanche Melez, son complice, qui joue un des principaux rôles dans la seconde partie du roman, est mort aussi empoisonné par le comte, parce que, dans un moment de remords et de générosité, il vouloit délivrer Diana. Léonore est chassée. Dazeli, ce jeune page qui avoit été censé s'enfuir avec Diana, et qu'on a laissé dans la première partie un jeune étourdi de vingt ans, est actuellement un homme aimable, puissant, considéré, le favori du roi. Diana, placée dans une situation nouvelle, va jouer un nouveau rôle; Alphonsine va commencer le sien. Alvar, fils d'un premier mariage de la duchesse d'Olmas, Inès sa parente ont grandi et sont devenus aussi des personnages à marier. Inès est promise à Alvar, qui ne l'aime point, si ce n'est comme

une très-bonne soeur, et qu'elle n'aime point autrement que comme un frère. Dazeli est assez gaiement amoureux d'Inès, qui sans y prendre garde se plairoit assez avec lui, si d'ailleurs elle n'avoit mis dans sa tête d'épouser Alvar, quoique celui-ci soit très-sérieusement occupé d'Alphonsine, qui bien innocemment pencheroit à s'occuper de lui, si on n'avoit soin de l'occuper d'autre chose, car jamais on n'a vu tant d'intrigues amoureuses, et si peu d'amour que dans ce roman. Alvar, fort honnête homme d'ailleurs, mais un peu espiègle, enlève Alphonsine, à qui il fait accroire qu'il l'a sauvée des mains des brigands, et qui revient ensuite chez elle plus innocente que jamais, mais à peu près refroidie pour Alvar, dont on lui a fait connoître les tromperies. Elle refuse même de l'épouser, un peu sans doute par le conseil de sa mère, qui pense avec raison que la fille illégitime de Diana Mendoce doit craindre d'épouser le fils légitime de la duchesse d'Olmas. Cependant dom Pèdre reparoît, et tout s'arrange. La naissance d'Alphonsine est légitimée, *Pago il mondo*, et Diana se trouve mariée à dom Pèdre, Alphonsine à dom Alvar, Inès à Dazeli, sans qu'elles soient encore bien sûres de s'en soucier ni les unes, ni les autres.

D'après cet exposé du roman d'Alphonsine, on doit juger que Mme. de Genlis a eu besoin de tout son talent, de tout l'agrément de son style, de tout le charme qu'elle sait donner aux détails,

pour faire passer des situations un peu trop é
gnées de *l'exacte vraisemblance ;* on doit m
deviner qu'elle n'y a pas toujours réussi, et il
avouer que c'étoit bien difficile. C'est trop p
un roman du romanesque des idées, et du
manesque des situations. On répondra peut-
avec Mme. de Genlis, que des *événemens ro*
nesques sont assez bien placés dans un rom
Mais point du tout, c'est-là qu'on les aim
moins, et la raison en est simple. Le romanes
n'est point l'usage, mais l'abus du genre.
événement n'est point romanesque, parce c
peut figurer dans un roman, mais parce qu'i
peut guère exister que là. Il est romanesq
parce qu'il appartient presqu'exclusivement
roman, et non point à la nature et à la so
dont le roman doit être la peinture, et qu'il
rappelle par conséquent à chaque instant, qu
que nous lisons est un roman, quand nou
demanderions pas mieux de nous laisser persu
que c'est une histoire.

Le romanesque nuit donc essentielleme
l'illusion du roman; et quel plus grand tort p
il lui faire? « Des événemens extraordinaires c
» les ouvrages d'imagination, dit encore Mme
» Genlis, peuvent fatiguer et paroissent insip
» quand ils ne sont inventés que pour causer
» vaine surprise ; mais on peut les regar
» comme d'heureuses conceptions, lorsqu'ils
» des résultats moraux instructifs, et qu'ils

» duisent des idées nouvelles et de nouveaux » développemens de sentimens ». Oui, sans doute; mais, pour que ces *résultats moraux* puissent exister, il faut que les événemens soient vraisemblables; car quel résultat moral tirera-t-on d'un événement auquel on ne croit pas? Pour que ces *idées nouvelles*, *que ces nouveaux développemens de sentimens* intéressent, il faut que les idées soient justes, et que les sentimens soient vrais; mais où l'auteur prendra-t-il le modèle des idées et des sentimens que doit éprouver son personnage, si la situation où il le place n'a point de modèle dans la vraisemblance, et si aucun des détails de cette situation ne ressemble à rien qu'on puisse être à portée d'éprouver soi-même?

On se demandera, par exemple, où Mme. de Genlis a appris quelles peuvent être les idées, les sentimens d'une jeune fille née dans une caverne, où elle a été élevée jusqu'à l'âge de douze ans, privée non-seulement de la jouissance, mais de la connoissance même de la nature; d'une jeune fille qui ne sait pas qu'il existe des cieux, un soleil, une lune, des rivières, des campagnes, des arbres, des oiseaux, des hommes, des maisons, qui n'a pas la première idée du nom même d'aucune science, d'aucun art, d'aucune relation sociale, d'aucune des actions les plus communes de la vie; d'une jeune fille enfin qui non-seulement n'a jamais apperçu la lumière, mais qui ignore l'existence du sens de la vue. Où est le modèle

d'un semblable portrait, et à qui avoir recours pour connoître les traits qui doivent le composer? Alphonsine est la seule personne du monde qui puisse avoir à cet égard quelque expérience; et comme je ne sache pas qu'il ait jamais existé une Alphonsine, il faut donc que Mme. de Genlis ait deviné tout ce qu'elle nous en a dit. Mais encore pour deviner beaucoup faut-il connoître un peu. Il faut que l'expérience serve de guide, autrement on s'égare, on s'embrouille, on finit par vouloir expliquer ce qui n'est pas explicable, supposer ce qui n'est pas vraisemblable, et sacrifier à ses hypothèses la nature, la raison et la vérité. Ainsi, par exemple, Diana parle des instructions qu'elle a données à sa fille et des amusemens qu'elle lui procuroit. Elle lui contoit, dit-elle, de *petites histoires*. Mais quelles histoires peut-on raconter à une enfant à qui on veut laisser ignorer l'existence de l'univers, et une partie même de sa propre existence? De quels individus lui parlera-t-on, et quel genre d'intérêt lui fera-t-on prendre à leur destinée? Alphonsine, dit encore Diana, *sait beaucoup de vers*. Mais quels vers a-t-on pu lui apprendre qui n'exprimassent quelques-unes des idées dont il ne faut pas qu'elle soit instruite? A moins de montrer à sa fille les mathématiques, que peut-elle lui enseigner qui ne lui révèle quelques-uns des êtres dont on veut que l'existence lui demeure inconnue? Diana et sa fille causent beaucoup ensemble dans cette ca-

verne, dit Mme. de Genlis, et assurément elles ont le temps; mais ce qui embarrasse encore, c'est de savoir de quoi elles peuvent causer, ne connoissant rien hors de leur caverne et de la monotonie de leurs idées habituelles que Dieu et le paradis; car pour les autres dogmes de la religion, il est à peu près impossible que Diana les ait enseignés à sa fille. Elle lui a parlé de la chute du premier homme; mais pour l'Histoire sainte, il n'a pas pu en être question plus que d'aucune autre histoire; car elle auroit appris là, tout comme ailleurs, qu'il y a des hommes et des femmes, qu'on se marie, qu'on voyage, qu'on se bat, etc., etc. Ainsi donc point d'ancien Testament. Comment alors la conduire à la connoissance du nouveau? Les prophéties, le mystère de la rédemption, celui de l'incarnation ne peuvent lui être enseignés, si on ne lui apprend en même temps, comme le sait tout enfant de dix ans, qu'un homme naît d'une femme, et que c'est du mariage d'un homme et d'une femme que résulte la naissance d'un enfant. Les miracles, la vie, les souffrances de J. C. doivent donc lui rester inconnus; les apôtres, les prédications, les saints, le pape, l'église encore davantage. Pour les sacremens, il faut bien se garder de lui en dire un mot; il faudroit qu'elle sût qu'il y a des prêtres, et que ces sacremens qui sont la consolation et le soutien des âmes fidèles lui sont interdits. Ainsi Diana a donc pu faire de sa fille une déiste très-

exaltée; mais pour une chrétienne, je l'en défie

Mais encore, sous quelles formes aura-t-ell
fait entrer dans sa tête les idées nécessaires au
déisme ? Alphonsine chante un cantique dont le
refrain est *gloire à Dieu !* Il faudroit savoir que
sens a pour Alphonsine le mot de *gloire ;* de
quelles expressions, de quelles images Diana s'est
servie pour donner à Alphonsine l'idée de Dieu,
de sa gloire et de sa magnificence.

> Le jour au jour la révèle,
> La nuit l'annonce à la nuit.

Mais Alphonsine ne connoît ni le jour ni la nuit
Si on lui dit que Dieu est sur un trône, elle ne
concevra pas que Dieu soit placé là plus convena-
blement qu'ailleurs. Il ne faut pas lui parler de
nuages, d'éclairs, et l'idée de la grandeur ou de
la majesté lui est aussi étrangère que celle de la
splendeur. Avec nos cinq sens, la jouissance de
toutes nos facultés et des idées qu'elles nous pro-
curent, nous ne pouvons trouver de quoi nou
peindre l'image d'un Dieu tout-puissant; com-
ment fera donc Alphonsine, privée de presque
toutes les idées qui nous servent à composer ce
que nous pouvons nous figurer de cette image?

Cependant, assure Mme. de Genlis, *ses pensées
sont toujours distinctes.* Mais avec des *pensées
distinctes*, comment demeureroit-elle dans l'igno-
rance où l'a tenue sa mère. Diana lui a enseigné
qu'il existoit d'autres mondes, où vivent d'autres
créatures semblables à elle. Mais si elle avoit des

pensées distinctes sur l'existence de ces *mondes* et l'espèce de ces créatures, elle voudroit savoir quels sont leurs rapports entre elles, par quels liens elles se tiennent, et de quelle manière elles s'occupent. Elle sait que ces créatures peuvent mourir; elle voudroit savoir comment on les remplace, comment ces mondes subsistent et se perpétuent. On lui a dit qu'ils étoient trop éloignés d'elle pour qu'elle pût communiquer avec eux; mais, si elle avoit des pensées distinctes, elle voudroit savoir comment est rempli cet espace qui la sépare des autres mondes, pourquoi elle n'en peut parcourir du moins une partie, pourquoi les parois de sa caverne bornent celui qu'elle est destinée à habiter. Si elle avoit une pensée distincte sur ce qui l'environne, elle sentiroit partout les obstacles et les privations. Il faut nécessairement qu'elle soit imbécille ou malheureuse. Comment concilier d'ailleurs ce que dit Mme. de Genlis des *pensées distinctes* avec ce qu'elle ajoute dix lignes plus bas sur les avantages de l'obscurité qui donne, dit-elle, *l'idée de l'infini*, parce qu'elle efface toutes les bornes? L'idée de l'infini est assurément le contraire des pensées distinctes, car ce qui distingue les objets les uns des autres, ce sont les bornes. Comment donc avoir l'idée distincte de l'infini? Mme. de Genlis cite cependant une occasion où Alphonsine *conçut une idée distincte de la majesté divine.* Ce qu'il y a de sûr c'est que personne ne concevra

ce que Mme. de Genlis a voulu dire par-là, ni ce qu'Alphonsine a pu sentir. Qu'on nous parle des beaux yeux bleus d'Alphonsine et de ses paupières noires, de son teint que n'a jamais attaqué *le hâle*, de sa taille légère et de sa charmante chevelure blonde; tout cela s'entend, se conçoit, on le voit d'ici; mais pour les sentimens, les idées, Alphonsine n'est pas ce qu'on appelle un *être de raison;* car la raison ne suppose rien que par imitation de ce qu'elle connoît. C'est un être que la raison ne peut concevoir et par conséquent adopter, dont tous les sentimens doivent être faux, du moins à nos yeux, parce qu'ils n'ont de ressemblance avec rien de ce que nous reconnoissons pour vrai, et souvent contradictoires, parce qu'ils ne reposent point sur des bases uniformes, telles qu'on les trouve dans la vérité et dans la nature. Ainsi, par exemple, Mme. de Genlis, pour faire connoître les avantages de la pureté de l'âme d'Alphonsine, qui ne *trouvoit que de la majesté dans les scènes les plus imposantes, ou dans les aspects les plus terribles de la nature*, la montre ravie lorsque, pour la première fois, après être sortie de sa captivité, elle entend le tonnerre, elle voit des nuages et des éclairs. Cependant, un mois auparavant, avec une âme aussi pure sans doute, puisque c'étoit le jour de son baptême, Alphonsine avoit eu grand'-peur en voiture, parce que c'étoit un mouvement auquel elle n'étoit point accoutumée. Mais

elle n'étoit pas plus accoutumée au tonnerre, et la vue d'un orage est bien assurément aussi effrayant que le mouvement d'une voiture. Ensuite Alphonsine se rappelle, au bout de quelque temps, que le tonnerre peut tuer ; alors elle se met à genoux sans le moindre trouble, en disant : *maman, préparons-nous ;* et l'idée de la mort ne cause pas un moment d'effroi ou de distraction à cette jeune fille si heureuse des sensations qu'elle avoit connues depuis quelques mois, qu'on avoit eu de la peine long-temps à lui persuader qu'elle ne fût pas en paradis.

Une autre fois Diana conduit sa fille en pleine campagne pendant la nuit, et lui demande si elle n'a pas peur. Non, dit-elle, j'aurois peur en plein jour, *mais la nuit rassure.* Pourquoi la nuit rassure-t-elle Alphonsine ? Est-ce parce qu'elle a été élevée dans l'obscurité ? Non, car le lendemain Diana la conduit dans la caverne où elles ont passé treize ans. Alphonsine tremble, frémit ; cette obscurité l'effraie, dit-elle, parce qu'elle n'y *est plus accoutumée*, alors d'où vient donc que la nuit la rassure ?

De pareilles contradictions semblent peu importantes sans doute, mais quand elles se renouvellent souvent, elles détruisent l'illusion, et il est impossible qu'elles ne se renouvellent pas. Elles tiennent au fond du roman, à la nécessité de trouver des effets que l'auteur s'est mis hors d'état de rencontrer naturellement en se plaçant

dans une situation totalement étrangère à la nature. Aussi, tout dans ce roman est l'ouvrage de l'art, pas un événement n'y est le résultat naturel des sentimens, des caractères ou de la position des personnages. Les épreuves, les surprises, les intrigues s'y multiplient. C'est par une lettre faussement interprétée que le comte déshonore Diana aux yeux du monde, après l'avoir engagée, par une fausse lettre de dom Pèdre, à se rendre dans le lieu où elle doit tomber en son pouvoir, et où, par une fausse lettre de son grand-père, il trouve encore moyen de l'empêcher de faire résistance. C'est ensuite une fausse lettre du comte, qui l'engage à entrer dans le souterrain, par où elle espère pouvoir se sauver, et où elle se trouve enfermée sans en pouvoir sortir. Une fausse lettre de Diana est le moyen dont se sert dom Alvar pour tranquilliser Alphonsine lorsqu'il l'a enlevée, tandis que, par de fausses lettres qu'il a laissées chez lui en partant, on va tous les jours tromper son gouverneur, qui le croit bien paisiblement occupé dans sa chambre à des expériences de chimie; et l'innocente Alphonsine elle-même, séparée de sa mère, qui l'a éloignée d'elle parce qu'elle a la rougeole, écrit aussi dans la meilleure intention du monde de fausses lettres, qu'on doit tous les jours remettre à sa mère, pour l'empêcher de s'inquiéter, si par hazard Alphonsine prenoit la rougeole à son tour, et se trouvoit dans l'impossibilité d'écrire. Ensuite la duchesse d'Olmas ou-

comtesse de Moncalde, qui veut obliger son fils a épouser Inès, lui fait accroire que celle-ci est ruinée, afin qu'Alvar, par délicatesse, n'hésite plus à remplir ses engagemens. Une lady Sarah, que dom Pèdre a aimée avant Diana, s'amuse aussi à faire croire qu'elle est ruinée, pour chasser des amans qui l'ennuient, et à qui il seroit beaucoup plus simple de faire fermer sa porte : ensuite pour éprouver dom Pèdre, elle imagine de lui persuader outre cela qu'elle est bossue, qu'elle a de fausses dents et une perruque. L'histoire du page Dazeli avec une certaine Elvire, autre personnage épisodique de ce roman, est, comme le reste, un tissu de surprises et de scènes toutes préparées à grands frais, et avec des peines infinies, et toutes suivies du succès le plus complet. Diana aussi prépare à sa fille des surprises à chaque pas, et des scènes à chaque instant. Enfin, quand les personnages ne préparent rien, l'auteur prépare encore et on s'en apperçoit.

Ainsi Diana se promenant sur l'eau avec Alphonsine dans une petite barque qu'elle lui a fait trouver par surprise, comme Alphonsine goûte *fort cette façon d'aller*, Diana tout d'un coup s'avise de la prier de ne se jamais promener sur l'eau sans *penser particulièrement à elle*, et Alphonsine tout d'un coup aussi promet à sa mère que, si elle se trouve jamais sans elle dans un bateau, elle ne parlera à personne, et se mettra dans un coin, pour s'occuper uniquement de cette pensée

particulière ; et cette prière, cette promesse sont si peu amenées, qu'on voit bien qu'elles doivent servir à amener quelque chose ; en effet, quelque temps après, dom Alvar seul avec Alphonsine qu'il a enlevée, *espérant tout*, dit Mme. de Genlis, *d'une promenade sur l'eau*, ce qui apparemment est en amour une chose décisive, lui propose d'entrer dans un bateau qu'il a fait préparer exprès. On se doute de ce qui va arriver : à peine dans le bateau, Alphonsine se ressouvient de sa promesse, tourne le dos à dom Alvar, qui fait ainsi la plus ridicule figure pendant toute cette promenade. Un tel effet valoit-il la peine d'être préparé de si loin, et si les mères n'avoient que des moyens de ce genre pour préserver leurs filles du danger de se laisser aller aux paroles d'un séducteur, les filles ne seroient-elles pas bien exposées ?

Alphonsine est une jeune personne remplie de pudeur et d'ingénuité ; mais est-elle la seule ? A seize ans, tête à tête avec un jeune homme de vingt, qui lui parle d'amour, elle refuse de lui accorder un baiser, rien de plus convenable sans doute ; mais pour cela est-il donc nécessaire qu'elle ait été élevée treize ans dans une caverne et qu'on lui ait fait prendre la bizarre habitude de n'embrasser jamais que sa mère ? Et la pudeur d'une jeune fille de seize ans, élevée comme elles le sont à peu près toutes, ne suffit-elle pas bien pour lui faire résister pendant deux jours

aux entreprises amoureuses d'un jeune homme qui même n'entreprend rien, et pour qui, comme nous l'annonce Mme. de Genlis dans sa préface, elle n'a pas un *véritable amour?* Les épreuves par lesquelles passe Alphonsine ne sont pas en vérité assez fortes pour justifier, par un succès extraordinaire, la singularité de l'éducation qu'elle a reçue; et, si elles l'étoient davantage, on ne voit pas où Alphonsine trouveroit dans cette éducation les moyens d'y résister. Sortie de la caverne, Diana n'a songé qu'à en imiter autant qu'il étoit possible le silence et la solitude, qu'à prolonger pour sa fille cette absence d'idées, de sentimens, de sensations, heureux effet de son séjour dans un asile si favorable à l'impassibilité de l'âme et à la nullité de l'esprit. Diana n'a point cherché à élever sa fille au-dessus des foiblesses de son sexe, mais seulement à éloigner d'elle les objets de ces foiblesses. Alphonsine ne paroît point vaine, je le crois bien; elle ne connoît point la société, et n'a jamais entendu la louange; elle n'est point coquette, et il seroit difficile en effet qu'elle le fût; elle n'a point vu d'hommes : sans doute elle ne sera ni haute ni familière avec ses domestiques; mais pour le savoir, il faut attendre qu'elle ait communiqué avec eux, ce que Diana redoute si fort, « qu'elle avoit absolument dé-» fendu à ses femmes de parler dans son appar-» tement, à moins qu'elles ne fussent interro-» gées, et même, dans ce cas, elles devoient ré-

» pondre le plus brièvement possible. Diana ne
» s'entretenoit qu'avec sa fille ; Alphonsine ne
» faisoit de questions qu'à sa mère. Ne voyant
» chaque jour les femmes de chambre que des
» instans, et toujours en présence de Diana, elle
» ne leur parloit jamais. Ses domestiques avoient
» ordre aussi de ne point chanter, de ne point
» faire entre eux de bruit ou de conversations
» que l'on pût entendre de l'appartement de
» Diana ». Et cela sans doute de peur qu'Alphonsine ne se doutât que les domestiques étoient des êtres capables, comme elle, de causer, de chanter, de rire, d'avoir des peines et des plaisirs, capables même d'avoir du bon sens, des sentimens honnêtes, du zèle et de l'attachement pour leurs maîtres. Si, avec cette éducation, Alphonsine est jamais bonne pour ceux qui dépendront d'elle, si elle est touchée de leur amour, sensible à leurs maux, indulgente pour leurs foiblesses, on pourra bien en remercier Dieu, mais non pas sa mère.

Ce ne sera sûrement pas à Diana non plus qu'elle devra cette sensibilité courageuse qui sait se donner la force de supporter la vue du malheur pour conserver celle de le secourir. Alphonsine rencontre un jour un pauvre homme avec deux jambes de bois ; et comme l'observe très-bien une vieille paysanne, qui raconte cette particularité : « Sa respectable mère, qui lui a
» appris de si belles choses dans la caverne, avoit

» oublié de lui parler des jambes de bois ». Aussi la première chose que fait Alphonsine est de s'évanouir ; témoignage de sensibilité bien touchant sans doute de la part de celle qui le donne, mais bien inutile à celui qui le reçoit.

Dans une autre occasion, Diana parle à Alphonsine du monde et du séjour des villes. « Comment supporterois-tu, dit-elle, l'idée de vivre » avec une multitude de gens que tu ne connoîtrois pas, et parmi lesquels il se trouveroit sûrement des méchans que tu ne pourrois distinguer des autres » ? Et Dieu sait si on a soin de faire germer ces idées de crainte et de méfiance dans l'âme d'Alphonsine. Ainsi donc, le but de l'éducation qu'a reçue Alphonsine, c'est qu'elle ne puisse être bonne à rien à personne, et que personne ne puisse lui être utile par la crainte qu'elle aura toujours d'être trompée ; en un mot, c'est qu'elle ne puisse exister que par sa mère et pour sa mère ; comme ces oiseaux que l'on accoutume à ne pouvoir manger que dans la main qui les nourrit et à qui on coupe les ailes, afin que, dénués de toute ressource par eux-mêmes, ils ne puissent être tentés de se soustraire à votre protection.

Si une pareille éducation est la suite d'un système, on conçoit que ce système ait pu entrer dans la tête de Diana, exaltée par treize ans de souffrances et de solitude ; mais on n'entend pas que ce puisse être celui de Mme. de Genlis. Si

Mme. de Genlis a voulu la donner comme un résultat de l'amour maternel, ce n'est pas certainement là le moyen de présenter ce sentiment sous son aspect intéressant; j'ai entendu observer qu'en lisant Mme. de Sévigné, on avoit une idée beaucoup plus vive, beaucoup plus touchante de la tendresse maternelle, qu'on ne peut la prendre dans tous les romans possibles; et pour donner cette idée, pour sentir cette tendresse, Mme. de Sévigné n'avoit pas eu besoin d'élever sa fille dans une caverne. « Voulant peindre la tendresse ma» ternelle, dit Mme. de Genlis, j'ai dû imagi» ner la situation qui pouvoit le mieux montrer » toute la puissance et toute l'énergie de ce senti» ment ». Mais quelle situation peut faire moins connoître la puissance de la tendresse maternelle ? La puissance d'un sentiment se mesure sur les sacrifices qu'il obtient, les avantages auxquels il fait renoncer, les jouissances sur lesquelles il l'emporte. Quelle mère a moins de mérite que Diana à se dévouer à son enfant! quelle mère lui sacrifie moins et a plus besoin des ressources d'une pareille occupation! Eh ! dans une situation semblable, Pelisson se trouvoit heureux de la société d'une araignée (1).

Du moins cette passion maternelle, poussée à un excès d'exigeance et de personnalité, où

(1) On sait que Pelisson, à la Bastille, avoit pris plaisir à apprivoiser une araignée.

n'arrive guère, Dieu merci, l'amour le plus tyrannique, prouve-t-elle que Mme. de Genlis a reconnu à quel point une passion quelconque est nécessaire pour animer la fable d'un roman. Mais peut-être, puisqu'il en falloit une, auroit-il autant valu laisser ce domaine à celle qui en étoit déjà en possession. Mme. de Genlis a voulu faire un roman sans amour, ou du moins sans amour partagé; car, par une singularité bien remarquable, il se trouve dans ce roman quatre ou cinq hommes passionnément, constamment amoureux, et pas une seule femme qui éprouve *un véritable amour*. Est-ce bien à l'avantage des femmes? Je ne le croirois pas, et je ne sais à quel point elles pourront savoir gré à Mme. de Genlis d'avoir montré comme une femme intéressante une Diana cédant, par le seul attrait des sens, à dom Pèdre, qu'elle n'aime pas, et toujours sans amour, conservant à ce même dom Pèdre tous les droits d'un amant. Ne seront-elles pas un peu piquées, quand on leur dira que cette Diana est non-seulement *adorée*, mais *respectée*, mais *admirée* par son amant? Celles qui se croient adorées, respectées, admirées, je ne sais si elles ont tort, prétendent l'être à de meilleurs titres.

On pourra peut-être bien aussi les dégoûter de la raison, si on leur présente comme une femme très-raisonnable, parce qu'elle n'a pas *un véritable amour*, une lady Sarah, qui, prête à s'unir à l'amant qu'elle s'est donné la peine d'éprouver de-

puis six mois par les plus bizarres suppositions, et qu'elle a constamment trouvé tendre, désintéressé, fidèle, se décide dans l'espace d'une demi-minute à le quitter volontairement et pour jamais, parce qu'il s'est montré un peu affligé d'un manque de confiance, et qu'il n'a pas pris, comme elle s'y attendoit, une petite surprise qu'elle lui avoit préparée. Ensuite, pour le consoler, elle lui mande tranquillement que voilà comme sont les femmes, et qu'*il est moins dangereux de blesser leur cœur que de refroidir leur tête*.... Si c'est ainsi que sont les femmes raisonnables, quelles extravagances restera-t-il donc à faire aux autres?

Les femmes se reconnoîtront-elles utilement aussi dans le portrait d'une Elvire de soixante ans, trompant, à force de blanc, de rouge, de gazes d'argent, de paillettes d'or, de surprises, de mystères, un jeune homme de vingt, qui, pendant quatre ans, demeure son amant, et amant heureux, sans se douter de la moindre chose? Si c'est aux vieilles femmes amoureuses que la leçon s'adresse, elles n'y pourront voir que des encouragemens à tenter une entreprise dont le succès, jusqu'à présent, avoit pu leur paroître difficile; si c'est aux jeunes, je doute qu'elles puissent appercevoir le moindre rapport entre leurs aventures même les plus scandaleuses, et celles d'une vieille et rebutante Elvire faisant l'amour avec ses soixante ans, *la goutte et l'hydropisie*, sans

compter *l'apoplexie et la paralysie*, qui doivent l'emporter peu de temps après.

Enfin, Inès et Alphonsine, n'éprouvant ni l'une ni l'autre un véritable amour, n'ont pas assez de combats à rendre pour que leur sexe puisse tirer beaucoup d'orgueil ou de profit du spectacle de leur résistance. Mais pourquoi Mme. de Genlis n'a-t-elle pas voulu donner à Alphonsine un véritable amour ? parce que, dit-elle, *un cœur brûlant de désirs n'est plus le cœur d'une vierge.* Mais est-ce donc un cœur brûlant de désirs que le cœur d'une fille de seize ans, pénétrée même de l'amour le plus vif et le plus tendre ? étoit-ce un cœur *brûlant de désirs* que Mme. de la Vallière, si bien peinte par Mme. de Genlis, porta à Louis XIV, passionnément aimé ? étoit-ce à ses propres désirs qu'elle cédoit en comblant les vœux de son amant ? Et cependant ce sentiment désintéressé, cette foiblesse excusable, si une foiblesse peut l'être, fit le malheur de celle qui s'y étoit livrée. C'est un spectacle bien moral que celui que présente Mme. de la Vallière comblée de tous les bienfaits de l'amour, sans pouvoir se consoler d'y avoir cédé, de Mme. de la Vallière environnée d'honneurs, brillante de la gloire de son amant, sans pouvoir oublier sa propre honte, de Mme. de la Vallière enfin délaissée après de si douloureux sacrifices, et le cœur rempli encore du sentiment le plus tendre, consolée, heureuse même de l'ingratitude de l'amour, parce qu'elle y trouve les

moyens de retourner à la vertu. Où se moi
mieux le charme et la puissance de la vert
dans les combats d'un cœur tendre pour la
server, et les remords d'un cœur déchi
l'avoir perdue ? Mme. de Genlis a trop bi
faire servir à l'avantage de la morale la pei
touchante des passions, pour qu'on doive
dre de lui rappeler que c'est à cette vive et
ble partie de nous-mêmes qu'il faut adresser l
sons que l'on veut qui soient bien entendues.
le cœur qu'il faut convaincre quand on veut
pas réfuté, dit Mme. de Genlis elle-même d
préface de son Alphonsine. Pourquoi donc
froidir sans cesse par une austérité étran
la nature et contraire à la raison? Pourq
voile mystique que Mme. de Genlis éten
tous les objets, sans nous permettre, sous
de profanation, d'en considérer un seul; s
rapports naturels qu'il peut avoir avec
existence. Selon elle, «le délire insensé des
» et des poëtes a *profané* toute la nature
» l'aspect ravissant ne devroit exciter en no
» l'admiration et la reconnoissance pour l
» teur de l'Univers ».

> Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?
>
> Sans doute
>
> Tout profane exercice est banni de son temple.

Mais il nous permet d'en sortir quelqu
parce qu'enfin il faut bien que le monde ai

qu'au bout d'un siècle il reste encore quelqu'un pour admirer et louer Dieu.

Diana mène une nuit sa fille bien en secret, avec de bien grandes précautions, visiter une cabane de pauvres gens, pour lui apprendre à faire les bonnes actions mystérieusement, comme s'il ne suffisoit pas de lui apprendre à les faire simplement ; ensuite elle s'écrie : *Malheur à qui profane le mystère dont le saint voile ne doit couvrir que la charité chrétienne!* ainsi le mystère sera *profané* s'il couvre des actions qui, honnêtes ou indifférentes en elles-mêmes, doivent cependant, par une considération quelconque, n'être pas éclairées de *l'œil du jour.*

Dans une autre occasion, Alphonsine, prête à s'embarquer, voit bénir un vaisseau neuf et désire s'embarquer de préférence sur ce bâtiment *que rien n'a encore profané.* Ainsi un vaisseau sera *profané* pour avoir servi à l'usage auquel on le destine ; et, comme il doit indispensablement servir à cet usage, on a soin de le bénir tout exprès pour donner lieu à cette profanation.

L'esprit de système conduit bien loin quand on s'y abandonne; mais comment s'y abandonne-t-on quand on a tant de moyens de plaire et même d'étonner, comme Mme. de Genlis, par la fécondité de son talent, le nombre et la constance de ses succès. Heureusement on en revient, et ce dernier ouvrage de Mme. de Genlis ne nous lais-

sera sûrement à regretter que le temps qu'elle eût pu employer à en composer un plus entièrement digne d'elle.

Plusieurs pensées m'ont paru porter ce caractère d'observation qui appartient à Mme. de Genlis, et semble la poursuivre, pour ainsi dire, au milieu même de ses conceptions les plus hasardées.

Au moment de la disparition de Diana, que l'on croyoit s'être enfuie avec un jeune page, « Les femmes, dit Mme. de Genlis, en montrant » la plus profonde indignation, ne témoignèrent » pas le moindre étonnement : la surprise dans ce » cas eût été une espèce d'hommage qu'elles refu- » sèrent unanimement à celle qui, depuis long- » temps, étoit l'objet de leur envie ».

Et ailleurs : « Le monde ne plaint les femmes » qui s'égarent et qui s'abusent que lorsqu'elles » sont dans la première jeunesse. Il veut que » les victimes de l'amour soient parées de toutes » les fleurs du printemps. Les méprises de l'âge » mûr ne sont pour lui que des ridicules.

» L'honnête homme, avec celui qui ne l'est pas » n'a que des lumières incertaines ; nul retour » sur lui-même ne peut alors l'éclairer ; son hor- » reur pour le vice ne sert qu'à l'abuser. Dès » qu'il a saisi la preuve positive d'un seul crime » il croit facilement à tous, et souvent il en sup- » pose d'imaginaires. La scélératesse n'a pour lui » ni gradation ni mesure, parce que son excès

» le plus atroce ne lui paroît pas plus incompré-
» hensible que son premier degré, et sa rectitude
» même le fait quelquefois, dans sa pensée, ca-
» lomnier en secret le méchant ».

Ajoutez qu'avec des observations fines et judicieuses ce roman contient encore des mots touchans, des détails agréables et des situations qui ont de l'intérêt; c'est dire qu'on y trouve ce qu'il est impossible de ne pas trouver dans un roman de Mme. de Genlis. Peut-être, placés dans un cadre plus heureux, de pareils traits seroient-ils sentis avec plus de plaisir. Mais rien de ce qui rapproche l'idée du talent de Mme. de Genlis, et le souvenir de ses charmans ouvrages, ne peut jamais être indifférent; et c'est en songeant à tout ce qu'elle peut faire d'agréable que l'on se console de ce qui l'est un peu moins.

OBSERVATIONS CRITIQUES

SUR DIFFÉRENS AUTEURS

QUI ONT TRAITÉ DES CAUSES

DE LA GRANDEUR ET DE LA DÉCADENCE DES ROMAINS.

L'HISTOIRE, a dit un ancien, est toujours amusante, de quelque manière qu'elle soit écrite. Je ne sais si cette maxime, pour avoir été souvent répétée, en est pour cela plus juste. Une mauvaise histoire ennuie tout comme un autre mauvais livre. L'importance des faits peut, à la vérité, faire supporter quelquefois le dégoût, qui naît du défaut de talent de l'historien. Mais cela est commun à tous les ouvrages, dont le fond rachète les vices de la forme. Leur lecture peut instruire : mais elle ne plaît, ni n'amuse.

D'un autre côté, l'histoire la mieux écrite n'est pas toujours celle qui plaît davantage; une infinité de détails dans lesquels l'historien est entré nous paroissent fastidieux. Ils ne l'étoient point à l'époque où l'ouvrage qui les contient a été publié. L'auteur, partageant les goûts de ses contemporains, s'est plu dans des récits dont le souvenir leur étoit agréable. Les historiens même les

plus distingués n'ont pas vu la postérité au delà du peuple dont ils traçoient les annales. Ils ne s'occupoient que de lui dans leurs travaux. Il ne paroît pas que Tite-Live et Tacite aient jamais soupçonné que la puissance romaine disparoîtroit un jour, et que leurs écrits seroient plus durables qu'elle. On doit donc y trouver beaucoup de choses, qui n'ont plus pour nous le même intérêt que pour le peuple auquel ils étoient spécialement destinés.

Le même inconvénient se fait remarquer dans plusieurs histoires modernes. Les faits minutieux dont, par exemple, notre président de Thou a surchargé son histoire, peuvent avoir eu quelque intérêt de son temps; ils jettent aujourd'hui dans ses récits une langueur qui désespère le lecteur le plus patient.

Les scènes du monde, en se succédant avec rapidité, s'éclipsent les unes les autres. Les acteurs nouveaux font oublier les anciens, et à peine se souvient-on, quelques années après, de ceux qui, à certaines époques, avoient attiré le plus l'attention du public. Il en est encore de l'histoire comme de la perspective. Les objets se rapetissent ou même deviennent imperceptibles à mesure qu'on s'en éloigne. Il n'y a plus que les grandes masses qui se laissent appercevoir.

Les bornes même des forces humaines exigent que cela soit ainsi. Si nous avions l'histoire des temps anciens et modernes avec tous les détails

dont elle seroit susceptible, la durée ordinai de la vie des hommes ne suffiroit pas pou l'étudier.

Ce qu'il est essentiel de connoître dans l'his toire d'un peuple, ce sont les causes qui ont ét d'abord le fondement de sa prospérité, et ensuit celles qui l'ont précipité vers sa ruine ou on amené dans ses moeurs et dans ses lois des révo lutions inattendues.

Ces causes se retrouvent dans presque tou les historiens, mais elles sont confondues ave les autres faits; l'art est de savoir les démêle et d'en faire un corps à part. Il ne nous rest aucun écrit des anciens, où l'histoire ait été en visagée sous ce point de vue. Quelques-uns p roissent cependant s'en être occupés; et Cicéro dit positivement que Théophraste s'étoit att ché à faire connoître les causes des changeme et des révolutions dans les Etats, et de quel manière il falloit s'y prendre pour en préven les suites (1). Mais ce qu'il avoit écrit à ce suj n'étant pas parvenu jusques à nous, il nous e impossible de dire jusqu'à quel point son obj avoit été rempli. Les Latins ont produit que ques bons abrégés; mais ce sont des histoir raccourcies, plutôt que l'indication des princ pales causes qui ont influé sur le sort des en pires.

(1) *Cicer. de finib.*, v. 4.

Les Français, malgré la légèreté dont on les accuse, sont les seuls parmi les modernes qui aient traité avec succès un genre qui exige autant de sagacité dans l'esprit que de profondeur dans le jugement. L'Italie et l'Angleterre ont eu à la vérité des écrivains qui se sont acquis quelque renom par des discours politiques sur des historiens de l'antiquité, qui ont servi comme de texte à leurs observations. Mais leurs raisonnemens purement spéculatifs manquent d'un objet certain et pêchent presque toujours dans l'application.

Les écrivains français, au contraire, au lieu de se jeter dans des observations vagues, et de raisonner d'après des faits isolés, ont travaillé sur des histoires particulières, et d'après la suite et l'enchaînement des faits qu'elles présentoient. Tout est positif dans un pareil sujet. Pour le bien traiter, il faut savoir saisir dans l'histoire d'un grand peuple ce qui tient à sa position, à ses mœurs, à son caractère, et dont l'influence a dû se faire sentir pendant tout le temps qu'il a existé. Dans un cadre resserré on voit alors une nation naître, croître, s'agrandir, puis s'arrêter tout à coup, décroître en se corrompant, s'affoiblir, et finir par disparoître du théâtre du monde, où elle avoit souvent paru avec éclat pendant un grand nombre de siècles.

L'histoire la plus étendue se trouve réduite en quelques pages, dont la lecture est un plus

vaste sujet de réfléxions, que celle d'une infinit
de volumes.

L'illustre Bossuet a été le premier à fourn
des tableaux d'un genre si nouveau ; la troisièm
partie de son discours sur l'Histoire universel
est d'une perfection si achevée, qu'elle n'a e
aucun modèle, et n'a pas laissé d'imitateurs.

Montesquieu est sans contredit celui qui s'e
est le plus rapproché, dans son livre de la Gra
deur et de la Décadence des Romains. Mais out
que Bossuet ne s'est pas borné à ce peuple seu
il y a entre ces deux écrivains la différen
qui existe entre un homme de génie et un homm
de beaucoup d'esprit.

Bossuet rappelle les causes qui ont rendu Ro
florissante, celles qui en ont amené la chute. Ri
de plus rapide, de plus net, de plus juste q
son récit. Il fait surtout appercevoir la liais
des événemens qui sont quelquefois séparés p
de longs intervalles. Dès le temps même le pl
florissant de la république, il prévoit avec Polyb
par la seule disposition des affaires, que l'é
de Rome à la longue reviendroit à la monarch
Plein des pensées des anciens, il sait se les appr
prier et les rendre avec cette tournure origina
que le génie a l'art de donner aux choses mêm
qu'il emprunte. Il n'y mêle aucune réflexio
les faits parlent et s'expliquent d'eux-mêmes.
ramène tout à son sujet ; nul épisode étrange
s'il parle de Carthage, de la Grèce et des aut

peuples avec qui les Romains eurent affaire, on voit que ce n'est qu'incidemment et comme un accessoire de son tableau.

Les incidens, dans Montesquieu, absorbent quelquefois le tableau principal ou le font perdre de vue. Il emprunte peu les réflexions des anciens; il veut tout expliquer, et que ses explications soient à lui. On voit souvent ici l'auteur de l'*Esprit des Lois*, qui tire une maxime générale d'un fait particulier, ou qui donne un motif très-frivole d'un fait qui en a de tout naturels. Au commencement du chapitre XV, il rappelle ce que l'on avoit dit de Caligula, qu'il n'y avoit jamais eu un meilleur esclave ni un plus méchant maître. Tout ce qu'un homme de bon sens peut conclure de ce mot, c'est qu'il faut que l'âme d'un tyran et celle d'un esclave soient de la même trempe, et qu'elles se montrent viles et rampantes, ou dures et impitoyables, suivant les circonstances. Montesquieu veut quelque chose de plus recherché : *ces deux choses*, dit-il, *sont assez liées; car la même disposition d'esprit, qui fait qu'on a été vivement frappé de la puissance illimitée de celui qui commande, fait qu'on ne l'est pas moins lorsqu'on vient à commander soi-même.* Ainsi un homme est esclave ou tyran, parce qu'il a été vivement frappé de la puissance illimitée. Ne voilà-t-il pas quelque chose de clair et de satisfaisant ! Tout ce chapitre est rempli de réflexions de ce genre. Quelques lignes plus bas, il

prétend que l'épouvantable tyrannie des empe reurs venoit de l'esprit général des Romains. *Il étoient tombés*, suivant lui, *tout à coup sous un gouvernement arbitraire, et il n'y eut presque point d'intervalle chez eux entre commander et servir ; ils ne furent point préparés à ce passage par des mœurs douces : l'humeur féroce resta*, etc. C'est ce qu'on appelle battre la campagne. Depuis Sylla, qui assujettit le premier les Romains, jusque à Auguste qui les soumit définitivement à la domination d'un seul, il y eut près d'un siècle d'intervalle Ce changement ne se fit donc pas tout à coup. I y eut de bons comme de mauvais empereurs. La tyrannie de ces derniers étoit un effet de leu méchant caractère, et non une suite de l'espri général des Romains. Ces taches, quoique e assez grand nombre, n'empêchent pas que l'ou vrage de Montesquieu ne soit au rang de no meilleurs écrits dans ce genre. Il n'y a que Bos suet qui lui avoit servi de modèle, qu'on puis lui comparer. Cette comparaison n'est pas à l vérité à son avantage ; mais le second rang apr Bossuet est encore une place honorable.

Dans une préface d'un ouvrage de Walther Moyle, qu'on traduisit de l'anglais, et qu'o publia en l'an 10 sous le titre d'*Essai sur le gou vernement de Rome*, on veut que Montes quieu y ait puisé les principales idées, qui lui ins pirèrent son traité des causes de la grandeur et d la décadence des Romains.

Montesquieu n'avoit pas besoin, comme nous l'avons déjà vu, d'aller chercher en Angleterre le modèle d'après lequel il vouloit écrire. Il n'avoit probablement jamais connu ce livre obscur de Walther-Moyle. Cet homme, zélé presbytérien, voyoit avec indignation les prérogatives que les lois de son pays accordoient à la religion dominante. Il crut en faire une censure indirecte, en prouvant à sa manière que les lois chez les Romains n'avoient point établi de pareilles préférences. C'est-là presque en entier tout le sujet de son livre. C'étoit un ouvrage informe, et auquel il n'avoit pas mis la dernière main. Jean Leclerc l'avoit fait connoître depuis long-temps dans le 26e. volume de sa *Bibliothèque ancienne et moderne*. Quelque disposé qu'il fût en général à approuver les idées de l'auteur, il a cependant la bonne foi de relever une infinité de bévues dont son ouvrage est rempli. Il fourmille d'idées bizarres, fausses, contradictoires; il prouve souvent ce qu'il avance par des autorités qui disent tout l'opposé ou qui n'en parlent pas. Jean Leclerc avoit indiqué quelques-unes de ces fausses citations. Le traducteur français a pris le plus souvent le parti de les supprimer.

Il n'est guère d'ouvrages où l'on trouve une érudition plus aventurée. L'auteur vante la religion de Numa par-dessus toutes les autres. Vous croiriez que les pensées les plus secrètes de ce prince lui ont été révélées. Les Romains étoient

bien moins instruits que lui là-dessus. On leur faisoit un très-grand mystère des dogmes de Numa. Lorsqu'en l'an de Rome 573, on eut déterré un coffre dans lequel se trouvoient des livres qu'on prétendoit renfermer les secrets de la religion de ce prince, le sénat, sur le rapport du prêteur Pétilius, ordonna de les brûler (1).

Cela n'a pas empêché que ces secrets ne soient venus à la connoissance de Walter-Moyle. Il assure très-positivement que la religion de Numa n'avoit que deux dogmes, ni plus, ni moins. Il cite en preuve Cicéron, qui n'a jamais dit un mot de cela. Le symbole de Numa fut adopté par Zaleucus, un des législateurs de la grande Grèce, qui, d'après l'opinion de tous les savans, est bien antérieur à Numa dans l'ordre des temps. Tout est à peu près de cette force dans l'ouvrage de Moyle.

Après avoir supposé des faits dont aucun ancien auteur ne parle, il en nie que toute l'antiquité atteste. Il ne s'occupe guère que des matières religieuses. Il parle peu du gouvernement civil; et les raisons qu'il donne de la grandeur et de la décadence de Rome, sont aussi fausses et aussi ridicules que ce qu'il dit sur tout le reste.

Nul étranger ne peut donc revendiquer la gloire d'avoir devancé les Français dans le genre d'écrits dont nous parlons; aucun encore ne les

---

(1) *Plin. Histor. natur. XIII*, 27.

a égalés. M. Meiners a donné , en allemand, l'histoire de la décadence des mœurs chez les Romains, que M. Binet a traduite en Français. Quoique cet ouvrage offre une infinité de particularités curieuses, c'est plutôt une compilation qu'une production de talent. Il peut servir de commentaire aux écrits des auteurs français; mais il est loin d'en égaler le mérite. Parmi les nombreux ouvrages de Saint-Evremond, on trouve des observations sur les divers génies du peuple romain qui ne sont point à dédaigner; ce ne sont cependant que des fragmens. L'auteur n'a ni l'élévation, ni la profondeur, ni l'énergie de Bossuet; mais il a quelquefois la finesse et la sagacité de Montesquieu. Il se laisse comme lui entraîner à des épisodes fréquens. Ce qu'il dit d'Annibal et d'Auguste renferme plus des deux tiers de ce court ouvrage, auquel l'auteur ne mit pas la dernière main, et dont le plan paroît avoir été très-étendu.

BERNARDI.

DÉCOUVERTE

D'UN TABLEAU DU CORRÉGE (1).

L'HISTOIRE des connoissances humaines nous prouve que, si l'observation est toujours la mère des sciences, c'est le hasard qui, le plus souvent, la féconde. Des événemens aussi heureux qu'imprévus découvrent quelquefois inopinément, à la simple attention de l'artiste, ce que les hommes les plus instruits et les plus opiniâtres dans leurs savantes recherches n'avoient pu parvenir à trouver. Cette vérité de fait est confirmée d'une manière particulière par les circonstances qui ont fait recouvrer le tableau du Corrége, représentant *la Charité*. Comme ces circonstances intéressent à la fois et l'histoire de la peinture et la gloire d'une province (le Piémont) où les sciences et les arts sont cultivés avec le plus grand succès, je donnerai, avant de les exposer, les notions qui peuvent en faire mieux sentir l'importance.

De tous les historiens des beaux-arts qui ont

(1) Cet article est extrait d'un mémoire italien qui a été présenté à l'Académie subalpine, par M. Vassalli-Eaudi, professeur de physique à l'Université de Turin.

parlé du Corrége, je ne citerai ici que Vasari, Landi, Tiraboschi, Mengs et le père Della-Valle, de Turin, parce que ces auteurs ayant vécu en Italie, théâtre des travaux et de la gloire de ce peintre célèbre, ils inspirent plus de confiance que les auteurs étrangers, qui, d'ailleurs, sont remplis d'anachronismes.

L'estimable *Vasari* dit positivement que le Corrége ne vint jamais à Rome; et son opinion, conforme à celle de *Landi*, a été adoptée par beaucoup d'écrivains.

Le père *Della-Valle*, de Turin, qui a donné un supplément à l'*Histoire des Arts* de Vasari, assure, au contraire, que le Corrége habita Rome depuis l'an 1517 jusqu'à l'an 1520, et croit que ce peintre quitta cette ville après la mort de Raphaël, parce qu'il ne pouvoit supporter l'aspect affligeant des objets qui lui rappeloient la perte d'un homme qu'il aimoit et estimoit extrêmement.

On sait que le Corrége mérita d'être nommé l'*Appelle* de son siècle, et par la vérité d'expression de ses tableaux, et par sa déférence aux critiques. Ce rapport de caractères nous porte à croire que, si le peintre de Cos se transporta à Sicyone pour se former sous Pamphile, de même l'*Appelle* italien put se rendre à Rome, attiré par la renommée de Raphaël.

Cependant le savant *Tiraboschi* dit positivement qu'on ne trouve, dans ces années-là, aucun

ouvrage du Corrége qui ait une date certaine; et en effet dans la vie de ce peintre, où l'on a dénombré tous ses tableaux et même ceux du plus mince intérêt, avec la plus grande exactitude, il n'est fait aucune mention de celui de *la Charité*. Le silence des historiens prouve, comme je vais le démontrer, que ce tableau s'étoit perdu, et que, faute d'aucun autre monument, on n'avoit pu déterminer cette époque de la vie de son auteur. Voilà donc une lacune dans la vie du Corrége qu'il est intéressant de remplir.

Si le père *Della-Valle* a essayé de le faire par des conjectures, il étoit réservé à un de ses concitoyens d'y réussir par des faits.

Parmi les nombreux restaurateurs de tableaux qui, de toutes parts, arrivent à Rome pour y chercher des occupations lucratives et des occasions favorables à leur industrie, vivoient, il y a environ dix ans, dans une grande intimité, M. Lovera, Piémontais, et M. Hunterpergh, Tyrolien, tous deux elèves du célèbre *Mengs*. Ils alloient souvent ensemble au marché des tableaux, qui a lieu chaque jour sur la place Navonne, soit pour y guetter l'occasion d'acheter à bas prix quelques tableaux des grands maîtres, ce qui arrive assez souvent, soit pour s'y approvisionner de vieilles toiles, qui sont toujours assez bonnes pour y peindre des morceaux d'étude.

Il arriva qu'un jour les deux amis ayant acheté plusieurs de ces toiles, et le partage en ayant été

fait entre eux, Hunterpergh eut dans son lot un tableau de fleurs très-mal peintes. Sans soupçonner ce qu'elles recouvroient, il y passa une nouvelle teinte, et y peignit une tête d'étude qu'il soumit ensuite à l'examen de Lovera, en lui proposant de la lui vendre. Ce dernier, considérant avec beaucoup d'attention l'ouvrage de son ami, qui, dans ce moment, étoit occupé d'autre chose, s'apperçut que le nouveau fond s'écailloit en plusieurs endroits. Il essaya de soulever avec l'ongle une des écailles. Quelle est sa surprise! il découvre quelques traits d'une figure qui lui paroît du meilleur style. C'en est assez pour lui; il les recouvre, s'éloigne de la toile, donne son jugement sur l'étude de son ami, et la lui achète pour une somme qui ne surpassoit pas de beaucoup le prix de la toile.

Rendu chez lui, il parvient, avec tous les soins et toute la patience dignes de l'ouvrage, à enlever entièrement la croûte formée par les deux teintes dont l'avoit recouvert le peintre de fleurs et Hunterpergh lui-même, et rend à la lumière et aux arts un tableau du plus beau style, représentant *la Charité* sous la forme d'une femme environnée de trois enfans.

Comme la gravure de ce tableau est connue, je n'en ferai pas ici la description, et je ne suivrai pas l'estimable auteur du mémoire dans les détails de la plus savante critique qu'il a donnés sur l'ensemble de cette belle composition.

Lovera invita plusieurs personnes à venir l
voir. Le bruit de cette heureuse rencontre se r
pandit; les artistes les plus célèbres et les amateu
de peinture les plus instruits accoururent, et tou
admirèrent.

Les principaux maîtres de l'art, entre le
quels étoit *Mengs*, reconnurent évidemmen
le style du Corrége. Les experts les plus accrédit
l'évaluèrent à 48,000 liv., et il fut vendu par Lo
vera 36,000 l. au lord Bristol, qui, comme on l
sait, a épuisé le plus riche patrimoine en ac
quisitions de monumens des beaux-arts.

Hunterpergh, fâché d'avoir cédé ce tableau
son ami, chercha d'abord à le déprécier; mai
quand il vit que l'évaluation et le prix de la vent
rendoient incontestable le mérite que les grand
maîtres avoient reconnu dans cet ouvrage, i
intenta un procès à Lovera, prétendant que l
vente du tableau devoit être annulée, à caus
de la lésion du contrat, et que c'étoit à lui à tou
cher les 36,000 liv.

Quelle qu'ait été l'issue de ce procès, je dirai qu
ce tableau étant du Corrége, il accroît le nombr
des ouvrages précieux de ce grand peintre, e
confirme l'opinion du P. Della-Valle, qui a di
que le Corrége étoit à Rome dans les dernière
années de la vie de Raphaël, et qu'il quitta pré
cipitamment le siége des beaux-arts, à cause de
la douleur que lui causa la perte du peintre le
plus célèbre de ce temps-là, perte qui lui fut

d'autant plus douloureuse qu'elle fut prématurée et occasionnée par un excès de sensibilité.

Une semblable opinion sur cette époque de la vie du Corrége me paroît confirmée :

1°. Parce qu'on ne trouve de lui aucun autre ouvrage qui puisse être rapporté à l'espace de temps compris entre les années 1517 et 1520;

2°. Par les formes de la femme représentant *la Charité*, qui offrent bien quelque chose, dans les contours, du style de Raphaël, mais où l'on retrouve de plus, la belle simplicité, la franchise, l'ingénuité, en un mot, la naïveté, qui est le caractère des œuvres du Corrége: caractère qui, dans tous les genres, est inaccessible aux imitateurs, et dont il est impossible de se dépouiller soi-même lorsqu'on le possède.

D'où il suit que la découverte de ce tableau du Corrége, faite par *Lovera*, nous assure que ce peintre a été à Rome, où il paroît qu'il chercha à imiter en quelque sorte la manière de Raphaël, et qu'il en partit précipitamment, laissant imparfait cet ouvrage important.

Au reste, ce tableau n'est peut-être pas le seul fait à Rome par le Corrége pendant les années auxquelles Tiraboschi prétend qu'on ne peut rapporter aucun travail de ce grand peintre: le portrait du Corrége, peint par lui-même, qui existe à la Vigne *dite* de la Reine, près Turin, fut apporté par le cardinal Maurice de Savoie, lorsque, vers l'an 1640, revenant de Rome à Turin

pour prendre part aux affaires du gouvern
il transféra avec lui une rare et précieuse
tion de tableaux et de statues. Ce portı
l'on croyoit avoir appartenu à la gal
Mantoue, pourroit bien avoir été fait à
par l'auteur lui-même, pour l'offrir en
Raphaël; et quelles que soient l'occasion
que de sa composition, il n'en a pas moins
gardé par Mengs comme l'unique aut
du portrait du Corrége, et l'on peut di
mérite, sous tous les rapports, de figurer
plus belles collections de tableaux.

Le savant auteur du mémoire dont j'
un court extrait, tient les détails que j'ai e
de Mlle. Sophie *Leclerck*, peintre, men
l'Académie des beaux-arts de Saint-Luc, à
et correspondante de celle des sciences
de Turin. Elle étoit à cette époque à Ro
elle a connu particulièrement les peintres
et *Hunterpergh*.

G. DEPÉ

GAZETTE LITTÉRAIRE.

JANVIER, FÉVRIER, MARS.

1806.

ZETTE LITTÉRAIRE.

JANVIER 1806.

RUSSIE.

ÉMIE des sciences de Pétersbourg, après avoir mis au plusieurs places d'adjoints qui n'étoient pas encore occu- a remplies de la manière suivante : elle a nommé pour la . le professeur Scherer, pour la technologie M. Nasse, ologie M. Adams, pour la botanique M. Redowski, pour M. le professeur Sagorski, pour l'histoire M. Krug, pour e politique M. le professeur Herrmann. M. Klaproth a été ans concours pour les langues et la littérature orientales, ue le règlement n'a point créé de place d'adjoint dans cette . Klaproth et M. Adams font partie de l'ambassade de Nous avions déjà annoncé quelques-unes de ces nominations gazette précédente, mais d'après des renseignemens in-).

it à Pétersbourg un nouvel ouvrage plutôt de gravure que iture, intitulé *le Panthéon des souverains de la Russie.* in second titre explicatif, on voit que cette collection pré- n abrégé historique et chronologique de la vie et des exploits ls-ducs, des czars, des empereurs russes, de leurs épouses rs enfans, depuis l'an 862 après Jésus-Christ, jusqu'à l'em- ctuellement régnant. On y trouvera aussi des notions sur entes formes du gouvernement russe, sur les troubles qui lé l'empire, sur les généraux qui l'ont illustré. Cette compi- ra puisée dans les plus anciennes chroniques et dans plu- ianuscrits dignes de foi. Elle sera ornée des portraits de souverains russes. C'est M. le conseiller Philipowsky qui en ur et qui la fait imprimer et décorer à ses frais pour l'ins- de la jeune noblesse russe. Il en a paru deux livraisons for- volume *in-folio*. On fait l'éloge des gravures qui ont été exé- ar M. Ossivoff.

nseiller d'état chevalier de Schubat, l'un des savans attachés ssade de Russie à la Chine, qui ont été obligés de rétrogra-

der, reviendra par la Sibérie septentrionale, et a promis de recu dans ce pays peu connu tout ce qui lui paroîtra digne d'être servé.

L'empereur Alexandre a acheté le cabinet de minéraux du teur Kreylon, pour en faire présent à la commission d'instruc publique.

On a trouvé un squelette complet d'éléphant à la terre de chow, gouvernement de Casan.

M. le conseiller Féodor Petrowitz Lubianowsky vient de do le second volume de son *Voyage en Saxe, en Autriche et en It* de 1800 à 1802 ; il contient les observations de l'auteur sur l'Ital son voyage de Rome à Naples.

M. de Reimers publie à Pétersbourg, en langue allemande, histoire de cette capitale qui, au bout d'un siècle d'existence, est devenue une des premières villes de l'Univers. Le premier vo qui a paru est orné de gravures, de cartes et de plans. Le prix e de cinq roubles. Il contient l'histoire de Pétersbourg depuis sa dation jusqu'à la mort de Catherine II. L'un des plans dont orné représente la ville de Pétersbourg en 1760 ; un autre la voir telle qu'elle étoit en 1787. Le frontispice représente l'obél que l'empereur Paul fit élever au maréchal Romanzof.

On sait que l'Académie des siences de Pétersbourg est dans l'i de faire voyager quelques-uns de ses membres ou de ses associés les provinces les moins connues de l'empire. C'est ainsi qu'en elle envoya en Finlande deux académiciens, MM. Sewergin et dolph, l'un comme géologue et minéralogiste, l'autre comme l histe et zoologiste. Les observations de M. Sewergin ont déjà ét primées. L'Académie avoit été informée, par plusieurs lettr gouverneur civil d'Orel, qu'une plante de cette province, connue le nom de *Matrunka*, étoit un spécifique infaillible contre la mo des chiens enragés. M. Smjelowski, académicien extraordinair été chargé de vérifier ces récits sur les lieux. Il s'est acquitté commission avec la plus grande exactitude, et a fait à l'Acadén rapport le plus satisfaisant.

M. Benjamin Bergmann, livonien, connu par ses voyages da pays des Calmoucks, a eu le désir de visiter de même le Thibet Dalaï-Lama. L'empereur Alexandre lui avoit accordé pour cela les secours nécessaires ; mais M. Bergmann voulant faire le vo avec une escorte nombreuse, le gouvernement n'a pas jugé à pr de supporter d'aussi grands frais. Cependant notre voyageur a fité de ses loisirs pour publier, d'après les renseignemens les authentiques, la vie du célèbre et malheureux Patkul ; l'ouvra

intitulé : *Patkul devant le tribunal de la postérité*. Il y sera sans doute jugé avec plus d'indulgence que devant celui de Charles XII ; car on ne peut lire sa défense sans éprouver les sentimens les plus douloureux. (*Publiciste*).

SUEDE.

On mande de Stockholm, d'une manière très-affirmative, que M. Thorenberg, directeur de musique à Abo, a inventé un instrument qui réunit à lui seul tous ceux que l'on a coutume d'employer dans un grand orchestre. Il nous sera sans doute permis de supposer un peu d'exagération dans une annonce aussi pompeuse.

HONGRIE.

La duchesse Julienne Giovane, membre honoraire de plusieurs Académies, est morte à Bude au mois d'août dernier. Cette dame s'étoit fait connoître par plusieurs écrits qui se trouvent tous indiqués dans l'*Allemagne littéraire* de Meusel. Elle étoit née à Wurtzbourg et fille d'un baron de Mudersbach.

ALLEMAGNE.

Sociétés savantes.

L'Académie royale des sciences de Berlin annonça dans sa séance publique du 8 août 1805 (*Voy. Gazette litt. d'octobre*) que, n'ayant point encore examiné tous les mémoires qu'elle avoit reçus sur une question proposée l'année précédente par un anonyme, et relative aux causes qui ont fait commencer la civilisation dans l'Orient, elle remettoit à un autre temps sa décision et l'adjudication du prix consistant en une médaille d'or du poids de cinquante louis. Elle a depuis fait connoître sa décision, mais elle n'a décerné le prix à personne quoiqu'elle ait reconnu du mérite dans plusieurs des pièces mises au concours. L'Académie l'a prolongé jusqu'au 1er. mai 1806

et a jugé à propos de mettre la question de l'anonyme dans un nouveau jour; on seroit même tenté de croire qu'elle en a modifié l'énoncé, car il s'agit de savoir aujourd'hui d'où vient qu'on ne trouve la civilisation du genre humain que dans l'Orient? (*Woher kommt es, dass man die civilisirung des menschlichen geschlechts nur im Orient findet?*) L'Académie demande que les concurrens dans leurs mémoires ne s'écartent point de la question. Le terme du premier mai 1806, pour l'envoi de ces mémoires, est absolument de rigueur, et l'on répète, pour la dernière fois, qu'on ne rendra point aux auteurs les ouvrages non-couronnés. On déclare même que, s'ils les réclament malgré ce dernier avis, on ne répondra point à leurs lettres. Il semble, si nous osons le dire, que cette question, sans que nous puissions deviner pourquoi, a donné de l'humeur à l'Académie.

La Société des sciences de Goerlitz a mis au concours les deux questions suivantes et a attaché un prix de trente écus à la solution de chacune.

1°. Par un tems nébuleux, il ne gèle guère que lorsque le thermomètre de Réaumur est descendu au point de zéro, ou du moins très-peu au-dessus: Pourquoi, lorsque le ciel est serein, gèle-t-il déjà quand le même thermomètre est à trois ou quatre degrés au-dessus de zéro?

2°. Rassembler dans les ouvrages de Plaute tout ce qui a rapport à la connoissance des hommes et des choses de son temps, et mettre ces matériaux en ordre, de manière à pouvoir se procurer un tableau de la civilisation et des mœurs à cette époque.

Nouvelles.

Le gouvernement prussien a de nouveau encouragé les progrès de la vaccine en faisant frapper une médaille qui est du prix de cinquante ducats en or et du poids de quatre onces en argent. Elle présente d'un côté le buste du roi avec cette légende : *Fredericus Wilhelmus, rex pater patriæ;* au revers on voit une vache qui traverse la mer, montée par la déesse de la santé et qui est au moment d'aborder le rivage. La légende est : *In te suprema salus;* on lit à l'exergue : *Vaccinationis præmium;* ce qui nous fait présumer, quoique le journal où nous prenons cette nouvelle ne le dise pas, que cette médaille sera donnée en prix à ceux qui contribueront à propager l'inoculation de la vaccine.

M. de Trebra, capitaine des mines à Freyberg et M. le professeur

Lampadius ont imaginé de résoudre, par une expérience assez simple, la question agitée depuis si long-temps sur la température absolue ou relative de l'intérieur de la terre. Ils ont fait placer deux thermomètres de Réaumur dans les mines à différentes profondeurs et les ont comparés deux fois par jour avec un autre exposé au grand air. Quelque ait été la diversité de température indiquée par celui-ci, les deux thermomètres de l'intérieur ont marqué constamment l'un 12° et l'autre 9 et demi. M. de Trébra a l'intention de répéter et de varier ces expériences. Il se propose aussi d'en faire d'autres relatives à la théorie du docteur Benzenberg sur la chute des corps. Le conseil lui en a été donné par le docteur Zeune, qui a publié les détails que l'on vient de lire dans le *Freymüthige*. Puisque c'est la première fois de l'année que nous parlons de ce journal, nous dirons un mot des plaintes qu'il a faites dans son numéro du 26 novembre, de la manière dont son nom a été traduit en anglais et en français. Les Anglais l'ont rendu par *Ingenuous* et nous par *Sincère*, et notre version est celle dont il est le plus mécontent. A la bonne heure; mais il ajoute qu'en général c'est une singulière coutume que de traduire les noms. Il a raison pour les noms propres, mais comment ne pas traduire les mots ? Quelque peu satisfait qu'il soit d'être appelé en français le *Sincère*, nous sommes forcés de lui déclarer que nous continuerons à le désigner par ce mot, jusqu'à ce qu'il ait enseigné à nos lecteurs à prononcer celui de *Freymüthige* et qu'il leur ait fait connoître au juste la nuance de ce mot placé entre tous ceux par lesquels nous pourrions être tentés de le rendre, et dont aucune ne le rendroit parfaitement.

Le fameux *Codex aureus* n'est pas le seul manuscrit précieux qui ait été transporté de la bibliothèque du chapitre de Bamberg à Munich. Il faut y joindre quatre livres d'Evangiles et un Missel du onzième et douzième siècles, sur parchemin blanc, d'un beau caractère et très-bien conservé. La reliure est ornée de perles et de pierres précieuses dans un encadrement d'or massif, et de petits reliefs en ivoire, représentant différens traits du nouveau Testament.

L'Université de Goettingue a été menacée d'un abandon général. Trois cents étudians, mécontens de leurs professeurs et se croyant lésés par un déni de justice dans leurs plaintes contre les bourgeois, s'étoient retirés à Minden et menaçoient de ne point revenir que leurs griefs n'eussent été redressés. Le gouvernement d'Hanovre a heureusement pris le parti de négocier avec eux, et toutes les difficultés ont été levées; les étudians ont reçu l'amnistie de leur insurrection et sont revenus à Goettingue.

La superbe galerie de tableaux de Dusseldorf va être décidément transportée à Munich.

Depuis quelque temps les auteurs allemands ont pris l'honorable et lucrative habitude de dédier leurs productions à l'empereur Alexandre qui les récompense par de forts jolis cadeaux. L'année dernière, un savant ecclésiastique de *** conçut au contraire l'idée républicaine de dédier son *Histoire des Allemands* (*Geschichte der Dentschen*) à un conseiller de cour titulaire, qui menoit une vie fort retirée dans ses vignobles du Rheingau. M. le conseiller, d'une humeur peu libérale, ne voulut pas cependant perdre cette occasion de mériter le titre de *Mécène*. Il légua par son testament à l'historien une pièce de vin de son crû recueilli l'année de sa mort. Cet acte de libéralité posthume lui a porté malheur, et la mort l'a pris au mot; il est décédé en 1805. Le légataire a reçu en effet une pièce du meilleur vin de l'année. Les journalistes allemands n'ont pas perdu cette occasion de s'égayer; ils prétendent que l'ouvrage du légataire n'est pas d'une meilleure cuvée que le vin de 1805, et ils trouvent dans cette anecdote un exemple de la justice sévère, mais impartiale de la déesse Némésis. (*Publiciste*).

Nécrologie.

L'Allemagne regrette dans ce moment un jeune poëte dont les premiers essais avoient donné l'espérance de voir renaître en lui le génie de Kloptock. M. Fr. de Sonnenberg (c'est son nom) n'avoit encore publié que quelques morceaux de poésie lyrique, mais on y trouvoit de l'élévation, des images heureuses et hardies, et souvent un essor sublime. Ce qu'on admiroit encore en lui, c'est que sa muse vraiment patriote ne sembloit élever la voix que pour célébrer l'ancienne gloire des fils d'Hermann et les encourager à mériter une gloire nouvelle. C'est là sans doute une des plus nobles fonctions des muses, mais aussi ce sont les ouvrages de ce genre dont les succès, dans le pays de l'auteur, sont les plus suspects. Nous ne chercherons point cependant à les disputer à M. de Sonnenberg; nos critiques seroient également suspectes; car on se doute bien que dans ses odes comme dans tous les pöemes patriotiques, c'est un peu aux dépens des étrangers qu'il fait valoir ses compatriotes.

Le duc régnant de Brunswick-Œls est mort le 8 octobre à Weimar, âgé de 65 ans. Ce prince étoit membre honoraire de l'Académie de Berlin. On a de lui plusieurs ouvrages écrits en diverses langues.

Théâtre.

On a donné à Berlin, le 21 novembre, la première représentation d'une comédie nouvelle de M. de Kotzebue, intitulée l'*Amour aveugle* (*Blinde liebe*). L'héroïne de la pièce est une jeune et jolie veuve fort riche qui est devenue amoureuse d'un aventurier; elle veut l'épouser absolument malgré tout le mal que lui en dit une amie, si bien que celle-ci est obligée d'ourdir une intrigue pour la sauver, en démasquant le frippon. On se doute bien qu'elle y réussit et que la comédie finit par le mariage de l'héroïne avec un amant sage et timide que son amie lui a ménagé. Le public a reçu froidement cette nouvelle production de M. de Kotzebue. On assure pourtant qu'elle offre des situations comiques, des scènes piquantes. Mais le baron de Qualm (c'est le nom de l'aventurier) est peint de couleurs si basses, son caractère est si ignoble, qu'il a dû dégoûter les spectateurs. Sans doute l'amour est souvent aveugle; mais nous ne voulons pas qu'on nous le montre tel, au point de faire tomber une femme estimable dans les filets d'un homme qui a fait de faux billets de banque et qui vend les lettres de sa maîtresse à beaux deniers comptans. Nous ne passerions de tels tours d'adresse qu'à un valet tel que Sbrigani, et probablement le public de Berlin aura jugé de la même manière.

Annonces.

M. Jaesche, professeur de philosophie à l'université de Dorpat, vient de faire un appel à tous les correspondans du célèbre Kant. Il est persuadé, dit-il, qu'il rendra un véritable service aux sciences en publiant le commerce épistolaire de ce philosophe. Il possède déjà la collection très-nombreuse des lettres que Kant a reçues de son vivant des savans avec qui il correspondoit; mais il lui manque des copies des lettres de Kant lui-même. M. Jaesche se flatte que les amis de cet homme illustre auront la bonté de faire parvenir ses lettres au libraire qui doit les imprimer, et dont il donne l'adresse. Cette annonce n'aura sûrement frappé personne en Allemagne, où l'on a l'habitude de tout publier; mais elle nous a paru un peu singulière. Il est vraisemblable qu'une collection peu nombreuse et choisie des lettres de Kant seroit un véritable présent fait à la philosophie; mais une collection complète des lettres de Kant et de ses correspondans sera beaucoup plus utile à M. Jaesche qu'au public.

La vie du célèbre Weisse, écrite par lui-même, a été publiée à

Léipsick par son fils et son gendre. Cet ouvrage posthume fera honneur à la mémoire de l'auteur, et sera lu avec intérêt par tous ceux qui aiment à étudier le cœur humain. Quelque simple que soit ordinairement la vie d'un homme de lettres, elle a toujours une partie qu'on est curieux de connoître; c'est l'histoire de son éducation, de ses progrès, de la manière dont son goût et son talent se sont formés, des causes qui ont fait naître ses ouvrages et des succès qu'ils ont obtenus. C'est ce que M. Weisse raconte dans cette biographie avec simplicité et parlant toujours à la troisième personne. Il parle aussi nécessairement de ses amis, et la plupart sont des hommes de lettres célèbres en Allemagne. Ajoutez à cela que M. Weisse, sans avoir peut-être produit d'ouvrage digne de l'immortalité, a cependant exercé une grande influence sur la littérature de son pays, et l'on croira que ce n'est point le seul amour filial qui a engagé son fils et son gendre à livrer ce manuscrit à l'impression.

M. Preiss vient de faire paroître le second volume de ses *Œuvres d'Horace, traduites en vers métriques*, avec un commentaire complet. Le premier volume ne contient que des *prolégomènes*, et celui-ci ne renferme que les dix-sept premières odes du premier livre. On estime que l'ouvrage entier aura dix volumes. C'est beaucoup sans doute, et l'on se consoleroit difficilement de cette prolixité de M. Preiss, si l'on n'apprenoit de M. Merkel, son ami, qu'on n'aura plus rien à désirer sur Horace, quand ce long travail sera fini.

On a imprimé à Dresde une description de la galerie électorale avec des remarques, et l'on y grave, seulement au trait, les plus fameux tableaux de cette galerie. Le premier de ces ouvrages est destiné aux étrangers qui veulent visiter la galerie sans le secours d'un *Cicerone ;* le second doit aider ceux qui l'ont vue à s'en retracer plus aisément les souvenirs.

ANGLETERRE.

Un incendie a consumé les magasins et l'imprimerie de M. Gillet à Londres, et quelques autres maisons de la place de Salisbury; d'autres encore ont été plus ou moins endommagées; de ce nombre est celle qu'occupoit la *Société jennerienne*. La perte en livres, papier, etc., dans la maison de M. Gillet, est estimée à 27,000 livres sterling, dont la plus grande partie sera supportée par les libraires Mawman et Philips. Parmi les éditions presque entièrement achevées qui ont été la proie des flammes, on cite une traduction des *Voyages*

'*Anacharsis*, dont il ne restoit plus que deux feuilles à imprimer, t l'on remarque qu'une autre édition du même ouvrage fut aussi onsumée, il y a deux ans, dans l'incendie de l'imprimerie d'Hamil-on, dans *Fleet-Street ;* elle étoit également achevée, à l'exception l'une seule feuille.

. Le jeune Roscius a fait sa rentrée au théâtre de *Drury-Lane* le 16 décembre, dans le rôle de Douglass. Ses partisans et ses ennemis remplissoient la salle et formoient deux partis très acharnés. Les derniers ont eu le dessus pendant les deux premiers actes, et le jeune Roscius a été sifflé avec fureur, souvent même avant d'avoir parlé. Il n'avoit point à paroître dans le troisième acte. Il est entré sur la scène au quatrième avec beaucoup d'émotion ; mais la majorité de l'assemblée l'a encouragé par des applaudissemens ; il s'est remis, et a fini par remporter tous les suffrages. Le public a reçu avec le plus vif enthousiasme l'annonce qu'il reparoîtroit dans le même rôle le surlendemain. Ce jeune prodige a échappé au sort commun de tant de jeunes prodiges ; on lui conseille, il est vrai, de ne plus se hasarder dans les rôles où son extrême jeunesse forme un contre-sens avec le caractère qu'il doit représenter ; mais on lui prédit un plein succès dans tous ceux qui peuvent s'accorder avec son âge ; il paroît, en un mot, que, seul de cette race d'acteurs pygmées qui infeste les théâtres anglais depuis un an, il s'y maintiendra avec avantage, et remplira dans la jeunesse et dans l'âge mûr les espérances qu'on a conçues de sa précoce adolescence.

Le monument que l'on élève à lord Nelson dans l'église de Saint-Paul, a fait songer que cet hommage n'a point encore été rendu à l'architecte de ce bel édifice, à l'illustre Christophe Wren. Un journaliste propose de lui élever une statue dans une partie de l'église, trop peu spacieuse pour recevoir un grand monument, mais où il se trouveroit figurer avec Howard, Johnson et sir William Jones.

La dernière flotte du Bengale a rapporté en Angleterre une magnifique collection de manuscrits orientaux, rassemblés par le major Ouseley. Elle renferme plus de cinquante ouvrages inconnus jusqu'ici, écrits en arabe, en persan ou en langue sanscrite, des figures mythologiques et d'autres antiquités que M. Ouseley a découvertes dans l'Indostan, le Tibet, la Tartarie, la Chine, à Ceylan et dans le royaume d'Ava. Il n'est aucune science qui ne puisse espérer d'avoir sa part à cet immense butin ; la musique surtout s'enrichira d'une multitude d'airs indiens et persans que le major a fait noter. La place d'aide-de-camp d'un nabab qu'il a occupée pendant plusieurs années, l'a mis en état, mieux qu'aucun autre, de compléter sa collection. (*Publiciste*).

Il y a quelque temps qu'on trouva, à la porte du théâtre de *Covent-Garden*, une corbeille qui contenoit un enfant nouveau-né, avec ce billet à l'entrepreneur : « Monsieur Harris, puisque vous avez une » grande prédilection pour les *Roscius enfans*, je vous envoie celui-» ci, qui, selon toutes les apparences, sera mûr l'hiver prochain » pour le rôle d'Hamlet ». Nous ne garantissons point cette anecdote, que le *Sincère*, de Berlin, rapporte sans citer son autorité.

Librairie.

M. Cawthorn a imaginé de donner un *petit Théâtre anglais (minor British Theatre)* pour faire suite au grand Théâtre anglais de Bell. Il en a déjà paru plusieurs numéros, dont chacun contient, soit un opéra comique, soit une comédie en trois actes, soit une farce, ornée du portrait d'un acteur ou d'une actrice dans un des rôles principaux. Il y aura cinquante numéros en tout, qui seront délivrés aux souscripteurs, de quinzaine en quinzaine. Le prix est de 12 sols par numéro, édition commune, et de 3 francs, édition in-8°. papier vélin, avec les premières épreuves des gravures.

The Pleasures of Hope, les Plaisirs de l'Espérance, suivi d'autres poëmes, par Th. Campbell; un vol. in-8°. orné de gravures, huitième édition. Prix, 6 schel. ou 7 fr. 40 cent.

HOLLANDE.

Dès l'année 1799 l'Académie d'Utrecht avoit proposé un prix pour le meilleur mémoire en réponse à cette question : *Existe-t-il des maladies des humeurs ?* N'ayant reçu aucune réponse satisfaisante, l'Académie remit la question au concours en 1802, avec un prix double. Jusqu'ici cependant les savans médecins hollandais, membres consultans de cette Académie, n'avoient jugé aucun mémoire digne de la couronne. Ce n'est qu'à la fin de l'année 1805 qu'elle a été décernée avec une médaille de soixante ducats au célèbre docteur Marcard, médecin du duc d'Oldenbourg, et auteur de plusieurs bons ouvrages.

SUISSE.

rel institut de Berne commence à s'établir sous les plus
uspices. Il embrasse tout le corps de l'instruction pu-
uis l'âge de six ans jusqu'à celui de vingt, et conduit les
r un développement graduel, jusqu'à l'époque destinée au
. état analogue à leur goût et à leurs ressources. Les heures
ion sont mises à profit comme celles du travail. Il n'y a
rcices, ou gymnastique ou mécanique, auquel on ne trouve
s de se former.
itut est divisé en deux sections. La première pour les élèves
jusqu'à seize, comprend une école élémentaire, une école
de plusieurs classes et un gymnase. Pour l'usage de ceux qui
aux métiers, aux arts, au commerce, il existe une ins-
articulière adaptée à leurs besoins. A l'âge de seize ans,
passent de cette classe à leur destination ultérieure, tandis
tres entrent à l'académie. La religion, les langues alle-
ançaise, latine, grecque, l'arithmétique, la géométrie,
la géographie, l'écriture, le dessin, la musique, une
ace générale des arts, la technologie, voilà quels sont les
t cette première section s'occupe.
nde division, ou l'académie proprement dite, est encore
en deux sections. La première comprend, outre l'étude
es mortes et vivantes, la littérature ancienne et moderne,
politique et naturelle, les mathématiques pure et appli-
hysique, la chimie, et enfin la philosophie. — Après deux
tudes préparatoires, on passe, selon la destination parti-
laquelle on veut se vouer, ou à la jurisprudence qui est
par trois professeurs, ou à la médecine et à la chirurgie,
ielles il y en a quatre; ou enfin à la théologie, distribuée
s docteurs.
blissement est environné de tous les établissemens subsi-
i peuvent en augmenter l'utilité, tels que la bibliothèque,
ts de physique et d'histoire naturelle, d'antiquités, le
anique, l'école de natation, le théâtre anatomique, le ma-
e salle de danse et d'escrime, etc. Il est doté d'ailleurs de
fisans pour le soulagement des écoliers et des étudians in-
et pour l'encouragement du talent et du mérite.
onner une idée du succès de cette nouvelle académie, il
ut-être d'observer que les anciennes écoles étoient tombées
le n'avoir plus que quarante et quelques écoliers; que l'aca-

démie étoit plus déserte encore, et qu'aujourd'hui, c'est-à-dire, deux mois après leur établissement, on compte déjà dans les nouvelles écoles deux cent quatre-vingt-dix élèves et à l'académie quatre-vingt. Ce seroit peu connoître l'esprit des Suisses et surtout celui des Bernois que d'attribuer des progrès si rapides à l'attrait de la nouveauté; on les doit uniquement au zèle, aux lumières, à l'activité des trois curateurs de l'académie, à la confiance que doit inspirer une organisation également ferme et libérale, une surveillance qui s'étend à tous les devoirs et à toutes les habitudes de la vie, depuis les principes les plus importans de la morale, jusqu'aux plus simples usages de la décence et de la propreté. (*Publiciste*).

ITALIE.

Un officier invalide de l'Italie supérieure annonça, il y a quelques années, au public qu'après de longues recherches, il avoit enfin découvert l'art de voler. Au moyen d'une machine composée de quatre roues et de quatre ailes, il étoit parvenu à s'élever lui-même jusqu'au plafond de sa chambre; mais avant de communiquer le secret de sa découverte, il vouloit être rassuré sur les suites fâcheuses que sa publicité pourroit avoir. Il craignoit, 1°. que la sûreté des personnes et des propriétés ne fût détruite; 2°. que tous les systêmes de guerre connus jusqu'ici ne devinssent inutiles; 3°. que toutes nos institutions politiques ne fussent renversées; et 4°. enfin que l'état social lui-même ne fût compromis. L'honnête officier posa en conséquence dans son *prospectus* trois questions relatives à ses craintes et en demanda la solution satisfaisante comme condition nécessaire de la publication de son secret. On n'a plus entendu parler de lui depuis cette annonce, soit que par amour pour l'humanité il ait renoncé à la gloire de sa découverte, soit qu'il ait eu le malheur de se rompre le col.

Le célèbre vase antique de marbre de Paros qui servoit de baptistère à la cathédrale de Gaete, a été transporté au Musée royal de Naples. L'inscription qu'il porte prouve qu'il est l'ouvrage du célèbre sculpteur athénien Salpion. Il présente huit figures en relief; le sujet est Bacchus enfant remis par Mercure à une nymphe chargée de son éducation. Il a, sans le piedestal, trois palmes et onze pouces de hauteur, et un peu plus de trois palmes de circonférence.

On prétend que l'inoculation de la vaccine est en usage depuis long-temps à *Borgo S. Sepolcro*, en Toscane.

On a enfin publié à Palerme les deux premiers volumes des *Considérations sur l'Histoire de Sicile depuis les Normands jusqu'à nos jours*, par le savant chanoine *Rosario Gregorio*. C'est une véritable histoire civile de cette île célèbre, fort bien écrite, sans déclamation et sans pédantisme. Les deux premiers volumes s'étendent jusqu'au gouvernement de l'impératrice Constance.

On annonce à Gênes une traduction d'Horace par le professeur Celestino Masuno; ce sera la quarante-septième en langue italienne.

FRANCE.

Institut national.

La classe de la langue et de la littérature françaises a tenu, le 2 janvier, sa séance publique annuelle pour la distribution des prix de poésie et d'éloquence, sous la présidence de M. Arnault.

La première lecture a été celle d'un exposé fait par M. Suard, secrétaire perpétuel, des motifs et des vues de l'Académie, dans les décisions qu'elle a portées sur les ouvrages présentés au concours. Le prix d'éloquence, dont le sujet étoit le *Tableau littéraire de la France dans le dix-huitième siècle*, n'ayant point été décerné, M. Suard a fait connoître dans quel esprit et dans quelles bornes l'Académie désire que ce sujet soit traité par les écrivains qui voudroient de nouveau concourir pour le prix remis à l'année prochaine. Cet exposé plein d'observations sages et lumineuses devoit naturellement être publié en entier par la voie de l'impression, et il l'a été en effet dans le *Moniteur*.

A cette lecture a succédé celle de la pièce de poésie qui a remporté le prix. Des trois sujets proposés par l'Académie, celui de l'*Indépendance de l'homme de lettres* a le mieux inspiré les concurrens. Le discours de M. Millevoye, après avoir réuni les suffrages de ses juges, ainsi que nous l'annonçâmes dans le temps, a aussi emporté ceux du public assemblé pour l'entendre; la lecture en a été souvent interrompue par de vives acclamations.

M. François (de Neufchâteau) a lu ensuite deux fragmens de la pièce sur le même sujet, qui a obtenu l'*accessit*. Ils ont été fort

applaudis, et l'intérêt qu'ils inspirent augmentoit encore lorsqu'on se rappeloit que l'auteur, M. Victorin Fabre, n'a pas encore vingt ans.

L'Eloge de M. l'avocat-général Séguier, l'un des quarante de l'ancienne Académie, par M. Portalis, a été lu par M. Fontanes. Ce discours a fait beaucoup de sensation et a fourni bien des articles à nos différens journaux; nous en dirons peu de chose. M. Séguier étoit plutôt magistrat qu'académicien. Son éloge appartenoit plus à la politique, à la législation, à la jurisprudence qu'à la littérature, et c'est dans celle-ci que nous aimons à nous renfermer. Nous nous bornerons à deux observations que nous croyons incontestables. Avec le talent de M. Portalis, on ne peut guère faire un ouvrage ennuyeux : Un discours purement académique, dont la lecture publique dure plus d'une demi-heure, doit presque nécessairement fatiguer les auditeurs.

L'Académie a proposé au concours pour l'année 1806, les prix suivans : Un prix de poésie pour une pièce de vers dont le sujet sera *le Voyageur*; le genre du poëme est au choix des auteurs; un prix d'éloquence dont le sujet, remis de l'année dernière, est le *Tableau littéraire de la France dans le dix-huitième siècle.*

Spectacles.

Théâtre de l'Opéra-Comique.

Les Surprises, ou l'*Etourdi en voyage*, opéra-comique en un acte.

Des surprises et des méprises fondées sur un même nom commun à trois personnages et sur beaucoup d'invraisemblances, voilà ce qui fait le fonds de cette pièce : il auroit fallu un grand mérite dans les détails et dans le dialogue pour racheter des défauts si essentiels; aussi l'ouvrage a-t-il essuyé une chute complète. Les auteurs n'ont même pas été demandés. On doit plaindre celui de la musique, si, comme des connoisseurs l'assurent, sa composition étoit agréable et légère. On a souvent occasion à ce théâtre d'appliquer ce passage d'Horace:

Sæpe Diespiter..... Scelesto addidit integrum;

c'est pour cela que l'ami de Mécène ne vouloit pas coucher sous un même toit avec un sacrilége; un musicien habile ne devroit pas davantage paroître sur le théâtre avec un poëte maladroit.

Les *Deux aveugles de Tolède*, opéra en un acte de MM. Marsollier et Méhul.

M. Marsolier, qui jusqu'ici a brillé principalement dans le genre gracieux et sentimental, a voulu sans doute faire preuve dans ce nouvel ouvrage d'une autre espèce de talent. Deux aveugles, dont l'un veut donner sa fille en mariage à l'autre, et qui sont traversés par un jeune homme très-clairvoyant et de plus aimé de la jeune fille, ne promettoient pas beaucoup d'intérêt à l'auteur qui a choisi ou imaginé cette intrigue. Il y a vu peut-être une source de comique et de gaieté; mais ce comique a paru d'un genre trop bas à ce théâtre, et les spectateurs y ont sifflé ce qui les auroit fait rire au théâtre Montansier ou sur les Boulevards. Nous n'entrerons point dans les détails de cette pièce. Le dénouement se devine sans qu'on le dise, et quant aux situations elles ne sont ni assez neuves, ni assez comiques pour nous engager à les décrire. Cependant, malgré les sifflets adressés aux paroles, la musique a soutenu l'ouvrage; et si dans les *Surprises* le poëte a perdu le musicien, ici le musicien a sauvé le poëte. On a reconnu le talent distingué de M. Méhul dans l'ouverture, dans le duo des aveugles, dans un quintetto très-fort d'harmonie et dans un air délicieux chanté par l'amant. Des censeurs sévères n'ont pourtant point été désarmés par toutes ces richesses musicales; ils veulent absolument que l'Opéra-Comique réunisse les deux mérites, souvent ennemis, du poëte et du musicien. Nous serons de leur avis tant qu'on ne nous donnera à ce théâtre que de la musique médiocre; mais que M. Méhul nous fasse encore un *Irato* ou *des Aveugles de Tolède*, et nous nous soucierons fort peu des paroles qu'il jugera à propos d'employer.

Théâtre Louvois.

Augustine, comédie en trois actes, en prose, — *Augustine* est un drame composé sur un roman. Il possède tous les vices du mauvais roman, événemens bizarres, caractères mal nuancés, sensibilité factice, développemens longs et traînans, et il ne renferme aucune des qualités du bon drame, qui doivent être le naturel, l'intérêt vif et gradué, le contraste des passions et la simplicité de l'action. Nous n'en dirons pas davantage de cette pièce, dont le style est bien loin de pouvoir racheter les défauts.

Le Capitaine la Roche, comédie en un acte, en prose.

Il nous suffira d'avoir transcrit le titre de cette comédie; car bien peu de personnes à Paris en ont su davantage; elle est tombée complètement à la première représentation, et l'on sait qu'au Théâtre Louvois la première représentation d'une pièce en un acte n'attire pas beaucoup de spectateurs.

Théâtre du Vaudeville.

Le Jeune Peintre.—Un jeune peintre s'avise, on ne sait pourquoi, d'éprouver une jeune personne qu'il aime et dont il est aimé. Absent depuis plusieurs années, il fait courir le bruit de sa mort, et revient aux lieux qu'habite son amante. Comment y revient-il ? C'est toujours un jeune peintre. Mais il avoit les cheveux à la Titus, et il revient *poudré;* il se nommoit Prosper, et il se fait appeler Florville. Sous ce déguisement il se croit masqué jusqu'aux dents. Mais la jeune personne est frappée de la ressemblance. M. Prosper jouit de son embarras et se plaît à tourmenter sans raison une pauvre fille bien amoureuse et bien fidèle. A quoi bon ? L'on n'en sait rien. Ce jeune artiste, qui a composé des tableaux excellens, se plaît aussi à s'amuser de l'ignorance de quelques faux connoisseurs qui méprisent le talent supérieur d'un peintre modeste qui a été son maître. Il offre donc à l'admiration de ces connoisseurs les tableaux de ce maître comme étant composés par lui, Prosper. On les trouve superbes, excellens, et il en rend toute la gloire à qui elle appartient, à la grande honte des détracteurs du mérite modeste.

Principal et accessoire, tout est mesquin dans ce tableau du *Jeune Peintre*. Aussi n'a-t-il vécu qu'une heure, si l'on appelle *vivre* traîner lentement et péniblement dans le tumulte et l'ennui sa chétive existence.

Isaure, vaudeville en un acte, par M. Maurice.

Isaure, jeune veuve, a reçu une promesse de mariage de Valcour, jeune militaire qu'elle aime, maïs qui est obligé de partir pour l'armée, d'où l'on apprend la nouvelle de sa mort. Isaure, pour se consoler, se prépare à épouser Dormeuil, pour qui elle a au moins beaucoup d'estime, lorsque Valcour arrive de la guerre fort bien portant, et amenant avec lui une Italienne nommée Thérésia, à laquelle il veut s'unir. Isaure en est instruite par Thérésia elle-même. Afin de punir Valcour de son inconstance, elle feint de vouloir le contraindre à remplir ses engagemens. Valcour s'y résigne; mais il se trouve que le contrat qu'on lui a fait signer l'unit à Thérésia et non à Isaure, qui épouse l'estimable Dormeuil.

On a trouvé dans cet ouvrage moins de gaieté et plus de musique que le Vaudeville n'a coutume d'en comporter; mais il a mérité son succès par une intrigue agréable, par des scènes bien enchaînées, par un dialogue facile et des couplets élégamment écrits.

Librairie.

L'Art de connoître les hommes par la physionomie, par Gaspard Lavater; nouvelle édition, corrigée et disposée dans un ordre plus méthodique; précédée d'une notice historique sur l'auteur, etc.; avec 500 gravures, exécutées sous l'inspection de M. Vincent, peintre, membre de l'institut; 24 livraisons. La première a déjà paru le 12 de ce mois, et les 23 autres de quinze en quinze jours. L'ouvrage formera 8 vol. in-8°. d'environ 2500 pages de texte, et 6 vol. in-4°. avec 500 gravures et vignettes. Ces 24 livraisons seront irrévocablement terminées dans un an. Prix de chaque livraison, pour l'in-8°. grand raisin fin, 6 fr.; même format, papier vélin double, satiné, fig. avant la lettre, 12 fr.; l'in-4°., papier grand raisin double, 12 fr.; même format, vélin double, satiné, figure avant la lettre, 24 fr. On devra payer chaque livraison à mesure qu'on les retirera. On paiera 50 cent. de plus pour les recevoir franc de port dans les départemens. La liste des souscriptions sera imprimée. On souscrit à Paris, au bureau de L. Prudhomme, l'un des éditeurs, rue des Marais, n°. 18; Levrault, Schoell et compagnie, rue de Seine, n°. 12; et Debray, rue Saint-Honoré, vis-à-vis celle du Coq.

L'Indépendance de l'Homme de Lettres, discours en vers qui a remporté le prix décerné par l'institut national, classe de la langue et de la littérature françaises, dans sa séance publique du 2 janvier 1806; par Charles Millevoye. Prix, l'in-8°., 90 cent., et l'in-4o., 1 fr. 20 cent.; papier vélin, grand in-4°., 1 fr. 80 cent. A Paris, chez Léopold Collin.

Théâtre et Poésies fugitives de M. Collin-d'Harleville, membre de l'institut et de la légion d'honneur, 4 vol. in-8°. Prix, papier ordinaire, 15 fr.; papier vélin, 30 fr. A Paris, chez Duminil-Lesueur.

Eloge d'Antoine-Louis Séguier, avocat-général au parlement de Paris, l'un des quarante de la ci-devant Académie française, prononcé à une séance publique de la deuxième classe de l'institut, le 2 janvier 1802, par Jean-Etienne-Marie Portalis, ministre des cultes, grand-officier de la légion d'honneur, membre de la classe de la langue et de la littérature françaises de l'institut; brochure in-8°. Prix, 1 fr., et 1 fr. 25 cent. franc de port. A Paris, à la librairie stéréotype de Nicolle et compagnie.

L'Imagination, poëme en huit chants, par J. Delille, acc de notes historiques et littéraires; deux volumes. Prix, in- pier fin grand raisin, 2 figures, 7 fr.; vélin superfin, br. er 4 fig., 16 fr.; le même, sat. et cart., 4 fig. avant la lettı — In-8°. papier fin grand raisin, 2 fig., 12 fr.; vélin supe en cart., 2 fig., 28 fr.; le même, sat. et cart., 6 fig. ava tre, 36 fr. — In-4°. papier commun jésus, sans figure, 30 f superfin grand jésus, br. en cart. 2 fig., 120 fr.; le mêm et cart., 4 fig. avant la lettre, 150 fr. Pour recevoir franc par la poste, on doit ajouter 50 c. par vol. in-18; 1 fr. in 12; 1 fr. 50 c. par vol. in-8°., et 3 fr. par vol. in-4°. A chez Giguet et Michaud. La mise en vente est annoncée pou de mars prochain.

Les Révolutions de Portugal, par Vertot; suivies de la *tion des Espagnols contre Venise*, par Saint-Réal; adop le gouvernement pour la deuxième classe des lycées et écol daires : nouvelle édition, publiée d'après les éditions les p rectes, par un professeur; 1 vol. in-12. Prix, 2 fr., et 2 fr. franc de port; cartonné, 2 fr. 25 cent. A Paris, chez Den imprimeur-libraire; et Hénée, imprimeur-libraire. — C'est s mande de plusieurs chefs de lycées et écoles secondaires, q publié ces deux ouvrages dans un seul volume. Cette réun sente un double avantage, de l'économie pour les lycées, l'élève l'agrément de voir, pour ainsi dire, d'un même co deux chefs-d'œuvres de l'histoire moderne.

Mémoires secrets sur le règne de Louis XIV, la régen règne de Louis XV, par M. Duclos, de l'Académie françai toriographe de France, etc.; quatrième édition; 2 volume de 900 pages, imprimés sur caractère de cicéro neuf, carré d'Auvergne. Prix, 9 fr. brochés, et 11 fr. 50 cen de port.

L'Indispensable, journal de poche à l'usage des deux sex trième année, avec cette épigraphe : *Un peu de tout.* 1806. A chez A. G. Debray.

Dictionnaire de la cour et de la ville, avec cette épigraphe *nui labor, at tenuis non gloria.* 1806. 1 vol. in-24. A Pari A. G. Debray.

RÉFLEXIONS (1)

SUR L'ÉTAT PRÉSENT

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES.

EST une grande question parmi les philosophes
aux, que de savoir comment les hommes vi-
nt entre eux dans l'état qu'on appelle *de*
e nature, avant l'institution des sociétés et
lois, s'ils y seroient en état de paix ou en état
guerre; on a disserté à perte de vue sur cette
stion, comme sur toutes celles où l'on peut
tenir à volonté le pour et le contre, sans
inte d'être démenti par l'expérience; et l'on
t apprendre, dans toutes ces dissertations, ce
on apprend d'ordinaire dans toutes les discus-
s métaphysiques, à peu près rien.

l y avoit, ce me semble, un moyen plus court
lécider la question: c'étoit d'examiner la ma-
re dont les gens de lettres ont vécu entre eux
s tous les siècles; car ils sont, les uns par rap-
t aux autres, à peu près dans cet état de pure
ure dont on parle sans le connoître. Ils se dis-
tent la gloire, comme les hommes sans gou-

(1) Ces réflexions étoient destinées à être lues dans une assemblée
lique de l'Académie française, plusieurs années avant la révolu-
. Des circonstances particulières ont empêché de les lire et de
publier dans le temps.

vernement et sans lois, se seroient disputé le gland.

Mais dans la société, personne n'a le droit de vivre au préjudice des autres. Les lois ont donc réglé, tant bien que mal, la distribution du gland entre les hommes, ou de ce qui en tient la place. Au contraire, dans la société la mieux policée, on peut vivre très-bien sans gloire, et souvent on n'en vit pas plus malheureux. Les législateurs ont donc laissé cette fumée à la dispute de ceux qui en seront avides. La gloire littéraire est le bien du premier occupant; son sceptre est à celui qui l'envahit ou qui a l'art de se le faire donner. Promené de main en main, et divisé sans cesse, il est le prix du plus fort ou du plus adroit; mais, pour l'ordinaire, le plus adroit n'en jouit qu'un temps; il revient au plus fort et lui demeure.

C'est dans la vue d'obtenir ce sceptre, ou d'en arracher du moins quelques fleurons, que les gens de lettres écrivent et cabalent, qu'ils louent et qu'ils déchirent; quelques-uns à la vérité protestent qu'ils méprisent la gloire en la désirant beaucoup; mais personne n'est la dupe de cette protestation, qui ne les empêche pas d'obtenir la gloire, s'ils la méritent en la dédaignant, et qui les rend seulement un peu plus ridicules, s'ils la dédaignent sans la mériter.

Comme chaque pays a plus besoin de laboureurs et de soldats que de gens de lettres, ceux-ci n'ont proprement dans la société qu'un état pré-

; ils n'y sont qu'un ornement ; mais ils en
le premier. Cette gloire, cette réputation si
ée, si recherchée, est non-seulement le pa-
ine propre de leur état, mais les autres états
leur part à ce patrimoine que de l'aveu des
le lettres ; c'est par leur moyen que le guer-
le magistrat, le souverain même reçoivent
tion d'encens ou de fumée qui doit leur re-
.

emploi flatteur et dangereux d'être les dis-
teurs de la renommée, qui vient pour ainsi
prendre leurs ordres, les fait tout à la fois
r et craindre, haïr et ménager, par les autres
qui se croient ou plus importans ou plus né-
ires.

comment les gens de lettres ne seroient-ils
objet de la jalousie et de la haine de tous ceux
le le sont pas ? Leur état les rend indépen-
, s'ils ont l'esprit assez bien fait et l'âme assez
pour vouloir l'être ; les autres états, au con-
, pour peu qu'ils désirent ou qu'ils crai-
de faire parler d'eux, dépendent des gens
tres pour voir célébrer leurs talens, pallier
médiocrité ou ménager leurs sottises : or, on
le jamais ceux dont on dépend ; et tel caresse
ns de lettres pour être loué, qui les étouffe-
s'il en étoit le maître.

illeurs (car il seroit inutile de se le dissimu-
a distinction qui vient des talens de l'esprit,
qu'elle ne soit pas celle qui obtienne dans la

société les plus grands honneurs, les plus grands respects, les plus grands biens, les plus grandes places, est néanmoins celle dont les hommes sont au fond les plus flattés. On a beau se trouver dans une grande place, être entouré de complaisans, de valets, d'adulateurs, voir une foule de dos se courber quand on paroît ou quand on passe; on a le ver rongeur de sa nullité intrinsèque, et on se dit au-dedans de soi-même : tel homme éclairé qui n'attend et ne craint rien de moi, me salue, me juge et me méprise. C'est bien pis, quand on n'a d'existence extérieure ni par sa naissance, ni par sa place, mais seulement par ses richesses. On a tout à la fois de l'humeur et contre les gens en place dont on est dédaigné, et contre les gens d'esprit dont on reçoit des ridicules; on n'ose se venger des gens en place; on prend donc sa revanche sur les gens d'esprit; et je crois avoir remarqué qu'en général et avec quelques exceptions, les gens riches sont ceux qui haïssent le plus les gens de lettres, quoique le plus souvent les gens de lettres ne leur fassent pas l'honneur de s'en appercevoir.

C'est bien pis encore, quand on veut jouer ce qu'on n'est pas, quand on est hypocrite dans quelque genre que ce puisse être; car il y a des hypocrites dans tous les genres, des hypocrites de vertu, d'honneur, de religion et de zèle. On dit alors au fond de son cœur : Socrate me voit et n'est pas ma dupe; il faut donc persécuter

Socrate. Voilà bien plus de raisons qu'il n'en faut pour humilier, pour mortifier, pour avilir, si l'on peut, les gens de lettres dans un grand royaume, où tout le monde veut avoir de l'esprit, et où il y a bien plus de prétentions que de titres. Mais comment s'y prendre pour empêcher ceux qui ont des titres de les produire trop haut, et de faire disparoître les prétentions ?

Rien de plus simple : c'est de les armer les uns contre les autres, de les détruire par leurs propres mains, d'exciter ceux qui ne savent faire que des satires (et qui est-ce qui n'en sait pas faire quand il veut ?) contre ceux qui ne veulent faire que de bons ouvrages ; de faire harceler les troupes réglées par des Pandours ; d'animer, en un mot (si l'on peut parler ainsi), la *chambre basse* de la littérature contre la *chambre haute*. Cette attaque ne peut manquer de produire un très-bon effet ; car ou la chambre haute entrera en lice et elle s'avilira, ou elle se laissera traiter avec insulte, et elle aura l'air de céder. Or, dans les deux cas, quel triomphe plus flatteur ?

Parmi les ennemis secrets des gens de lettres, on doit compter surtout une classe particulière d'amphibies qui voudroient être gens de lettres et gens du monde, et qu'on appelle *hommes de goût*; c'est parmi nous une espèce d'état ; nous

avons des gens de goût consultans qui ne sont rien autre chose, comme nous avons des gens de loi consultans; la comparaison est d'autant plus juste que le public casse souvent les décisions des gens de goût, comme les tribunaux les consultations des gens de loi.

Ces gens de goût donc, ces gens de goût *tout court* qui jugent les productions des autres, et qui, de peur d'être jugés, se gardent bien de rien produire, sont les plus grands ennemis des écrivains estimables, qui ne daignent ni les consulter, ni les applaudir; mais, parmi les gens de lettres, il est surtout une classe qui réunit contre elle *les gens de goût*, les gens importans et les gens riches; c'est la classe pernicieuse, la classe maudite des philosophes, qui croient qu'on peut être bon Français sans faire sa cour, bon citoyen sans encenser les préjugés de sa nation, bon chrétien sans persécuter personne, faire plus de cas d'un homme de lettres vertueux sans crédit que d'un homme à crédit sans principes; croire que les étrangers ne nous sont pas inférieurs en tout, et préférer, par exemple, avec toute l'Europe la comédie française à la musique française; toutes ces façons de penser sont, auprès de bien des gens, un crime impardonnable. Ce qui les choque surtout, c'est, disent-ils, le ton que les philosophes prennent, le ton dogmatique, le ton de maître qui révolte. J'avoue que ceux d'entre eux à qui on peut repro

cher ce défaut, auroient mieux fait de ne le pas mériter. Quand on est forcé de blesser par les choses, on a tort de blesser encore par le ton, dont on est toujours le maître. La vérité ne sauroit être trop modeste ; c'est déjà bien assez que d'être la vérité ; mais enfin, cette vérité qu'on craint, cette vérité qu'on hait et qu'on insulte, est si précieuse et si rare qu'il seroit juste, ce me semble, de pardonner un peu d'enthousiasme à ceux qui la disent. Quand on écrit, et qu'on ne veut pas être un écrivain éphémère, l'essentiel est d'avoir raison ; la forme en soi est assez indifférente ; elle fait à la vérité quelque chose pour l'instant présent, pour la génération qui passe, mais rien pour celle qui suivra, encore moins pour la postérité ; si le ton dogmatique, celui qui annonce comment la vérité est, choque nos juges délicats, en ce cas ils feront bien de ne point ouvrir les livres de géométrie ; ils n'en trouveront point de plus insolens.

Mais, dit-on, ces philosophes méprisent le public et l'insultent en face ; ils lui déclarent qu'ils font peu de cas de son suffrage. Je suis bien éloigné de les justifier ; d'autant plus qu'en disant au public qu'ils le méprisent, ils ne disent pas la vérité ; mais les persécuter pour cela, c'est ressembler à un juge qui feroit perdre la cause à un plaideur impoli : aussi remarque-t-on que le public, le vrai public, le

public qui n'est pas peuple, est bien peu affecté de cette mauvaise humeur ; il rit des injures et rend justice au talent ; et en effet, châque lecteur fait une si petite partie du public, que la portion d'injures qui lui revient l'effleure à peine. Il y a cent à parier contre un que ceux qui s'en offensent sont précisément ceux qui les méritent, et, en ce cas, il n'y a pas grand mal qu'ils s'en offensent.

Les philosophes, ajoute-t-on, font une secte, une association, une ligue offensive et défensive, et les attroupemens sont défendus.

On sait ce que répondoit Pascal à ceux qui l'accusoient d'hérésie : *quand m'a-t-on vu au prêche?* Nous répondrons de même : quand a-t-on vu attroupés ceux qu'on appelle philosophes? ont-ils des temps et des lieux d'assemblée? La plupart se connoissent à peine ; chacun a ses opinions, qu'il ne donneroit pas pour celles de ses voisins ; et, si on a quelque chose à leur reprocher, ce n'est assurément pas l'excès d'uniformité dans leurs systèmes ni d'union entre leurs personnes.

On accuse encore les philosophes d'être ennemis de l'autorité. Ce reproche est plus grave, et mérite qu'on y réponde sur le même ton. Les philosophes respectent l'autorité dans le monarque chéri qui en est revêtu, et dont ils connoissent le caractère doux et bienfaisant ; ils la

respecteroient même dans ceux à qui il pourroit la confier et qui en abuseroient ; et que gagneroient-ils à s'élever contre elle ? qui les garantiroit de l'oppression ? qui s'intéresseroit à leur faveur ? Mille voix s'éleveroient pour les opprimer et pas une pour les défendre. Quels priviléges ont-ils que celui d'obéir et de se taire ? quelle prérogative qui puisse leur servir de prétexte pour les dispenser d'être soumis ?

Si on les persécutoit, ils se plaindroient tout au plus, et ce n'est pas se révolter que de se plaindre. Non, non, si l'autorité légitime a reçu quelques atteintes dans ces derniers temps, ce n'est pas de la part des gens de lettres et des philosophes.

Quelqu'un me dira peut-être : Est-ce que vous vous croyez philosophe, pour en prendre si hautement la défense ? A Dieu ne plaise ; il y auroit trop de vanité à se croire digne de ce titre, et trop de péril à vouloir s'en parer ; mais j'ai eu l'avantage de vivre avec la plupart de ceux qu'on appelle de ce nom, et j'ai cru devoir rendre, dans le sanctuaire des lettres, un témoignage public à leurs sentimens et un hommage à leur probité.

Parlons sans déguisement et sans contrainte ; si ceux qu'on appelle philosophes fréquentoient davantage les antichambres, s'ils faisoient leur cour aux femmes qui donnent le ton, s'ils affichoient la persécution et l'intolérance, ils ne se-

la bassesse ; ils respectent qui ils doivent, estiment qui ils peuvent. Voilà leur vér crime.

Mais le véritable malheur des lettres, ce pas d'être méprisées par ceux qui les igno c'est d'être avilies par ceux qui les cultivent. vains qui faites un trafic honteux d'éloges satires, qui déchirez ce que nous avons de leur, qui louez ce que nous avons de plus vais, quel honneur prétendez-vous en recu vous ne faites rien contre la réputation de que vous attaquez, vous faites tout contre la La malignité vous lit un moment, l'équit nonce et vous méprise; ceux même qui caressent, qui vous soutiennent en appar rougissent de l'appui qu'ils vous prêter moindre échec que vous recevez ils vous donnent ; à la première décharge on vc protecteurs retirer leurs troupes ; ils ressen à M. Jourdain ; ils craignent de gâter leur en se mêlant du combat. Que gagnez-vous

Et vous, qui faites honneur aux lettres par votre conduite et par vos talens, vous qui représentez la nation aux yeux des étrangers, vous qui en soutenez la gloire dans ses malheurs, ne vous découragez point par quelques orages passagers; gardez-vous d'avilir par la bassesse de la flatterie, ou par le fiel de la satire, la noblesse de l'état que vous embrassez. Attendez en silence le jugement de l'Europe, plus fort que celui de vos ennemis. Jouissez d'avance de la justice qu'elle vous prépare, soyez unis, aimez-vous même les uns les autres, si cela se peut, aimez votre patrie sans être esclaves, respectez les lois, respectez la vérité, respectez-vous surtout vous-mêmes, et vous serez respectés.

SUR UN POEME ÉPIQUE

PEU CONNU,

L'*ARAUCANA*.

Premier fragment.

On peut reprocher à Voltaire de n'avoir pres que jamais sainement apprécié les littérature étrangères. Pour y réussir il lui eût fallu, tantô plus de connoissances, tantôt plus d'impartialité Il avoit trop d'imagination pour s'occuper d l'étude approfondie des langues modernes. Sou vent il a cherché à déguiser cette ignorance sou un appareil de légèreté dédaigneuse. Plus sou vent sa causticité naturelle, peut-être une sort de jalousie secrète lui a fait trouver du plaisir déprimer les productions d'un sol étranger, pou assurer d'autant mieux la prééminence de cell de sa terre natale et par contre-coup la sienn Milton et Shakespeare, pour cette double raison ont été jugés par lui avec une sévérité excessiv Il se complait bien davantage à épancher so humeur sur leurs fautes contre le goût, qu'à ren dre justice à leur génie. Il n'y a guère, chez l Anglais, que Pope qu'il ait loué à peu près sar restriction. C'est peut-être parce que c'est le seu

poëte de cette nation qu'il pût bien comprendre. Quant aux muses allemandes, ce n'est jamais qu'avec un profond dédain qu'il en parle. Dans ses strophes sur les poëmes épiques, anciens et modernes, la *Messiade* n'est pas même nommée; omission qui ne tenoit sans doute qu'à sa parfaite ignorance de la langue allemande, mais que l'illustre Klopstock ne lui a jamais pardonnée. Il a du moins traité les poëtes portugais avec plus de faveur. Il a daigné citer *le Camoëns* et même admirer son bel épisode sur *le Cap des Tourmentes*. Le poëme de l'*Araucana* (1) a aussi obtenu de Voltaire une mention honorable; mais il se borne à en citer la harangue du vieux Colocolo, et à convenir *qu'il y a du feu dans ses batailles*. Nous croyons qu'il est sorti de la plume un peu sauvage de don Alonzo de Ercilla d'autres morceaux qui auroient mérité son attention.

Nous avouerons que son poëme manque tout à fait de plan, pêche souvent contre le goût, abonde en idées extravagantes, mais nous croyons qu'il offre plus souvent que Voltaire n'en convient, des images, des expressions, des descrip-

---

(1) Don Alonzo de Ercilla y Cuniga, gentilhomme espagnol, avoit été élevé à la cour de Philippe II, et combattit sous ses yeux à la bataille de Saint-Quentin. Entraîné par son ardeur militaire, il passa dans les Indes espagnoles et y soutint une guerre longue et pénible contre une peuplade sauvage du Chili qui s'étoit révoltée contre les Espagnols. Elle habitoit une contrée montueuse, appelée l'*Araucana*; de là le nom qu'il a donné à son poëme.

tions qui portent le caractère d'un génie fier, ardent et vigoureux ; nous en citerons d'autant plus volontiers quelques preuves, que nous croyons que l'*Araucana* n'a jamais été traduit en entier.

Nous commencerons par ce qui suivit immédiatement cette harangue, justement exaltée par Voltaire. Celle du vieux Colocolo, le Nestor des Araucaniens. Elle produisit sur le sauvage auditoire tout l'effet que son auteur s'en étoit promis, et, suivant son conseil, les chefs convinrent que le commandement seroit adjugé à celui d'entre eux qui porteroit le plus long-temps une grosse poutre. Voici comment Ercilla décrit ce singulier défi :

« On apporta donc à l'instant cette pièce de bois. Je n'évaluerai pas sa pesanteur. Il suffira de dire que c'étoit une masse énorme, qu'un bras vulgaire auroit eu beaucoup de peine à ébranler. Paycabi, plus impatient que les autres, s'en saisit; il en charge ses épaules vigoureuses. Il la soutient six heures de suite ; mais à la septième il succombe.

» Après lui Puren la porte pendant la moitié d'un jour; et le vaillant Ongolmo plus long-temps encore. Parlerai-je de Lebopia, dont la constance se lassa avant la cinquième heure. Lemolemo l'emporta sur lui. Pendant sept grandes heures il soutient l'énorme masse. Il marche, il bondit ; il paroît se jouer du poids sous lequel

un autre eût été écrasé. Sa vigueur s'épuise enfin. Elicura se présente à l'épreuve. Il la subit pendant neuf heures. Mais à ce terme, une paille même eût été trop pesante pour lui. Tucapelo renchérit sur tous ceux qui l'avoient précédé. Quatorze heures s'écoulèrent avant qu'il quittât la place. Déjà un bruit, précurseur du triomphe, s'élève en sa faveur ; à ce bruit succède un profond silence à l'aspect de Lincoya.

» Lincoya se dépouille de son manteau. Il découvre ses terribles épaules, soulève la dure et pesante poutre, la pose sur cette base solide. Il marche, il erre çà et là avec agilité. Il semble insulter à son fardeau. D'un soleil à l'autre il le soutient et n'en est pas encore fatigué. La nuit cependant s'avançoit à grands pas. On craint que l'épreuve ne soit interrompue par les ténèbres. Mais Diane, plus brillante qu'à l'ordinaire, se lève et vient lui prêter sa clarté. Les premiers rayons du jour paroissent. Lincoya reste infatigable. Le soleil atteignoit déjà la moitié de sa course, lorsqu'enfin Lincoya succombe sous sa pesante charge et l'entraîne dans sa chute.

» Parmi cette troupe nombreuse, chacun demeure saisi de surprise et d'effroi. Personne n'ose croire que Lincoya puisse trouver un concurrent qui l'emporte sur lui. Tous lui adjugent unanimement la victoire, l'autorité, le commandement, toutes les distinctions auxquelles il a tant de droits.

» Le barbare recevoit ces hommages avec une orgueilleuse audace. Il s'enivroit d'un triomphe qu'aucun rival sembloit ne pouvoir lui contester, lorsqu'on voit arriver au lieu de l'assemblée, sans suite, sans appareil, le brave Caupolican. Privé par la nature de l'usage d'un de ses yeux, dont la couleur ressembloit à un grenat de fine espèce, il rachetoit cette difformité par sa force et son courage. Sa stature étoit haute, son extérieur imposant et austère; ami de la justice, il en étoit un rigide observateur : adroit, vigoureux et léger, sage, plein d'astuce, de sagacité et de fermeté, il savoit se contenir dans les situations imprévues.

» On l'accueille avec une apparence de franchise. On lui raconte en détail tout ce qui vient de se passer. Quelques-uns, plus sincères que le grand nombre, lui proposent d'entrer en lice. Il accepte; mais comme Phœbus s'étoit déjà plongé dans le vaste Océan, on convient que l'épreuve de Caupolican sera différée jusqu'au retour de la lumière. La nuit se passe en grands débats, dont sa présence inopinée étoit la cause. Les uns se rangent du côté de Lincoya; d'autres se prononcent d'avance pour le nouveau concurrent. On établit des paris pour et contre. Quelques-uns, encore incertains, se tournoient vers l'Orient, pour voir si le char de Phœbus alloit bientôt paroître.

» Déjà l'Aurore, au teint de rose, commençoit

les nuages, réveilloit les gens de la cam-
les appeloit aux travaux. Déjà elle ren-
plaines flétries leur fraîcheur et leurs
, et sa lumière éclairoit la vallée lorsque
an s'y présenta.
ı air dédaigneux et confiant, il saisit le
ır et noueux, comme si c'eût été une
légère; il le pose sur sa robuste épaule.
tateurs restent stupéfaits à l'aspect de ses
; nerveux. Lincoya pâlit et commence
de son triomphe. La démarche du bar-
d'abord lente et mesurée; et cependant
poursuivoit rapidement son cours. Il
la longueur des ombres; mais Caupoli-
diminue rien de sa constance. Déjà Phœ-
rochoit de l'occident sans voir en lui la
ɜ altération. Les étoiles paroissent, et Cau-
n'est pas encore fatigué. La lune échappe
sile ténébreux, humide et froid, pour
à la fête, et dissipe le voile sombre qui
t les plaines et les bois. Caupolican per-
semble même que sa force et son courage
ıvellent. A le voir se mouvoir, on le croi-
re de tout fardeau. L'épouse de Titon
ɔit déjà entre deux collines, et secouoit
londe chevelure cette fraîche rosée qui
rerdir et rafraîchit les prairies émaillées,
t les gouttes restent enchâssées dans les
comme on voit des perles semées au milieu
res précieuses. Le char de Phaëton s'élance

hors de la mer par sa route accoutumée. A l'aspect du soleil, les monts se dépouillent de leurs ombres, et cependant notre valeureux athlète soutient toujours l'énorme poids, et se meut légèrement d'un endroit à l'autre ; et l'ombre revenoit couvrir la terre une seconde fois, lorsqu'il marchoit encore à grands pas. La lune refusa long-temps sa clarté secourable; enfin elle paroît, mais trouble, enflammée, et ne laissant appercevoir qu'une foible lumière. Elle s'arrête plus belle, au milieu de son cours, pour admirer l'étrange défi, et se plonge dans l'hémisphère arctique, en laissant le champion encore plein d'ardeur.

» Il continue à soutenir la lourde masse, sans paroître altéré ni inquiet; sa valeur triomphe de sa fatigue, et sa force s'augmente en s'exerçant. Apollon avoit déjà déployé ses rayons à la suite de sa sœur, lorsque le fils de Léocan porte encore sur son front la même fermeté et la même constance. Le soleil régnoit de nouveau sur l'horison, quand Caupolican débarrasse enfin ses épaules de l'énorme poids. Il ne le dépose pas, il le lance loin de lui, et fait, en le lançant, un saut considérable, pour prouver que ses forces ne sont pas épuisées. Le peuple, d'une voix unanime, le proclame et s'écrie : *c'est sur ses solides épaules que nous déposons le poids dont nous nous chargerions en vain nous-mêmes* ».

Quoiqu'il y ait un peu de monotonie dans ce

au, n'y voit-on pas régner d'un bout à
: une énergie soutenue qui annonce un
ıu plus vigoureux sans doute que délicat,
[ui laisse une impression d'étonnement à la-
: on se complaît ?

retrouve les mêmes couleurs et la même
e dans la description de ses batailles, et sur-
ans la peinture de ses héros. Comme ceux
ıère et de l'Arioste, ce sont des phéno-
ȝ de force et de courage. Ceux d'Ercilla ont
un excès d'arrogance et de témérité persé-
tè qu'on ne retrouve pas autre part. Quand
s les a fait connoître, vous n'entendez plus
ɪncer leur nom sans un certain frémisse-
, avant-coureur des menaces qu'ils vont
:, et du sang qu'ils vont répandre. Voici
[ues autres passages qui prouveront que,
é ses bizarreries, malgré le désordre de son
et celui de ses idées, Ercilla est vraiment
re. Il parle d'une marche forcée pendant
lle les Araucaniens éprouvent toutes sortes
lamités. La disette entre autres fut si grande
le y causa parmi eux d'horribles excès.
freuse nécessité! s'écrie-t-il, ils dévorent la
air de leurs semblables. Le frère, dans sa
ȝe parricide, se nourrit du sang de son
opre frère. Plus d'une mère engloutit le
écieux fruit de ses entrailles dans ce même
n qui lui avoit donné l'être; mais enfin ils
rivent à la vallée de Puren. Là, déposant

» leurs armes, ils cèdent aux rigueurs de la sai-
» son, lorsque l'hiver, frappant la terre de son
» sceptre de glace, suspend pour quelque temps
» les horreurs de la guerre. Les troupes se dis-
» persent; elles abandonnent les camps et se
» réfugient dans les villes. L'humanité respire
» enfin des ravages que leurs mains ont exercés.
» La terre se couvre de frimats et de brouillards
» épais; mais quand le soleil fait reparoître, dans
» le signe du scorpion, son char enflammé, que
» les montagnes secouent, de leurs cîmes orgueil-
» leuses, la neige qui les couronne pour se revê-
» tir de verdure, alors le bouillant dieu des com-
» bats roule son char avec un fracas horrible;
» et, enflammé d'une ardeur belliqueuse, il part
» pour le pays des Araucaniens tout prêts à le
» recevoir; la terre tremble sous les pas des
» coursiers fougueux dont il presse la marche,
» et, tenant d'une main le fer homicide et san-
» glant, de l'autre il frappe son bouclier. Le
» courage des guerriers se ranime à ce signal. Des
» contrées éloignées on voit accourir cette nuée
» d'étrangers pour qui la gloire des armes est
» pleine d'appas. On retrempe, on aiguise le
» fer des glaives; l'arc vigoureux s'arme d'une
» corde plus élastique; on augmente la pesanteur
» des massues, et le frêne offre son bois solide
» pour renouveler les lances, etc. ».

Dans un second fragment, nous espérons ache-
ver de justifier l'opinion que nous nous sommes

formée d'un poëte espagnol qui mériteroit d'être plus connu.

LETTRES

ÉCRITES D'ANGLETERRE

au mois de juin et juillet 1768.

Londres, 22 juillet.

Qui court beaucoup écrit peu, Madame, c'est mon excuse envers vous. Je devois vous écrire le 7 de ce mois ; un voyage m'en a empêché. Je viens de faire une tournée dans quelques comtés d'Angleterre, et réponds en arrivant à votre jolie petite lettre que j'ai trouvée courte et pleine de sel. Puisque mes descriptions vous ont amusée, je vais vous parler des campagnes et des jardins d'Angleterre.

Il n'y a peut-être pas de pays au monde où l'envie de voyager paroisse plus naturel que dans celui-ci ; c'est l'instinct des Anglais ; la nature en a fait les oiseaux de l'espèce humaine ; leurs courses continuelles au-dedans et au-dehors de leur île ont fait établir chez eux toutes les commodités que peut désirer un voyageur. Comme de plus le pays est beau, les chemins sont bien tenus,

les auberges magnifiques toujours occupées, toujours en haleine ; les châteaux très-habités, très-visités, très-ornés, en très-grand nombre. Un étranger est sûr qu'en se mettant en marche, il verra pendant toute la journée des choses intéressantes, et que le soir il se reposera très-agréablement. J'avoue qu'à cet égard la France ne soutient pas la comparaison ; nos sales auberges et nos chétifs bidets de poste, qu'on n'obtient qu'avec tant d'argent et de chicanes, doivent paroître à des Anglais une preuve convaincante de la supériorité qu'ils attribuent à leur pays sur le nôtre. Mais il y a deux causes très-sensibles de cette différence ; l'une, qu'on voyage beaucoup plus ici qu'en France ; l'autre, que le gouvernement ne s'y mêle de rien ; on n'y connoît point tous ces mots oppressifs de protection, de direction, d'inspection de finance ; on n'est point à la merci d'un maître de poste, qui l'est d'un subdélégué, qui l'est d'un intendant. La volonté du public et l'intérêt du particulier décident tout. Qui veut tenir auberge la tient, moyennant une permission annuelle des magistrats, qui coûte chèr, mais qui est payée par les voyageurs. Qui veut établir une poste, une diligence, un charroi quelconque, l'établit. Si l'aubergiste est trop cher, on le dénonce dans les papiers publics ; la justice, au bout de l'an, lui retire la permission, ou le public l'abandonne. Si un maître de poste fournit mal, on s'adresse à son voisin ;

qui tient aussi une poste, et qui fournit mieux et quelquefois au rabais. De là les communications sans nombre de toutes les parties de l'île, sans compter les voitures de poste, les carrosses des particuliers, les remises. Il y a tous les jours six cent vingt voitures publiques, très-propres et très-commodes, qui sortent de Londres. Ce fait vous paroîtra incroyable, comme il me l'auroit paru à moi-même, si je ne le tenois d'un des hommes les plus graves de l'Europe, *M. Hume.*

Ce grand usage des voitures fait qu'on multiplie et perfectionne continuellement l'espèce des chevaux. Leur multitude est la ruine des seigneurs, qui en font un objet de luxe, et la ressource des particuliers, qui trouvent des moyens de se transporter partout.

Il ne faut point rire de ces courses de chevaux, si heureusement imaginées pour entretenir l'attention à l'espèce. C'est un divertissement coûteux à quelques fous, et qui semble n'enrichir que des postillons, mais dont le fruit est de fournir beaucoup d'excellens chevaux aux armées, aux campagnes, au public et sans doute aux maquignons, qui sont aussi fripons ici qu'ailleurs.

J'assistai, lundi 11, à la belle course de *New-market*, à soixante milles de Londres. Les paris étoient très-considérables et les chevaux très-célèbres. Milord *Marsh*, seigneur très-poli envers les Français, nous fit les honneurs de la carrière, nous plaça au banc des juges, et nous lui vîmes

gagner deux mille guinées en quelques minutes. La course est de quatre milles, qui font une lieue et un tiers de France. Il y a des exemples de chevaux qui l'ont faite en quatre minutes et demie. Newmarket n'étoit que le commencement d'une tournee. Nous fûmes coucher à Cambridge, ville savante et pauvre, où il y a trois mille pédans et pas un pavé de grès. De là nous avançâmes, par monts et par vaux, dans des traverses impraticables sous la direction d'un cocher qui se souloit à chaque repas, et qui se perdoit au sortir de l'auberge. Nous manquâmes d'être roués vingt fois; mais nous trouvâmes partout de bons gîtes et nous vîmes le pays.

J'ai vu la campagne, et n'ai point vu les paysans. C'est une sorte de problème très-difficile à résoudre, que, dans l'étendue de quatre cent milles, nous n'ayions pas vu quarante personnes occupées aux travaux de la terre. J'ai compté par plaisir quatre ou cinq charrues et quelques faneuses. On ne sait où se retire pendant le jour ce peuple laborieux et avide. Les villages sont des espèces de bourgs très-élégans où règnent le commerce et le luxe. L'agriculture est retirée dans l'intérieur des terres ; les fermes sont considérables et même trop. Les bons juges voudroient qu'elles fussent plus multipliées ; on voit quelques landes et des communes d'une étendue et d'un abandon qui fait honte à la culture anglaise. Mais qu'on a de plaisir à voir ce beau vert des cam-

pagnes qui est inconnu à notre climat ! ces terres qui ne se reposent jamais, où quatre récoltes différentes se succèdent ! Chaque champ est entouré de sa haie ; chaque fossé est entretenu ; des troupeaux innombrables errent presque sans bergers, et passent toute l'année dans les champs ; les vaches sont tenues avec une propreté dont nous n'avons point d'idée, et couchent à l'aïr : on ne les met à l'abri que dans les froids les plus rigoureux. On ne connoît point ici les constructions inutiles et ruineuses de nos terres ; il n'y a ni granges, ni bergeries, ni étables. Les moissons et les foins sont empilés en grands tas au milieu des champs. On ne met pas le fourrage en bottes pour perdre des journées et tromper l'acheteur. On coupe dans le tas, avec un grand couteau, des carreaux de foin qui se soutiennent d'eux-mêmes et qu'on porte au marché, où je les vis avec étonnement, et où je les comparois à de grands gâteaux feuilletés. Le peu de paysans que j'ai vus sont bien vêtus, et leurs femmes nettes. Ils ne connoissent que le pain blanc, consomment beaucoup de bière, mangent de bonne viande. Les hommes de journée gagnent jusqu'à quatorze schelings (plus de quinze livres par semaine). Le fermier gras, nourri et insolent, comme c'est le privilége anglais, habille sa femme et sa fille en soie ou en belles toiles, la mène en cabriolet, lit les papiers publics, et va à la comédie à Londres ou dans quelque autre ville. En voyant cet air d'opu-

lence universelle, on ne conçoit pas comme
nombre des pauvres est si grand. Il vient
que le peuple n'est pas économe, et que, q
à un certain âge les occasions de gagner lui
quent, il se trouve sans provisions comme
ressources. Mais la charité publique vient
samment à son secours. Il n'y a pas de n
au monde qui pratique si magnifiquement
mône, et qui ait des fondations plus abond
en faveur de l'humanité. Le pain, la bièr
viande sont fournis avec profusion ; on ne r
que la permission de mendier, et ceux q
font, prennent prétexte de quelque petit
merce, et ne sont point insolens, chose nou
quand on sort de France.

Je demanderois pardon à certaines pers
d'entrer dans tous ces détails ; mais vous
quelque chose qui ressemble si fort à une b
tête, et une âme si sensible au bien, que je r
siste pas au plaisir de louer les Anglais s
qu'ils ont de vraiment estimable, sur ce
respect pour l'humanité qui respire dans
leurs coutumes. Ils seroient trop parfaits
pouvoient pardonner à quelque autre n
d'être aussi puissante ou plus policée que la
C'est la source de l'orgueil sot et impoli que
leur reprochons ; c'est pour cela que le
français est chez eux une injure, et que
étranger qui n'a pas leurs manières bru
et gauches est un Français. Mais, s'ils ne

pas capables de nous aimer, ils le sont d'exercer envers nous la plus noble générosité. Dans la dernière guerre, il y a eu une contribution volontaire de tous les gens aisés pour le soulagement de nos prisonniers. C'est un trait qu'aucun Français équitable ne doit jamais oublier.

La vie des hommes et leur liberté sont sacrées en Angleterre; on n'entend presque jamais parler d'un meurtre, même par les voleurs. Un assassinat ou un duel sont une nouvelle terrible qui remue tous les esprits; tous les papiers en parlent, et tout le monde est en l'air pour découvrir le meurtrier. Les supplices sont beaucoup plus doux que les nôtres, et la honte n'en retombe que sur le coupable : la prison ne peut être ordonnée que par la loi, et le moindre violement des formes anéantit une procédure. Wilkes en est un exemple. Les séditions sont plus tumultueuses que sanglantes. La lecture de la loi contre les attroupemens suffit d'ordinaire pour les dissiper. Si, après cette lecture, faite trois fois par un juge, le peuple ne se retire pas, le juge est en droit d'arrêter lui-même le premier rebelle qui lui tombe sous la main, de le mener en prison, et, s'il résiste, de le faire tuer; mais la moindre interprétation arbitraire de cette loi, qui coûteroit la vie à un homme, deviendroit funeste au juge.

Le respect pour la loi est si grand, qu'il rend inutile ici notre police militaire. L'Angleterre n'a

ni maréchaussée, ni guet. Un homme du peuple armé d'un simple bâton, qui se promène dans un quartier qui lui est assigné, fait autant de besogne qu'une escouade à cheval armée de fusils. On n'entend plus parler de vols ni d'insultes depuis que Londres est éclairé la nuit, et il l'est magnifiquement à trois milles. Quelques coquins de la lie du peuple s'avisent encore de *boxer*, c'est-à-dire, de se battre à grands coups de poing dans l'estomac. Les paysans font un cercle autour d'eux. Les combattans se dépouillent, se présentent la tête, entrelacent leurs bras et leurs jambes; le plus adroit ou le plus fort enlève l'autre de terre, et lui enfonce quelques côtes ou lui crève l'estomac : cela n'est pas plaisant, mais cela devient très-rare; car tout dégénère. Il y eut cependant, assez près de ma rue, un de ces combats la semaine dernière. Milord Marsh passoit à cheval dans la rue, et s'arrêta comme un autre. La foule étoit grande, et les combattans avoient peu d'espace pour lutter. Un brave Anglais, attaché aux anciennes mœurs, s'approcha de lui, et lui dit: Milord, n'est-il pas honteux qu'on étouffe ainsi ces pauvres gens, et qu'ils n'aient pas seulement assez d'espace pour se battre à l'aise?

Ce spectacle odieux, et la liberté qu'on conserve d'insulter les passans, rendent le séjour de Londres un peu inquiétant pour un étranger qui arrive en Angleterre. Je ne dois pas avoir eu l'air très-avantageux, surtout les premiers jours de

mon arrivée, où la fermentation au sujet de Wilkes duroit encore.

Passant auprès de l'hôtel de l'ambassadeur de France, le 23 juin, jour où il fit une fort belle illumination, je fus fort surpris qu'on arrêtât mon carrosse, et qu'on passât des bâtons dans les portières, en criant : *Wilkes and liberty!* Je criai comme un autre, et ne me fis point prier; mais je m'apperçus qu'on n'étoit pas content de moi, parce que je gardois mon chapeau sur la tête. Je vis qu'ils faisoient tourner les leurs avec les mains; je fis le même geste, et je passai avec l'applaudissement du peuple romain. C'est ainsi qu'on appelle quelquefois la canaille anglaise, qui ressemble beaucoup mieux à la populace d'Alger.

Si cette férocité vous paroît peu d'accord avec l'humanité que je vantois tout à l'heure dans les Anglais, pensez que nous sommes le peuple le plus fat et le plus poli de l'univers, et que cela n'est guère plus d'accord.... Restons-en là. Je reprendrai la plume pour vous décrire les objets que j'ai vus dans ma tournée; et, si je ne suis encore entraîné par quelque digression, je vous parlerai enfin des jardins. En attendant, laissez croître votre charmille; abandonnez vos arbres à la main de la nature; ôtez à votre jardinier ses ciseaux, son niveau, son compas, et essayez de renoncer à la symétrie. Adieu.

nistres ne lui eût pas permis davantage. bravé ceux d'Angleterre ; et , après avoi proscrit comme un auteur satirique et obscèr reparu tout à coup, s'est fait élire memb parlement, a fait casser sa procédure et an le seul moyen qui restoit aux ministres po tenter sur la liberté des particuliers. Le fr tuel de ces démarches hardies est une pri vingt-deux mois ; mais il s'est dérobé à ses ciers de France, et s'est formé en Anglete parti de fanatiques qui croient, en le suste acquitter une dette de la patrie.

Il est âgé de quarante-deux ans : il a re avec éclat aux grâces publiques de la pour être plus sûrement le pensionnaire d ple. C'est un rôle que feu M. Pitt, aujou milord Chatham , et M. Campbell , cha d'Angleterre (ci-devant M. Pratt), ont jou succès, et qu'ils ont abandonné quand le tune a été faite. Wilkes sera forcé de le nir, parce qu'il est trop odieux au roi même temps trop avili pour qu'on puisse soudre à l'élever ; il disoit un jour à M montel qu'il se contenteroit du gouvernem la Jamaïque ; il a imprimé depuis qu'il rester toute sa vie un simple citoyen. Son est inventif en petites ressources propres mer sans cesse le zèle inconstant du peupl il cherche à s'étayer par les grands moy supplée par ses écrits au talent de parler

lic, que la nature lui a refusé ; son style est
lair, énergique et pur, quoique figuré à l'ex-
ès; il cherche à réparer sa légèreté passée par
es entreprises importantes ; il étudie les lois
u'il ne sait pas pour s'en faire une arme ; il a
ublié une *Introduction à l'Histoire d'Angle-
rre*, où il n'est jamais entré bien avant. Le
lan de sa vie est arrangé jusqu'à une extrême
ieillesse ; mais il est difficile que sa vie soit heu-
euse ou sa vieillesse honorable ; il a le bonheur,
étant réduit à être factieux, d'être très-propre
son rôle. On a dit que la logique de l'intérêt
t courte ; c'est la sienne, et son intrépidité
rave tous les événemens ; il s'est montré avec
ourage dans quelques affaires d'honneur, et
ui osera l'attaquer, doit le tuer ou être désho-
oré par lui.

Un pareil homme doit compter pour rien le
pos des autres ; aucune des suites de la faction
e l'étonne ; il parle tranquillement d'une guerre
vile (qu'il ne parviendra pas à émouvoir).
e qui doit étonner, c'est qu'il parle ainsi
e lui-même ; mais ce qui est affreux et que
n imprudence découvrira quelque jour, c'est
1 hypocrite politique qui se rit de la cause
de ses principes, qui a l'insolence d'avouer
u'il ne se soucie ni des Anglais, ni de l'An-
eterre, et qui se moque du peuple dont il
st fait l'idole.

J'ignore quelle est sa morale à l'égard des par-

ticuliers. Il m'a paru capable d'amitié; il a c
partie de la politesse qui consiste à vouloir pl
et être utile. Sa conversation est vive et sp
tuelle; mais il y mêle sans cesse des propos
dacieux et des bouffonneries messéantes. Il
aux éclats; il vit avec des bourgeois fanati
qui l'ennuient à la mort, et avec des factie
l'excrément de sa nation. Il aime beaucou
rencontrer un étranger de bon sens à q
puisse étaler ses projets et se montrer un ho
extraordinaire. L'est-il en effet? Je ne cher
rai pas à le comparer à aucun personnag
l'histoire. Il a osé mettre dans les papiers pu
un parallèle de son entreprise avec celle de
tus, le libérateur de Rome, et un autre de
histoire (qui n'est pas faite) avec celle de m
sieur Hume. Il a souvent insulté ce grand
vain, qui le méprise et qui le compare, nor
à Brutus, mais à Mazaniello.

Je ne dirai qu'un mot de la religion, su
quelle il ne fait pas de mystère. Il se préten
crédule; je n'en sais rien; mais je puis as
qu'il est impie, et même plaisamment, si on
l'être. Une femme fanatique vint un jour le t
ver de la part de Dieu, à ce qu'elle croyoit:
fait bien de l'honneur, dit Wilkes; *comme*
porte-t-il?

LES RENARDS,

FABLE PLAISANTE DES INDIENS (1).

Le renard rouge et son parent le renard gris firent ensemble un traité de chasse; il fut convenu qu'ils partageroient les fatigues et les profits. Le renard gris fut chargé de pourvoir au logement, et le renard rouge fut destiné à chasser. Celui-ci connoissant bien le pays qu'ils avoient à traverser, donna ses instructions à son camarade. « Après avoir marché pendant une petite » journée, vous trouverez, lui dit-il, une plaine » bornée par quelques collines qui sont placées » vers l'Orient; c'est-là qu'il faut vous arrêter » pour y passer la nuit, placez-y notre petit camp » et attendez mon arrivée ». Les deux renards se séparèrent, allant chacun à sa destination. Le rouge, après avoir chassé très-heureusement pendant toute la journée, vint à l'endroit du rendez-vous; mais, ne trouvant pas son compagnon, il retourna sur ses pas pour le chercher et le ramener. Il marcha fort long-temps et trouva enfin son camarade à une petite distance du lieu

(1) Voyez la *note des rédacteurs*, page 101 de ce volume.

d'où ils étoient partis le matin; il avoit établi le camp sur la glace, au milieu d'un lac, dans une position dépourvue de bois, d'eau et d'abri. Le renard gris s'excusa sur les difficultés du pays, qui lui avoient fait paroître le chemin beaucoup plus long qu'il ne l'étoit; il avoit pris pour une plaine ce lac glacé et couvert de neige; et d'ailleurs ces tertres du côté de l'Orient, les seules choses qui ressemblassent à des collines, cadroient assez bien avec les instructions qu'il avoit reçues.

Le renard rouge sourit de sa simplicité, et l'autre promit d'être une autrefois plus attentif dans ses recherches.

« Demain au soir, dit le renard rouge en » recommençant ses instructions pour la mar- » che, nous devons établir nos quartiers dans un » bon wigwam, au milieu de la forêt, à l'est des » montagnes, marchez en toute assurance dans » le sentier frayé, et que tout soit prêt pour » le soir ». Le renard gris se mit en route le lendemain matin, et suivit avec soin le sentier jusqu'à ce qu'il arrivât dans un endroit qui venoit d'être brûlé par les feux de l'automne. Ayant délibéré un instant, indécis s'il s'arrêteroit pour attendre de nouvelles informations, il résolut de continuer son chemin, et, après avoir traversé cette place brûlée et avoir marché au milieu de la braise et des cendres chaudes, il tomba par bonheur de l'autre côté, dans le chemin frayé

Ce sentier le conduisit à un campement de chasse. Le renard reconnut à l'odeur de cet endroit qu'il étoit habité ou abandonné depuis peu de temps, et il résolut, dans ce cas douteux, de ne pas s'aventurer sans l'avis de son ami. Le renard rouge étant arrivé au wigwam, fut très-embarrassé de ne pas y trouver son associé. Il retourna donc sur ses pas le long du sentier frayé, et, après une marche fatigante, il rencontra le renard gris dans le creux d'un arbre, tout près et à l'opposé du campement. Le renard rouge s'apperçut aussitôt que son ami s'étoit trompé, et qu'il avoit pris un campement de chasse pour un wigwam, mais il étoit trop tard, la faim l'empêcha de se décider à regagner son wigwam, et il aima mieux aller à la reconnoissance: s'étant approché d'une espèce de cabane, et regardant à travers les fentes des écorces, il apperçut une grande quantité de gibier suspendu dans un magasin dont la porte étoit fermée. Un feu allumé dans la hutte qui touchoit au magasin, découvrit au renard rouge, à travers une ouverture, un vieillard préparant à souper aux chasseurs qui n'étoient pas encore de retour; un beau morceau de gibier bien gras pendoit à une cheville près de la place où le vieillard étoit assis. Le renard rouge fit tout de suite ses réflexions; il pensa que, s'il enfonçoit la porte de la hutte où étoit le magasin, le bruit donneroit l'alarme et le mettroit en danger d'être pris; mais s'il attaquoit la hutte habitée,

il couroit des risques beaucoup plus immi
Voici donc le plan auquel il s'arrêta. Il r
senta d'abord à son compagnon qu'il pouvoi
danger attaquer le vieillard : « Sautez-lui, «
» à la gorge, tandis que j'emporterai le gibi
» lorsque vous l'aurez étranglé à votre e
» satisfaction, vous me suivrez ». Le renar
désiroit de pouvoir, par quelque exploit c
geux, réparer ses dernières erreurs: il at
avec courage le vieillard; la surprise lui d
d'abord l'avantage; ils se roulèrent par te
s'entredéchirant avec fureur; enfin, le p
renard se voyant sur le point d'avoir le d
dans cette lutte, et d'être étouffé, se ser
toute son agilité et du peu de respiration qu
restoit, et s'échappa presque étranglé des ma
son antagoniste. Au moment où la guerre
engagée, le renard rouge avoit enfoncé la
de l'autre hutte, et, pendant que le combat
lieu, il avoit réussi à emporter plusieurs o
ses de gibier et un quartier d'ours très-g
donna quelque part de ce butin à son ami le g
pour le récompenser de la perte d'une par
sa longue fourrure, dont quelques endroits é
devenus tout blancs; après ce partage ils allèr
reposer. Le lendemain matin ayant réfléchi e
culé que le riche magasin de provisions qu'il
acquis lui dureroit beaucoup plus long-temp
tout seul, que s'il devenoit le tas commun à
consommateurs, il rompit le traité. Le r

gris prit congé en faisant ses réflexions sur la nature des renards rouges et des traités de chasse, et la nuit le surprit, épuisé de fatigue et de faim. Il se trouvoit alors sur le bord d'un lac, et il remarqua des pas d'hommes dans la neige ; ces traces le conduisirent à un trou creusé dans la glace, où les habitans des environs avoient mis des filets pour pêcher. Poussé par la curiosité, le renard voulut examiner si la pêche seroit heureuse pour ces pêcheurs ; ayant donc retiré les filets, il mit de côté ce qu'ils contenoient, les replaça, et chargé d'autant de poissons qu'il pouvoit en porter, après en avoir mangé le plus qu'il put, il s'en retourna par le même chemin, ayant bien soin de marcher en s'en allant, comme il l'avoit fait en venant, dans les traces des hommes, pour qu'on n'apperçût pas celles de renard sur la neige encore molle. S'étant débarrassé de ses provisions, il se préparoit à se coucher lorsqu'il fut abordé par un loup, qui, attiré par l'odeur, lui demanda comment il avoit pu faire pour attraper autant de poissons, car tout lui indiquoit qu'il devoit avoir fait un repas abondant et excellent tout en poissons. « Mon frère le loup », lui dit le renard qui craignoit pour son magasin, « venez avec » moi, et je vous montrerai à faire ce que j'ai » fait. Vous n'avez qu'à suivre ces traces ; elles » vous conduiront à un trou dans la glace : as- » seyez-vous près du trou ; vous avez une queue » beaucoup plus belle que la mienne ; plongez-

» la dans l'eau, et laissez-l'y pendant quelque
» temps sans vous remuer; à la fin, les poissons
» viendront la saisir; et lorsque vous sentirez
» au poids que vous en avez un assez grand
» nombre attachés à votre queue, alors retirez
» tout à coup votre charge, et vous aurez de quoi
» faire un ample repas; c'est par ce moyen que
» j'ai pris d'une seule fois presque autant de pois-
» sons que j'en ai pu manger: vous réussirez en-
» core mieux que moi ». Le loup affamé écoutoit avec avidité; il remercia son bienfaiteur, et, quelques momens après, il s'étoit déjà mis en position pour pêcher, ayant plongé sa queue dans l'eau. Malgré le froid qui le pénétroit, il resta longtemps dans cette cruelle situation, espérant toujours que le poids de sa queue lui serviroit d'indication de la riche capture qu'on lui avoit promise. A la fin, ne sentant pas sa queue augmenter de poids, il pensa que le froid extrême émoussoit ses sensations, et il résolut de voir ce qu'il avoit pris. Mais quelle fut sa surprise lorsqu'il vit que le trou étoit entièrement gelé, et sa queue prise dans la glace avec tant de force, qu'il fit de vains efforts pour la dégager. Chaque moment augmentoit sa faim et le froid; ses forces diminuoient, ses liens se consolidoient davantage, et les plaisanteries du renard ajoutoient encore à ses tourmens. Les pêcheurs arrivèrent le matin : ayant vu les arêtes et les écailles des poissons que le renard avoit dispersées de tous

côtés, et prenant le loup comme sur le fait, ils le tuèrent à coups de hache ; et, après avoir retiré inutilement leurs filets et les avoir replacés, ils traînèrent le loup sur le rivage. Le renard vécut pendant plusieurs jours dans l'abondance avec la chair du loup et sa provision de poissons ; mais les pêcheurs étant sur leurs gardes, l'empêchèrent, par leur vigilance, de profiter de leur pêche. Il lui restoit cependant d'autres ressources ; il avoit déjà enlevé quelques oies et des outardes peu alertes, qui restoient en arrière de leurs troupes ; il avoit aussi fait plus d'une visite à un endroit où se perchoient des oiseaux pendant la nuit ; mais craignant que le bruit ne donnât l'alarme, il attaqua d'une manière plus sûre le magasin, où l'on gardoit gelées les provisions d'hiver, et il continua de vivre grandement jusqu'à ce que, s'approchant une nuit avec ses précautions ordinaires, il apperçut un homme qui faisoit sentinelle. Le lendemain, le renard invita un cousin de feu son ami le loup à venir partager ce qui lui restoit encore de provisions ; et ayant excité plutôt que satisfait son appétit, il lui dit comment il s'étoit procuré toutes ces choses délicates ; et lorsque la nuit suivante l'homme fut à son poste, le renard s'offrit de servir de conducteur au loup. Il le mena vers la porte de la hutte et se retira. L'alarme se répandit aussitôt, la porte se ferma, et les hurlemens du loup annoncèrent à son conducteur la

mort de ce crédule ami. Les bonnes gens de la cabane croyant s'être défaits du maraudeur qui les avoit volés si long-temps, se relâchèrent de leur vigilance, et le renard trouva le moyen de recommencer ses brigandages, et les continua pendant quelque temps; mais la diminution de plusieurs tas de provisions l'avertirent enfin que de nouveaux soupçons occasionneroient une nouvelle vigilance. Abandonnant donc ce canton après avoir rongé les os du loup, il poursuivit son voyage sans aventures, jusqu'à ce qu'il rencontra dans un chemin frayé une grande machine aussi grande qu'un wigwam ordinaire, traînée par un certain nombre de chevaux et conduite par deux hommes. Aussitôt que le renard vit les hommes en avant de leur machine, il profita de l'occasion pour monter parderrière et se glisser dedans. Il resta là couché sur le ventre pendant toute la journée, faisant bonne chère; et lorsque la nuit fut venue, rassemblant les choses qui étoient le plus de son goût, il les fit tomber tout doucement l'une après l'autre sur le chemin. Satisfait de son choix, il sauta hors de la machine, ramassa son butin épars, et se retira dans un lieu de sûreté. Il répéta si souvent ce manége, que les hommes qui conduisoient cet attelage ne connoissant pas le voleur, résolurent de se tenir sur leurs gardes, et ils fermèrent le charriot de telle manière, qu'il étoit impossible de s'y intro-

e. Alors le renard eut recours à ce strata-
: : prenant un chemin détourné, il dépassa
eaucoup le charriot, et, s'étant roulé dans
ige, il se remplit la gueule, les oreilles et
arines avec du sang qu'il tira d'une blessure
s'étoit faite depuis peu à la jambe, et,
s'être placé dans le chemin où devoit pas-
e charriot, il retint sa respiration, ferma
eux, laissa sortir sa langue, et fit voir enfin
les symptômes de la mort. « Ah ! quelle
ureuse rencontre »! s'écria un des conduc-
du charriot en approchant, « voici un
nard gris mort. Nous allons le mettre dans
tre charriot, et nous l'écorcherons lorsque
us nous arrêterons pour manger ». Le re-
joua son rôle de manière à n'éveiller au-
soupçons, et il se trouva placé selon ses désirs.
voyant bien que ce seroit la dernière fois
pourroit entrer dans le charriot, il pro-
ien de l'occasion, mangea tant qu'il put,
échappa précisément au moment où les
mes du charriot alloient s'arrêter pour man-
Ceux-ci voyant que le renard mort s'étoit
i et que leurs provisions avoient été pillées,
venoient pas de leur étonnement; et, après
ieurs conjectures absurdes, ils conclurent
ce devoit être un tour de Machi-Manitoos.
provisions qu'avoit amassées le renard lui
rent pour bien vivre pendant un mois en-
Il raconta alors son histoire à un de ses amis

les loups ; et, trouvant que ses ressources étoient presque épuisées, il engagea le loup à adopter les mêmes moyens que lui. Celui-ci ne fut pas difficile à persuader ; il contrefit donc le mort dans l'espérance d'une grande récompense. Lorsque les conducteurs du charriot, avertis par le passé, le trouvèrent presque à la même place où ils avoient été attrapés par le renard, ils lui abattirent la tête comme une juste punition de ce qu'il vouloit les tromper ; et sa peau n'étant d'aucune valeur, ils firent passer leur charriot sur lui et le laissèrent. Le renard attendit qu'il n'y eut plus personne sur le chemin. Alors il traîna à l'écart cette proie que son adresse lui avoit procurée ; et, lorsque la faim le pressoit, il y avoit recours. En retournant un jour chez lui, il observa sur son chemin un arbre creux, où il y avoit, à ce qu'il croyoit, une grande quantité de miel. Il s'adressa donc à un porc-épic qui, par un heureux hasard, se trouvoit auprès de lui, et il lui exprima son étonnement de ce que le *grand esprit* l'ayant armé de mille pointes pour braver mille piqûres, il souffroit que de petites abeilles vinssent établir près de lui leurs essaims comme pour le narguer. Le porc-épic, sensible à l'insulte, hérissa tous ses dards, et le renard l'introduisit aussitôt dans l'arbre creux. Toute la nation des abeilles fut sous les armes dans un instant. Tous les guerriers se précipitèrent pour punir l'agresseur ; ceux qui occupoient les parties les

plus reculées de l'habitation se hâtèrent d'arriver au lieu de l'action. Tandis que l'affaire se décidoit, le renard profita du tumulte, perça l'écorce de l'arbre du côté opposé à l'ouverture, et emporta, sans être apperçu et triomphant en secret, la riche proie objet de ses désirs et cause du combat. Comme il s'enfuyoit, chargé de son trésor, il fut apperçu, par un jeune ours en fort bon état, et dont l'inexpérience étoit au moins égale à la passion qu'il avoit pour le miel. « Mon cher » cousin, lui dit le renard, je n'ai pas de miel de » trop; mais si vous voulez me suivre et vous ha- » sarder un peu, je vous mettrai à même d'en » manger tant que vous voudrez ». L'ours suivit le renard jusqu'au sommet d'un rocher élevé et très-escarpé. « Tenez, voyez un riche trésor », dit le renard en regardant un très-grand nid de guêpes suspendu aux rochers, près des bords du précipice; « mais vous n'aurez jamais assez » d'agilité et de courage pour pouvoir l'enlever». L'ours, piqué de ce qu'on le soupçonnoit de poltronnerie, grimpa à l'instant au haut d'un arbre, dont une branche étoit près du rocher, il s'élança de toutes ses forces sur le guêpier et, l'accrochant avec ses pattes, il le détacha du rocher, et roula, ainsi que sa proie, dans le précipice. Alors mille guêpes l'attaquèrent de tous côtés; ses hurlemens retentirent dans les rochers et alarmèrent la forêt; les aiguillons des guêpes, en s'enfonçant dans tout son corps brisé par sa

chute, firent pénétrer leur poison dans ses veines, et le malheureux ours fut bientôt au nombre des victimes du renard. La renommée de cet exploit se répandit dans la forêt et parvint aux oreilles d'une panthère, qui s'invita d'elle-même à manger sa part de l'ours. « Ma » sœur », lui dit le renard, à qui les regards d'un pareil hôte ne faisoient pas plaisir, « j'ai en » réserve une plus noble proie qu'un jeune ours, » une proie digne de vous; c'est un jeune cheval » bien nourri, et qui est étendu mort dans le » pâturage voisin; mais il est si près de l'habita- » tion de son maître que, si vous vouliez le man- » ger où il est étendu présentement, on vous » appercevroit. J'ai bien essayé, la nuit passée, » de le traîner hors de cet endroit pour le » mettre en lieu sûr dans les bois, en attachant » ma queue à la sienne; mais, après m'être arra- » che presque toute la queue, j'ai été obligé de » renoncer à ce projet. Si vous vouliez me rendre » le service d'employer votre queue à cette expé- » dition; comme elle est longue, souple, très- » forte et propre à des exercices violens, je suis » sûr que nous viendrions à bout de notre entre- » prise, et que nous pourrions manger ensemble » le jeune cheval qui ne fait à présent qu'exciter » nos désirs ». La panthère se rendit aux instances du renard qui la conduisit dans une savanne, où un cheval étoit étendu sur l'herbe. Sans faire aucune observation, la panthère tourne

ıeue du côté de celle du cheval et permet au re-
d'approcher. Alors celui-ci ayant lié ensem-
ɜs deux queues et de manière qu'aucun effort
ût les délier, il cria à la panthère : « Ma
ıur, mon ouvrage est fini, commencez le
ıtre ». La panthère se mit à tirer avec tant de
: qu'elle traîna le cheval pendant quelques
mais sa violence fut telle qu'elle éveilla le
al, qui avoit dormi jusqu'à ce moment du
profond sommeil. L'animal effrayé, se sen-
retenu, fut bientôt sur pied. Alors le train
hoses changea bien vîte: le cheval, s'enfuyant
tes jambes, entraîna la panthère qu'il frappoit
ıque instant de ses pieds de derrière. La pan-
e étonnée, en cherchant à se retourner et à saisir
eins et les flancs du cheval, ne faisoit qu'ef-
er et hâter son ennemi, et elle étoit en butte
: cruelles blessures. Tantôt ses reins étoient
llis d'une grêle de coups de sabots, tantôt les
ps portoient sur sa tête et son col qu'elle vouloit
urner. Elle saisissoit bien quelquefois, avec
griffes et ses dents, les jarrets et les jambes
heval; mais celui-ci, par ses bonds et ses
s inégaux et variés à chaque instant, se déga-
t et la forçoit de lâcher prise. Le combat fut
;, malgré son inégalité. La panthère ne cédoit
ais; souple, furieuse, pleine de vie, elle pa-
ɜoit ranimer le combat après les coups les
ı terribles du cheval, et il sembloit qu'elle au-
fini par le vaincre. Enfin le renard, par un

bruit subit, ayant tourné la course du ch
travers des roches et de troncs d'arbres ren
les secousses continuelles et les blessures pro
que recevoit la panthère, éteignirent ce q
restoit de vie. Le renard gris, fier de cet ex
invita le renard rouge, de retour de son e
tion, à venir manger avec lui la panthère
toute saignante. Le renard rouge accepta,
vant beaucoup de meilleures provisions qu'i
apportées de ses courses, pour le temps où
recevroit point d'invitations. Il conserva to
ses avantages sur son ancien associé, et il
bien que, malgré toutes les prétentions qu
ami pouvoit avoir à la supériorité parmi les
classes d'animaux, il n'obtiendroit jamais u
distingué dans la nation des renards.

ÉLOGE DU SILENCE,

PAR M. LE PRÉSIDENT HENAULT.

On a bien fait l'éloge de la folie et même celui de la fièvre, pourquoi ne ferois-je pas celui du silence ? avec la différence que ces éloges étoient un jeu d'esprit, et que celui-ci est un peu plus fondé : ce qui est sûr, c'est que je ne ferai jamais celui des grands parleurs.

Le silence avoit un dieu chez les Egyptiens : il se nommoit Harpocrate : on le reconnoissoit parce qu'il avoit un doigt sur la bouche, comme pour avertir de ne point parler; il eut des ailes depuis, ainsi que l'amour, pour marque du secret que se doivent les amans, et enfin des attributions d'Esculape, parce que la médecine veut que ses ministres soient silencieux. Mais ce qui m'étonne, c'est que ce dieu est représenté souvent sous la figure d'un enfant. Il me semble que ce n'est pas l'âge de la discrétion. Il ne faut pas en demander davantage aux Egyptiens; et pourquoi ont-ils fait encore de cet Harpocrate le soleil et la lune? Voyez tout ce qu'en a écrit Cuper.

Ce n'est point de ce silence - là que j'entre prends de parler ; mais il ne faut pas négliger u dieu de la fable quand on le trouve dans son che min. Je ne confonds pas non plus le silence ave la discrétion ni avec le secret.

Le silence dont il s'agit ici est une façon d s'énoncer muette, plus forte que les paroles, e que l'éloquence emploie souvent avec sublimit Le silence des forêts, si imposant dans la religio des Gaulois, et dont Lucain a fait un si gran usage, a servi aussi à un ancien poëte français qui dit que l'amour y a semé je ne sais combie d'idées que les amans ne cessent de ramasser Quinault a dit : *jusqu'au silence même, tout m parle de ce que J'aime*; et le Tasse a dit aussi dan son *Aminte* :

> *El* silenzio *ancor suole*
> *Aver prieghi e parole*.

Rien n'exprime mieux le refus que le *silence*, comme on le va voir. Un ambassadeur de la vill d'Abdère, ainsi que le rapporte Plutarque dan les dits notables des Lacédémoniens, harangu fort longuement Agis, roi de Sparte, en faveu de ses concitoyens.... Eh bien! sire, quelle ré ponse voulez-vous que je leur fasse?... *Que j t'ai laissé dire tout ce que tu as voulu et tant qu tu as voulu, sans jamais dire mot.* Que l'on m passe de citer un roman, celui de *la Princesse de Clèves* m'excuse par sa célébrité. M. de Nemours

roche de Mme. de Clèves, qui sans doute t à lui; il ne lui dit mot, et elle se retourne quement en lui disant : *Eh! mon dieu, sieur, laissez-moi en repos.* C'est assurément bien fait l'éloge du silence que d'en faire déclaration d'amour; et que l'on ne traite de frivole tout ce qui sert à l'éloquence, le silence est peut-être l'instrument le actif. Le silence a des subdivisions à l'in- : la réticence, le sous-entendu, le regard, ntre-vérité, tout sert, tout exprime cette e de la rhétorique qui ne dit mot. Je me moi-même du silence, en disant que je n'ai a prétention de donner des préceptes, mais herchant à instruire par les citations et par emples.

: *quos ego* de Neptune, dans Virgile, n'est un silence, c'est plutôt une réticence. Ce est prêt à menacer Eole qui, sans son ordre, ité une tempête contre Enée, à la prière de n; mais Neptune est un dieu trop puissant daigner menacer, et un coup de trident em- l'exécution de ses ordres.

: *Marcellus eris* arracha des larmes à la femme guste, par cette réticence si supérieure à es les paroles.

serois-je citer l'abrégé chronologique de l'his- de France : il me semble qu'il y a une réti-

tence assez heureuse ; c'est au portrait de Marie de Médicis, en rapportant sa mort. « Marie de » Médicis étoit morte à Cologne, dans la dernière » misère...., princesse dont la fin fut digne de » pitié, mais d'un esprit trop au-dessous de son » ambition, *et qui ne fut peut-être pas assez sur-* » *prise*, ni assez affligée de la mort funeste d'un » de nos plus grands rois ». *Surprise*, on m'entend.

Quelle est cette cohorte étrangère qui entre dans nos murs avec l'air de souverain ? ce sont les Anglais. Paris est devenu leur capitale depuis que leur roi Henri V a épousé la sœur de l'héritier légitime, qu'une horrible marâtre a fait déshériter ; ils traversent Paris (Charles VI étoit mort), et viennent passer sous les fenêtres d'Isabeau de Bavière, qui les attendoit pour jouir de leur reconnoissance et de leur respect. Mais quelle est sa surprise ? ils gardent un silence sombre, et ne daignent pas seulement jeter les yeux sur ses fenêtres. Est-il un tableau plus frappant ? devoit-on s'y attendre ? est-ce là un jour de fête. L'air devoit retentir d'acclamations et de cris de joie ; mais non, l'indignation et le mépris sont plus forts que le triomphe, voilà bien l'éloge et la force du silence : il en dit plus que tout ce que l'on a jamais écrit contre cette indigne reine.

Ne seroit-ce pas aussi un tableau bien mort

à faire que ses obsèques ? elle mourut à Paris, en 1435, ayant à peine de quoi vivre; on descendit son corps de l'hôtel de Saint-Paul, dans un petit bateau qui le conduisit à Saint-Denis, n'ayant pour tout cortége que quatre personnes. Quel oubli ! quelle solitude! A peine savoit-on dans Paris où elle demeuroit, *tant on en tenoit peu de compte*, dit le journal de Charles VII.

Le silence d'Ajax, roi de Salamine, est bien remarquable dans le onzième livre de l'Odyssée. On sait son indignation lorsque les armes d'Achille furent adjugées à Ulysse à son préjudice: Ulysse le rencontre aux enfers; il étoit seul, séparé de toutes les ombres, et paroissoit tout aussi indigné que quand il étoit encore au monde, de l'injustice qu'il avoit éprouvée. Ulysse l'aborde, lui dit les choses les plus flatteuses, lui rappelle toute sa gloire, etc., et le poëte qui sent qu'il ne peut atteindre à exprimer l'état de l'âme d'Ajax par ses paroles, a recours au silence ; Ajax ne répond rien. C'est ainsi que Timante voile le visage d'Agamemnon au sacrifice d'Iphigénie, dans l'impuissance où il est de pouvoir rendre sa douleur ou sa barbare ambition. C'est un silence dans la peinture aussi éloquent que dans la poésie, et c'est bien là qu'elle est soeur de la poésie.

Mais quel moment plus admirable que celui de l'entrevue de Didon et d'Enée aux enfers, dans

le sixième livre de l'Enéide, et, qu'on me le p
donne, combien Virgile dans cet endroit est
dessus d'Homère.

Ulysse laisse-là Ajax avec son silence,
va entretenir d'autres ombres. Le silence d'A
ne produit rien; voyons Virgile. Didon
noit de se poignarder; elle rencontre E
aux enfers, et voilà ce que Virgile fait dir
Enée :

Inter quas Phœnissa recens à vulnere Dido
Errabat sylvâ in magnâ; quam troïus heros
Ut primùm juxtà stetit, agnovitque per umbram
Obscuram, qualem primo qui surgere mense
Aut videt aut vidisse putat per nubila lunam
Demisit lacrymas, dulcique affatus amore est:
Infelix Dido, verus mihi nuntius ergo
Venerat extinctam, ferroque extrema secutam.
Funeris heu tibi causa fui! per Sidera juro,
Per Superos, et si qua fides tellure sub imâ est,
Invitus, regina, tuo dè littore cessi,
Sed me jussa Deûm, quæ nunc has ire per umbras,
. . . .
Siste gradum, teque aspectu ne subtrahe nostro.
Quem fugis extremum fato quod te allòquor, hoc est.
Talibus Eneas ardentem et torva tuentem
Lenibat dictis animum, lacrymasque ciebat.
Illa solo fixos oculos aversa tenebat:
Tandem proripuit sese, atque inimica refugit
In nemus umbriferum, conjux ubi pristinus illi
Respondet curis, æquatque Sichæus amorem.

« Parmi ces amantes affligées se promenoi
» malheureuse Didon, dont la plaie étoit en
» toute récente. Enée l'entrevit dans l'obscu
» comme on voit, ou comme on croit voi

« lune au commencement de son mois, s'élever
» entre des nuages. Il s'approcha d'elle, et, les
» larmes aux yeux, il lui adressa ces paroles
» tendres : Infortunée Didon, on m'a donc fait
» un fidèle rapport, lorsqu'on m'a dit que, livrée
» au désespoir, vous vous étiez donné la mort.
» Hélas ! j'en suis la cause. Mais j'en jure par les
» astres, j'atteste tous les dieux du ciel, et tout
» ce qu'on peut prendre à témoin dans cet em-
» pire de Pluton, que c'est malgré moi que je
» vous ai abandonnée. J'ai obéi à ces mêmes divi-
» nités, dont les ordres me font aujourd'hui des-
» cendre dans ces lieux de ténèbres et d'effroi....
» Je n'ai pas cru que mon départ vous cause-
» roit une si vive douleur. Mais vous me fuyez ?
» ne vous dérobez donc point à mes regards : c'est
» pour la dernière fois que le destin me per-
» met de vous parler ».

On raconte qu'un homme d'esprit lisant ce beau morceau pour la première fois, ferma subitement le livre après ces vers, et voulut s'essayer pour voir s'il pourroit dicter à Didon une réponse qui convînt à la situation ; et, après avoir composé une certaine quantité de vers les plus beaux qu'il put, il rouvrit le livre dans l'espérance qu'il pourroit se rencontrer avec Virgile : il est bien surpris de voir que la réponse de Didon n'est que le silence et l'indignation. Mais Virgile ne s'en tient pas quitte pour cela ; il ne laisse pas Didon à elle-même, il

la suit, il nous apprend ce qu'elle devient après cette entrevue.

Illa solo fixos oculos aversa tenebat.
Nec magis incepto vultum sermone movetur,
Quàm si dura silex, aut stet Marpesia cautes.
Tandem proripuit sese, atque inimica refugit
In nemus umbriferum, conjux ubi pristinus illi
Respondet curis, æquatque Sichæus amorem.

« Par ces mots prononcés d'un air affligé, » Enée tâchoit d'appaiser une amante, qui lançoit » sur lui des regards enflammés : elle les baissa » ensuite vers la terre, et les y tînt attachés sans » daigner le regarder. Aussi insensible, aussi » froide qu'un rocher de Paros, elle s'éloigne à » la fin sans lui répondre, et d'un air irrité elle » s'enfonce dans le bois, où Sichée, son premier » époux, plongé dans de pareilles douleurs, avoit » pour elle la même tendresse qu'elle conservoit » pour lui. Enée, touché de son sort, et dé» plorant son malheur, la suivit long-temps des » yeux ».

Sent-on la différence des deux poëtes? Virgile, par ces quatre vers, renouvelle toute ma douleur et tout mon intérêt pour Didon; j'aurois voulu que Guéret, connu par des ouvrages agréables et sérieux, entr'autres *sa Guerre des Auteurs et son Journal du Palais*, n'eût pas fait des plaisanteries, ce me semble, assez déplacées, sur les excuses d'Enée à Didon, qui, à la vérité, ne sont pas

trop bonnes; je lui passerois plus aisément celles qu'il fait sur ce vers de Didon :

Si quis mihi parvulus aula luderet Eneas.

Ce seroit une digression bien étrangère à mon sujet, de comparer les deux descentes aux enfers; mais je n'y puis résister, je ne dirai que deux mots; si Virgile en a pris l'idée d'Homère, assurément il n'est pas son imitateur. Qu'alloit faire Ulysse aux enfers? y consulter Tirésias : Enée au contraire y va chercher son père, et voir passer en revue cette suite magnifique de ses descendans, qui nous rappelle toute l'Histoire romaine. De combien de merveilles Virgile enrichit sa fiction? Sous la plus agréable allégorie, on y découvre toute la mythologie ancienne, et mieux que cela, tous les mystères et les cérémonies de ces initiations si curieuses par le soin que l'on prenoit à les cacher.

Un bel endroit d'Homère et qu'il me paroît qu'on n'a point senti, c'est lorsque tous les dieux s'assemblent dans l'Olympe, chacun avec ses attributs, et semblent investir Jupiter pour l'intéresser ; les uns, en faveur des Troyens; les autres, en faveur des Grecs : voilà tout l'univers en mouvement, le ciel rempli de divinités, et la terre couverte de soldats : Jupiter écoute et puis congédie cette multitude d'immortels ; les fracas de leur départ achève d'étonner les yeux : que fait Achille alors? qu'oppose Homère à cet ébran-

lément général de la nature? il nous fait voir Achille seul dans sa tente, et dont l'inaction influe sur tous ces grands événemens. Ne craignez pas qu'Homère fasse des réflexions, et vous avise du sentiment qu'il a fait naître. Il laisse aux poëtes ordinaires à se méfier de l'impression qu'ils ont excitée ; il est sûr de l'effet de cet étonnant tableau ; il n'est jamais question de lui, car les réflexions du poëte sont une manière de se nommer et de dire : *prenez garde*, *remarquez l'art*, *admirez l'invention*, etc. Homère dédaigne l'admiration dont il est assuré, et il s'oublie ; que l'on me permette cet écart. Homère, Virgile, les vraiment grands hommes sont bien sobres en maximes et en réflexions, ils en fournissent les matériaux, et s'en reposent sur l'esprit et le sentiment des lecteurs : aussi leurs tableaux ne font-ils pas subitement leur effet tout entier ; vingt ans, trente ans, que dis-je, des siècles après on découvre de nouvelles beautés, et c'est aussi ce qui fait qu'ils sont toujours nouveaux ; semblables à ces édifices souterrains enterrés par les secousses de la terre, mais conservés, ils revivent à tous momens par de nouvelles fouilles, c'est-à-dire, par une nouvelle lecture, et renouvellent l'admiration que l'on croyoit épuisée. En un mot, le vrai est fait pour augmenter de mérite chaque jour. Virgile frappe moins que Lucain, mais Virgile gagne toujours et Lucain diminue.

J'ai retrouvé une dissertation de M. Grosley,

notre nouveau confrère, sur un vers de Virgile; qui lui a donné occasion de dire un mot *sur le silence*, car je ne néglige rien. *Journal de Trévoux* 1762, *second volume.*

C'est au onzième livre de l'Enéide; Lavinie, enfermée dans la ville de Laurentium, qu'assiége Enée, va à la suite de la reine sa mère au temple de Pallas, pour l'implorer contre Enée, en faveur de Turnus.

> *...... juxtàque eomes lavinia virgo,*
> *Causa mali tanti, oculos dejecta decoros.*

M. Grosley prétend que cet hiatus, loin d'être une faute, est une beauté. L'hiatus qui arrête le lecteur, par le concours des deux voyelles, est un trait de maître pour peindre la suspension qui doit naître à la vue de la princesse, et pour pénétrer en faveur de qui elle fait des vœux, d'Enée ou de Turnus.

Le même auteur rapporte un deuxième hiatus; c'est au neuvième livre aussi de l'Enéide.

> *Hanc sine me spem ferre tui... aut dentior ibo.*

Et il l'explique de même, en disant qu'Euriale, en faisant cette prière à Ascagne, pour qu'il prenne soin de sa mère, s'il succombe dans son entreprise, peint par cet hiatus son trouble et l'empressement qu'il a de parler; est-ce une excuse pour l'hiatus? est-ce en effet une beauté?

Mais ce qui est vraiment une belle image du

silence, c'est ce que le même écrivain rapporte de Pénélope, « pressée peu de temps après son » mariage par Icare son père et par Ulysse son » époux, de déclarer si elle vouloit, ou suivre » Ulysse à Itaque, ou demeurer à Lacédémone, » dans le sein de sa famille, que lui fait dire » Pausanias, livre trois? Elle se tait, et, pour » toute réponse, elle laisse tomber son voile » sur ses yeux ». (Oh ! voilà qui est sublime). Et dans le lieu même où elle venoit de donner cette réponse modeste, Ulysse, en faveur de qui elle fut interprétée, érigea un autel à la Pudeur.

Mais pourquoi chercher ailleurs que dans les livres saints la sublimité du silence? M. Rollin m'y autorise. C'est dans un ouvrage tout de belles lettres, et où il admet les autorités profanes, qu'il n'hésite pas à puiser ses autorités à la source de l'Ancien Testament. L'écriture rapporte « qu'Isaac » fut mis par Abraham sur le bois qui lui devoit ser» vir de bûcher, qu'il fut lié avant d'être immolé, » sans nous dire un mot, ni des dispositions de ce fils, » ni des discours que son père lui tient : sans nous » préparer à un tel sacrifice par quelques réflexions, » et sans nous dire avec quels sentimens le fils » et le père s'y étoient soumis. L'historien Josephe » met dans la bouche d'Abraham un discours » assez long, qui est fort beau et fort touchant : » Moïse lui fait garder le silence, et le garde lui» même. C'est que l'un écrivoit en homme et par

» son propre esprit, et que l'autre n'étoit que
» l'instrument et la plume de l'esprit de Dieu,
» qui lui dictoit toutes ses paroles ».

Ce silence d'Abraham est d'autant plus frappant, qu'il a été précédé des questions que l'enfant fait à son père pendant le chemin, sur ce qui va se passer, et dont, sans le savoir, il doit être la victime. Racine l'a imité heureusement dans la conversation entre Iphigénie et Agamemnon. Les livres saints sont inépuisables à ce sujet. S'agit-il d'exprimer la toute-puissance du maître de l'Asie? Cyrus. *Siluit terra in conspectu ejus.* La terre se tut devant lui.

Je finis, encouragé encore par M. Rollin (quoiqu'il n'en parle pas), par rapporter en exemple la divinité du silence du sauveur du monde devant Pilate. Imaginez tout ce qu'un dieu homme pouvoit dire, lorsque l'on osoit l'interroger par ce mot. *Quid est veritas?* qu'est-ce que la vérité? Il alloit disparoître de dessus la terre; n'étoit-ce pas le moment de s'expliquer? non, il se tait, et répond par le *silence* à la curiosité téméraire d'un prince vain et indifférent.

En voilà assez sur ce sujet; je ferai une dernière réflexion : c'est qu'en cherchant des secours en cette matière, et en voulant m'appuyer d'autorités dont je reconnois que j'ai toujours besoin, j'ai été bien surpris qu'aucun auteur de *rhétorique*, qu'aucun de ceux qui ont écrit des *figures*, des tropes, et de tout ce qui sert à l'éloquence,

n'ait rien dit de particulier à ce sujet; Quint
M. de Fénélon, le P. Bouhours, M. Gib
P. Jouvenei, le P. Porée, le P. la Sante, le P
moi, etc.; ils remarquent quelquefois les b
qui naissent du *silence*, mais ce n'est jamais
passant, et il m'a paru que ce sujet pouvo
traité sans tomber dans des redites, et sans
l'air de venir après les autres. A la vérité
lence est moins une figure de rhétorique à la
on ne sauroit donner de nom, comme
donne à la *prosopopée*, à la *métonymie*
métaphore, etc., qu'un trait qui tient au
et le goût n'a point de précepte. C'est un in
de la raison, qui, ainsi que l'instinct de la n
ne se trompe jamais.

---

(1) SUR QUELQUES COUTUMES D'UN PEUPLE INDIEN DES ENVIRONS DE RAJAMAHALL.

(Second article) (2).

On a donné dernièrement dans ce journal des détails sur quelques coutumes, et principalement sur les cérémonies religieuses d'un peuple Indien qui habite les montagnes des environs de Rajamahall, près du Gange, au milieu des possessions anglaises. Voici encore quelques particularités de leurs moeurs et des usages de leur vie civile, qui ont paru mériter d'être recueillies.

Malgré leur penchant très-grand à l'amour, les montagnards de Rajamahall montrent beaucoup de douceur et de retenue dans leurs passions ; ils n'oublient aucuns des petits soins et des attentions que l'on met partout en usage pour plaire à la personne que l'on aime; ils regardent le mystère comme nécessaire à l'amour, et évitent d'être apperçus avec celle à qui ils adres-

(1) Extrait des *Asiaticks researches*.
(2) Voyez le numéro des Archives du mois de décembre 1805.

sent leurs vœux. Une heure loin de sa belle paroît un siècle à l'amant de la montagne ; il est triste et ne songe qu'au plaisir de la revoir; il cherche ce qui pourroit lui plaire ; tantôt c'est un morceau d'étoffe, tantôt un bel anneau dont sa maîtresse ornera son col. Celle-ci dérobe quelquefois chez sa mère ce qui flatte le plus le goût de son amant ; ils font un échange des plats qu'ils apportent pour leurs petits pique-niques secrets; ils boivent le toddy (liqueur) dans le même verre, et fument la même pipe ou se servent du même tabac. Ces témoignages de tendresse et les délices de ce commerce amoureux pourroient bien n'être pas du goût de tout le monde ; mais il n'y a pas de règle en amour, et chacun le témoigne à sa mode. Au reste, ces simples habitans des montagnes sont très-prudens, et il est rare qu'une jeune fille soit dans le cas de ne pouvoir nier qu'elle ait été fragile et d'avoir à rougir de l'état où l'a mise l'amour. Mais lorsqu'un pareil malheur arrive, on offre des sacrifices aux dieux pour les appaiser. Le maungy profite de la faute ; car après avoir aspergé d'un peu de sang les coupables pour les purifier, il mange chez lui le cochon et la chèvre qu'il vient de sacrifier, et qu'il n'avoit pas fournis. Si les jeunes gens se reconnoissent pour époux, le mariage est déclaré sans avoir besoin d'autres cérémonies.

L'état de la fortune est la seule règle qui fixe le nombre de femmes que l'on peut épouser. Les

noces entraînent d'assez grands frais : aussi n'y a-t-il que les montagnards riches qui puissent servir de soutien à la polygamie. Celui qui désire épouser une jeune fille, la demande à ses parens, qui le proposent à la jeune personne. Si elle accepte cet époux, alors il prepare des présens pour sa future épouse et pour ses parens. Les presens ordinaires que l'on offre à la fiancee sont des *poonate* (lits) et des *tubacane* (anneaux de col). Du moment où elle les a reçus, elle est fiancée. Il faut encore que le mari donne un turban et une roupie à son beau-père, et des pièces d'étoffe et des roupies à la mère et aux proches parens de celle qu'il doit épouser. Le jour du mariage étant arrivé, l'époux, suivi de ses parens, va chez son beau-père : les deux familles qui doivent s'unir s'asseyent sur des espèces de tapis et sur des nattes, et, après un grand repas, le père de la jeune fille lui prend la main et la met dans celle de son époux, en le priant de la traiter avec douceur et de ne pas la tuer. On le menace, s'il la tuoit, d'user de représailles ; mais on ajoute que, si la fille mouroit de mort naturelle ou par quelque mauvais tour du diable, personne n'en seroit responsable. Toutes ces exhortations finies, l'époux trempe le petit doigt de sa main droite dans de la couleur rouge et fait une petite marque sur le front de la fiancée, dont il prend le petit doigt de sa main droite avec le sien, et il la mène chez lui. Cinq jours après, les nouveaux époux retournent

chez le père de la femme, et apportent tout c
peut être nécessaire à de grands repas de n
ils durent pendant deux ou trois jours, au n
des plaisirs et de la bonne chère. Les cérém
du mariage sont alors finies, et chacun va
soi. Il paroît que le mari fait tous les frais d
riage, et que le père ne donne pas de dot à sa
usage qui avoit lieu dans les temps héroïqu
voit depuis, chez plusieurs peuples de l'anti
qu'on marchandoit pour ainsi dire la fille qu
vouloit épouser, et qu'on en fixoit le prix a
père. Outre ce que l'on donnoit à celui-ci,
froit encore des présens à la fille, comme si l'
voulu qu'elle vous appartînt encore mieux.
s'est-il pas conservé un souvenir de cet usag
celui des corbeilles et des bijoux que l'on
aux mariages? Les Gaulois apportoient en
riant autant de biens qu'ils devoient en rec
tout étoit égal de part et d'autre ; mais le
mains étoient obligés de doter leurs femmes
Egyptiens avoient les dots tellement en ho
que celui qui en avoit reçu une de sa femn
étoit adjugé comme esclave. Solon et Ly
avoient de même voulu ôter aux hommes l
sibilité de faire un mariage riche : on pu
le Spartiate qui cherchoit à rétablir ses a
par un mariage.

L'adoption est en usage parmi les monta
de Rajamahall ; le frère aîné peut ré
et adopter pour fils un des enfans de sa

lorsqu'elle en a dix ; il est vrai que, dans ce cas, la privation doit être peu sensible. Si un homme, en mourant, laisse plusieurs veuves, son frère cadet, ou le plus jeune de ses cousins, au second ou au troisième degré, a la liberté d'épouser toutes ses veuves ; cependant avec leur consentement. Les lois ont aussi songé à veiller au bonheur des femmes, et elles poursuivent le mari qui, par ses mauvais traitemens, force sa femme à prendre la fuite, ou à mettre fin à sa vie. Les infidélités que peuvent se faire le mari et la femme, sont punies, et l'homme convaincu est condamné à payer vingt-quatre roupies, et à fournir un cochon dont on fait un sacrifice pour détourner la vengeance divine ; les coupables sont arrosés du sang de la victime qui les purifie, et la cérémonie se termine par un repas de réconciliation entre ceux qui ont à se plaindre l'un de l'autre. C'est ordinairement la femme qui révèle le secret qu'il lui importe tant de cacher, et elle croiroit, en le renfermant dans son cœur, attirer sur son village toutes sortes de maux, tels que la peste ou les ravages d'un tigre, ou de quelque horrible serpent. Pour peu que l'on ait quelque amour de la patrie, de pareils malheurs doivent faire avouer bien des fautes. Si le village est affligé de quelqu'un de ces fléaux, on en attribue aussitôt la cause à l'immoralité d'un habitant, et l'on emploie des moyens très-efficaces pour découvrir le coupable. Il y en a trois in-

faillibles : le *satane*, le *cherreen* et le *goberreen*. Je n'en dirai qu'un mot. L'épreuve du *satane* consiste à nettoyer une petite place où un homme puisse s'asseoir ; on y plante une branche d'arbre, et il s'assied vis-à-vis. Un autre homme lui donne du riz dont il jette une portion sur la branche, et il mange le reste. A chaque bouchée qu'il avale, l'homme qui lui a donné le riz prononce le nom des différens villages situés aux environs de l'endroit où s'est commis le crime. La personne qui le lui donne lui dit de l'avaler au nom de tous les habitans du village, et l'on croit que Dieu ne permettra pas à celui qui mange, d'avaler le riz lorsqu'on prononcera le nom du village qui renferme le coupable. On recommence la même cérémonie pour savoir dans quelle famille du village désigné se trouve le coupable, puis pour savoir quel individu de cette famille a commis le crime. Pour établir le *cherreen*, on attache une pierre à une corde suspendue, et il n'est pas douteux qu'elle ne balance çà et là au nom de celui qui a commis la faute. Quant à l'épreuve du *goberreen*, elle est plus sérieuse que les précédentes ; c'est une espèce d'ordalie : on remplit un pot de fiente de vache, on la fait bouillir ; et, lorsqu'elle bout très-fort, on y jette un anneau. Chacun s'approche en invoquant le nom de Dieu et protestant de son innocence. On plonge la main dans le pot pour enlever la bague. Celui qui n'est pas coupable la retire sans se

rûler; mais on est persuadé que le coupable sera rûlé sans pouvoir mettre sa main dans le pot; matière bouillante s'élèvera pour aller au-devant de sa main et le convaincre de sa faute, qui peut plus être mise en doute.

On a recours aux mêmes épreuves pour découvrir les sorciers, et il n'est pas difficile d'être clare coupable de magie. Ces montagnards, u savans en médecine, attribuent au sortilége maladies qui ont résisté à leurs remèdes ordiires. Lorsqu'on soupçonne une femme d'être gicienne, on la soumet à l'épreuve du fer ige. Il est vrai que ce n'est point elle qui la it; cinq hommes sont chargés de la justifier de la condamner. Ils se retirent sur les bords rtés d'un ruisseau, y font un grand feu avec bois particulier, et font chauffer le fer; le oo, ou celui qui doit faire l'épreuve, se igne. Pendant ce temps-là, les quatre autres tent du riz sur le fer, en invoquant la justice Birmals (1), le dieu du feu, et prononçant om de la personne accusée. Elle est coupable e riz est consumé. Le tatoo met alors un pied ns l'eau, et, prenant le fer rouge, il le pose uf fois de suite sur sa langue; si elle n'y ré-

1) Voyez *Birmals*, dans le Dict. mythol. de Noël. Mais il paroît ces montagnards mettent Birmals au-dessous de Bedo-Gossaih, est peut-être Shiva, le créateur, la première personne de la Tri- indienne. F. C.

siste pas, c'est une preuve contre la magicienne. En revenant au village, le tatoo montre sa langue. Si la femme accusée n'est pas contente de ce témoignage, elle demande une seconde épreuve, et envoie deux personnes pour en être témoins : si le tatoo se brûle encore, le magicien ou la magicienne sont saisis, et puis on les force à déclarer celui qui les a instruits dans cet art criminel. Le *chouraga* ou magicien est conduit près du malade afin de détruire le charme; s'il réussit à le guérir, il en est quitte pour quelques roupies qu'il paie au maungy et aux hommes chargés de faire l'épreuve; le tatoo est le mieux payé, et certes on le lui doit. Si le malade meurt, le chouraga est puni de mort, ou il est obligé de racheter sa vie selon la taxe prescrite par les lois. Il est vrai que s'il perd la vie, ce qui dépend des parens du malade, il peut se consoler en pensant que les siens ont le droit de poursuivre ceux qui l'ont accusé de magie, et il peut espérer qu'on réhabilitera sa mémoire.

Le manque de parole est puni par des amendes chez les montagnards de Rajamahall. Si deux pères de famille, voyant leurs femmes grosses à la même époque, se promettent de faire épouser les enfans qui naîtront, supposé que ce soit un garçon et une fille, celui qui rompt cet engagement est obligé de payer à l'autre ce qu'il en coûte pour un mariage; le père du garçon n'est cependant condamné qu'à donner une roupie et un turban.

es peuples n'ont pas apporté moins de soin à ce qui regarde les sépultures ; ils ont un grand respect pour les morts et les enterrent avec beaucoup de cérémonies. On n'en fait cependant pas pour les enfans morts avant d'être sevrés. Les enterremens sont suivis de repas de famille que l'on nomme *boges*. On en donne plusieurs, surtout à l'anniversaire de la mort ; il s'y fait des libations aux dieux , et on leur offre un peu de chaque plat. Il y a des boges où les liqueurs ne servent qu'aux libations ; d'autres où il est permis d'en boire. Ordinairement le maungy fournit le terrain de la sépulture, et on lui donne un cochon qu'il sacrifie. Quelquefois le mort est enterré avec son lit, la tête vers le nord ; son corps est recouvert de branches sur lesquelles on jette de la terre et du gazon : après avoir mis un morceau d'étoffe de soie sur le tombeau, on l'assujettit avec une pierre, et l'on entoure la tombe de pierres et de palissades de bamboux. Mais les personnes qui meurent de la petite vérole ou de la rougeole ne sont pas enterrées, par l'idée où l'on est que leurs maladies se perpétueroient dans le village ; leurs parens portent leurs corps sur des lits dans des forêts, et, après les avoir couverts de branches, ils se retirent, et reviennent l'année suivante au même endroit pour y célébrer la fête de l'anniversaire. Les hydropiques ne sont pas aussi bien traités ; on se contente de jeter leurs corps dans la rivière, de crainte que

tout le village ne devienne hydropique; il est cependant fait mention d'eux dans les prières que l'on fait tous les ans vers la moisson. Avant de mourir, les chefs font leurs dispositions devant leurs amis; ils désignent leurs héritiers, le droit d'aînesse n'existant pas dans ces montagnes, et les filles ne pouvant pas hériter. Lorsqu'ils sentent leur fin approcher, ils nomment un proche parent tuteur de leurs enfans. Du moment que le chef est mort, le bruit du tambour l'apprend aux environs; on se hâte de venir voir le corps exposé, et tous les vassaux arrivent pour vérifier le fait. Quand on a bien vu qu'il est mort, on l'enterre avec cérémonie, et, après le repas funèbre, on exécute ses dernières volontés au sujet de ses héritiers. Il y a de ces *boges* ou repas funèbres où l'on ne peut pas manger des viandes qui n'étoient pas permises à la personne qui vient de mourir. Le cochon, par exemple, est interdit dans les boges des personnes mortes de l'épilepsie. Il ne me reste plus à parler que des cérémonies bizarres qui ont lieu lorsqu'on retrouve les restes d'un homme déchiré par un tigre. Le demauno (1), à la tête des parens du mort, se transporte à l'endroit où l'on a fait cette triste découverte. Le parent le plus proche commence par adresser à Dieu des prières dans lesquelles il prononce le nom de Bedo-Gossaih

(1) Espèce de prêtre ou devin dont il a été question dans l'article concernant les coutumes religieuses des montagnards de Rajamahall.

celui du défunt. Il fait ensuite tomber d'un
up de cimeterre la tête d'une chèvre, se jette
ı milieu de la troupe des parens et se cache
rrière eux. Le demauno se précipite aussitôt
r cette tête, en suce le sang et paroît furieux;
là jette loin de lui, court pour la rattraper,
e va que par sauts et par bonds, en cherchant à
iter ceux du tigre, et faisant des cris qui res-
mblent, autant qu'il lui est possible, à ceux de
t animal en fureur; il regarde d'un œil féroce
tâche de saisir celui qui a sacrifié la chèvre;
lui-ci l'évite de son mieux; ses amis le pro-
gent avec d'autant plus de zèle que ce qui ne
roît qu'un jeu, pourroit avoir des suites fu-
stes : on est persuadé que ce malheureux parent
viendroit la proie d'un tigre, si le demauno
rvenoit à le toucher. Quand ce dernier, fati-
é d'avoir fait le tigre, tombe de lassitude, alors
enterre la tête de chèvre dans un pot de terre,
ssitôt il revient à la raison, et redevient l'ami
celui qu'il poursuivoit avec tant d'acharne-
ent.

Si la vie des demaunos est assez agréable et
ır attire beaucoup d'hommages et de présens,
font bien d'en profiter, n'ayant rien à attendre
rès leur mort ni de ceux pour lesquels ils ont
ré tant d'oracles, ni de la part des dieux.
abord ils deviennent des diables, et même des
ıbles très-méchans. Aussi, de peur qu'ils ne
truisent le village, ou n'y viennent jouer

quelques mauvais tours, ne les enterre-t-on pas; on les met tout simplement dessous un arbre, sur le même lit où ils sont morts, on les recouvre de branches et de feuilles; c'est le meilleur moyen de les empêcher de venir tourmenter les habitans du village, et cela les force même d'aller faire les diables ailleurs. Toutes ces choses sont sûres et reconnues, mais on n'en donne pas les raisons de manière à me permettre de les expliquer.

Avant que les chefs de ces montagnes se fussent mis sous la protection du gouvernement anglais (1), les différends qui s'élevoient entre deux villages se décidoient ordinairement par la force: celui qui se croyoit offensé marchoit contre l'agresseur, l'attaquoit, s'il pouvoit, de nuit, mettoit le village au pillage, et emportoit ce qui lui convenoit. Quelquefois cependant le maungy, sachant qu'il devoit être attaqué, se tenoit sur ses gardes; les assaillans restoient alors en observation et épioient un moment favorable. A la fin, fatigués de leur oisiveté et de la garde qu'ils étoient obligés de monter, ils envoyoient quelques personnes jeter une poudre soporifique au vent du village, et, persuadés que l'effet étoit certain et très-prompt, et que tous les assiégés dormoient d'un profond sommeil, ils se jetoient sur le village, le pilloient, et emmenoient des prisonniers

(1) Il y a environ vingt-cinq ans. Voyez le numéro de novembre.

que leurs parens venoient racheter quelques jours après. Ces brusques expéditions étoient ordinairement suivies de la réconciliation des deux partis. Souvent alors ce qui avoit occasionné la querelle devenoit l'objet d'un jugement, et celui qui avoit élevé le différend payoit une amende. Le partage du butin se faisoit entre les vainqueurs, d'après les proportions établies par les maungys. Souvent les chefs et les officiers n'avoient d'autre avantage que le pouvoir choisir parmi quelques ustensiles de ménage.

Les guerres que les montagnards faisoient aux habitans de la plaine étoient beaucoup plus cruelles; ils tuoient tous ceux qui s'opposoient à leurs incursions, et, s'ils laissoient la vie à ceux qui ne se défendoient pas, et aux femmes et aux enfans, ce n'étoit qu'après les avoir dépouillés de tout ce qu'ils pouvoient avoir. La chasteté des femmes étoit cependant respectée, et l'on croyoit que celui qui y porteroit atteinte deviendroit fou et perdroit la vie. C'étoit dans ces excursions que les montagnards se fournissoient quelquefois d'épées et de mousquets, qui sont même encore assez rares chez eux. Leurs armes propres sont l'arc et la flèche, dont ils se servent à la chasse et à la guerre; et, quoiqu'ils aient l'habitude de tirer dès leur enfance, ils ne sont pas aussi adroits qu'on pourroit le croire. Leurs flèches pour la chasse sont empoisonnées; celles de guerre ne le sont pas. Lorsqu'ils ont tué quelque bête, ils se

contentent d'enlever la chair qui environne la flèche, et ils mangent le reste. On a vu des exemples de personnes mortes en quelques minutes pour avoir goûté imprudemment du morceau de chair où la flèche avoit pénétré. C'est aux soins de M. Cleveland, gouverneur de ce district, que l'on doit la tranquillité que les montagnards laissent aux habitans de la plaine. D'anciennes injures avoient excité la haine des peuples des montagnes, et la richesse des zemindars (cultivateurs) du plat-pays servoit à l'entretenir et les animoit à la vengeance. Il étoit toujours facile de trouver des prétextes à de nouvelles excursions qui enrichissoient les montagnards sans leur coûter beaucoup de peine. Depuis long-temps, le commerce étoit interrompu ; les zemindars et leurs ryots (petits cultivateurs) ne vouloient plus fournir aux villages des montagnes les denrées que la plaine produisoit. Le pays qui bordoit le pied des montagnes étoit dépeuplé, et les bords du Gange tellement isolés par le brigandage, que la navigation n'étoit plus libre, et qu'on ne pouvoit aller de Bhagalpore à Furruckabad sans courir le danger d'être pillé.

L'administration anglaise vit qu'il étoit d'une nécessité indispensable de remettre l'ordre dans ce pays : on y envoya des troupes commandées par des officiers intelligens ; ils y restèrent pendant quelque temps ; et, employant à propos la force et la douceur, ils préparèrent le pays à se prêter aux changemens que M. Auguste Cleve-

land vouloit y introduire. Celui-ci rassembla les chefs de maungys, employa la douceur et les présens pour se les attacher. Engagés par les promesses avantageuses de M. Cleveland, les maungys levèrent un nombre assez considérable d'archers qu'il payoit régulièrement, et auxquels il fit même donner des armes à feu deux ans après leur formation. Ces montagnards tirent très-bien, et ont prouvé qu'ils étoient capables de se soumettre à la discipline. Les maungys reçurent aussi des appointemens fixes, moyennant lesquels ils s'engageoient à fournir un certain nombre d'archers; s'ils y manquoient, on ne les payoit pas. Ces institutions de M. Cleveland ramenèrent la tranquillité et la paix dans les montagnes et les plaines de Rajamahall et de Bhagalpore. Les zemindars virent renaître l'abondance dans leurs champs, qui ne craignoient plus les excursions des montagnards, et ceux-ci se procurèrent par le commerce ce qu'ils n'étoient plus obligés d'enlever de force. De pareils bienfaits excitèrent la reconnoissance de ces peuples; ils ne parloient de M. Auguste Cleveland qu'avec enthousiasme. Les aumlah et les zemindars élevèrent à sa mémoire un monument en forme de pagode, et le gouverneur général des Indes lui en fit ériger un aux frais du gouvernement. On y mit une inscription qui rappelle les services de M. Cleveland. On le louoit des changemens qu'il avoit su introduire dans un pays barbare sans répandre de sang, et en em-

ployant la douceur pour se gagner les esprits. Les peuples à qui il avoit appris à être heureux, le perdirent trop tôt ; il mourut à vingt-neuf ans, laissant après lui des établissemens qui eussent honoré une carrière beaucoup plus longue.

Un des changemens les plus utiles que M. Cleveland introduisit, fut dans la manière de juger les différends entre particuliers. Autrefois, ils n'étoient jugés que par les anciens du village ou par des arbitres nommés par le maungy ; ils décidoient des affaires les plus graves. Mais aujourd'hui l'on ne s'adresse à eux que pour des bagatelles. D'après un arrangement entre M. Cleveland et les chefs des maungys, les causes importantes sont portées à Rajamahall ou à Bhagalpore, et plaidées devant une assemblée de maungys. Les chefs de Tuppahs seuls ont le droit de juger. On emploie le serment dans les procès, et l'on verra peut-être avec plaisir comment il se prête. Tout le monde peut faire prêter serment. La manière la plus ordinaire est de mettre du sel sur la pointe d'un *julwar* ou cimeterre, en disant aux juges: « que ce sel vous porte la mort, si vous juges » contre votre opinion ». Après que la personne qui prête le serment a prononcé cette imprécation et se l'est appliquée à elle-même, on met la pointe du cimeterre au-dessus de sa bouche, et on lui fait avaler le sel que l'on délaie avec un peu d'eau Ceux que des incommodités empêchent d'avaler le sel, prononcent le serment et appuient en mêm

:mps leurs mains sur des flèches plantées en terre, un pied et demi de distance l'une de l'autre, et ntre lesquelles on a répandu à terre un peu de :l. Il y a encore plusieurs autres manières de se er par serment qui ne sont pas assez curieuses our mériter d'être rapportées. Les maungys et s officiers déclarent ce qu'ils savent au sujet du rime dont on charge l'accusé, et ce dernier ordinairement s'accuse lui-même. Il ne s'écarte jamais le la vérité ; le mensonge ne feroit qu'aggraver le crime qu'il peut avoir commis. On en voit souvent refuser de parler, plutôt que de se sauver par un mensonge. Celui que l'on peut convaincre d'avoir menti, est appelé *passiary*, c'est-à-dire, une personne à qui l'on ne doit pas ajouter foi, même si elle disoit la vérité. Le témoignage du *passiary* n'est reçu dans aucune cause, quelque petite qu'elle soit.

Il n'y a point d'esclaves dans les montagnes de Rajamahall ; les dungarears ou paysans sont libres, et n'obéissent à leur maungy que d'après une espèce de convention, et autant que celui-ci les protège et leur rend justice ; elle est d'ailleurs égale, et la loi prononce aussi sévèrement contre le maungy qui bat ou tue un dungarear, que contre le dungarear qui s'emporte à de pareils excès contre un maungy ; selon la gravité des cas, il est condamné à des amendes très-fortes, et même à la mort, dont il ne peut se racheter que de la volonté des parens de celui qu'il a tué. Les

paysans, malgré cette égalité devant la loi, respectent beaucoup leurs maungys; ils ne les abordent pas sans faire leur salam, et ne leur parlent qu'après en avoir obtenu la permission. S'ils trouvent le maungy occupé, ils attendent qu'il ait le loisir de traiter leurs affaires, et ils cherchent à deviner sur son visage la disposition d'esprit où il se trouve. S'il paroît de mauvaise humeur, ils remettent à un autre moment ce qu'ils auroient à lui dire. La place du maungy ne lui rapporte pas seulement du respect et des égards, elle lui donne aussi des droits à une partie des récoltes du dungarear. Cette portion n'est pas fixe, et dépend de la beauté de la récolte; lorsqu'elle est abondante, le paysan ne fait pas de difficultés de donner davantage au maungy, qui se contente à son tour de peu de chose, si l'année est mauvaise. Ce sont deux espèces d'officiers nommés *Cutwas* et *Phosidas*, et payés par le maungy, qui sont chargés de prélever ses revenus. Les dungarears tiennent leurs terres de leur chef, qui les leur donne à cultiver sous cette redevance; et, s'ils refusent de donner la portion à laquelle a droit le maungy, celui-ci ne peut pas les forcer à payer, mais il leur ôte les terres qu'il leur avoit confiées. Au reste, il travaille à la terre comme les paysans, et l'on peut dire qu'il n'est, à bien des égards, que *primus inter pares*. Le terroir de ces montagnes n'est pas partout le même; il est dans quelques endroits d'une terre noire, qui est la meilleure, et dans

d'autres, d'une terre rouge de la nature de l'argile, d'une qualité inférieure à l'autre. Le pays produit plusieurs espèces de grains, mais en petite quantité, et quelques plantes légumineuses en général très-âcres, et qui ont besoin d'être cuites dans plusieurs eaux pour n'être pas nuisibles. Les montagnes fournissent aussi des bambous, du coton, du miel, des bois dont les montagnards font du charbon, des planches et des lits qu'ils vont vendre aux habitans de la plaine, qui leur vendent à leur tour du sel, du tabac, du riz pour leurs sacrifices, des étoffes, des pots de terre, des fers de flèches, des haches et différens autres instrumens de fer. Les montagnards ne fabriquent que des lits et des charrues grossièrement travaillées; pour tout le reste, ils ont recours à leurs voisins. Le sel et le tabac sont pour eux les deux objets de première nécessité; aussi, pour dire que tel village est près d'une ville à marché, on dit que cette ville lui fournit le sel et le tabac. Ce sont en général les femmes qui vont au marché; elles y portent leurs denrées, et en rapportent d'autres en échange. La vie qu'elles mènent est très-dure; la plus grande partie du travail, soit dans les champs ou dans l'intérieur du ménage, tombe sur elles; et un homme est riche en proportion du nombre de ses femmes, qui sont pour lui autant de laboureurs qu'il emploie à cultiver ses champs. Dans de certains temps ces femmes n'ont point la permission de vivre avec leurs maris, et alors il leur est même dé-

fendu alors de toucher un homme, fût-ce d
bord de leur vêtement. Celui qui auroit été touch
par une femme soumise à cette interdiction, se
roit regardé comme impur, et la femme condam
née à donner une pièce de volaille que l'on sacr
fieroit, et avec le sang de laquelle on arrosero
l'homme pour le purifier. Cette cérémonie a aus
lieu lorsqu'un montagnard trouve une femm
chez lui ; elle est obligée de lui donner une poule
dont le sang sert à purifier la cabane. Si un
femme surprend un homme chez elle, il est con
damné à la même amende, à la difference cepen
dant que la femme doit la lui remettre, et qu'il en e
quitte pour la bonne volonté. Si deux montagnard
ivres se battent et qu'il y ait du sang répandu, celu
qui a blessé l'autre est mis à l'amende d'un cocho
ou d'une pièce de volaille qu'on sacrifie : on arros
du sang de la victime celui qui a été blessé, pou
le purifier et empêcher qu'il ne devienne possédé
du démon. Ces montagnards ont encore quelque
lois assez remarquables ; par exemple, les lo
contre le vol punissent avec plus de sévérité le
voleurs de grains que ceux qui prennent de
étoffes ou de l'argent.

En cas de procès, le chef chargé de rassem
bler des juges, a droit à une certaine rétribution
si la personne qui veut intenter le procès e
obligée d'emprunter de l'argent, la loi la con
damne, soit qu'elle gagne ou qu'elle perde,
rendre deux roupies pour chacune de celle
qu'elle a empruntées.

Il paroît aussi que ces montagnards tiennent beaucoup à leur sommeil et n'aiment pas à être réveillés. On encourt une amende d'une roupie, et d'un cochon pour faire un repas, si en marchant on heurte du pied et l'on éveille une personne endormie; il y en a certainement qui s'endorment de manière à attraper un coup de pied et à gagner l'amende et le cochon.

Un homme à moitié ivre et qui en plein jour et avec dessein vomit sur un autre, s'il est convaincu devant les juges, paie un turban et une roupie, mais s'il fait sombre, ou qu'il n'ait pas vu la personne, on lui pardonne.

Celui qui, par hasard ou de dessein prémédité, met le feu à une jongle et brûle des grains ou autre chose, est condamné à des dédommagemens. Mais si par accident quelqu'un incendie une ville entière il n'encourt aucune amende, parce que la perte est trop grande pour pouvoir être supportée par une seule personne ou par sa famille. S'il n'y a qu'une ou deux maisons de brûlée, l'auteur du mal est obligé à restitution. La punition pour le meurtre d'un chat est assez bizarre; celui qui l'a tué rassemble tous les enfans du village et leur distribue du sel, pour détourner la vengeance divine. On paie dix ou douze roupies pour avoir tué une chien de chasse.

On raconte qu'un homme étant assis auprès d'un autre, s'apperçut que les habits de son ami étoient en feu et l'en avertit; celui-ci éteignit

le feu, et exigea de son ami qu'il lui donnât une pièce de volaille pour en répandre le sang sur ses habits, en actions de grâces. La raison pour exiger cette amende, c'est que, ajouta-t-il, ses habits lui appartenant, personne n'avoit le droit de se mêler de ce qui lui arrivoit. Cet usage n'a plus lieu, du moins pour ce qui regarde l'amende d'une volaille, mais on cite encore aujourd'hui l'anecdote.

Autrefois lorsque par accident quelqu'un tuoit un de ses camarades à la chasse, ordinairement il y avoit des informations contre lui; le corps étoit transporté au village; il arrivoit presque toujours qu'on finissoit par piller la maison de l'homicide involontaire, et en emporter tout ce qui pouvoit se manger; on s'arrangeoit ensuite, et la peine du meurtre se rachetoit par une amende de deux cents ou deux cent quarante roupies. Mais à la suite de cette amende, les parens du mort en exigeoient encore une en dédommagement des enfans que leur parent auroit eus, si on l'avoit laissé vivre plus long-temps; c'est songer à tout.

Je finirai cet article par quelques mots sur la manière de chasser des montagnards de Rajamahall. Après s'être rassemblés pour la chasse, ils ont recours au *chereen*, pour savoir quel est celui dont le dieu de la chasse *Autgha* désire de recevoir des actions de grâces; si la chasse est heureuse, on donne deux œufs à la personne nommée par le chereen. Une partie des chasseurs se place

le long de la lisière du bois, les autres y entrent et poussent le gibier devant eux. Si on tue un sanglier ou quelqu'autre bête, le chasseur choisi par le chereen, casse un œuf sur les dents de l'animal et le répand sur sa tête, en adressant des prières et des remerciemens à Autgha. On voit que ces peuples ne font rien sans que la religion y ait quelque part. On observe les mêmes cérémonies à chaque pièce de grand gibier. A leur retour les chasseurs, séparent les têtes, les queues, l'intérieur du corps et les rables; ces parties sont regardées comme sacrées; il est défendu aux femmes d'en manger: si elles en mangeoient en secret, elles offenseroient Autgha et seroient cause du peu de succès que les chasseurs auroient dans les autres chasses. Après avoir donné un quartier de derrière de la bête au chasseur heureux qui l'a tuée, ils distribuent le reste à la famille; mais on voit que, toutes les parts prélevées, il ne doit guère rester à ces pauvres femmes que les épaules, et qu'elles ne sont pas mieux traitées sur le point de la nourriture que sur les autres. Le repas fini on sacrifie à Autgha une volaille, dont on verse le sang sur les dents de la bête que l'on a rapportée de la chasse; celui qui a adressé les prières aux dieux, enlève le cœur de l'animal, en verse le sang sur son arc et ses flèches, et invoque Autgha après avoir encore cassé un œuf. Celui qui va seul à la chasse, garde pour lui la moitié du gibier qu'il tue; le reste est ditribué aux habitans du vil-

lage, après que le maungy en a pris pour lui une partie du dos. Ils regardent le gibier comme un bien public, auquel tout le monde a droit, même ceux qui ne se sont pas donné la peine d'aller le chercher et le tuer. Il est d'usage parmi les chasseurs de ces montagnes de garder les dents, les bois, les cornes des bêtes qu'ils tuent, et comme ils passent leur vie à la chasse, ils en ramassent en peu de temps une grande quantité ; ils choisissent alors un endroit pour consacrer toutes ces dépouilles au dieu de la chasse et lui sacrifier un cochon. On regarde comme une marque d'une grande faveur de la part de Autgha, lorsqu'il se présente quelque animal sauvage pendant le sacrifice, et si celui qui l'offre est assez heureux pour tuer cette bête, on l'ajoute au sacrifice et on la mange sur l'autel même. On condamne à de fortes amendes celui qui trouve et prend pour lui une pièce de gibier qu'un autre a tuée et qu'il est occupé à chercher avec ses amis.

Très-peu de ces montagnards parviennent à un âge fort avancé, l'usage habituel et immodéré des liqueurs fortes paroît contribuer à abréger leur vie. D'ailleurs il est impossible d'avoir à cet égard des données positives ; ne connoissant, comme on l'a dit (1), aucune espèce d'écriture, et n'ayant aucun moyen de constater les époques des naissances, ils ignorent leur

(1) Voyez le numéro de novembre.

âge comme les paysans de beaucoup de pays, et ils montrent quelquefois comme des vieillards de cent ans, des hommes qui n'ont assurément pas cet âge; quoiqu'il en soit, c'est une chose assez singulière que cette absence totale d'écriture et de tout ce qui pourroit en tenir lieu chez un peuple dont les institutions assez multipliées paroîtroient quelquefois tenir à un état de civilisation plus avancé que ne le doit faire supposer leur ignorance. On seroit tenté de croire que la race qui habite les montagnes de Rajamahall n'a pas toujours été barbare. Transportée peut-être dans ces montagnes par quelque révolution, et perdant peu à peu par son isolement la trace de son ancienne civilisation, elle n'en aura conservé que ce qui étoit nécessaire à l'organisation intérieure de la société. La tradition suffisoit à des peuples dont aucune communication avec d'autres peuples ne venoit augmenter les souvenirs. Les relations que M. Cleveland a dernièrement établies entre eux et leurs voisins, exigeront probablement une autre manière de conserver les idées, et, comme il est assez ordinaire, de nouveaux besoins feront naître de nouvelles lumières.

L'AMOUR PLATONIQUE,

OU

LA PHILOSOPHIE DES DAMES.

DANS les plus beaux jours de la Grèce,
Age brillant des arts, des talens enchanteurs,
De l'esprit, du bon goût, de la délicatesse,
Où l'amour de la gloire enflammoit tous les cœurs,
Où chaque ville offroit des héros et des sages,
Où même la beauté, par des traits plus flatteurs,
Avoit des droits à plus d'hommages;
Dès que le doux printemps ramenoit les zéphyrs,
On célébroit des jeux pour rendre grâce à Flore.
Sous ses doigts parfumés la rose se colore,
Et c'est pour l'univers le signal des plaisirs.
Mille jeunes beautés, l'élite de la Grèce,
Venoient de toutes parts à ce signal heureux,
Et chacune en secret apportoit à ces jeux
L'espoir de partager l'encens de la déesse.
Sans nourrir dans son cœur cet espoir orgueilleux,
A cette lice enchanteresse,
La jeune Eglé parut et charma tous les yeux.
La jeunesse d'Hébé, la fraîcheur de l'Aurore,
Et de Cypris l'air séduisant,
Ce pouvoir secret qu'on adore,
Qui domine en intéressant,
Et qui n'est jamais si puissant
Qu'à l'âge innocent qui l'ignore,
Eglé rassembloit tout. Aussi de quelle ardeur
Criton, Alcibiade, empressés à lui plaire,
Poursuivirent ses pas dans ce monde imposteur,
Où le plaisir paroît le seul bien nécessaire,

à les illusions tiennent lieu de bonheur.
n lui sacrifia Cléonice et Thémire . . . . .
le aimoit le plaisir, et chacun auguroit
Qu'étant jeune, vive et jolie,
Au torrent elle céderoit,
ı par désœuvrement, ou par coquetterie.
s'y trompérent tous : c'étoient des Grecs pourtant.
siècle encor cité pour sa galanterie,
Par un contraste assez frappant,
oit le plus beau temps de la plilosophie.
Platon alors à sa patrie
onnoit de ces leçons comme on n'en donne plus;
Il joignoit au feu du génie
L'exemple auguste des vertus.
esprit étoit frappé; l'âme étoit attendrie.
« Non, disoit-il, mes chers concitoyens,
» Je ne viens point, censeur attrabilaire,
» Vous proposer de pénibles moyens
» Pour obtenir un bien imaginaire.
» Au vrai bonheur que vous cherchez en vain,
» Cette raison, qu'on vous peint si farouche,
» Veut aujourd'hui vous mener par la main,
» Et ses conseils vont sortir de ma bouche.
» Ne craignez point qu'elle aille insolemment
» Vous annoncer, d'une voix sacrilége,
» Que, quand les dieux vous donnoient un penchant,
» A la foiblesse ils préparoient un piége.
» Tout leur ouvrage atteste leur bonté.
» Du créateur l'éternelle sagesse
» A fait tout bien; nous avons tout gâté.
» Père indulgent, sa libéralité
» Nous prodigua des biens de toute espèce:
» Loin d'en jouir, nous les empoisonnons.
» L'Amour étoit le plus beau de ses dons.
» Du feu divin étincelle féconde,
» Quand il naquit, pour le charme du monde,
» L'être sensible exista doublement,
» En conservant son influence heureuse,
» La vie entière étoit un beau moment.
» Mais du plaisir l'adresse dangereuse
» Fait à vos yeux briller, dans le lointain,

» Des feux follets la lumière trompeuse;
» Vous courez tous vers ce guide incertain.
» Il vous égare, et, s'il vient à s'éteindre,
» Si les regrets cuisans et douloureux
» Prennent sa place, osez-vous vous en plaindre?
» C'est votre faute, et non celle des dieux.
» Rappelez-vous cet état de votre âme,
» Quand vos désirs, à peine contenus,
» Etoient encore un hommage aux vertus
» Du tendre objet qui causoit votre flamme.
» Sans doute alors vous vous estimiez plus;
» Vous jouissiez sans reproche et sans crainte,
» Du repentir vous ignoriez l'atteinte.
» Par une erreur tout change en un moment.
» Mais vous surtout, sexe adorable et tendre,
» De l'univers l'amour et l'ornement,
» Sexe charmant, consentez à m'entendre.
» A vos regards mille objets séducteurs
» Se présentant sous l'air de l'innocence,
» Dans un abîme environné de fleurs
» Entraîneroient votre inexpérience.
» Péril qui plaît est péril imminent:
» La moindre erreur peut être irréparable.
» On lit si mal dans le cœur d'un amant:
» Il est si doux, il est si pardonnable
» De se livrer, peut-être aveuglément,
» Au tendre espoir, à l'attrait ineffable
» De rendre heureux ce qu'on trouve charmant.
» Mais des plaisirs effet inévitable!
» L'illusion dure à peine un instant.
» Ce même objet qui, d'un bonheur constant,
» Vous présentoit la séduisante image,
» N'est bientôt plus qu'un vainqueur insolent.
» L'espoir dicta son criminel hommage;
» Mais, possesseur du trône où vous étiez,
» S'il prodigua, dans son culte frivole,
» L'encens impur qu'il brûloit à vos pieds,
» D'un vain prestige il va briser l'idole.
» Par un excès de sensibilité
» Voyez combien vous seriez avilies.
» Par les désirs vous étiez embellies;

Vous leur deviez votre divinité.
Entretenez cette flamme céleste,
Présent des dieux, âme de la beauté,
Et prévenez un avenir funeste . . . ».

Au charme qui rend la vertu
Si douce et si persuasive,
ton joignoit ainsi cette éloquence vive,
loquence d'un cœur fortement convaincu.
Le nombre de ses prosélytes
gmentoit chaque jour. Les jours étoient pour lui
ıreux quand aux vertus il prêtoit quelqu'appui,
ınd au vice il avoit posé quelques limites.

Mais dans le monde on rit de tout.
devine aisément que les gens de bon goût,
Les gens de bonne compagnie
Le traitoient de vieux radoteur,
Et qu'à souper, chez Egérie,
La meilleure plaisanterie
Tomboit sur l'ennuyeux auteur
De ce beau roman de bonheur,
Bon tout au plus pour l'autre vie.
Tandis que l'on en plaisantoit,
Avec peine on s'appercevoit
Qu'Eglé ne cherchant plus à plaire,
Eglé qu'en vain l'on adoroit,
r entendre Platon, cherchoit à se soustraire
Au monde qu'elle embellissoit.
endant à vingt ans, cette morale austère
Ne paroît pas fort de saison;
Dans cet âge où, pour l'ordinaire,
ıthousiasme aveugle égare la raison,
Et se fait prendre encor pour elle.
Heureusement elle évita
De suivre ce guide infidèle.
La contagion son cœur la préserva.
Ce cœur délicat et sensible,
Tendre, foible, mais vertueux,
Dans les plaisirs tumultueux
Devoit trouver un vide horrible.

Tous les jours ce vide augmentoit.
Depuis qu'un penchant invincible
En dépit d'elle l'entraînoit.
Parmi cette folle jeunesse,
Dont le concours brillant l'environnoit sans cesse,
Par un instinct secret elle avoit distingué
L'objet digne de sa tendresse.
L'amour en sa faveur avoit tout prodigué :
Mais les principes les plus sages,
Malgré le goût du siècle et sa frivolité,
L'éclairoient sur la vanité
De tous ces brillans avantages.
L'heureux Damis étoit charmant
Sans jamais le vouloir paroître.
Rempli de qualités, sans perdre un agrément,
Respectant la vertu, croyant au sentiment :
Aussi loin d'être petit-maître,
Homme à bonne fortune, à la mode, élégant,
Qu'il avoit de moyens pour l'être.
Le premier instant où d'Eglé
Les charmes frappèrent sa vue,
Dans le fond de son cœur troublé
Fit naître une ardeur inconnue.
Cet instant seul avoit fixé
Le sort du reste de sa vie.
Par l'image d'Eglé son âme étoit remplie ;
Tout autre sentiment en étoit effacé :
Mais dans cette âme vertueuse
De l'âge d'or l'amour avoit la pureté,
Et sa flamme respectueuse
Formant mille désirs, n'avoit rien projeté.

Cependant la conformité
De leur goût, de leur caractère,
L'âge, la vertu, la beauté,
Un désir secret de se plaire,
Avoient mis entr'eux deux beaucoup d'intimité,
Tous deux du sentiment avoient la même idée.
De Platon disciple zélé,
Damis offroit aux yeux d'Eglé
Cet amour sans danger dont son âme enivrée

Désiroit la réalité,
Et par sa morale épurée
Sa raison étoit rassurée
Contre sa sensibilité.
abien ses entretiens pour elle avoient de charmes !
lisant chaque jour dans le cœur de Damis,
; l'idolâtroit sans concevoir d'alarmes.
mour qui la guettoit, dans leurs communs mépris,
soit à leur insçu la force de ses armes.
Déjà sous le voile innocent
D'une amitié douce et sacrée,
Leur liaison toujours croissant
Chaque jour étoit resserrée.

Tous deux en s'en aplaudissant,
Craignoient cependant la censure
Du public jaloux et méchant,
Qui pourroit bien à leur penchant
Donner toute une autre tournure,
Pour tromper son œil curieux,
Usant d'une ruse innocente,
Ils alloient, loin de tous les yeux,
Par une route différente,
Dans un réduit délicieux,
Qu'Eglé quittant les goûts futiles
Près d'Athène avoit consacré
Aux vertus douces et tranquilles,
A ce bonheur qui dans les villes
Est presque toujours ignoré.
Ce lieu dont la simple nature
Avoit fait tous les ornemens,
Offroit cent tapis de verdure,
Emaillés de fleurs en tout temps.
De cent fontaines l'onde pure
Tomboit à flots précipités
Et dans des canots argentés
Alloit se perdre à l'aventure.
Ici de jeunes arbrisseaux
Elevoient leurs naissans rameaux.
Là des arbres montant aux nues
Se plioient d'eux-même en berceaux,
Et de leurs cimes étendues

Ombrageoient le bord des ruisseaux.
Le ramage de mille oiseaux,
Confondant sa douce harmonie
Avec le murmure des eaux,
Invitoit à la rêverie
Si chère à des cœurs attendris.
C'étoit dans ce lieu solitaire
Que souvent nos jeunes amis
Venoient à l'ombre du mystère
Passer des momens précieux
Et rendre ensemble grâce aux dieux
De la bonté particulière
Qui daignoit répandre sur eux
Quelques rayons de leur lumière.
J'ai retenu l'un des discours
Que dans le sein de l'innocence
Ils se tenoient un de ces jours :

« Oui, lui disoit Damis, ayez la confiance
» Que vous devez toujours à ma tendre amitié :
» Je serois trop humilié
» Si vous croyez mon cœur capable
» D'écouter un instant un sentiment coupable.
» Mon âme sent trop vivement
» Qu'il est d'autres biens faits pour elle.
» Elle se peint à tout moment
» Cette région immortelle,
» Où dégagée enfin de l'empire des sens
» Elle doit vous aimer d'une ardeur éternelle.
» Par ses feux toujours renaissans
» Notre amitié nous offre le modèle
» De cet avenir que j'attends.
» Non ! d'aucun de mes sentimens
» Vous ne devez être alarmée :
» Je ne veux que votre bonheur.
» Ce n'est pas d'un vil séducteur
» Qu'Eglé mérite d'être aimée...... ».
Combien vous confirmez tous vos droits sur mon cœur !
Lui répondit Eglé, mais cette âme si pure
Qui peint à mon esprit tout ce que mon cœur sent,
D'elle-même est-elle assez sûre ? —

l répliqua Damis, par ce doute offensant
Pourquoi me faites-vous injure?
i, quitter l'amitié pour le volage amour!
x sermens qu'en vos mains j'ai faits jusqu'à ce jour
Voudrois-je devenir parjure?
ssé-je être toujours votre meilleur ami!
us l'êtes, dit Eglé, d'un ton mal affermi :
Tout vous le dit, tout vous l'assure,
Et c'est avec plaisir qu'ici
Ma bouche aujourd'hui vous le jure.
eçois vos sermens et je vous fais le mien.
Mais tandis qu'ils parloient si bien,
Souvent une langueur secrète
Interrompoit leur entretien.
Eglé paroissoit inquiète
Et Damis quelquefois rêveur
Laissoit échapper avec peine
Des soupirs qui gonfloient son cœur.
Souvent dans ce trouble enchanteur
La main d'Eglé joignoit la sienne;
Des larmes tomboient de leurs yeux,
Et leurs âmes dans le silence
Se pénétroient de l'influence
Et du charme de ces beaux lieux.
Damis dans ce même boccage
Revenoit souvent en secret
Rêver tout seul au tendre objet
Dont tout lui retraçoit l'image.
Il aimoit à venir s'asseoir
Au bord de la même fontaine
Où la veille il avoit cru voir
Eglé plus sensible à sa peine.
L'Univers à ses yeux charmés
Prenoit une face nouvelle.
La nature s'offre moins belle
A des regards inanimés;
Mais de cette métamorphose
En approfondissant son cœur
Il démêla bientôt la cause.
Il vit alors tout le malheur
Dont sa vie étoit menacée,

Si, de son amour offensée,
Eglé repoussoit son ardeur.
Plein de cette triste pensée,
Tandis qu'il se désespéroit,
Eglé, suivant le même guide,
Alloit aussi d'un pas timide
Parcourir souvent ce bosquet,
Où, sans témoins et sans contrainte,
Elle aimoit à revoir l'empreinte
De l'image qu'elle adoroit.
Quelquefois près de ces fontaines,
Livrés à leurs tourmens secrets,
L'un de l'autre ils étoient fort près,
Et l'amour riant de leurs peines
S'applaudissoit de ses progrès.
Quelques mois ainsi se passèrent;
Mais par un hasard imprévu
Un matin ils se rencontrèrent.
A cet aspect inattendu
Chacun d'eux parut confondu.
Les yeux baissés ils s'abordèrent,
Et puis à mots entrecoupés,
En rougissant, ils s'assurèrent
Que l'heure les avoit trompés.
Sur le danger de sa tendresse
Eglé qui vouloit s'étourdir
Commença pourtant à sentir
Combien de sa propre foiblesse
Elle avoit à se garantir.
Pour s'en défendre, avec adresse
Elle remit sur le tapis
Les grands principes de sagesse
Dont elle entretenoit Damis.
Des suites de son imprudence
Jusqu'alors il avoit tremblé;
Il fut charmé de voir Eglé
L'aider à rompre le silence;
Et profitant de ce moyen
Avec une ardeur sans égale
Sur Platon et sur sa morale
Jamais il ne parla si bien;

C'est avec un plaisir extrême
Que la tendre Eglé l'entendoit ;
A chaque mot il l'a rendoit
Moins mécontente d'elle-même.
Enfin la nuit les sépara.
Lorsque Damis se retira,
Eglé dans le bois s'enfonça
Pour repenser à sa journée.
La lune éclairoit ce séjour,
J'en appelle à vous, cœurs sensibles,
Pour dire si ses feux paisibles
Sont favorables à l'amour.
Eglé sentit cette influence ;
Son cœur y céda sans effort,
Et désormais, sans méfiance,
Se livrant au plus doux transport :
« Ah! se disoit-elle en soi-même,
De quel espoir flatteur en secret je jouis !
Les dangers dont j'avois une frayeur extrême
» Me semblent tous évanouis.
Sûre de tes vertus, j'ose avouer ma flamme ;
» Je t'adore, mon cher Damis.
Combien le sentiment qu'éprouvent deux amis
Est foible auprès du feu qui pénètre mon âme !
A mon amant, à moi, que de biens sont promis !
» Mon cœur ne peut plus se défendre
Du plus doux sentiment qu'il ait jamais connu.
Par un préjugé faux il étoit retenu.
Cet amour que je sens est l'amitié plus tendre,
Aussi pure, plus vive et plus digne du ciel,
» D'où sans doute elle a dû descendre.
Et je me le peignois comme un monstre cruel !
Puissé-je réparer une erreur que j'abjure !
De mon fidèle ami je dois être bien sûre ;
Il préféra toujours mon intérêt au sien.
» De son bonheur je veux l'instruire ;
» Je veux qu'il jouisse du mien.
Vous voir à tous momens, nous aimer, nous le dire,
» Est le seul bien que je désire..... ».
C'est ainsi que livrée au plus charmant délire
Eglé parloit tout haut ; et Damis éperdu,

Egaré dans un lieu si cher à sa tendresse,
A reconnu de loin la voix de sa maîtresse ;
Il s'est approché d'elle, il a tout entendu.
Il ne se connoît plus ; son âme est dans l'ivresse ;
Il tombe à ses genoux : « Au comble du bonheur,
» Voyez, dit-il, l'amant qui vient de vous entendre.
» N'est-ce point un songe flatteur ?
» Charmante Eglé, mon tendre cœur
» A sa félicité n'eût point osé prétendre.
» Un dieu, sans doute un dieu m'a conduit sur vos pas.
» Grâce à lui, je viens de surprendre
» Ce secret précieux que je n'espérois pas ».

Quand Damis enthousiasmé
Exprimoit une ardeur si long-temps retenue,
Eglé de sa frayeur à peine revenue,
Sur l'amant le plus enflammé
N'osoit encor jeter la vue.
Le trouble de son cœur étoit dans tous ses sens.
Par mille sentimens son âme combattue
Voyoit l'abîme ouvert sous ses pas chancelans ;
Et pour fuir le danger, une force inconnue
Rendoit ses efforts impuissans.
Damis de cent baisers brûlans
Couvroit la main d'Eglé qu'il pressoit dans la sienne.
A ses tendres emportemens
Elle opposa long-temps une défense vaine.
Elle sentoit des pleurs s'échapper de ses yeux.
Enfin, dans son âme incertaine
L'amour fit pénétrer un trait victorieux.
« Cher et cruel Damis ! qu'avez-vous fait, dit-elle ?
» Deviez-vous, abusant de ma foible raison,
» A des sermens sacrés vous montrer infidèle,
» Et lire dans mon cœur par une trahison ? —
» Ah ! dieux ! s'écria-t-il, quelle amertume affreuse
» Voudriez-vous mêler à des momens si doux ?
» L'âme qui vous adore est au moins vertueuse.
» Eglé, la soupçonneriez-vous ? —
» Non, dit-elle ; je te pardonne,
» C'est l'amour seul qui me trahit ;
» A ta vertu je m'abandonne.
» Ce que je me disois, mon cœur te le redit.

» Jusqu'à présent s'il te soupçonne..... ».
A ces mots Damis transporté
ntre les bras d'Eglé vole et se précipite.
our la première fois sur son cœur qui palpite
scéla le serment de la fidélité.
allois, cédant moi-même au transport qui m'agite,
ire combien de fois ce serment répété.......
Mais l'amour de sa main légère
A sur la fin de l'entretien
Jeté le voile du mystère;
Ainsi ne me demandez rien.
Sachez seulement qu'à l'aurore
Sa joie éclata par un cri,
Que du ton le plus attendri
Mille échos disoient, je t'adore,
Et que sur ces mêmes gazons,
Témoins des secrets que j'ignore,
Des fleurs de toutes les saisons
Le matin s'empressoient d'éclore.
Depuis ce fortuné moment,
Eglé, plus tendre et plus paisible,
N'eut point à déguiser cet embarras pénible,
Combat de la pudeur avec le sentiment.
Ses yeux plus naturellement
S'animèrent du feu de son âme sensible,
Et triomphant enfin d'un préjugé terrible,
Se fixèrent sur son amant.
Damis reconnoissant n'en fut que plus fidèle;
Le feu dont il brûloit pour elle
Au flambeau de l'amour prit un nouvel éclat.
Son cœur fut toujours délicat
Et l'excès du bonheur la lui fit voir plus belle.

Depuis ce jour, rendue à la société
Eglé reparut dans le monde
Avec sa première gaieté;
Et sur les insensés dont l'Univers abonde
Elle ne jeta plus un regard irrité.
De la perfection qui l'avoit tant séduite
Elle avoit trop bien vu l'impossibilité,
Et son esprit enfin reconnut la limite
Des forces de l'humanité.

Entre l'amour et la sagesse
Cultivant les talens, les arts de toute espèce,
Inspirant la vertu par l'exemple des mœurs,
Elle eut des jours dignes d'envie.
Le tableau frappant de sa vie
Fit plus que tous les sermoneurs.
Sa raison douce et sans caprices
Eclairoit les esprits et pénétroient les cœurs.
Elle évita les sots, compâtit aux erreurs
Et ne détesta que les vices.

P. L. F. G. D. M.

PRÉCIS (1)

DE LA MÉTHODE D'ÉDUCATION

DE M. PESTALOZZI,

ar C. L. Ström, professeur d'une école normale près de Copenhague.

·out le monde convient que la première ins-uction des enfans est une affaire de la plus ute importance. C'est de la perfection ou de la édiocrité de cette instruction que dépendent en ·ande partie tous les progrès de l'homme, non ulement dans les sciences, mais dans la sagesse ont il a besoin toute sa vie. Plus cette éducation : l'enfant est raisonnable, plus l'homme est en at de la perfectionner lui-même, plus il est à

(1) L'auteur danois de cet article en est aussi le traducteur : nous us sommes bornés à corriger quelques fautes de style qu'un anger ne peut guère éviter en écrivant notre langue. Le morceau us a paru d'ailleurs intéressant, en ce qu'il donne des idées claires précises d'une nouvelle méthode d'éducation qui a excité l'atten-n d'une grande partie de l'Europe. Il ne nous appartient pas de juger, mais il nous paroît utile d'en faire connoître en France *précis* dont l'auteur, quoique partisan de Pestalozzi, s'exprime général avec une retenue assez rare dans les fauteurs de nou-utés. (*Note des rédacteurs*).

portée de se conduire et de se tirer de toutes les affaires qui demandent de la présence d'esprit ou un jugement sain. Tel a toujours été le sentiment de tous les sages qui se sont mêlés de l'instruction des enfans, et par conséquent il n'est pas étonnant que plusieurs d'entr'eux aient remarqué de temps à autre les défauts qui s'y sont glissés, et qu'ils aient essayé de les faire disparoître. Leurs efforts n'ont pas été infructueux; mais il restoit encore beaucoup de choses à redresser; et il semble que ce soit à Pestalozzi que la réforme entière ait été réservée. Il peut donc être intéressant d'apprendre par quels moyens correctifs il a prétendu remédier aux défauts de l'instruction élémentaire, et quelle a été la méthode d'instruire, qu'il a établie lui-même. Mais ce n'est pas une affaire de quelques momens que de pénétrer cette méthode, et même après avoir eu le bonheur de la voir pratiquée dans son institut, on n'est pas d'abord en état d'en apprécier la juste valeur. Ce n'est que le commencement de son œuvre qui s'y fait observer; pour le reste, on est réduit à ses écrits, où il a développé ses opinions, et quant au commencement même, on ne le voit pas exécuté d'après l'idée primitive de Pestalozzi, car ce n'est pas dans un institut, c'est dans la maison maternelle ou dans un établissement approchant qu'il espère pouvoir réaliser ses idées salutaires. De plus, il est difficile de juger pertinemment de ce que Pestalozzi a effectué, sans être au fait de

tout ce qui regarde l'éducation et l'instruction des enfans ; il faut, par exemple, savoir jusqu'à quel point l'art d'élever et d'instruire étoit avancé avant lui ; il faut avoir appris par expérience à quels inconvéniens la manière d'instruire ordinaire est assujettie ; il faut presque avoir pressenti par quels moyens on peut prévenir ces inconvéniens. Ainsi préparé, on est enfin à même d'observer son institut avec fruit; mais si l'on veut être sûr d'en prendre une idée tout à fait juste, il faut encore, en se mêlant avec les élèves, prendre part à l'instruction qui leur est donnée, afin d'en connoître par soi-même les effets. Telle a été ma conduite, et, comme je n'ai rien omis pour saisir l'esprit de la méthode nouvelle, je me flatte de pouvoir mériter quelque confiance en donnant les résultats de mes recherches et de mes observations.

Pestalozzi a eu pour but de réformer l'instruction élémentaire, mais de sorte que cette réforme influât sur la vie entière de l'élève, quant à sa manière de penser, de raisonner, de sentir et d'agir. Voyons comment il s'en est acquitté.

Ayant trouvé que tout notre savoir dérive de trois élémens, de *la langue*, *du nombre*, et de *la forme* (découverte dont l'explication n'appartient pas à mon plan), son instruction élémentaire se divise aussi en trois branches.

La première, celle qui se rapporte à la langue, a pour but *d'orienter l'enfant dans le monde physique et d'en régler les impressions.* En com-

mençant par l'observation et la dénomination des objets visibles, par exemple, du corps humain, des plantes, etc., elle fait peu à peu observer et connoître aux enfans les diverses parties de ces mêmes objets, la situation mutuelle de ces parties, leur connexion, leur qualités, leur utilité, etc., et continue ainsi par degrés à multiplier les sensations, les perceptions et en général les connoissances des enfans, jusqu'à ce qu'ils aient atteint aux élémens non-seulement de la physique, de l'histoire naturelle, de l'anthropologie et de plusieurs sciences dont elle donne la base et l'esquisse, mais en même temps d'une grammaire, dont les enfans mêmes ont trouvé les règles par la pratique.

La seconde de ces branches est *une espèce d'arithmétique, mais tout à fait intuitive*, qui, commençant par faire nombrer les choses visibles, par exemple, des pommes, des feuilles, des pierres, etc., et continuant les calculs au moyen de quelques tableaux construits pour ce but d'une manière tout à fait particulière, apprend peu à peu aux enfans à connoître avec facilité tous les rapports numériques possibles, et leur enseigne à en faire l'application par cœur, ou sans l'aide des chiffres, à tous les calculs de la vie commune, même les plus compliqués, jusqu'à ce qu'elle se perde dans le terrein de l'arithmétique ordinaire.

La troisième branche est *une espèce de géomé-*

trie, mais tout à fait à la portée des enfans, une géométrie préliminaire dont les démonstrations ne se fondent pas sur des raisonnemens mathématiques, mais uniquement sur l'évidence que donne l'inspection oculaire. Elle commence par faire observer sur un tableau construit pour ce but, les lignes droites horizontales et verticales et leurs parties différentes; puis elle montre la construction des angles et des carrés, leurs diverses sections, et les rapports différens de ces sections entre elles, puis les lignes obliques, les lignes courbes, le cercle, etc., le tout d'une manière qui non-seulement met l'enfant à portée de juger avec la plus grande précision et sans le secours d'aucun instrument de la juste grandeur et de la vraie forme de tous les objets visibles; mais qui conduit aussi à la géométrie proprement dite.

Avec ces exercices des yeux et de l'esprit on a su combiner ceux de la main. L'enfant qui, par l'usage des tableaux géométriques, s'est acquis un certain tact de proportion et de symétrie, est excité à en acquérir un plus grand degré, en exécutant ces mêmes choses sur l'ardoise. Après s'être exercé à tracer des lignes régulières, à les diviser, à en former des angles, des carrés et d'autres figures (toujours en rendant compte de ce qu'il fait) il commence *l'art d'écrire* en traçant les premiers traits des caractères et les caractères mêmes dans une suite de carrés, exercice par lequel il se prépare pour l'avenir une main sûre et hardie; en

même temps il commence *l'art du dessin*, en traçant dans une pareille suite de carrés des figures qu'il copie d'un autre dessin tracé de même. Ces exercices donnent d'abord des dispositions, non-seulement pour le dessin des figures régulières, dont les enfans s'accoutument à trouver eux-mêmes des modèles dans leur imagination, mais aussi pour le dessin des cartes géographiques et d'autres ouvrages, dont l'exacte proportion étonne tous ceux qui remarquent que tout se fait sans recourir ni à la règle ni au compas.

Voilà les élémens qui composent l'art d'instruire de M. Pestalozzi, en tant que cet art a du rapport immédiatement à l'intelligence, ou en d'autres mots, tant qu'il peut être pratiqué sans le secours des père et mère. La manière de les communiquer aux enfans est toute simple, mais n'en est pas moins remarquable. Comme tous les objets de cette instruction sont arrangés d'une manière qui ne laisse aucun doute sur leur vérité, ils n'ont besoin d'aucune explication de la part de l'instituteur; il ne faut que faire observer à l'enfant ce qu'on veut lui enseigner en lui donnant en même temps le mot qui exprime la chose qu'il a observée. C'est ce que fait Pestalozzi. Le maître nomme la chose en la montrant; les élèves observent l'objet qu'on leur montre, et expriment leur observation par les mêmes mots dont s'est servi le maître, et pour l'ordinaire ils récitent leurs leçons tous ensemble et en ca-

dence. Chaque paragraphe achevé, le maître fait des questions sur l'objet qui vient d'être traité, et les réponses des élèves lui indiquent s'ils en ont retenu assez, ou s'il faut encore remplir les lacunes par la répétition de la même leçon.

Voilà la méthode d'instruire de M. Pestalozzi, autant qu'on peut l'exposer en peu de pages. Je sais bien que des pages écrites ne donnent qu'une idée foible de ce qui se passe dans une école, où tout est calculé sur la démonstration de vive voix; mais cette esquisse suffira néanmoins pour faire voir, même à celui qui est le moins versé en fait d'instruction, que l'esprit de cette méthode est bien différent de l'ordinaire. Pour bien saisir cette différence il faut regarder la méthode dans sa pratique, et comme mon séjour auprès de M. Pestalozzi m'en a donné une occasion particulière, je ne crois pas me tromper en marquant de la manière suivante les points différens qui me semblent caractériser sa découverte.

1°. *Les élémens de l'instruction sont fixés par M. Pestalozzi avec beaucoup plus de précision qu'ils ne l'étoient avant lui.* Ordinairement on commence l'instruction élémentaire des enfans par les faire lire, écrire, calculer; mais personne ne s'avise de demander pourquoi la première instruction commence précisément par ces trois branches. Pestalozzi a enfin proposé cette question, et a tenté lui-même de la résoudre. En recherchant la marche qu'indique la nature elle-

même pour le développement de l'esprit, il a trouvé la base de tout notre savoir dans la langue, la forme et le nombre, d'où résultent les trois branches d'instruction élémentaire dont nous venons de parler ; et, si peut-être il n'est pas parvenu à épuiser cette recherche, il a au moins le mérite d'en avoir tracé le premier la route, et d'y avoir fait un pas considérable.

2°. Ce que personne ne lui disputera, c'est qu'en posant pour base ces trois élémens, et en renvoyant l'art de lire à un âge plus mûr, *il a su ménager une connexion intime entre les diverses branches de l'instruction élémentaire, et par-là une conformité jusqu'ici inconnue dans la progression de l'instruction entière.* Les arts de lire, d'écrire, de calculer, de dessiner, n'avoient jusqu'à présent aucun rapport entre eux; mais toutes les branches de l'instruction élémentaire se touchent dans la méthode nouvelle; l'une ne peut se passer de l'autre, et toutes forment un ensemble bien ordonné.

3°. Pour imprimer ses élémens dans l'esprit des enfans, *il se sert du moyen ordinaire de l'intuition, mais d'une manière raffinée ;* car d'une simple réception passive des impressions que les objets font spontanément sur les sens (en quoi on avoit jusqu'ici placé l'essence de l'intuition), il en a fait une condition indispensable de la culture de l'esprit ; et quant à la gradation du connu à l'inconnu, qui a toujours été ob-

servée en exposant les objets aux yeux des enfans, il l'a adoptée de la manière la plus stricte, ne la réglant pas sur les objets, mais sur la capacité progressive des enfans.

4°. C'est en général un caractère distinctif de sa méthode, *d'observer partout une stricte gradation.* Pestalozzi veut que chaque partie de son instruction, surtout chaque partie fondamentale, soit ineffaçablement empreinte dans l'esprit avant qu'on en ajoute d'autres; et, dans cette vue, il a combiné tous les points de son système avec tant d'ordre et de précision, que l'enfant, en augmentant ses connoissances d'après cette méthode, ne fait qu'ajouter toujours de petits supplémens aux notions déjà acquises.

5°. A ce trait caractéristique, il s'en joint un autre. D'après sa méthode, *ce n'est pas en raisonnant avec les enfans qu'on leur communique les connoissances, c'est en leur fournissant les mots dont ils doivent se servir en apprenant les choses.* Cette circonstance donne à la méthode un air mécanique; mais, si l'on fait attention à l'esprit de cette instruction, on verra bientôt que l'instituteur qui semble charger la mémoire de mots, ne fait au fond que fournir les termes les plus propres pour exprimer les sensations qu'éprouve l'enfant lui-même.

6°. Cette méthode ne se distingue pas moins, en ce *qu'elle s'appuie tout à fait sur la pratique.* Ordinairement on enseigne par le moyen de

certaines règles qu'on donne aux enfans pour qu'ils les appliquent aux objets de leur instruction. Ici, on ne fait que les exercer; mais, en les exerçant, on leur fait pratiquer les règles sans les avoir indiquées; et ce n'est qu'après avoir fait acquérir aux enfans l'habileté nécessaire dans un art quelconque, qu'on les amène à en abstraire les règles. La vertu elle-même, suivant ce système, doit être devenue une faculté avant que les actions soient réglées par des maximes.

7°. C'est enfin en facilitant l'exécution de son système, que M. Pestalozzi a mérité la reconnoissance de tous ceux qui se sont employés à l'instruction des enfans. *Ses livres élémentaires ne donnent pas, comme à l'ordinaire, soit les objets de l'instruction, soit la manière d'enseigner séparément, mais ils donnent les matières fondues dans leur forme convenable;* en sorte que le maître qui les suit verbalement, arrivera à son but sans courir le risque de s'égarer. C'est là-dessus que Pestalozzi s'appuie, lorsqu'il prétend que tout homme qui ne sera pas tout à fait dépourvu de sens, pourra enseigner d'après sa méthode; que chaque mère, et fût-ce la plus simple, peut diriger elle-même les leçons de ses enfans; qu'enfin un enfant même qui a devancé de quelques pas seulement ses frères ou ses sœurs, se voit en état de les instruire avec succès.

Avec ces propriétés, la méthode de M. Pestalozzi évitera les inconvéniens auxquels l'instruc-

tion ordinaire est exposée, et au contraire il en résultera des avantages que celle-ci n'admet pas.

Dans l'éducation ordinaire, l'enfant qui, pendant son premier âge, a été livré aux impressions agréables des objets qui l'entourent et à ses propres fantaisies, est contraint, à la fin de cette époque, de changer tout d'un coup l'ancienne manière de s'instruire pour en embrasser une autre, dont le contraste suffit pour lui inspirer du dégoût. Ici, au contraire, la première lueur de discernement qu'on observe dans l'enfant, donne lieu à sa première instruction, et celle-ci s'altère si peu avec les années, que les connoissances de l'âge mûr ne sont qu'une continuation des notions que l'enfant avoit, pour ainsi dire, sucées avec le lait. On en voit bien les avantages. Comme l'instruction, depuis le commencement, n'a que l'air d'un jeu, et qu'elle conserve ce même air dans tous les degrés qui sont à parcourir, l'enfant apprend avec la plus grande facilité et en même temps avec la plus grande solidité tout ce qu'il a à apprendre; il se perfectionne toujours en riant et presque sans s'en appercevoir. Pour enflammer l'attention de l'enfant, il ne faut pas de nouveaux encouragemens ; on y a pourvu suffisamment par les objets qui frappent ses sens, par la gradation exacte avec laquelle ils lui sont présentés, et par la justesse et la netteté avec lesquelles l'instruction est mise à la portée de chaque enfant, même le plus borné;

car il n'arrive point ici, comme à l'ordinaire, que quelques-uns font des progrès immenses, tandis que d'autres semblent sans cesse s'abrutir. Si les premiers élémens sont répétés avec assez de persévérance, comme nous le supposons, personne ne demeure tout à fait en arrière.

Voilà des avantages assez considérables; mais voyons encore les effets que cette instruction opère sur la culture de l'esprit. D'après l'ancienne manière d'instruire, les premières notions ont toujours été les plus imparfaites, les plus vicieuses. D'après les idées de Pestalozzi, c'est tout le contraire. Sa méthode d'instruire n'admet point de notions incomplètes, vagues, fausses: tout ce qu'il fait apprendre est certain, parce qu'on le puise dans les mathématiques ou dans la nature visible; tout est évident, puisque c'est aux sens qu'on s'adresse; rien n'est stérile, puisque chaque idée sort de l'esprit de l'enfant d'une manière spontanée. Les vérités ne se laissent ni effacer, ni même altérer, car elles se présentent toutes nues aux yeux de l'enfant; elles s'impriment par la pratique, et elles ne sont embrassées que par la conviction de l'enfant même. Il n'est pas à craindre que le verbiage d'un précepteur inhabile gâte les bons effets de l'instruction, car ce verbiage lui est interdit par la précision de la méthode prescrite; et l'usage de faire réciter les leçons à plusieurs enfans à la fois, ne fait qu'animer leur attention.

Venons aux conclusions. D'abord l'enfant, par cette espèce d'instruction, acquiert une base ferme et solide de presque toutes les sciences et de toutes les capacités dont il a besoin pour l'avenir; c'est, par exemple, sur les premiers exercices de l'attention que se fondent, d'un côté, la grammaire pratique dont j'ai parlé; de l'autre, toutes les sciences pour ainsi dire intuitives; c'est sur les énumérations des choses sensibles qu'est fondée l'arithmétique, non moins celle qui apprend à calculer par cœur, que celle qui procède au moyen des chiffres; c'est enfin sur les simples exercices de mesurage que se fondent, d'un côté, la géométrie proprement dite; de l'autre, le talent de pouvoir juger de tous les objets mesurables, ainsi que les arts d'écrire et de dessiner. Mais il y a plus: cette instruction, quoiqu'elle n'admette point de raisonnement, procure néanmoins la disposition à devenir raisonnable. En pourvoyant à ce que l'enfant ne soit jamais forcé à adopter un seul sentiment sur l'autorité d'autrui, mais que toutes ses idées, tous ses jugemens, toutes ses conclusions viennent de lui, elle fait que son esprit se développe de la manière qui convient le mieux à la marche de la nature, et que lui-même doit devenir, avec le temps, un être raisonnable qui mettra dans toute sa conduite de l'ordre, du bon sens et de la réflexion; j'ose même avancer que

le caractère y gagnera de la fermeté, de la constance et de la solidité.

Mais, dira-t-on, à quoi sert-il de cultiver l'esprit de l'enfant, ou même de lui donner du caractère, si l'on ne fait rien pour lui inspirer la religion et la morale ? Certes, si Pestalozzi avoit eu l'imprudence de négliger cette partie, la plus importante de l'éducation, il mériteroit de graves reproches; mais personne, au contraire, ne s'en occupe plus sérieusement. Ses idées à cet égard sont si remarquables, qu'elles méritent d'être méditées par tous ceux qui se vouent à l'art d'élever et d'instruire ; mais, pour être mises en pratique, elles exigent si absolument les soins maternels, qu'on ne peut guère en faire usage que dans l'éducation domestique. Selon Pestalozzi, la même personne doit être chargée de l'éducation religieuse et morale de l'enfant, aussi-bien que de son instruction première. C'est la mère qui doit former elle-même son esprit et son cœur.

Voici de quelle manière M. Pestalozzi raisonne: « Comment naît en moi l'idée d'un Dieu ? se demande-t-il; comment parviens-je à croire, à me fier en lui, à me trouver heureux de l'aimer, de me vouer à son service, de le remercier et de suivre ses lois ? — Je reconnois bientôt que, si je n'avois pas senti des émotions analogues pour les hommes, je ne serois jamais parvenu à nourrir les sentimens de l'amour, de la confiance, et du

évouement envers Dieu, ni à acquérir l'heureuse
abitude de lui obéir; car *celui qui n'aime pas*
n frère qu'il voit, comment aimeroit-il son
re céleste qu'il ne voit pas? — Il s'agit donc de
voir comment ces sentimens s'éveillent dans
on âme. En examinant la chose, on trouvera
u'ils dérivent principalement du rapport intime
ui unit l'enfant à la mère. La mère est forcée
ır l'instinct de veiller son enfant, de le nourrir,
e pourvoir à sa sûreté et à son bien-être; guidée
ır cet instinct, elle satisfait aux besoins du nourrisson, elle écarte tout ce qui lui est désagréable,
l'enfant qui a éprouvé les tendres secours de
mère, au moment où il en avoit besoin, se
ouve heureux dans sa mère: voilà le sentiment
aissant de *l'amour!* — Un objet inconnu se présente à ses yeux; il en est surpris, il s'épouvante,
verse des larmes; la mère le prend sur ses bras,
lle cherche à le distraire par des plaisanteries,
ar un sourire. A l'instant les peines de l'enfant
isparoissent, ses larmes cessent de couler, et il
ourit à sa mère sans aucune marque d'inquiétude: voilà le sentiment naissant de la *confiance!*
Le sentiment de la *reconnoissance* et l'habitude
l'obéir naissent de même; et de tous ces sentimens réunis, on voit éclore les premiers germes
le la *conscience*. Peu à peu l'enfant parvient à
ressentir qu'il ne seroit pas juste de désobéir à
a mère; que cette mère sans doute n'est pas au
monde uniquement pour le servir, que tout ce

qui l'environne n'existe pas non plus pour lui seul, et qu'il n'existe pas lui-même uniquement pour satisfaire ses désirs : voilà comment naît le sentiment du *devoir* et du *droit !* Cependant l'énergie progressive de l'enfant lui fait quitter la main de sa mère ; il a commencé à sentir ses forces, et sans s'en appercevoir il est venu à penser que sa mère ne lui est pas aussi nécessaire qu'auparavant. La mère, qui s'apperçoit de ce progrès de ses idées, profite du moment convenable pour lui suggérer le sentiment le plus sublime ; en l'embrassant avec plus de tendresse que jamais, elle lui dit du ton de voix le plus solennel : mon enfant ! *Il est un Dieu* dont tu auras besoin, même quand tu croiras pouvoir te passer de ta mère ; il est un Dieu qui pourvoira à ton bonheur, quand je ne le pourrai plus ! Dès ce moment les penchans de l'enfant prendront un essor plus élevé ; l'amour et la confiance qu'il donnoit à sa mère, il les donnera à Dieu ; il satisfera à ses devoirs pour plaire à Dieu, comme il les a remplis jusqu'ici pour plaire à sa mère. Ainsi les soins de sa mère auront assuré la vertu de l'enfant au moyen des sentimens religieux, et affermi sa religion au moyen des affections morales ».

Je n'ai rien à ajouter à ce qu'on vient de lire. On trouvera sans doute que la méthode de Pestalozzi mérite la considération qu'elle s'est attirée en général ; mais si je n'ai pas réussi par ce pré-

à mettre dans tout son jour son importance ;
st à mes foibles talens qu'il faut s'en prendre,
non à l'objet que j'ai prétendu traiter. Par l'ac-
rd de ces lois avec celles de la nature, par la
idité d'instruction qu'elle établit sur la vivacité
la gaieté même naturelles aux enfans, par la
:ilité avec laquelle elle mène aux sciences, par
disposítions qu'elle communique sans cesse à
sprit, par la fermeté enfin qu'elle inspire au
ractère, la méthode de Pestalozzi ne pourra que
armer tous ceux qui se sont familiarisés avec
e.

RÉFLEXIONS CRITIQUES

SUR LES MAUSOLÉES EN GÉNÉRAL,

Et en particulier sur celui de l'archiduchesse Christine, exécuté par M. Canova, et placé depuis peu dans l'église de Saint-Augustin, à Vienne.

PAR M. QUATREMÈRE-DE-QUINCY.

IL n'y a d'antique dans nos mausolées que le nom qu'ils portent. Du reste nulle similitude entre eux et celui de ce roi d'Halicarnasse, appelé Mausole, monument célèbre de la piété conjugale, qu'un concours d'artistes fameux avoit embelli de toutes les richesses de l'art, qui mérita d'être mis au rang des sept merveilles du monde ancien, et dont toutefois il n'existe plus de traces, et dont le souvenir même se seroit perdu, sans quelques lignes de Pline qui l'a décrit, et surtout sans le caprice de l'usage qui a rendu sa dénomination générique.

Telle est la bizarrerie du sort dans la distribution des lots de cette renommée à laquelle l'ambition fait tant de sacrifices. Les rois d'Egypte ont légué à la postérité des tombeaux qui n'ont pu

re vivre leurs noms : et le nom d'un roitelet Carie (Pline l'appelle *Régulus*) a survécu à ı tombeau, et ce nom est devenu celui de tous monumens funéraires que les hommes imaıent pour en faire les dépositaires de leurs restes de leur mémoire.

S'il y a peu de ressemblance entre nos mausos et ceux des anciens, cela provient surtout de la férence des opinions et des pratiques, relatives à destinée et à la conservation de l'individu phy-, ue. Il est hors de doute que la croyance d'une urrection quelconque et du retour à une vie rporelle fût le dogme sur lequel s'étoit établi lis l'usage religieux des tombeaux, et le soin us religieux encore de la conservation des corps. ns une perspective de ce genre, sans l'opinion ıe les restes de l'homme avoient à remplir une conde destinée, il est invraisemblable qu'on eût it tant de dépense, uniquement pour conserver souvenir des individus. Les statues, les monueus honorifiques de tout genre, auroient suffi ı désir de cette immortalité que les hommes peunt attendre des ouvrages de l'art.

Il n'y a que la puissance d'un dogme religieux ıi soit capable de rendre aussi remarquable ı'elle le fut chez les anciens la pratique des tomaux et des mausolées. La passion de la gloire paroît y avoir obtenu que le second rang, et l n'eut été question que de satisfaire l'orgueil

dans ces monumens, il est bien probable qu'on les eût fait autrement.

Toujours est-il certain que le premier de tous les sentimens qui présidèrent à l'érection de ces ouvrages, fût le désir de conserver individuellement et dans la plus grande intégrité possible les corps des défunts.

De là, chez les Égyptiens l'embaumement; de là, ce soin tout particulier de dérober à toute recherche le lieu même du sépulcre où le corps étoit placé; de là, ces sortes de forteresses inexpugnables au temps, et dont quelques-unes ont jusqu'à présent bravé toutes les attaques de la destruction. Sous leurs montagnes de pierre, dorment encore aujourd'hui, après des milliers d'années, les royales momies de l'Egypte, tant l'art de bâtir sut rendre leur asile impénétrable. La violation qui a éte faite de quelques pyramides a coûté tant de peine, qu'on a abandonné le projet d'attaquer les autres. La cupidité qui entreprit d'y pénétrer, fut trompée dans son attente, et la curiosité qui seule pourroit aujourd'hui renouveler ces entreprises, auroit, à ce qu'il paroît, fort peu de chose à y apprendre.

Il est plus que probable que les pyramides ne renferment ni trésors, ni objets précieux. Dans le fait, la chose eût été impolitique, car c'eût été offrir un appât à la violation. Jamais cette opinion ne fut celle de l'antiquité, et elle n'a pris quelque consistance que par l'ignorance

des Arabes et la barbarie des nouveaux habitans de l'Egypte. Elle paroît abandonnée aujourd'hui, même dans le pays, où l'expérience a prouvé que ce qu'il en coûte pour violer une pyramide, est une dépense si grande et si certaine qu'il y a de la folie à la risquer contre des trésors si incertains.

Les pyramides existeront donc probablement encore long-temps, et elles prouveront de plus en plus, que de toutes les formes de monument sépulcral, celle-là est la plus durable et fut le plus d'accord avec l'emploi conservateur qui lui avoit été confié.

Les Grecs et les Romains l'employèrent aussi, mais moins généralement dans leurs monumens funéraires. Celui de Mausole se terminoit en pyramide. On en voit un à Agrigente, dont le couronnement étoit aussi pyramidal, et Rome montre encore la pyramide de Cestius. Cependant cette forme monotone plaît au jugement plus qu'au goût. Les Grecs avoient trop d'imagination pour rester servilement dévoués à un genre de construction qui satisfait la raison, mais qui ne satisfait qu'elle. C'est à réunir dans les ouvrages de l'art les dons brillans du génie et les qualités solides du raisonnement que consiste la perfection, et c'est parce que les Grecs ont si éminemment rassemblé dans toutes leurs productions ces proprietés souvent incompatibles, qu'ils sont devenus dans tous les arts les législateurs du genre humain.

Les Romains qu'il ne faut jamais en architecture séparer des Grecs (tant ils leur dûrent en ce genre, s'ils ne leur dûrent pas tout), les Romains surent aussi mêler au principe d'une grande solidité dans leurs tombeaux une assez grande variété de formes et tout le luxe de l'art : les mausolées d'Auguste et d'Adrien qui par leur masse le cèdent de peu aux pyramides d'Egypte, furent sans comparaison pour le travail, des édifices plus dispendieux.

Quant à la solidité, les tombeaux des Romains viennent immédiatement après les pyramides. L'épaisseur de leurs murs est prodigieuse, et la grandeur des matériaux y est proportionnée. Cet emploi d'une solidité excessive ne peut aussi s'expliquer chez eux que par les usages et les opinions dont on a parlé. Le mausolée d'Adrien, qui compte à peu près trois cents pieds de diamètre, offre une masse presqu'entièrement compacte de maçonnerie, percée seulement de quelques trous, de quelques caveaux et d'un escalier en spirale. Un monument beaucoup plus petit, mais parvenu presqu'entier jusqu'à nous, je parle du sépulcre de Metella, est une tour circulaire de quatre vingts pieds de diamètre, dont les murs ont trente pieds d'épaisseur, de sorte que le vide de l'édifice est à son plein, comme un est à quatre.

Ce fut donc indubitablement le même point de vue que chez les Egyptiens, je veux dire celui de

la conservation individuelle des corps, qui, multipliant à cet effet toutes les sauve-gardes civiles et religieuses dans les lois portées contre les violateurs des tombeaux, engagea encore les Romains à les construire dans des formes et avec une consistance qui purent les rendre éternels.

L'opinion fut sans doute qu'après une révolution d'un certain nombre de siècles, les corps devoient renaître à une nouvelle existence. Voilà pourquoi les mausolées furent regardés comme des espèces de maisons destinées à être long-temps habitées par leurs propriétaires, et voilà pourquoi il convenoit de rendre ces habitations beaucoup plus solides que celles des vivans. C'est dans ce sens que, selon Diodore, de Sicile, les rois d'Egypte regardoient leur palais comme une hôtellerie, et leur tombeau comme leur palais.

Les dogmes de la religion chrétienne sur la destinée des hommes après le trépas, et sur la résurrection des morts, n'ont point attaché à la conservation individuelle des corps une importance aussi superstitieuse. Les honneurs que cette religion rend aux morts et le soin qu'elle permet de prendre de leurs dépouilles, tiennent à un autre genre d'idées. Elle se contente d'honorer dans les restes de l'homme le membre de la société religieuse dont il continue encore de faire partie. Elle regarde le corps du chrétien comme lié mystérieusement par la vertu des sacremens à celui du

chef et du fondateur de l'église. C'est pour cela que, dès l'origine, la cérémonie de la sépulture ne fut autre chose qu'une consécration dernière, propre à séparer du reste des prophanes, après leur mort, ceux que la croyance religieuse en avoit éloignés pendant leur vie. Tel fut, tel est dans ce qui regarde les honneurs rendus aux morts l'esprit de cette religion qui reçoit l'homme en naissant, et l'accompagne même au delà du tombeau. Quant au dogme de la résurrection, il n'eut et n'a encore aucune influence sur la pratique des monumens funèbres. La croyance que Dieu qui organisa toute la matière, peut selon sa volonté la réorgarniser, et l'idée d'une puissance infinie auroient suffi pour rendre ridicules les soins de l'antiquité dans la conservation des corps.

Tout ce qui dans les pratiques des chrétiens participe aux pratiques dont ont a parlé, procède uniquement des affections sociales, a sa source dans les tendres illusions des âmes sensibles, et dans les penchans de la nature, que la religion chétienne ne contrarie pas toujours.

De cette diversité d'opinion religieuse sur le respect dû aux morts, sur les soins de leur conservation et sur leur destinée future, est provenue la différence qui existe entre les tombeaux des chrétiens et ceux des païens.

Le mausolée chrétien, au lieu d'être un édifice consacré à la conservation spéciale du mort, n'est ordinairement qu'un monument consacré

à sa représentation. Les lieux destinés à l'inhumation étant bornés à l'emplacement des cimetières ou des églises, les mausolées modernes dûrent être fort restreints dans leur étendue et leur composition. Le plus souvent ils sont des cænotaphes, et leur motif principal se borne à rappeler la mémoire des morts, à conserver leurs noms et non leurs corps.

Aussi l'architecture qui fit presque tous les frais des mausolées antiques, n'est entrée pour presque rien dans l'exécution des modernes, qui sont devenus le patrimoine de la sculpture.

Il est résulté de là que le caractère des mausolées modernes n'a trouvé, quant à l'art, aucun modèle dans l'antiquité ; car les sarcophages sculptés, autrement dit, les tombes ornées de bas-reliefs, qui servoient de cercueil aux morts, et se plaçoient dans les chambres sépulcrales, n'ont aucun rapport ni à nos croyances, ni à nos usages. On ne croit pas même que les sujets qui y sont sculptés aient toujours été analogues aux individus qu'on y déposoit. Quoiqu'on se persuade que ceux de ces sujets qui représentent les diverses espèces de mystères, indiquent un personnage qui leur avoit été initié, quoiqu'on soupçonne encore d'autre corrélations de ce genre entre les goûts, les professions, les opinions des défunts, et les divers genres de compositions, d'attributs, ou de symboles dont leurs urnes sépulcrales étoient ornées, il est vraisem-

blable aussi que souvent le hasard avoit décidé du choix des sujets. Et la chose paroît d'autant plus probable, que l'on sait de quelle manière se fabriquoient tous ces sarcophages sculptés d'avance, sans application particulière, et de quelle manière on se les procuroit.

Rien donc dans la sculpture sépulcrale des anciens n'a pu convenir aux idées et aux usages du christianisme, ni pour le choix des sujets, ni pour le goût des inventions, ni pour le caractère des compositions. L'image et l'idée de la mort étoient soigneusement écartées chez eux des formules du discours, comme des représentations de l'art; et l'attitude du sommeil est la seule sous laquelle ils aient quelquefois fait entendre ce qu'ils n'eussent osé figurer.

Cette absence de modèles dans l'antiquité est peut-être cause de l'extrême bigarrure des inventions modernes en fait de mausolées. Rien de positif dans des exemples fameux, rien de bien déterminé par un emploi nécessaire, rien de prescrit par des usages appuyés sur le fonds même d'une croyance religieuse (car, ainsi qu'on l'a dit, la religion admet sans prescrire ces monumens), n'est entré dans les conceptions des artistes. Nous manquons en ce genre de ce qu'on appelle un type, ou du moins ce type a varié suivant les temps.

Dans les siècles du moyen âge ou de l'ignorance de l'art, le type des mausolées fut de la

dernière simplicité. On se bornoit alors à faire voir le personnage mort, couché sur le dos, les mains jointes, tel qu'on l'avoit exposé avant la sépulture, ou tel qu'on le supposoit gissant dans le cercueil. De ce genre étoient tous les monumens gothiques de Saint-Denis, des cathédrales de France : tels sont encore dans les souterrains de Saint-Pierre tous ceux qu'on y a transportés de l'ancienne basilique.

Avec le renouvellement des arts, le goût des mausolées prit de l'activité et devint un objet d'ambition chez les grands et d'émulation entre les artistes.

Le premier grand ouvrage en ce genre, et qui eût été sans doute le plus grand de tous, fut celui que projeta Michel-Ange pour Jules II, dont il ébaucha plusieurs figures, et dont une seule vraiment terminée, celle du fameux Moyse, fait aujourd'hui le principal ornement du mausolée très-rapetissé de ce pape dans l'église de *S.-Pietro in Vincoli.* Vasari nous a conservé une esquisse de l'ensemble du projet de Michel-Ange. Mais comment, d'après un croquis aussi informe, pouvoir prendre et donner une idée d'un ouvrage de cette importance? Je n'en dirai rien, si ce n'est que c'est à peu près dans ce type de composition isolée et mêlée d'architecture et de sculpture, que furent faits par d'habiles sculpteurs du seizième siècle, dans l'église

de Saint-Denis, les mausolées de Louis XII, de François Ier. et de Henri II.

Michel-Ange, dans ses mausolées des Médicis à Saint-Laurent, adopta un nouveau type qui fut suivi pendant assez long-temps. Ces mausolées pourroient se considérer comme des monumens purement honorifiques. Ils se composent de la statue assise du personnage et de deux figures allégoriques placées sur le sarcophage dans des attitudes, les unes gracieuses, les autres un peu forcées.

Guillaume de la Porte reproduisit ce type avec beaucoup de succès dans le premier mausolée qui fut fait à Saint-Pierre, et qui est celui du pape Paul III. Ce genre, moitié iconique, moitié allégorique, est devenu assez heureusement celui de presque tous les mausolées de cette superbe basilique ; il a plus de noblesse que tous les autres, et a l'avantage de ne point former de disparates avec l'architecture de l'église. La sculpture n'y sort point de sa sphère ; aucune invention étrangère à elle ne rompt la symétrie du local où les monumens sont situés.

Le Bernin ayant à placer au-dessus de la porte de l'ancienne sacristie de Saint-Pierre le mausolée du pape Alexandre VII, imagina de faire servir cette ouverture à l'effet et au motif de son invention. Il figura une draperie pour masquer cette entrée, et imagina de la faire soulever par une mort sous la forme d'un squelette montrant



au pape l'arrêt de son heure dernière dans la clepsydre qu'elle lui présente. Cette invention pittoresque en sculpture eut le succès d'une nouveauté brillante, et encore celui que le goût et la renommée du Bernin surent donner à tous ses ouvrages. Bernin fut un de ces hommes nés pour influer sur leur siècle par la fécondité du génie et l'originalité de leur manière. Celle de cet artiste consista surtout à transporter dans la sculpture les hardiesses, les légèretés, les mollesses, les variétés, les contrastes, les effets de la peinture.

Jusqu'à lui la sculpture avoit conservé quelque sagesse de convenance dans la composition des mausolées. Le système iconique et allégorique, le système historique ou honorifique parurent froids et insipides. Dès que le goût licencieux de la peinture décorative fut devenu celui de la sculpture, ce fut à qui inventeroit le plus de compositions pittoresques. On imagina les mausolées dramatiques.

Chacun voulut avoir plus d'esprit qu'on n'en avoit eu avant lui. On figura les personnages en action. On appela au secours de l'art le prestige des fonds artificiels, des nuages, des draperies, etc. On mit en scène des morts, des mourans, des temps et des squelettes armés de faux, des tombeaux brisés, des résurrections, des enlèvemens, etc. Tout mausolée se crût un poëme,

et prétendit au moins être une scène de théâtre ou un tableau.

Dans ce grand nombre d'inventions qui, pendant un siècle, ont tourmenté le génie des sculpteurs, à peine en cite-t-on deux ou trois où quelque chose d'ingénieux et un peu de pathétique puissent faire pardonner à la sculpture d'être sortie du cercle de ses attributions naturelles. On y voit avec peine cet art sacrifier à une illusion pittoresque qui se dément d'elle-même, à des *concetti* allégoriques, à des figures poétiques dont la réalité détruit la métaphore, cette beauté tranquille, ce charme d'une action modérée, et cette expression pure de la vérité, qui, dans une simple statue, ont d'autant plus de force pour nous émouvoir, que l'artiste semble avoir fait moins d'efforts.

Ce qu'il y a de pire dans toutes ces compositions dramatiques, c'est que le sculpteur s'est cru quitte de toute science avec ce qu'on appeloit de l'esprit, et que, quant au fonds de l'art, tous ces ouvrages ne peuvent soutenir l'oeil d'un connoisseur. Ils sont déjà presque tous oubliés ou jugés dignes de l'être.

On fait le tour de Westminster sans pouvoir être arrêté par un seul des nombreux mausolées qui s'y trouvent. Pas un ne reste dans la mémoire, si l'on excepte celui de Shakespear qui se compose de sa statue, et peut-être quelques-uns de ceux qu'on y a placés depuis trente ans.

Beaucoup de nos églises étoient autrefois plutôt déparées qu'embellies par toutes les inventions pittoresques de draperies, de pyramides, de cyprès, de flambeaux, de symboles funéraires. Des monumens qui auroient pu décorer heureusement les murs des temples et de leurs chapelles, en se raccordant à leur architecture, se trouvoient souvent disposés sans rapport avec elle, offusquoient les membres de l'ordonnance, et quelquefois se substituoient à eux.

Le ridicule et le mauvais goût du plus grand nombre de ces inventions en étoient venus au point de faire regretter, dans les mausolées, la maussade bonhomie du genre gothique, qui, sans doute, ne dit rien à l'esprit, mais aussi qui ne lui dit rien de faux, où rien n'émeut, mais où rien ne choque, où l'art n'existe pas, mais où il n'existe aussi rien de contraire à l'art.

On avouera sans peine que le type des mausolées gothiques est insignifiant et privé d'intérêt, et de tout ce qui peut plaire en sculpture. Mais ne seroit-il pas vrai aussi que le type des mausolées dramatiques auroit outrepassé, en sens contraire et dans la même mesure, le point de vérité et de convenance qui appartient aux inventions de l'art?

La sculpture comporte de l'action. Mais est-il dans sa nature de représenter des actions si composées et si multiples? On me répond par le bas-relief : j'en suis d'accord ; mais je pense que la

sculpture a moins en ce genre la facilité de représenter, que de raconter les actions. Tel est le principe de la différence qu'on remarque entre le système du bas-relief des modernes et celui des anciens. Les premiers, se modelant sur les inventions et les compositions de la peinture, ont voulu faire des tableaux en marbre ou en bronze, et y figurer des actions nombreuses, sans penser que, pour réunir dans une petite étendue une grande action, il leur manque cette profondeur que la magie de la couleur donne au tableau, et qui agrandit si prodigieusement son espace. Les anciens, au contraire, ne connurent point de profondeur dans le bas-relief, et suivant en ce genre le système indiqué par la nature, et qui est celui de la narration, de l'écriture ou de la succession des idées des objets et des images, non-seulement leurs bas-reliefs ne sont pas des tableaux, mais on doit ne les regarder que comme des inscriptions par figures, et cela est conforme aux moyens naturels d'un art qui ne peut jamais réunir qu'un très-petit nombre d'objets sous un point de vue unique.

Si le pittoresque est interdit à cet art dans le bas-relief, s'il ne peut faire en ce genre ce qu'on appelle des tableaux, lui sera-t-il permis d'en faire par des dispositions de figures en ronde bosse sur des fonds d'emprunt et dans des espaces illimités ? Demander si un art peut ou doit faire une chose, c'est demander s'il est de son

intérêt de la faire, c'est-à-dire, si, en faisant cette chose, il ajoute à ses moyens naturels de plaire, si les images deviennent plus énergiques, si elles nous affectent davantage, et s'il ne perd pas plus d'un côté qu'il ne semble gagner de l'autre.

On peut dire d'abord que le charme de la peinture ne sauroit jamais appartenir à ces compositions, dans lesquelles la sculpture prend si vainement à tâche d'imiter sa rivale. Avec quelque intelligence que le sculpteur dispose les figures et les groupes dans ses prétendus tableaux, jamais ils ne peuvent s'y trouver réunis par cette harmonie qui est celle de l'air ou celle des couleurs. Les figures s'y détachent toujours sèchement les unes des autres. Elles semblent toujours ce qu'elles sont, des figures apportées ou rapportées et plaquées. Ce qui fait le mérite des figures dans les compositions de la peinture, c'est de paroître rondes et réelles sur une superficie plate et dans un espace fictif. Or, ce mérite cesse d'en être un là où tout est matière et réalité. L'effet de cette réalité sans art est d'être sans plaisir.

On peut dire ensuite que, si la sculpture est bornée à l'imitation de la forme des objets, elle a, par compensation, l'avantage de pouvoir rendre cette forme avec la plus grande précision imaginable, et que la perfection à laquelle elle arrive en ce genre est sa principale prérogative. La peinture peut racheter le défaut des formes

par beaucoup d'autres qualités. La sculpture n'a presque rien pour s'en indemniser. L'intérêt de cet art est donc de traiter des sujets dont la perfection des formes fasse le principal mérite, et où ce mérite soit facile à saisir. Par conséquent, il lui importe de ne pas donner la préférence à ces compositions qui, dépendant d'un principe étranger à celui de sa constitution, non-seulement ne commandent point la pureté et la correction des formes, mais détournent l'artiste d'y prétendre et le spectateur d'en jouir.

Lorsqu'on considère enfin ce qu'est l'art de la sculpture, soit quant à la simplicité des moyens qui composent sa constitution naturelle, soit eu égard à la force d'impression que ces moyens peuvent produire, on se persuade que l'intérêt de cet art n'est pas de s'étendre, mais de se restreindre; que sa vertu résulte, non de la quantité d'objets, mais de la perfection de ceux qui entrent dans ses compositions; qu'une seule statue, quand elle dit tout ce qu'elle doit dire, en dit plus que nous ne pouvons en entendre, et que l'expression profonde d'une seule tête est plus capable de nous émouvoir que tout l'étalage des compositions les plus dramatiques.

Si ce peu de réflexions étoit vrai, il le seroit aussi que dans l'application si intéressante de la sculpture aux mausolées, les artistes ont été souvent chercher bien loin hors de leur domaine ce qu'ils auroient trouvé à leur portée, en écoutant

les inspirations de leur art. Il se pourroit, en définitif, que la cause du peu d'impression de tous les mausolées à composition pittoresque et dramatique, provînt du principe mixte et équivoque dans lequel ils sont conçus, et qui fait que notre âme, se partageant entre les impressions de deux arts, ne jouit de la plénitude d'aucun.

A tout prendre, lorsqu'on parcourt dans toute l'Europe le cercle de toutes les inventions et compositions modernes en fait de grands mausolées, et lorsqu'on porte uniquement sur leur genre et leur système, et aussi sur leur rapport avec l'architecture un œil critique, on est peut-être obligé de convenir que les mausolées de l'église de Saint-Pierre de Rome sont encore, comme je l'ai déjà dit, ceux qui reposent sur le système le plus analogue à la sculpture, ceux où l'allégorie est employée avec le plus de vraisemblance, ceux dont la composition participe le plus à la gravité d'un monument, ceux qui contrastent le moins avec le local, et se raccordent le mieux avec la décoration de l'édifice où ils se trouvent.

Le dernier mausolée qui y ait été placé, est celui du pape Rezzonico, fait par M. Canova il y a une quinzaine d'années. C'est une opinion généralement établie, que sa statue du pape est la plus heureuse de toutes celles qui sont dans Saint-Pierre; et l'on croit encore que, pour la

vérité et la simplicité, elle est le meilleur morceau de son mausolée.

M. Canova avoit fait précédemment, et dans le même système de composition, le mausolée du pape Ganganelli. Ce fut un de ses premiers travaux, et ce fut aussi le premier monument où l'on vit, après un siècle d'égaremens et de mauvais goût, reparoître à Rome, dans le style, l'ajustement et la composition, cette sagesse de formes et cette pureté que le Bernin, ses élèves et ses sectateurs sembloient avoir pour toujours bannis de la sculpture et de la décoration.

Il appartenoit à un homme d'un goût pur, d'une imagination sensible, doué d'une facilité et d'une grâce particulières, riche en idées et nourri dans la doctrine de la belle antiquité, d'éviter tous les défauts qui ont rendu jusqu'à présent si périlleuse la carrière des compositions dramatiques dans le genre des grands mausolées ; c'est ce qu'aura fait sans doute M. Canova dans celui de l'archiduchesse Christine, qu'il vient de terminer et de placer dans l'église de Saint-Augustin à Vienne, en Autriche.

Je laisserai à ceux qui ont vu l'ouvrage en original, le soin de le juger sous le rapport du savoir, du talent d'exécution, et de ce qui forme le fonds de l'art. Je ne puis en parler que d'après une gravure, c'est-à-dire, que je n'en connois que la pensée, la composition, le goût et l'invention, dont voici à peu près l'idée.

Une pyramide en bas-relief sert de fonds à toute la composition, et repose sur un degré fort élevé qui en fait le soubassement. Deux autres degrés moins haûts conduisent à la porte de la pyramide, et c'est sur ces degrés qu'est disposée la scène principale du mausolée. Le sujet de cette scène est la déposition dans le tombeau des cendres de la princesse. Une figure de femme, qui est la Vertu, précédée et suivie de deux jeunes filles portant chacune un flambeau, semble baisser la tête pour entrer dans la pyramide, dont l'ouverture a été, non sans dessein et sans vérité, tenue d'une proportion fort basse. La Vertu tient entre ses bras l'urne cinéraire enveloppée d'une guirlande dont les extrémités sont tenues par les deux jeunes filles, et qui sert de lien à ce groupe principal.

Il est suivi d'un autre, formé aussi de trois figures sur la seconde ligne de degrés, ce qui donne à toute la composition l'apparence d'un cortége funéraire, ou, pour parler vulgairement, d'une procession vue sur un plan un peu diagonal. Ce groupe représente la Charité, sous la forme d'une femme drapée qu'accompagne un enfant, et sur le bras de laquelle s'appuie un vieillard indigent et aveugle. Un grand tapis jeté du côté de ces deux groupes, sur les degrés du tombeau, a pour objet de former une liaison entre les figures, et de rompre la sécheresse des angles saillans des degrés.

Du côté de la porte opposé à celui des deux groupes dont on vient de parler, et sur les degrés, est représenté couché et groupé avec un lion un génie ailé qui est le génie de la famille. Les écussons de l'époux et de l'épouse sont disposés autour de lui, et le lion est là lui-même comme symbole à la fois moral et héraldique.

Le quatrième groupe occupe la région supérieure de la pyramide et est une sorte d'apothéose. La figure de la Félicité enlève l'image de la princesse, faite en forme de médaillon qu'accompagne un petit génie avec une palme, sous la figure d'un enfant.

Ce qu'on peut assurer d'abord de l'ensemble de cette composition, c'est que l'idée en est nouvelle sans être bizarre ; que le sujet en est clair, simple et intelligible, ce qui n'est pas le propre de toutes les conceptions allégoriques en sculpture. Je dis que le sujet est clair quant à l'action. Il n'est pas également certain que le caractère allégorique des personnages soit aussi clairement énoncé. Les figures allégoriques s'expliquent beaucoup mieux par des symboles que par des mouvemens ou des actions. Il y a des signes convenus en ce genre qui forment une sorte d'écriture générale qu'on entend. Il n'en est pas de même des actions correspondantes à ces signes. Ainsi une massue fait reconnoître la force dans une figure beaucoup mieux que ne le pourroit faire la représentation de l'action qui exigeroit le plus de force,

comme d'étrangler un lion. Cela tient à ce que, dans les arts du dessin, l'expression d'une action est une individualité qui rend l'idée concrète, lorsque le propre du symbole est de la rendre abstraite. Or les figures allégoriques sont élémentairement des figures abstraites. On ne sauroit les mettre en mouvement en scène ou en action sans leur enlever le caractère d'abstraction. C'est pourquoi je pense qu'ici la Charité de M. Canova, quoique formant un groupe intéressant, désigne moins clairement la vertu en question que le symbole des deux enfans qu'on lui donne ordinairement, et sous lequel elle est connue. Mais ceci me jeteroit dans une discussion métaphysique hors de mesure avec cet article.

Je ne dirai donc pas non plus que la Vertu est foiblement désignée par sa couronne d'olivier; que rien ne caractérise la félicité; et que le génie groupé avec le lion laisse à douter s'il est là comme emblème de la force, ou comme génie tutélaire de la maison de Saxe. Cela ne prouveroit autre chose, sinon que, plus l'allégorie est mise en action, plus elle devient douteuse. Mais de tout cela il ne peut résulter un doute sur l'effet pathétique du mausolée, et c'est-là ce qui saisit dans cette composition le spectateur.

Autant que le dessin en peut faire juger, les expressions de toutes les figures sont touchantes; la douleur y est variée selon les personnages, et, sur toutes les physionomies, comme dans toutes

les attitudes, l'artiste a su rester à ce point au-delà duquel l'expression n'est plus qu'une grimace.

Le style de toutes les figures y est sage, correct et dans le goût de l'antiquité. C'est-là sans doute ce qui doit distinguer le monument de M. Canova de tous ceux contre lesquels je me suis précédemment élevé, et dans lesquels une fausse prétention à allier les ressources de la peinture aux moyens de la sculpture, a produit tant d'écarts et tant de disparates.

J'ai toutefois deux difficultés à proposer à M. Canova; ou, s'il l'aime mieux, ce sont deux scrupules que personne ne peut mieux me lever que lui-même.

Le premier est sur le genre de bas-relief mixte, dans lequel il a fait la figure volante de la Félicité. Tout le bas de la figure est d'un relief extrêmement doux, et qui caresse le fond. Ce relief augmente insensiblement de saillie, jusqu'à ce qu'à la naissance des épaules il devienne ronde bosse. Cela tient-il à un système de dégradation dans les saillies, propre à opérer pour les yeux une espèce de dégradation de teintes. Je craindrois que cela ne rentrât un peu trop dans le genre abusif dont j'ai parlé, et que cela n'eût l'air d'une prétention à faire produire au bas-relief des effets qui ne sont pas de sa compétence. Quand la peinture dégrade une figure, elle le fait en diminuant, non la saillie seulement, mais encore la visibilité de l'objet: et ce qui fait que nous voyons moins

la partie dégradée, c'est qu'il y a un plus grand volume d'air interposé entr'elle et notre œil. La diminution d'épaisseur dans le bas-relief produit-elle, peut-elle produire cet effet avec une matière qui ne change point de ton ? Et les deux épaisseurs extrêmes qu'on admet à peine comme vraisemblables dans une composition de bas-relief entre deux figures, peuvent-elles avec convenance se réunir sur une seule ?

Je sens bien que la vue de l'ouvrage seroit nécessaire et pour bien poser cette question et pour la résoudre. Aussi je n'en fais que l'objet d'un doute et de ce que j'ai appelé un scrupule.

Je sais que les hommes sont toujours poussés d'un excès à un autre. En fuyant l'écueil du genre pittoresque en sculpture, on tombe aujourd'hui dans une dureté et dans une crudité de forme et de composition repoussante. Le sentiment de l'harmonie qu'inspire la peinture, ne peut jamais être qu'utile à l'exécution de la sculpture. On sait que M. Canova lui doit quelques-unes des qualités heureuses qui distinguent les œuvres de son ciseau. Quoiqu'il professe moins la peinture, il auroit le droit de dire, *et moi aussi je suis peintre.* S'il se fut plus adonné à cet art, il y eût porté les qualités de l'école dans laquelle il est né, celles de l'harmonie jointe à la sagesse, qui caractérisent le Titien.

Peut-être M. Canova a-t-il puisé dans le sentiment si vrai de la belle harmonie pittoresque,

quelques habitudes de composition moins analogues au système de la sculpture, et c'est le second des doutes que j'ose mettre en avant sur la composition de ses mausolées.

Ce qu'on appelle l'art de contraster les masses dans la composition, appartient particulièrement à la peinture, et surtout à ce genre de peinture qui s'occupe des effets, de l'harmonie et de cette magie propre à introduire l'air et la vérité optique dans les tableaux. Les peintres moins adonnés à cette manière d'imiter la nature, et qui ont considéré la composition en elle-même et dans son rapport avec les sujets, n'y ont cherché que la variété nécessaire pour préserver l'œil de l'ennui que procure la monotonie d'une disposition trop symétrique. Loin même d'éviter le principe de la symétrie dans l'ensemble de leurs combinaisons, ils paroissent l'avoir plutôt recherché, et l'on peut dire, par exemple, de Raphaël, que le plus grand nombre de ses compositions est conçu dans un système de symétrie, système beaucoup plus favorable à l'imitation qu'on ne pense.

C'est surtout en sculpture, c'est dans les monumens qui participent un peu aux propriétés de l'architecture, que le système de symétrie est particulièrement agréable. Or, les mausolées sont de ce genre; et j'avoue que je n'ai jamais pu savoir en vertu de quoi les sculpteurs, s'ils font une figure droite du côté d'un piédestal ou d'un

sarcophage, font de l'autre côté une figure assise, ce qui rend, si l'on peut dire, toutes ces compositions boiteuses. Je dis que je ne l'entends pas, parce qu'en sculpture de ronde bosse surtout, je ne trouve aucune des raisons de contraste que le peintre coloriste peut avoir pour varier ainsi ses masses; et j'ai toujours soupçonné que cela vénoit d'une routine puisée dans la peinture, ou d'un principe mal à propos transporté d'un art dans un autre.

M. Canova a obéi à cet usage dans les deux mausolées des papes Ganganelli et Rezzonico, et je trouve qu'il y a encore été fidèle dans la composition beaucoup plus étendue de son mausolée de Vienne. J'y observe un balancement de masses contrastées dans la figure de son génie, qui laisse vide toute la place de la pyramide qu'occupent de l'autre côté les figures debout.

J'ai peut-être le défaut, en jugeant les ouvrages de l'art moderne, de me demander trop ce qu'auroient fait en pareil cas les antiques maîtres de l'art; et, comme je fais la demande et la réponse, je ne donne point celle-ci pour un oracle; il s'en faut de beaucoup. Personne, je l'espère, ne m'en accusera, et M. Canova sait mieux qu'un autre que, lorsque je ne suis pas de son avis, je ne fais que douter.

Je soupçonne donc que, dans la composition dont il s'agit, les anciens n'auroient pas usé de contraste; qu'ils auroient établi des deux côtés

de la porte du sépulcre des figures ou des groupes en pendant, et peut-être un bas-relief de l'*Admiranda*, n°. 73, qui a pu inspirer à M. Canova le motif de son ingénieuse conception, pourroit-il indiquer la manière dont ils l'eussent symétriquement composé.

Mais voilà trop de doutes sur des choses qui ne touchent en rien au mérite intrinsèque d'un monument fait pour ajouter à la réputation de son auteur, si toutefois elle n'est pas parvenue à son comble.

GAZETTE LITTÉRAIRE.

FÉVRIER 1806.

RUSSIE.

On trouve dans un ouvrage périodique qui se publie à Pétersbourg, sous le titre de *St.-Pétersburgische monathsschrift*, un article fort intéressant sur les progrès des lumières et de la civilisation en Russie depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à Pierre-le-Grand. Ce qui frappera surtout les amis de la bonne littérature, c'est l'espérance que ce morceau fait naître de recouvrer en Russie quelques-uns des ouvrages grecs que l'on croit perdus. M. de Kotzebue a fait à cet égard, dans *le Sincer*, un rapprochement que nos lecteurs verront peut-être avec plaisir. Jaroslas Ier., fils du grand Waladimir, fit venir de Grèce un grand nombre de savans et les employa à traduire en esclavon des livres grecs dont les originaux furent déposés à Kiow, dans l'église de Sainte-Sophie. Constantin aimoit tellement les sciences, qu'il posséda plus de mille manuscrits grecs, dont plusieurs furent traduits par ses ordres en esclavon et distribués dans les écoles. Alexis Michailowitz voulant comparer les traductions esclavones des livres d'église avec le texte, fit acheter en Grèce, et principalement au mont Athos, environ cinq cents manuscrits qui se trouvent encore aujourd'hui à Moscou, dans la bibliothèque du synode. En convenant que cette dernière collection devoit être presque entièrement composée de Bibles ou d'ouvrages des Pères, on peut demander avec M. de Kotzebue s'il en est de même des mille manuscrits rassemblés par Constantin; ce que sont devenus ceux dont il avoit fait présent aux écoles, et si la collection plus nombreuse encore de Jaroslas Ier. n'est pas restée à l'église de Sainte-Sophie? On peut désirer avec lui que tous les couvens de Russie soient sommés de fournir un catalogue de leurs bibliothèques, et se flatter de trouver ainsi quelques restes précieux de l'ancienne littérature grecque.

On a ouvert, le 14 octobre dernier, à Krzeminiez, le nouveau

collége de Volhynie avec beaucoup de solennité. Le soir, la ville fut illuminée. On a acheté pour cet établissement la bibliothèque du dernier roi de Pologne, Stanislas Poniatowski, qui étoit à Varsovie; elle a couté quarante-cinq mille écus.

On peut juger du zèle pour les sciences qui se manifeste en général dans tout le gouvernement de Kiow, en apprenant qu'on y a souscrit en trois jours pour une somme de 500,000 roubles destinée à l'entretien du collége de cette ville.

Le prince Besborodko a donné un fonds de 210,000 roubles et un revenu de 15,000 au collége qu'il établit à Naschin en Ukraine.

Le docteur Fuchs, du pays de Nassau, connu avantageusement en Russie par divers écrits sur l'histoire naturelle, vient d'en être nommé professeur et directeur du jardin botanique à l'Université de Casan.

L'Opéra italien de Pétersbourg est fermé et la troupe dispersée. Plusieurs de ses membres, ainsi que les musiciens de la troupe allemande, se rendent en Ukraine chez le comte Iljinskoi, qui a dans la terre où il réside un théâtre italien et un allemand.

Plusieurs particuliers ont entrepris d'établir à Pétersbourg un *Museum Alexandrinum*; on en distribue le *prospectus*. Le projet est de rassembler dans un édifice spacieux des collections d'histoire naturelle, d'anatomie et d'objets d'arts, pour servir aux études des souscripteurs. On y formera aussi une collection choisie de journaux et d'ouvrages scientifiques. Les directeurs du Musée en publieront eux-mêmes le journal. Le prix de la souscription ne pourra jamais s'élever au-dessus de 60 roubles. (*Publiciste*).

DANEMARCK.

On a lu dans la dernière séance publique de la société royale des sciences de Copenhague, un mémoire de M. Esmark, associé du collége des mines, qu'il a envoyé de Konigsberg, relativement à un nouveau minéral trouvé près d'Arundal, et que l'auteur du mémoire a nommé *datolith*. Cette découverte ne peut manquer d'exciter l'attention des chimistes et des minéralogistes. (*Publiciste*).

ALLEMAGNE.

Nouvelles.

M. de Pallhausen, archiviste de Bavière, a présenté à l'Académie des sciences de Munich un échantillon de sa nouvelle imprimerie stéréotype. Le morceau imprimé étoit une histoire en vers de l'invention de l'imprimerie, écrite et dédiée, par M. de Pallhausen lui-même, aux mânes de Guttenberg. On a trouvé, en général, que l'échantillon des stéréotypes de M. de Pallhausen valoit beaucoup mieux que celui de sa poésie.

M. Klauer, sculpteur de Weimar, où il a établi une fabrique de Toreutique qui a beaucoup de débit en Allemagne, a exécuté en plâtre les bustes de Schiller et de Wieland. Le masque de celui de Schiller a été modelé après sa mort sur son visage par le professeur Jagemann. Wieland, pendant le séjour du docteur Gall à Weimar, a eu pour lui la complaisance de laisser modeler sa tête entière. Si la cranologie continue à être à la mode, les écrivains célèbres de l'Allemagne feront bien de prendre la même précaution, s'ils désirent que leur dépouille mortelle soit respectée. Le même artiste, M. Klauer, a exécuté en plâtre un crâne fourni de tous ses organes, pour les démonstrations de la théorie *gallienne*.

Un jeune sculpteur de Berlin, M. Weisser, a fait le buste du duc de Brunswick-Oels, dont nous annonçâmes la mort dans notre dernière feuille. C'est simplement un plâtre comme les précédens; mais on espère qu'il sera exécuté en marbre pour la bibliothèque de Weimar, à laquelle le duc a laissé, par testament, près de trente mille volumes.

On mande de Berlin que le nouvel instrument de musique inventé par M. Posch, y devient de plus en plus à la mode. Il est employé dans presque tous les concerts. On sait qu'il réunit les sons de plusieurs instrumens à corde, qui se jouent avec l'archet, mais on trouve qu'il n'en égale aucun mis entre les mains d'un virtuose. En revanche, il forme seul un concert agréable, surtout quand il est employé par l'inventeur.

M. Boettiger, savant antiquaire, a dû ouvrir à Dresde, à la nouvelle année, un cours d'archéologie à l'usage de la plus brillante société. On s'en promettoit autant d'instruction que de plaisir.

On a formé à Elwangen une bibliothèque très-importante, en réunissant celles de plusieurs couvens supprimés. On assure qu'il s'y trouve deux cents manuscrits sur parchemin d'une grande ancienneté.

M. le professeur Fichte a annoncé qu'il donneroit cet hiver, à Berlin, des leçons sur les moyens de passer une vie heureuse. L'amorce est bien choisie, mais on y a été pris tant de fois, qu'il est douteux que beaucoup de gens veulent y mordre.

M. J. F. Reichardt, qui publie à Berlin une gazette de musique assez intéressante, y inséra dernièrement un passage qui impliquoit contre les étudians de Halle une accusation de grossièreté. Quelques-uns d'entre eux se réunirent et allèrent à Giebichstein, où M. Reichardt réside, lui donner un exemple et une leçon d'urbanité en cassant ses vitres. Le professeur corrigé et content, en commençant la nouvelle année de sa feuille, a désapprouvé et rétracté son accusation calomnieuse. On voit qu'il est de bonne composition.

On ne peut rien dire encore de positif sur le succès du docteur Gall à Hambourg. Il est bien vrai qu'un de ses adversaires, le docteur Fraenkel, qui vouloit donner un cours de réfutation de sa théorie, n'a pu trouver que quatre auditeurs, y compris le docteur Gall lui-même et son compagnon de voyage; mais il est également vrai que le cranologue a été obligé de renoncer, faute de souscripteurs, à ouvrir le troisième cours qu'il avoit annoncé. Il est parti de Hambourg pour Brême.

Théâtre.

M. Franz, l'un des virtuoses de l'opéra allemand et de l'opéra italien de Berlin, a donné, le 2 janvier, à son bénéfice, la première représentation d'un drame lyrique dont le poëme et la musique sont de sa propre composition. Le public a fort bien reçu l'un et l'autre. M. Franz a été demandé à la fin de la pièce; mais

on n'en fait pas autrement l'éloge. On donna ensuite l'*Oncle valet*, avec la musique de Dellamaria, qui fut aussi très-applaudie.

Un ballet intitulé : *La Foire de village interrompue*, a occupé pendant quelque temps l'attention du public de Berlin. C'est M. Lauchery qui l'a mis en scène ; mais on croit se rappeler qu'il fut joué, il y a trente ans, à Lyon. Nous n'en aurions point parlé sans la rareté actuelle des nouvelles dramatiques de l'Allemagne.

Annonces.

M. Lowe, peintre et graveur estimé, a fait le projet de publier de trois mois en trois mois un cahier contenant les portraits de six savans ou hommes de lettres de Berlin, avec leur vie écrite par eux-mêmes. On ne dit pas, et c'est dommage, pendant combien d'années il compte faire durer cette singulière entreprise, et si la seule ville de Berlin pourra fournir long-temps de pareils cahiers. Au reste, si quelque chose peut lui procurer des souscripteurs, c'est sans doute l'échantillon qu'il a déjà publié de son ouvrage. Il a commencé par nous offrir le portrait fort ressemblant du célèbre historien des Suisses, J. Muller, qui a bien voulu lui donner aussi sa propre histoire. Elle est écrite comme tout ce qui sort de cette plume savante, avec force, avec dignité et avec la modestie qui convient à quiconque parle de soi-même. On y observe avec intérêt par quels degrés cet illustre écrivain est arrivé à ce point de perfection qui fera vivre ses ouvrages aussi long-temps que la langue dont il s'est servi. On seroit peut-être assez mal reçu en France à publier de pareils mémoires de son vivant ; mais il n'en est pas ainsi en Allemagne ; en France même on peut dire que la modestie des auteurs a beaucoup diminué depuis l'époque où l'illustre Montesquieu eut tant de peine à laisser dessiner à un artiste anglais les traits de son visage ; car il suffit aujourd'hui d'avoir écrit deux volumes de vers ou de prose pour se voir autorisé à faire présent au public de son portrait. Quoi qu'il en soit, nous souhaitons à M. Lowe que tous les savans vraiment estimables de Berlin veuillent bien, pour l'amour de lui, écrire leurs mémoires, et surtout nous désirons qu'à leur défaut il ne remplisse pas ses cahiers des portraits et de la vie de ces écrivailleurs dont les noms ne sont connus que des écoliers devant qui ils professent, et sur les catalogues de la foire de Leipsick.

Puisque nous venons de parler de M. Muller et de son *Histoire*

des Suisses, nous répéterons ici, d'après plusieurs journaux, que l'on a remis les trois premiers volumes sous presse à Leipsick, et que le quatrième et le cinquième paroîtront en même temps à Pâques.

Il a paru à Marbourg, chez Krieger, une brochure intitulée : *Le mariage entre le père et la fille doit-il être permis ?* L'auteur est pour l'affirmative et se met fort en colère contre le *consentement du genre humain* qui de temps immémorial a proscrit l'inceste. Une chose assez singulière, c'est qu'une gazette littéraire allemande très-accréditée et surtout très-solide, a pris la peine de combattre sérieusement et en détail le client du libraire Krieger. Cela montre jusqu'où l'amour de la solidité peut nous conduire. Le *Sincère* est tombé dans un autre extrême ; il a expédié l'auteur de la brochure par une plaisanterie ; mais il est difficile d'en faire de décentes sur un pareil sujet. Nous croyons qu'il suffit d'énoncer l'opinion du nouveau moraliste pour la détruire, et nous nous bornerons à l'avoir indiquée comme un exemple du délire dans lequel dégénère souvent la manie de tout analiser.

Nous avons parlé dans la gazette du mois d'octobre dernier d'un écrit intitulé : *Histoire de la véritable apparition de mon épouse après sa mort*. Nous dîmes que la vérité de cette histoire avoit été combattue et que Wieland avoit publié à cette occasion trois dialogues intéressans sous le titre d'*Euthanasie*. Nous ne nommâmes point l'auteur de l'*Histoire*, parce qu'alors il ne se nommoit pas. Il est devenu plus hardi ; il a fait insérer dans plusieurs journaux un avis signé I. K. Woetzel, dans lequel il compte les quatre éditions qu'on a données en un an de son ouvrage, cite une première réponse qu'il fit dans le temps à ses adversaires et annonce pour conclusion une brochure où il traitera comme ils le méritent *Wieland et consors*. A voir comment l'auteur d'Agathon et des Grâces est insulté par les visionnaires de son pays, on seroit tenté de croire qu'il a en effet, comme on l'a dit, quelques rapports avec Voltaire.

Encore un almanach que nous recommanderons aux amateurs de la littérature allemande ; c'est l'*Iris* rédigée par M. I. G. Jacobi, et publié à Zurich par Gessner, Fuessli et compagnie. Il renferme des morceaux de poésie fort agréables du rédacteur, de Pfeffel, Hebel et Wagner, jeune homme de Fribourg, qui donne beaucoup d'espérances. Les articles en prose ont aussi de l'intérêt.

Le frontispice présente un portrait fort ressemblant du célèbre Hagedorn.

ANGLETERRE.

C'est une chose fort singulière que les obstacles qu'éprouvent les progrès de la vaccine, dans le pays d'où elle s'est répandue dans le reste de l'Europe. Parmi les Anglais qui la combattent, il en est un surtout qui se distingue en la poursuivant avec une sorte de fureur. Cet ennemi de la vaccine est le célèbre auteur de la *Schola medicinæ universalis*, le docteur William Rowley, à qui sa réputation de praticien, sa place de chef d'un grand hospice et sa chaire publique de thérapeutique donnent une grande influence. Tous les gens infatués de l'ancienne routine ont placé leurs dernières espérances dans le nouvel ouvrage du docteur, intitulé : *La Vaccine n'est point un préservatif de la petite vérole*, avec cette épigraphe : *Audi candide alteram partem*. On y raconte deux cent dix-huit cas différens où la petite vérole naturelle a eu lieu, dit-on, nonobstant l'inoculation antérieure de la vaccine, et l'on somme tous les amis de l'humanité qui auroient connoissance de cas du même genre, d'en rendre compte à une adresse que l'on désigne. Ce qui fait le plus d'impression dans cet ouvrage, ce sont deux estampes coloriées, representant les ulcères et les plaies dégoûtantes qui sont survenues à divers sujets après l'inoculation de la vaccine, que l'on qualifie de *beastly disease*. Enfin, l'auteur annonce avec un emphase qui sent un peu son charlatan, la découverte qu'il a faite d'une méthode toute nouvelle pour l'ancienne inoculation. La meilleure réponse à toutes ces attaques, est sans doute l'adresse du maire de Norfolk que tous les journaux ont publiée, et les preuves satisfaisantes données par le docteur Jenner, que non-seulement les individus qui ont été vaccinés, mais leurs enfans, sont garantis de la contagion de la petite vérole. (*Publiciste*).

Théâtre.

Un opéra anglais en cinq actes, intitulé : *les Voyageurs* ou *les Enchantemens de la musique*, a réussi au théâtre de *Drury-Lane*, malgré son excessive longueur. Le plan et la musique sont d'un italien, M. Corri, les paroles de M. Cherry. La scène est en Chine

ouvrages du même genre. Prix, 13 sch. 6 den. ou 16 fr. (Phillipps).

Nous ne donnerons point le catalogue de plusieurs recueils de poésie qui nous paroissent assez insignifians, ni celui des ouvrages concernant l'amiral Nelson, *histoires*, *mémoires*, *panégyriques*, *vers et prose*, parce que nous ne finirions pas. Nous terminerons l'article de la librairie, en disant qu'on a publié à Londres des traductions de *la Chronique de Froissart*, par M. Johnes; de *l'Ami des Enfans de Berquin*; de l'ouvrage de M. *Thiébault*, sur *Frédéric-le-Grand*, et de l'*Essai* de M. Villers, sur *l'Esprit et l'Influence de la réformation de Luther*.

Parmi plusieurs nouvelles éditions d'ouvrages connus, nous citerons aussi celle de l'*Encyclopædia Londinensis*. Sept volumes sont déjà imprimés, et l'on est libre ou de les acquérir tout à la fois, ou de souscrire pour les recevoir par cahiers, dont on n'aura à payer qu'un seul par semaine. Non-seulement on imprimera la liste des souscripteurs, mais il sera loisible à tous et un chacun d'avoir ses armoiries gravées et coloriées à l'article *Blason*, après celles des pairs et barons des Trois-Royaumes. *N. B.* Il y a déjà dix mille souscripteurs.

HOLLANDE.

La société batave *pour la langue et la poésie* a résolu de rendre à sa patrie M. Bilderdyck, l'un des meilleurs poëtes dont la Hollande s'honore, qui vit depuis quelque temps à Brunswick dans une sorte d'exil. Elle a nommé une commission de cinq de ses membres qu'elle a chargés d'établir pour ce poëte une place de lecteur d'éloquence et de poésie hollandaise à son département d'Amsterdam, et de l'engager à venir la remplir. La commission a ouvert en conséquence une souscription pour fournir aux appointemens de cette chaire et l'on espère que M. Bilderdyck se rendra aux vœux de la société.

La traduction hollandaise des *Templiers*, de M. Raynouard, par M. Kinker, a eu beaucoup de succès. On en a vendu cinq cents exemplaires en un mois, quoique la pièce n'ait pas encore été représentée.

M. Loosjes, auteur dramatique, a fait imprimer deux nouveaux ouvrages; l'un intitulé : *Jean de Wit*, offre, sous la forme d'un roman dramatique, les principaux traits de la vie de cet homme célèbre; l'autre est un petit *Voyage à Catwyk*, bien dialogué.

ESPAGNE.

Il vient de paroître à Madrid un ouvrage qui méritera sans doute l'attention de tous les savans de l'Europe. Il a pour titre : *Alphabet de la langue primitive d'Espagne et explication de ses plus antiques monumens en inscriptions et en médailles*. Cet ouvrage jettera un jour tout nouveau sur l'histoire littéraire d'Espagne, en donnant la clef d'un grand nombre de monumens qui jusqu'ici avoient paru inexplicables. Il prouvera que la langue basque fut, pendant un certain temps, la langue universelle de l'Espagne et celle dans laquelle ont été écrites les inscriptions de ces monumens. Il prouvera aussi que la nation espagnole, loin d'avoir été, comme on l'avoit cru, absolument sans culture jusqu'à l'arrivée des Phéniciens, étoit trés-éclairée plusieurs siècles avant cette époque, et même que les Grecs lui doivent les premiers élémens de leur civilisation. Telles sont du moins les assertions de l'auteur espagnol *don Juan de Erro y Azpiroz*. C'est aux érudits du reste de l'Europe à les apprécier.

Il s'est formé à Manille, la plus importante des îles philippines, une société qui porte le nom *des Amis de Luçonia*, soutenue par le gouvernement; elle publiera un journal sur l'histoire naturelle, l'industrie, l'agriculture et l'économie politique des Philippines.

ITALIE.

M. Franco Salfi, de Milan, auteur de plusieurs ouvrages dramatiques qui ont obtenu du succès, a traduit en italien la tragédie des *Templiers*, et on l'a jouée deux jours de suite à Milan sur le théâtre d'Angennes. Les nombreux spectateurs qui ont assisté à ces deux représentations ont confirmé le jugement que les hommes impartiaux et éclairés ont porté en France de cette tragédie; elle a enlevé tous les suffrages.

On annonce prochainement à Florence les deux premiers volumes de l'*Histoire de la littérature italienne*, de Tiraboschi. Cette nouvelle édition sera augmentée d'un supplément qui conduira l'histoire de Tiraboschi jusqu'à nos jours. Les éditeurs se sont mis en possession des papiers qu'il avoit laissés après lui, et d'autres circonstances heureuses les ont autorisés à hasarder cette entreprise assez délicate. Il est déjà question de traduire cet ouvrage en allemand.

Il paroît à Florence une *Bibliotheca piacevole ed istruttiva*, etc. Bibliothèque amusante et instructive, ou Collection des meilleurs romans nouveaux publiés en Angleterre, en France et en Allemagne. Le recueil offre déjà la traduction des *Quatre Espagnols*, de M. Montjoye, et celle de la *Famille d'Ortembourg*, roman de M. de Kotzebue.

FRANCE.

Sociétés savantes.

Dans la séance de la société galvanique, du 6 février, MM. Nauche et Tourlet ont rendu compte des travaux de la société dans l'an 12 et l'an 13. En voici un apperçu, en nous bornant aux résultats les plus généraux et écartant ceux qui n'ont d'intérêt que pour les personnes uniquement livrées aux sciences physiques.

Il a été rendu compte de la construction, par M. Maréchaux, d'un instrument auquel il a donné le nom d'*électromicromètre*, propre à indiquer les plus petites quantités appréciables d'électricité et de galvanisme. Cet instrument, d'après le professeur Veau de Launay, peut indiquer, avec plus d'exactitude que le baromètre, la pluie et en général les changemens d'état de l'atmosphère.

La décomposition de l'eau a été opérée par M. Chompré, dans un tube de verre, plein d'eau, très-épais, très-solide et hermétiquement fermé, au moyen de viroles de cuivre et d'une vis de pression. Dans cette expérience, l'eau, pour faire place aux bulles de gaz produites par la décomposition, pénètre les pores du cuivre ou du cuir gras, qui sert à fermer le tube et se fait jour à travers tous les obstacles.

Des expériences nombreuses et très-variées ont été faites sur différentes sortes d'animaux pour s'assurer de l'action du galva-

isme dans les asphixies par strangulation, par submersion et par s différens gaz. La société n'a pu obtenir des résultats aussi favorables que ceux annoncés par d'autres physiciens.

M. Castberg, médecin de Copenhague, a annoncé à la société que ans les pays qu'il a parcourus par ordre de S. M. le roi de Danemarck, pour s'assurer des effets du galvanisme sur les sourds-muets, il n'avoit trouvé que deux sourds-muets qui en eussent retiré quelque fruit.

Les applications du galvanisme à d'autres maladies n'ont pas eu out le succès qu'on en avoit espéré. Il a été présenté néanmoins à la société une série d'observations propres à établir que ce moyen eut, dans quelques cas, être d'un grand avantage. C'est ainsi que uelques membres sont parvenus à guérir une surdité accidentelle, eux foiblesses de vue, et une sciatique dont étoit atteint, depuis trois ns, un officier supérieur, et qui avoit résisté aux traitemens les plus méthodiques, ainsi qu'à l'électricité. (*Publiciste*).

MM. les professeurs de l'école spéciale de peinture et sculpture, ont adjugé les prix de la tête d'expression, fondés par le comte de Caylus; savoir, celui de sculpture à M. Rutxhiel, sculpteur, né dans le département de l'Ourthe, élève de M. Houdon; et le prix le peinture à M. Guillemot, peintre, né à Paris, élève de M. David. Le sujet étoit *la profonde Vénération*, de grandeur naturelle.

L'Académie du Gard a tenu à Nîmes, le 1er. décembre dernier, une séance publique fort intéressante. Dans le compte rendu par M. Trélis, secrétaire perpétuel des travaux de l'an 13, on remarque un mémoire de M. Solimani qui sera suivi de plusieurs autres sur les questions: « Quelles sont les altérations qui arrivent à l'air dans les différentes circonstances de la vie? Quelle est leur influence sur les organes de la respiration? Quels désordres peut-il en résulter dans l'économie vivante? Quels sont les moyens de les prévenir ou d'y remédier »? On cite un tableau d'observations météorologiques faites à Alais par M. d'Hombres; un rapport de M. Gergonne sur les tables solaires du baron de Zach, et deux mémoires d'économie rurale. L'Académie a recueilli pendant le cours de l'année quelques inscriptions antiques qui ne sont pas sans intérêt. Elle annonce une nouvelle description des beaux monumens antiques de Nîmes et de son département.

L'Académie du Gard avoit proposé pour sujet de prix l'*Éloge de Malesherbes*. Aucun des concurrens ne l'a mérité. Elle en a donc retiré le programme; mais elle annonce que M. Dubois, l'un de ses

membres, va donner une Vie de M. de Malesherbes dont il fut l'ami. Il y joindra de nombreux extraits des manuscrits de cet homme illustre, qui donneront un nouveau prix à son travail.

L'Académie a été forcée de retirer aussi un autre sujet de prix: *L'Influence des mœurs sur la forme des gouvernemens, et de la forme des gouvernemens sur les mœurs*, pour lequel elle n'avoit reçu aucun mémoire. Elle y a substitué celui-ci: « Dans quel cas les défrichemens sont-ils utiles? Dans quels cas sont-ils nuisibles »? L'Académie désire que ces questions soient particulièrement traitées dans leurs rapports avec les localités du département du Gard?

On a lu dans cette séance deux morceaux de poésie. L'un qui a pour sujet la récolte de l'huile et l'arbre qui la produit est le quatrième chant d'un poëme en vers libres de madame Verdier sur l'agriculture particulière à nos provinces méridionales; l'autre est un poëme de M. Trelis sur les antiquités de Nîmes. Tous deux ont été vivement applaudis.

Les membres du bureau des longitudes ont présenté, le 16 février, à S. M. l'empereur et roi le premier volume des *Tables astronomiques* qu'ils viennent de publier.

Ce volume contient des tables du soleil par M. de Lambre, et des tables de la lune par M. Bürg.

M. de Lambre a perfectionné les tables du soleil qu'il avoit publiées en 1792, d'après les observations de Bradley, de M. Maskeline, et d'après les nombreuses recherches qu'il a faites lui-même sur les pertubations et les masses de la lune, de vénus et de mars. L'expérience a prouvé que les tables de 1792 ne s'écartoient jamais des observations que d'une petite quantité; ainsi il est probable que l'on ne parviendra pas de long-temps à prédire les lieux du soleil avec une plus grande précision.

Les tables de M. Bürg sont celles que le bureau des longitudes a couronnées en l'an 8 (1800). Elles sont fondées sur une série de plus de 3200 observations faites à Greenwich, dans l'espace de vingt-neuf années, depuis 1765 jusqu'à 1793. La nouvelle équation découverte par M. de Laplace a beaucoup contribué à la perfection de ces tables, en faisant connoître le mouvement moyen de la lune avec plus de précision qu'il ne l'a été jusqu'à présent; car on peut le regarder comme renfermé dans les limites de cinq à six secondes d'erreur en un siècle.

M. Bürg a introduit dans ses tables six équations nouvelles, et il est parvenu à leur donner une telle précision, que, parmi les obser-

rations qu'il a faites pour les vérifier, il ne s'en trouve que deux où l'erreur passe dix secondes. Mais comme il règne des incertitudes sur ces deux observations, on croit pouvoir espérer qu'il ne e trouvera que rarement dix à douze secondes d'erreur sur la longitude.

Les navigateurs retireront un avantage immense de ces nouvelles tables, qui augmenteront beaucoup la précision des longitudes observées en mer par les distances de la lune au soleil ou aux étoiles. Les anciennes tables étoient quelquefois en erreur de soixante secondes, et souvent de trente à quarante secondes, ainsi la longitude du vaisseau pouvoit, dans certains cas, être en erreur de trente minutes, ou dix lieues, et souvent de six à sept lieues. Au lieu que par les nouvelles tables on pourra obtenir le lieu du vaisseau à une ou deux lieues près.

Un autre mérite de ces nouvelles tables, qu'il ne faut pas passer sous silence, c'est qu'elles sont plus étendues et d'un usage plus commode que toutes celles que l'on connoissoit. (*Article communiqué*).

Spectacles.

Tous les théâtres de la capitale se sont empressés de célébrer la campagne vraiment extraordinaire qui a fini par la bataille d'Austerlitz et par le traité de Presbourg. Le Théâtre Français a donné, le 1er. février, le signal, par une comédie en un acte, de M. Bouilly, *les Français dans le Tyrol*, ouvrage un peu foible, mais fort bien joué, et terminé par des couplets fort agréables que le public a presque tous redemandés. Trois jours après (le 4 février) l'Opéra et le Vaudeville ont payé en même temps leur tribut d'hommages à S. M. l'empereur et roi. M. Esménard, auteur du *Divertissement* joué à l'Opéra, n'a point eu recours à l'allégorie, comme cela se pratiquoit autrefois : c'est à Paris qu'il a placé la scène et qu'il a choisi ses acteurs. Paris ne se plaindra point sans doute de la manière dont il a su exprimer ses sentimens. Il étoit difficile de les rendre en vers plus élégans et plus harmonieux. Ils étoient, en quelque sorte, trop beaux pour être mis en musique, car on sait qu'à l'opéra surtout, on entend fort mal tous les vers qui sont chantés. La pièce qu'on donnoit en même temps au Vaudeville est intitulée; *les Deux n'en font qu'Un.* Le sujet en lui-même ne sembloit pas se rattacher aux grands événemens qu'il s'agissoit de célébrer; mais il est toujours aisé, dans un vaudeville, de placer des couplets de circonstances, et les auteurs de celui-ci, MM. Barré,

Radet et Desfontaines sont comptés avec raison parmi nos plus aimables chansonniers.

Le succès de la *Prise de Passau*, fait historique, en deux actes, paroles de M. Dupaty, musique de M. Nicolo, n'a pas été aussi complet au théâtre de l'Opéra-Comique. On ne compose pas la musique d'un opéra aussi vite que les paroles, et celle de M. Nicolo s'est un peu sentie de sa précipitation. M. Dupaty lui-même, en portant à ce théâtre le talent qui lui a valu tant de succès au Vaudeville, un dialogue spirituel, des traits piquans, de jolis couplets, n'a pas rempli tout à fait l'attente des spectateurs; on lui a reproché quelques inadvertances; mais sa pièce, comme les autres, a réussi par l'intention.

Picard avoit devancé l'Opéra-Comique; c'est le 5 février qu'on a joué sur le théâtre qu'il dirige le *Nouveau Réveil d'Epiménide*, par MM. Etienne et Nanteuil. Ce cadre étoit fort bien choisi. Lorsque M. Flins des Oliviers s'en servit il y a quinze ans, il supposa que son Epiménide avoit dormi tout un siècle. MM. Etienne et Nanteuil n'ont pas eu besoin d'un sommeil de plus de sept années pour faire réveiller leur dormeur, dans un siècle nouveau. Ce rapprochement seul formoit déjà un éloge indirect assez ingénieux de l'époque qu'ils célèbrent. Le plus grand nombre de ceux qu'ils donnent dans le cours de la pièce à l'empereur naît ainsi du fonds même des choses, n'a point l'air d'être médité, et n'en devient que plus flatteur. C'est pour cela sans doute que le *Nouveau Réveil d'Epimdnide* jouit d'un succès prolongé, tandis que les autres pièces que nous avons déjà citées n'ont eu que celui du moment. Au reste, il est juste d'observer que des événemens si grands et si mémorables ne peuvent appartenir au théâtre ou à l'épopée que long-temps après avoir figuré dans l'histoire. Tout ce que la muse dramatique peut faire lorsqu'ils sont aussi récens, c'est de les célébrer d'une manière indirecte. La muse lyrique seule peut chanter ses héros vivans. Une belle ode de M. Esménard auroit mieux valu sans doute que son intermède : il peut encore y revenir; au lieu que les comédiens français qui ont voulu rendre à l'empereur un nouvel hommage, avec l'aide de deux auteurs du Vaudeville, MM. Chazet et Sewrin, ont moins bien réussi que dans le premier. *Le Politique en défaut*, comédie en un acte de ces auteurs, jouée le 16 février, n'a eu que deux représentations.

Trois autres pièces nouvelles ont été représentées dans ce mois; l'une au théâtre de l'Opéra-Comique, l'autre à celui de la rue de Louvois, et la troisième au Vaudeville. Les deux premières sont

des *farces de carnaval*, ce qui nous dispense d'en donner une critique sérieuse. *M. Deschalumeaux* (paroles de M. Auguste, musique de M. Gaveaux) a été bien joué et bien reçu à l'Opéra-Comique. C'est une mystification qui roule sur un pauvre gentilhomme limosin. En arrivant à Marseille, il a pris l'hôtel de Villars pour une auberge. On s'amuse à l'y recevoir comme s'il devoit payer en sortant, et à lui faire toutes les niches par lesquelles on éprouvoit autrefois à la campagne le caractère et le courage des jeunes gens. On a observé avec raison que l'auteur auroit pu se dispenser de mettre à la tête de cette mystification le duc de Villars lui-même. Au théâtre de Picard, c'est un *ivrogne* qu'on a choisi pour le mystifier et le corriger de son vice. On le prend tout endormi à la suite d'une débauche; et, à son réveil, il se croit devant un tribunal qui va le juger pour un assassinat qu'il est supposé avoir commis pendant son ivresse. De là on le fait passer, à son grand étonnement, dans une salle de bal, où l'on profite de son trouble pour le faire consentir au mariage de sa fille avec un jeune homme qu'il n'avoit pas voulu jusqu'alors accepter pour gendre. Cette folie a fait rire, et c'est tout ce qu'on en attendoit. L'auteur est M. Dieu-la-Foy.

La nouvelle production dont s'est enrichi le répertoire du Vaudeville est de M. Radet : son titre est *l'Inconnu*, comédie en un acte. Melcourt, jeune homme aimable, qui n'a pu plaire à une coquette, lui écrit des billets doux anonymes. Elle se laisse gagner à l'éloquence de l'invisible inconnu; Melcourt, au bout de quelque temps, interrompt et la correspondance anonyme et ses propres assiduités, et il finit par se venger de la coquette à un bal masqué, en la cajolant d'abord sous le masque et au nom de l'inconnu, et en se faisant ensuite connoître.

Nécrologie.

M. Rétif de la Bretonne est mort à Paris, âgé de soixante-douze ans. Cet auteur fécond, original et encore plus bizarre, a composé plus de cent volumes qui ont trouvé des lecteurs. Il fut d'abord ouvrier d'imprimerie, et il imprima, dit-on, un de ses ouvrages sans l'avoir jamais écrit. Il y a de la verve dans son *Paysan perverti*, tableau trop naïf des vices les plus bas, des mœurs les plus dégoûtantes. Sa *Vie de mon père*, moins connue, est peut-être sa meilleure production. On l'avoit surnommé le *Jean-Jacques Rousseau des rues*, mot qui le caractérise assez bien.

M. Gaillard, l'un des quarante de l'Académie française, auteur de

l'Histoire de la Rivalité de la France et de l'Angleterre, est mort le 15 février, à Saint-Firmin, près Chantilly, d'une attaque d'apoplexie : il étoit âgé de quatre-vingts ans.

M. l'abbé Guénard, ex-jésuite, est mort au même âge; il avoit remporté un prix à l'Académie française en 1757. Il jeta au feu, en 1793, une réfutation de plusieurs articles de *l'Encyclopédie*.

M. Collin-d'Harleville est mort à Paris, le 24 février, n'ayant pas encore accompli sa cinquantième année. Il languissoit depuis longtemps, dévoré par un mal pour lequel l'art n'avoit point de ressources. Peu d'hommes de lettres ont été aussi aimés pendant leur vie, et laisseront autant de regrets. Son caractère aimable est peint dans ses ouvrages. Ils sont trop connus en Europe pour que nous les nommions ici ; mais ils nous fourniront la matière d'un article étendu dans les *Archives*.

Librairie.

Leçons d'un Père à ses Enfans sur la grammaire, la logique, la métaphysique et la morale, œuvres posthumes de Marmontel, historiographe de France, secrétaire de l'Académie française, imprimées sur le manuscrit autographe de l'auteur; 4 volumes in-12. Prix, 12 fr. ; ou 4 vol. in-8°. : prix, 20 fr., et 3 fr. de plus par la poste. A Paris, chez Xhrouet, Déterville, Lenormant, Petit, et à la librairie stéréotype, rue des Petits-Augustins.

Marmontel écrivit ces ouvrages à une époque de la vie où l'imagination s'est affoiblie sans doute, mais où la raison s'est perfectionnée, où l'esprit a renoncé, autant qu'il est possible, à ses anciennes erreurs. Il l'a écrit avec la longue expérience d'un littérateur distingué, avec la loyauté d'un père qui veut éclairer ses enfans et les former à la vertu. C'en est assez pour recommander ses leçons à tous les enfans et à tous les pères.

Lettres inédites de madame la marquise du Chastelet à M. le comte d'Argental, auxquelles on a joint une dissertation sur l'existence de Dieu, les réflexions sur le bonheur, du même auteur, et deux notices historiques sur madame du Chastelet et M. d'Argental; 1 volume in-12. Prix, 3 fr., et 4 fr. franc de port; ou un vol. in-8°. Prix 5 fr., et 6 fr. franc de port par la poste. A Paris, chez Xhrouet, Déterville, Lenormant, Petit, et à la librairie stéréotype, rue des Petits-Augustins.

Cette collection sera comptée parmi les matériaux les plus impor-

ns qui pourront servir à l'histoire littéraire du siècle dernier. Les :ux notices sur madame du Chastelet et M. d'Argental sont rites par un homme d'un goût délicat et d'un jugement sain, qui pris ses renseignemens aux meilleures sources.

Lettres de mademoiselle de Launay (madame de Staal) au che-ılier de Menil, au marquis de Silly et à M. d'Héricourt, aux-ıelles on a joint celles de M. de Chaulieu à mademoiselle de Lau-ıy, et le portrait de madame la duchesse du Maine. A Paris, chez éopold Collin.

Tout le monde a lu les Mémoires de madame de Staal; le même térêt, le même esprit se retrouvent dans ses lettres.

Mémoires de Louis XIV, écrits par lui-même, composés pour le and dauphin, son fils, et adressés à ce prince; suivis de plu-eurs fragmens de mémoires militaires, de l'instruction donnée à hilippe V, de dix-sept lettres adressées à ce monarque sur le gou-ernement de ses états, et de diverses autres pièces inédites; mis ı ordre et publiés par J. L. M. de Gain Montagnac; deux parties ı un volume in-8°. de 600 pages. Prix, 6 fr., et 8 fr. franc de port. Paris, chez Garnery, H. Nicolle.

Il suffit, pour attirer l'attention du public sur ces *Mémoires*, de re qu'on n'en a point contesté l'authenticité. Les manuscrits sont posés à la bibliothèque impériale.

Mémoires historiques, politiques et littétaires du comte de Hordt, ıédois et lieutenant-général des armées prussiennes, rédigés par [. Borelly, ancien membre de l'Académie royale des sciences et elles-lettres de Berlin, etc.; 2 vol. in-8°. de 690 pages, imprimés ır carré fin. Prix 7 fr. 80 cent., et 9 fr. franc de port. A Paris, ıez Buisson.

La Navigation, poëme en six chants, par J. Esménard, se-onde édition; un volume in-8°. avec deux figures. Prix, papier n, 6 fr.; papier vélin, 14 fr. A Paris, chez Giguet et Michaud.

Le sacrifice de deux chants entiers et de beaucoup de notes, crifice qui a réduit l'ouvrage entier à un volume au lieu de deux, ıit donner du prix à cette seconde édition d'un poëme où l'on a jà reconnu un très-beau talent.

Catalogue des livres rares et précieux de la bibliothèque de feu ´. D....., dont la vente se fera le jeudi 17 avril 1806 et jours sui-

vans, à six heures très-précises de relevée, dans la salle de M. Sylvestre. Paris, chez A. A. Renouard, 1 v. in-8°. Prix, broché, 1 fr. 50 cent., et 2 fr. 25 cent. franc de port.

Cette bibliothèque formée à grands frais et en beaucoup d'années par un amateur très-difficile, réunit le choix le plus piquant de livres rares dont tous les exemplaires sont d'une parfaite conservation.

Œuvres complètes de Duclos, historiographe de France, secrétaire perpétuel de l'Académie française, membre de celle des inscriptions et belles-lettres; recueillies pour la première fois; revues et corrigées sur les manuscrits de l'auteur, précédées d'une notice historique et littéraire, ornées de six portraits, et dans lesquelles se trouvent plusieurs écrits inédits, notamment des *Mémoires sur sa Vie*, des *Considérations sur le Goût*, des *Fragmens historiques* qui devoient faire partie des *Mémoires secrets*, etc., etc.; 10 vol. in-8°., imprimés avec soin sur beau papier. Prix, 40 fr., pris à Paris; le double en papier vélin. A Paris, chez Colnet, Fain et compagnie, imprimeurs.

SUPPLÉMENT.

L'habile chimiste anglais, *Richard Chenevix*, a fait naufrage sur les côtes de la mer Noire, près du Bosphore de Thrace et sur le même vaisseau qui portoit le corps de l'ambassadeur espagnol, Ocaritz, mort en Moldavie, que son épouse en rapportoit. On assure que personne ne s'est sauvé. M. Chenevix venoit de visiter les mines de Hongrie et vouloit voyager dans le Levant.

Le prince Sapiéha a terminé ses voyages géologiques, et est retourné dans ses terres en Pologne, où il jouira des trésors qu'il a amassés dans les sciences et les arts. Son plus long séjour a été à Athènes; il est parvenu à se procurer un grand nombre d'antiquités précieuses.

Errata. Page 155, ligne 17, *celui qui annonce comment la vérité est*, etc.; lisez, *celui qui annonce crûment la vérité, est ce qui choque*, etc.

DU BEAU

Considéré particulièrement dans la composition des jardins.

QUAND je lisois autrefois dans Rousseau ces deux vers :

> L'ennui du beau nous fait aimer le laid
> Et préférer le moindre au plus parfait,

je sentois d'abord qu'ils n'étoient pas bons ; mais ce n'est pas de quoi il s'agit; je demandois seulement s'ils avoient un sens réel. « Quoi donc! disois-je, est-il vrai qu'on parvienne à s'ennuyer du beau, et que cet ennui nous mène à lui préférer ce qui est véritablement laid » ?

Quand j'ai vu des hommes, dont on estimoit le goût, faire bâtir un château en forme de cylindre inégalement tronqué, brisé par le faîte, plein de crevasses dans le corps du bâtiment, ne recevant le jour que par des fenêtres artistement pratiquées dans ces crevasses inégales, présentant dès sa naissance l'aspect hideux d'une vieille masure ; quand j'ai entendu le maître et ordonnateur d'un tel château me dire : *j'ai voulu faire une chose sans exemple, et si je savois que le double de mon château existât quelque part, je ferois abattre le mien le lendemain.* J'ai

compris qu'il ne s'agissoit plus d'avoir du beau, mais du singulier, et j'ai dit avec Rousseau :

> L'ennui du beau nous fait aimer le laid.

Prenons garde seulement que cette bizarrerie de goût n'ait une influence plus étendue et plus fâcheuse qu'on ne le croit sur des objets de la plus grande importance.

Les ruines, qui ont été long-temps à la mode, comme ornemens des jardins, et qui peut-être y sont encore, m'ont prouvé la même chose. L'auteur du *Poëme des Jardins* a critiqué

> Ces restes d'un château qui n'exista jamais,
> Ces vieux ponts nés d'hier.

Et en effet il y a sur ce point un contre-sens bien grossier sans doute. Si j'avois sur mon terrain, dans mon parc, dans mon jardin, quelque monument ruiné d'une illustre victoire, d'un grand événement, de la gloire d'un héros, de la munificence d'un bienfaiteur, je le conserverois, quoique difforme, et je me justifierois auprès des curieux par mon respect pour l'antiquité, par les grands souvenirs que ce monument retraceroit; mais je m'en justifierois, car le goût en est essentiellement blessé.

Les lois romaines avoient pris des précautions pour que l'aspect de la reine des villes ne fût pas déshonoré par des ruines (1); et nous, nous les

(1) *Ne ruinis aspectus urbis deformetur.*

cherchons, et nous en faisons faire où il n'y a pas. Quelle ridicule singerie! Où est alors xcuse?

L'usage des jardins irréguliers, que nous appe- ıs jardins anglais, a sans doute été une source variétés et de beautés nouvelles; mais com- en on y a mêlé d'erreurs et de contre-sens! abord, comme tous nos goûts dominans, sont clusifs, nous avons entièrement proscrit la ne droite; ce qui est déjà une variété de moins ns un système qui tend surtout à la variété. suite cette ligne que nous excluons est la plus ile de toutes; et ne sent-on pas à tout moment, squ'on est pressé par le temps ou par les cir- nstances, l'inconvénient de voir toujours fuir vant soi le but où l'on sembloit toucher (1)? plus, cette ligne droite nécessaire pour la chasse ns les forêts, d'où l'on n'a pas osé la bannir, la seule qui puisse vous ménager des points de e au bout d'un long espace bordé d'arbres: rai-je dire encore plus? Dans une simple allée, milieu des champs, ce long ordre d'arbres cor- pondans, dont les extrémités semblent se rap- ocher, malgré le parallélisme, n'a rien de désa- éable à la vue, et offre même, par sa longue

---

) Lassé d'errer, en vain le terme est devant moi,
Il faut encore errer, serpenter malgré soi;
Et maudissant vingt fois votre importune adresse,
Suivre sans cesse un but qui recule sans cesse.

JARDINS, chap. IV.

symétrie, un aspect assez imposant. Virgile s'est plu à le décrire :

Ille etiam seras in versum distulit ulmos.

Je sens qu'un sentier tournant dans un bois est fort agréable, par l'incertitude même où il vous tient, si vous avez plusieurs lieues devant vous à parcourir, ou si le sentier va finir, et en vous faisant craindre ou espérer sa fin à chaque courbure. Je ne nie aucun des avantages du genre irrégulier, je ne réclame point contre les préférences; je m'oppose seulement aux exclusions; je demande que l'acquisition d'un genre ne soit pas la perte d'un autre, et que vous ne rejetiez pas aujourd'hui avec mépris ce que vous admiriez hier avec transport.

Mais, me dit-on, n'admiroit-on pas Jodelle, Gernier, Mayret, avant que Corneille eût fait entendre sur la scène un langage inconnu jusqu'à lui ?

Oui; mais c'est dans le même genre où Corneille les a laissés si loin derrière lui, qu'on ne peut plus rétrograder jusqu'à eux : au lieu qu'il s'agit ici de deux genres qui, tenant à des systèmes différens, peuvent subsister ensemble et être opposés l'un à l'autre; l'un montrant tout son plan à la fois, et s'exposant tout entier au jugement du premier regard ; l'autre cachant tout avec art, et vous faisant jouir successivement de chaque détail. Il en est de ces deux genres comme

: la tragédie et de la comédie, dont l'une n'anéan-
t pas l'autre.

Mais, insistera-t-on, vous venez de prononcer ous-même la condamnation des jardins réguers ou français. Ils montrent tout, et voilà leur ort; on n'a plus rien à désirer, on n'a jamais rien deviner.

Mais si ce qu'ils vous montrent est une superbe rdonnance, un tableau charmant, une perspecve riante et d'un grand effet, on n'a plus rien à ésirer, si ce n'est d'y rester, d'en jouir, d'en oûter à loisir les charmes. Avoir vu un lieu avec laisir est une grande raison pour le revoir.

Hæc placuit semel, hæc decies repetita placebit.

On abuse de tout. Un sentier tournant dans un ois sombre est agréable, pourvu que vous ignoiez où il vous mène; car, si vous le savez, vous oulez arriver, et votre incertitude tourne en impatience : c'est ce qui fait, pour le dire en passant, que l'avenue tournante d'Ermenonville par la forêt est ennuyeuse et impatientante, parce qu'à chaque courbure vous attendez le terme et ne le voyez point paroître; mais je ne sens pas quel est le mérite d'une allée tortueuse dans un parterre découvert. Je sais que le prétexte est d'imiter ces sentiers que les pas des hommes forment dans une prairie ou dans un champ, et qui ne peuvent jamais être droits; en sorte que tout chemin droit est nécessairement un ouvrage de l'art. Mais, de

bonne foi, ces sentiers formés par les pas des hommes, ont-ils jamais cette courbure exagérée que nous donnons aux allées de nos jardins anglais, et que l'auteur du charmant *Poëme des Jardins* compare aux replis convulsifs d'un serpent blessé?

Mais j'ai bien d'autres reproches à faire à vos jardins anglais, tels du moins que vous les gâtez. Que signifient ces tristes chaumières de torchis dans un lieu que vous prétendez embellir? Je vois encore ici votre prétexte. Dans votre système de donner à vos jardins l'air de la campagne (ce qui me paroît déjà un contre-sens, un jardin étant une portion de terrain privilégiée, consacrée aux embellissemens et à une culture plus recherchée), vous voulez figurer la demeure d'un paysan; vous voulez être pauvre à l'extérieur, vous réservant d'être riche en-dedans; petit contraste d'assez mauvais goût, petite hypocrisie sans objet, qui ne trompe personne, ni dans votre intention, ni autrement. Eh! soyez franchement riches, puisque vous l'êtes; et, si vous voulez des édifices dans vos bois, ayez des temples, des mausolées, des pavillons, qui se montrent à peine à travers le feuillage, mais qui ne se montrent qu'avec les agrémens qu'une noble architecture peut leur prêter. La richesse peut tout embellir.

Formam regina pecunia donat.

Mais tout devient affreux avec la pauvreté.

Vous me montrez la cabane de Philémon et Baucis ? mais la cabane de Philémon et Baucis est un fort vilain objet.

Parva quidem stipulis et vanná junctá palustri.

Et quand les dieux veulent récompenser le zèle hospitalier de ces vertueux vieillards, ils changent leur humble demeure en un temple magnifique (1).

Les plus désagréables objets, dans la nature inanimée, sont les cavernes et les carrières. Eh bien ! la mode avoit tellement bouleversé toutes les idées du beau et du laid, que j'ai vu des personnes d'esprit et de goût, faites pour servir d'autorité à tous égards, s'extasier sur le bonheur d'avoir la vue d'une caverne, comme d'un objet fournissant mille idées à l'imagination ; et malheur à qui eût osé risquer une objection ou témoigner un doute ! il eût été puni à l'instant par ce mépris qu'un goût supérieur prodigue à l'homme sans goût, ignorant dans les choses rurales et incapable de les sentir. Pour moi, je dirai des cavernes ce que j'ai dit des ruines. Si j'avois dans mon jardin la caverne qui a dérobé David à la

---

(1) *Illa vetus dominis etiam casa parva duobus*
Vertitur in templum furcas subiere columnæ
Stramina flavescunt adopertaque marmore tellus
Cælatæque fores aurataque tecta videntur.

Métamorph., liv. VIII.

fureur de Saül, et où l'amitié de Jonathas alloit le consoler, ou si celle où se rencontrèrent le lord Axminster et Cleveland, fuyant la tyrannie de Cromwell, étoit historique et en ma possession, je les conserverois en mémoire des événemens; mais je ne puis me résoudre à estimer une caverne comme caverne.

J'ai entendu encore des gens de mérite condamner les eaux jaillissantes comme pur ouvrage de l'art, contraire à la nature qui n'élève point ainsi les eaux en l'air. Eh! que veut-on dire avec cette distinction, toujours si frivole, de la nature et de l'art? L'art est-il autre chose que la nature dirigée, secondée, améliorée, et peut-il agir autrement qu'en conformité des lois de la nature, de la physique? Ces cascades, ces jets d'eau surtout, disoient ces novateurs, n'auroient pas dû nous plaire. Hélas! dans un temps plus heureux, je leur répondois comme ce philosophe, qui se contenta de marcher en présence d'un sophiste qui nioit le mouvement. Je les menois au pied du grand escalier descendant dans les jardins de Chantilly, parmi ces fleuves qui,

Appuyés d'une main sur leur urne penchante
Dormoiént au bruit flatteur de leur onde naissante,

parmi ces nymphes effrayées qui s'élançoient de leurs roseaux, parmi ces dieux plus tranquilles, jouant de la flûte, tous versant des tor-

rens d'eau argentée, qui retomboient en nappes et en cascades et mêloient leur bruit à celui des gerbes bondissantes et de tant de jets d'eau des deux parterres des eaux et de l'orangerie; tandis que, d'un côté, des canaux charmans embrassoient des îles fortunées, et que, de l'autre, on voyoit du milieu d'un vaste bassin, ou plutôt d'un lac d'eaux resplendissantes, s'élever comme Venise du sein des mers, la masse antique, imposante, et cependant riante et rajeunie du manoir des Montmorency et des Condés. Vallée de Tempé, cours du Pénée, bocages d'Idalie, jardins d'Armide, aviez-vous plus d'éclat, de fraîcheur et de charmes? Là, toute objection cessoit; là, on ne savoit plus que jouir; là, j'ai vu souvent se dérider des fronts chargés d'ennuis, s'éclaircir les ombres du plus noir chagrin, et la joie rentrer dans des cœurs flétris par la tristesse.

Ils étoient enchantés dans ces belles retraites.
On eut peine à les arracher
De l'endroit charmant où vous êtes.

Ils comprenoient alors comment, dans le plus beau siècle de la magnificence et du goût, au midi de ce règne glorieux de Louis XIV, les plus beaux génies du monde, des poëtes, des orateurs divins, employoient leurs talens à célébrer les beautés de ce lieu; comment Santeuil les immortalisoit par la pompeuse harmonie de ses vers; comment Bossuet, Bossuet lui-même,

dans le chef-d'œuvre de son éloquence sacrée, dans l'oraison funèbre du grand Condé, célébroit aussi ces jets d'eau de Chantilly, en les appelant de leur nom propre, sans daigner le déguiser par le vain luxe d'une périphrase, et sans descendre de sa sublimité accoutumée. On en peut juger. Voici le passage :

Toujours grand dans l'action et dans le repos, il parut à Chantilly comme à la tête des troupes. Qu'il embellît cette magnifique et délicieuse maison, ou bien qu'il munît un camp au milieu du pays ennemi, et qu'il fortifiât une place ; qu'il marchât avec une armée parmi les périls, et qu'il conduisît ses amis dans ses superbes allées, au bruit de tant de jets d'eau qui ne se taisoient ni jour ni nuit, c'étoit toujours le même homme, et la gloire le suivoit partout.

Enfin, j'ai vu plaisanter sur ces eaux extraordinaires, sur ces cascades qui ne jouent qu'à jour et à heure nommés, et que pendant un temps donné, qu'on annonce par des affiches comme des spectacles ; c'en est un en effet très-suivi et très-digne de l'être. Mais enfin, ce reproche ne tomboit pas du moins sur Chantilly, lieu distingué de tout autre beau lieu par la pérennité de ses eaux jaillissantes, auxquelles on peut appliquer cette expression si poétique de Cicéron : *Fontium gelidas perennitates*. Bossuet

avoit dit le mot : *Ces jets d'eau qui ne se taisoient ni jour ni nuit.*

Avant l'usage des jardins irréguliers, on accusoit Chantilly d'irrégularité ; c'étoit un défaut alors : depuis l'introduction des jardins irréguliers, on l'accuse de régularité ; c'est un défaut aujourd'hui. La vérité est que, du midi au nord, Chantilly est traversé par une ligne droite, orné sur les côtes de contours doux, *de plis mollement onduleux* (1), qui n'empêchent pas la continuité de la ligne droite, laquelle, par la route du Connétable, passant au-dessus du parterre des eaux et traversant le canal, se prolonge jusqu'à la forêt d'Halatte, qu'elle unit de trois lieues de distance à la forêt de Chantilly, laissant le château donner, pour ainsi dire, la main à la fois à ces deux vastes forêts : idée grande, simple et majestueuse. De l'est à l'ouest, Chantilly est moins un seul jardin qu'une suite de jardins successifs, de paradis terrestres variés, dont on jouit en détail. C'est ainsi qu'il joint à la régularité d'un plan magnifique, la variété piquante de l'irrégularité.

Ce seroit sur l'âme neuve et sur les organes naissans d'un enfant sensible et encore sans préjugés, que j'aimerois à faire l'essai du beau et du laid matériel ; je me persuade qu'il auroit

---

(1) Termes tirés du *Poëme des Jardins.*

peur des cavernes, qu'il s'éloigneroit des ruines, qu'il admireroit un beau canal couvert de cygnes, sans s'embarrasser s'il est en ligne droite ou courbe, et qu'il seroit enchanté du mouvement et de la fraîcheur des cascades et des eaux jaillissantes.

Loin de nous donc ces principes éphémères, ces préjugés de mode, ces systèmes erronés qui enseignent à condamner ce qui plaît, à louer ce qui choque, à défigurer pour embellir. Revenons au principe, qui pourra être développé ailleurs, c'est que les yeux sont les seuls juges compétens du beau matériel et visible : gardons-nous de rejeter leur témoignage, ou de l'obscurcir par des raisonnemens frivoles.

Note des rédacteurs. Ces observations sont de feu M. Gaillard, l'un des quarante de l'Académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres, et depuis membre de la classe de l'histoire et de la littérature ancienne de l'Institut national. Il avoit une maison à Saint-Firmin, près de Chantilly, où il est mort dernièrement, âgé de quatre-vingts ans. C'est dans ce lieu qu'il a écrit le morceau que nous publions, et l'on y voit qu'alors les jardins de Chantilly subsistoient encore.

NOTICE

SUR LA TARENTULE DE LA POUILLE,

Et sur les tarentulistes *qu'il ne faut pas confondre avec les malades réels ou imaginaires qui dansent pour se guérir de la morsure de la tarentule* (1).

D'APRÈS les recherches que j'ai faites dans plusieurs ouvrages (2), il me semble que l'on s'est jusqu'à présent trompé sur la tarentule et sur les effets de sa morsure ou plutôt de sa piqûre. En rendant compte de ses effets, on a confondu deux choses très-distinctes; les personnes de bonne foi qui, soit qu'elles se trouvent réellement malades de la piqûre de la tarentule, soit que leur imagination les trompe à cet égard, se figurent que la danse est le seul remède contre le venin de cette espèce d'araignée, et ces charlatans appelés *tarentulistes*, que l'on rencontre partout dans le royaume de Naples et l'état de l'église, faisant un métier de leur prétendue maladie, racontant avec emphase les effets mer-

(1) Ce morceau est traduit d'un article du *Sincère* (der Freymuthige).

(2) Entre autres la relation d'un voyage de M. le comte de Holberg, vol. 3, p. 192.

veilleux de la morsure de la tarentule et dansant avec toutes sortes de contorsions pour attraper quelques aumônes.

Cette espèce d'araignée que quelques voyageurs, trompés par le nom de tarentule, ont dit pulluler dans les environs de Tarente, ne laisse cependant pas d'y être assez rare, et l'on n'en trouve une grande quantité qu'à cinquante ou soixante milles au nord de cette ville, dans les plaines de Gravina et de Minervino. Il est rare que les voyageurs visitent ce petit pays, éloigné de toutes les grandes routes et infesté de brigands; de là, viennent les méprises et les fables dont les tarentules ont été l'objet.

Il y avoit déjà dix-huit mois que j'habitois ce pays, et ne sachant pas encore que l'on n'avoit que des notions très-incertaines sur les tarentules, je ne m'étois pas donné la peine d'approfondir le sujet. Mais ayant été plusieurs fois témoin d'une danse très-singulière et que l'on nomme *il ballo, la danse* par excellence, je fus curieux d'apprendre ce qui y donnoit lieu. Un jeune médecin que j'interrogeai m'assura que c'étoit l'imagination frappée plutôt que la tarentule, qui faisoit danser et que cette araignée n'étoit pas venimeuse. Un vieux disciple d'Hippocrate étoit d'un avis tout opposé. « Cet insecte » est très-venimeux, disoit-il, j'en ai vu la mor- » sure, elle occasionne une petite tache rouge » comme la piqûre d'une puce; bientôt la ta-

» che devient noire, ensuite blanche, et elle dis-
» paroît ; mais alors le venin se répand dans tout
» le corps et y porte un engourdissement qui de-
» viendroit mortel, si le malade ne se mettoit pas
» à danser ». L'opinion de ces deux médecins ne pouvoit servir à m'instruire de la vérité, et je crus seulement appercevoir que le vieux médecin auroit été aussi embarrassé que le jeune de s'appuyer des résultats de quelques expériences. Je priai le jeune homme qui mettoit en doute le venin des tarentules, de me les faire connoître personnellement. Il me promit de me procurer ce plaisir le lendemain matin et de me mener dans un endroit où je pourrois en voir autant que je voudrois.

Le lendemain il me conduisit dans une petite plaine couverte de thym sauvage, qui s'étend le long des bords d'un précipice profond, où coule la Gravina, petite rivière qui donne son nom à la ville bâtie sur les rochers dont elle baigne le pied. Le thym sauvage étoit par touffes et caché pour ainsi dire sous des toiles d'araignées très-fines et très-serrées, probablement l'ouvrage des tarentules, car ayant été souvent depuis dans cette petite plaine, je n'y ai jamais vu aucune autre espèce d'araignées. A en juger par le bruit sourd de nos pas, le terrain étoit creux. Presque partout le rocher n'est recouvert que d'un pied de terre au plus. C'est là que les tarentules habitent dans de petites cavités rondes qui ressem-

blent aux trous des vers de terre. Il étoit encore de très-bonne heure et aucune de ces araignées ne se montroit hors de leurs petites demeures. On diroit que le tissu dont elles enveloppent le thym sauvage, leur sert moins de demeure habituelle que de maisons de campagne, pour venir y jouir du soleil. Cependant pour me faire connoître ce que nous nous étions donné la peine de venir voir, mon guide frappa légèrement avec un bâton sur le bord d'un des trous. Il n'y avoit pas encore une demie-minute qu'il frappoit, que l'habitante du petit souterrain parut à l'entrée de son trou; elle en sortit bientôt, alors le médecin cessa de frapper et ne fit plus que promener de côtés et d'autres sur la terre la pointe de son bâton. La tarentule sembla, pendant quelques instans, très-occupée à considérer ce mouvement; elle s'enhardit, se mit lentement en route et vint se placer sur la pointe du bâton. Elle y resta quoique le médecin continuât à le remuer; elle se laissa enlever et considérer, et l'on eut même de la peine à la séparer de ce bâton qu'elle ne vouloit plus quitter. En tombant elle se trouva près du trou d'une autre tarentule, mais elle ne s'y trompa point, retourna tout doucement vers le sien qui en étoit à deux bons pas et y rentra. Il paroît que le bâton lui tenoit encore au cœur, elle revint deux fois au bord de son trou comme pour chercher ce qui lui avoit servi d'escarpolette, et ne le retrouvant plus, elle se retira chez elle. Ayant

fait sortir de la même manière deux ou trois autres tarentules, nous pûmes les considérer tout à notre aise. Elles n'ont pas ces manières vives et brusques qui rendent les autres araignées si terribles aux femmes, et leur démarche est grave et posée.

Les plus grandes tarentules que j'aie vues n'étoient pas plus grosses que le bout du doigt d'un enfant d'un an. Leurs pattes sont plus courtes que celles des araignées domestiques; leur dos est gris et le ventre blanc moucheté de petits points bruns. Ces couleurs sont plus ou moins foncées dans les différens individus. On a même dit au comte de Stolberg, qui n'en vit qu'une, qu'elles étoient d'une couleur plus foncée au milieu de l'été qu'au printemps; mais je ne me suis jamais apperçu de ce changement. J'en ai vu au printemps et en été d'une teinte très-claire, tandis que d'autres étoient fort rembrunies. Les demeures des tarentules s'étendent assez avant dans la terre, et ayant enlevé dans plusieurs endroits celle qui couvre le rocher, j'ai trouvé des trous de ces insectes creusés dans le roc même.

Voulant un jour m'assurer des effets du venin de ces araignées, j'en mis deux dans un cornet de papier et les emportai chez moi; leur donnant alors la liberté, je les posai sur un chien couchant à poil ras, qui étoit endormi. Elles marchèrent lentement çà et là, s'arrêtèrent de temps en temps, et, lorsqu'elles paroissoient piquer le

chien, ce que je ne pus cependant pas voir distinctement, il se secouoit comme s'il eut été piqué des puces. Je les fis rentrer dans leur cornet, et le chien s'étant éveillé, je le lui fis sentir. Il le flaira, sauta quelques pas en arrière et se mit à aboyer de toutes ses forces. Je lui présentai une araignée ordinaire dans un autre cornet de papier, et l'ayant flairé, il fut très-tranquille et n'aboya point. Chaque fois que je reprenois les tarentules, mon chien recommençoit ses aboiemens comme s'il eut voulu m'avertir de quelque danger, et il ne se tenoit en repos que lorsque je ne les avois plus entre les mains. Ce chien étoit mon fidèle compagnon de chasse et mortel ennemi des serpens : s'il en trouvoit un, il s'en tenoit à un pas et le regardoit en aboyant; si le serpent vouloit fuir, mon chien s'élançoit sur lui, et le fouloit en le frappant de ses pattes de devant. Son adresse dans cette lutte étoit surprenante, et il savoit éviter d'être mordu. Après avoir balotté et houspillé son serpent pendant une dixaine de minutes, probablement pour l'étourdir, il le saisissoit tout à coup dans sa gueule, et, le secouant avec fureur, il le mettoit en pièces. Quand ce chien voyoit entre mes mains un serpent mort, il aboyoit d'un ton lamentable; si je le jetois par terre, il le flairoit et se taisoit : lorsque je retouchois le serpent, il recommençoit à aboyer. Cet animal n'aboyant pas en me voyant prendre dans les mains d'autres animaux ou des insectes, tels que des

escarbots, des souris ou des rats, ne pourroit-on pas croire que, par un instinct particulier et par la finesse de son odorat, il découvroit dans les tarentules et les serpens un venin dont il craignoit les effets pour son maître ? Je ne pus, au reste, découvrir sur son dos aucune trace de piqûres, quoique j'eusse cependant remarqué les endroits où étoient les tarentules lorsqu'il s'agitoit en dormant. D'ailleurs il ne fut pas malade.

J'ai vu cinq personnes avoir recours à la danse pour se guérir ou plutôt pour se préserver des suites de la morsure de tarentules, trois à Gravina, une à Monte-Peloso et l'autre à Minervino. Mais, n'en déplaise aux voyageurs qui se sont amusés à faire des descriptions agréables de la musique douce et voluptueuse que l'on emploie dans ces occasions, je ne pourrois pas en faire de pareilles. J'ai été assez malheureux pour ne voir danser qu'au bruit du tambour. Ce tambour appartient à la ville; il est presque sacré et ne sert à aucun autre usage. Lorsque l'on croit avoir été mordu par une tarentule, et c'est ce que croient tous les gens du peuple dès qu'ils ressentent une lassitude plus forte qu'à l'ordinaire, aussitôt on fait venir le tambour. Celui-ci se rend devant la porte du malade et annonce son arrivée par un roulement. Ils s'acheminent tous les deux, suivis des parens du dansomane, vers une partie de la ville exposée au midi. Et comme le tambour tourne le dos au soleil et

que le danseur, au contraire, est vis-à-vis et le regarde en face, cette singulière procession ne peut aller que du sud au nord. Arrivés à l'endroit où le bal doit s'ouvrir, chacun se met en place, et le malade fait le signe de la croix. Alors commence la danse. Ce n'est, à vrai dire, qu'un sautillement, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, qui dure à peu près cinq minutes sans sortir de la place, et le sauteur s'efforce de regarder fixement le soleil, malgré la douleur qu'il éprouve et les larmes qui coulent en abondance. Lorsqu'il est fatigué à n'en pouvoir plus, il se retourne et va précipitamment et sans danser à vingt pas de là dans la rue; le tambour le suit en battant de plus belle : alors l'un et l'autre reprennent leur première position; le danseur fixe de nouveau ses yeux larmoyans sur le soleil, recommence à danser, et continue cet exercice violent jusqu'à ce qu'il tombe d'épuisement; ses parens le relèvent et le conduisent ou l'emporten chez lui.

On a dit souvent et on répète encore qu'il n'y a qu'une certaine musique ou une mélodie particulière qui puissent tirer le malade de sa prétendue léthargie, et le forcer à danser; mais ce sont des fables que ne connoît même pas le peuple du pays où se trouvent le plus de tarentules; elles ont été inventées par les tarentulistes, qui en profitent, comme je l'ai dit, pour obtenir quelques aumônes des spectateurs crédules qu'ils

trouvent en parcourant les autres parties du royaume de Naples.

A Gravina et à Monte-Peloso, on regarde bien la danse comme un remède nécessaire, mais on la croit très-volontaire, et l'on ne pense pas que la musique y force bon gré malgré. Des cinq personnes que j'ai vu danser pour se guérir, deux demandoient l'aumône, les trois autres étoient à leur aise.

Au reste, ces danseurs choisissent mal leur temps pour danser; c'est aux mois de mai, de juin, de juillet et d'août, à la chaleur ardente de midi, qui n'est nulle part aussi forte que dans ces plaines bordées de rochers et sans ombrages, que ces malheureux traversent deux ou trois fois par semaine toute la ville en dansant; il y en a qui renouvellent ce pénible exercice trois ou quatre étés de suite, car, pour peu qu'ils éprouvent de l'abattement pendant les chaleurs, ils le prennent pour une rechute, et ne connoissent pas d'autre remède que la danse. Ce remède et la manière dont on l'emploie, est certainement plus dangereux que le mal, et les gens sages regardent la mort de beaucoup de ces danseurs immodérés comme une suite de leur danse; mais le peuple ne l'attribue qu'à la morsure des tarentules. Il est d'ailleurs très-rare de pouvoir danser deux années de suite sans devenir aveugle, ce qui se conçoit aisément; on le deviendroit à moins. Ils ne savent point pour quelle raison il faut regarder le soleil en

dansant; ils disent qu'il en a toujours été ainsi, et que sans cela le remède ne réussiroit pas. Le malheur de devenir aveugle ne les corrige pas de cette folie, et j'ai vu un homme de trente-six ans qui en étoit à son troisième été de danse, et qui étoit obligé de se faire conduire pendant la cérémonie, ayant perdu la vue pour se guérir de son mal imaginaire. J'interrogeai plusieurs de ces danseurs pendant leurs jours de repos, et leur demandai s'ils avoient senti la morsure de la tarentule, ou s'ils en avoient trouvé la marque; ils me répondirent tous qu'ils s'en étoient apperçus à l'engourdissement de leurs membres, et qu'on ne sentoit pas ordinairement la piqûre, parce qu'elle ne causoit pas ou presque pas de douleur. Il est certain que, sur dix danseurs, il n'y en a pas deux qui aient été réellement mordus par des tarentules. Ils les accusent de l'engourdissement et de l'abattement qu'ils éprouvent, sans songer que, dans un climat aussi chaud que le leur, ces indispositions peuvent être produites par beaucoup d'autres causes. Et quand bien même la morsure de la tarentule seroit mortelle, ce qui est encore douteux, ces insectes tueroient certainement moins de monde qu'une danse immodérée qui affoiblit les danseurs et met leur sang dans une effervescence très-difficile à calmer.

Quoiqu'il paroisse certain que l'imagination frappée entre pour beaucoup dans cette maladie,

et que le remède que l'on emploie soit fondé en grande partie sur le préjugé, il ne faut cependant pas, ce me semble, trop se hâter d'affirmer que cette maladie n'est ni mortelle, ni même dangereuse. Les charlatans lui ont fait sans doute beaucoup de tort auprès des observateurs sages par leurs contorsions, leurs danses prétendues involontaires auxquelles certains airs paroissent les contraindre. On sait qu'ils n'emploient tous ces moyens et ne se disent piqués de la tarentule que pour attirer la foule, exciter la compassion et la générosité du public, et que leur maladie leur procure de quoi vivre et se bien porter. Mais il n'en est pas moins naturel de se livrer à la danse avec fureur lorsqu'on croit de bonne foi pouvoir éviter de cette manière la mort qui vous menace.

Mon intention a été de prouver que, dans les endroits où les tarentules sont les plus communes, l'on ne regarde pas cette envie de danser comme un symptôme des effets de leur venin, et que l'on n'attribue pas à la musique la vertu magique de guérir, ainsi que le disent expressément ou le font entendre plusieurs voyageurs dans leurs relations. Les malades à qui je demandois s'ils ne pourroient pas s'empêcher de danser, me répondoient tous qu'ils le pourroient bien, pour peu qu'ils eussent envie de mourir: ce qui prouve d'ailleurs que l'on ne compte pas beaucoup sur les effets de la musique, c'est de voir qu'on ne se serve

pour ces danses que d'un tambour, qui bat toujours de la manière la plus uniforme, et seulement pour marquer la mesure et régler les sauts du dansomane.

M. le comte de Stolberg dit que les anciens ne connoissoient pas la danse de la tarentule; et c'est bien une preuve contre la danse *involontaire*; il ne s'ensuit cependant pas que cet exercice ne puisse être un remède, on peut seulement dire que peut-être les anciens n'en avoient pas connoissance. Les femmes, ajoute le même auteur, sont plus sujettes que les hommes à cette maladie, mais ce n'est pas, dit-il, une raison pour conclure qu'elle soit entièrement un effet de l'imagination, car il est aussi à remarquer que l'habillement des femmes les expose beaucoup plus aux entreprises et aux morsures des tarentules.

On commence à danser dès le mois de mai, et cependant les tarentules ne commencent à piquer que vers le temps de la moisson, ce qui ne prouve rien contre cette danse, ou plutôt contre la maladie dont elle passe pour être le préservatif, puisque, comme on l'a déjà observé, ceux qui s'en croient attaqués usent pendant plusieurs années de ce remède, et se mettent en danse du moment qu'une légère indisposition ou un peu de langueur leur font craindre une rechute.

Un auteur, qui a écrit sur l'histoire natu-

elle (1), dit : « qu'il est vrai que, pendant le
» temps de la moisson, la tarentule incommode
» beaucoup les moissonneurs par ses piqûres, et
» comme au fort de l'été la piqûre de plusieurs
» autres insectes peut devenir dangereuse (et
» même occasionner une espèce de danse convul-
» sive), la morsure de la tarentule peut bien pro-
» duire le même effet ».

On voit que M. Blumenbach croit la morsure de la tarentule douloureuse, ce qui est contre l'opinion des habitans des petites villes dont j'ai parlé. Il tombe aussi, comme on l'apperçoit d'après ce passage, dans l'erreur de ceux qui regardent la fureur de danser comme une suite nécessaire et inévitable de la morsure.

Les paysans de la Pouille, de la Sicile et de la Calabre ont une danse qu'ils nomment *tarentelle*, et qui paroît devoir son origine aux charlataneries des tarentulistes; elle imite leurs contorsions, mais en radouci; on la danse au son du violon et de la mandoline; le tambourin remplace le tambour. On pourroit croire que quelque malade, piqué de la tarentule, après avoir assez dansé pour se croire guéri, ou ayant l'imagination moins frappée que les autres, aura voulu conserver la mémoire de sa guérison et de la danse salutaire qui la lui avoit procuré, et ayant inventé

(1) M. Blumenbach, dans son Manuel d'histoire naturelle, p. 393, (Handbuch der natur geschichte).

une danse qui ressembloit à la sienne, libre de ses craintes, il se sera livré à la joie; le tambourin rappelle le tambour, la mandoline égaie la danse, on peut l'interrompre sans craindre de mourir, et on n'est plus obligé de regarder le soleil face à face.

TITE-LIVE ET TACITE.

Premier article.

PARMI les bonnes fortunes du peuple romain, on doit compter celle d'avoir eu dans Tite-Live et dans Tacite, les historiens les plus capables de transmettre à la postérité ses brillantes destinées, et doués d'ailleurs d'un talent si divers, qu'il s'est trouvé approprié à la différence des temps qu'ils ont eu à décrire. Tite-Live n'a presque eu à peindre que des siècles de gloire et de prospérité; son style noble, coulant, majestueux y convenoit parfaitement. Tacite, tombé dans des temps de tyrannie et d'oppression, a dû prendre le ton grave, sentencieux, et quelquefois lugubre, qu'exigeoient les événemens qu'il avoit à raconter. Il est vrai cependant que dans le vaste plan de Tite-Live, qui comprenoit l'histoire de Rome depuis sa naissance jusqu'à la bataille d'Actium,

y eut des époques désastreuses, telles que les
:erres civiles et les proscriptions de Sylla et
lles du triumvirat. D'un autre côté, parmi les
inces dont Tacite avoit écrit l'histoire, tous ne
rent pas des tyrans et des oppresseurs; il en est
ınt la mémoire est encore en honneur : tels que
:spasien, Tite, et surtout Nerva et Trajan; si
utefois Tacite exécuta le projet qu'il avoit d'é-
ire la vie des deux derniers, sujet riche et
:ureux qu'il avoit, dit-il, réservé pour la con-
lation de sa vieillesse (1).

Mais, par une singularité remarquable, nous
'ons perdu précisément de l'un et de l'autre
ut ce qui sortoit du ton général de leur ou-
'age, de manière que nous ne pouvons savoir
ımment Tite-Live auroit su rembrunir ses pin-
aux si brillans, et Tacite donner aux siens une
inte moins sombre.

Les circonstances des temps où ces deux his-
riens vécurent, furent plus ou moins favorables
ı développement de leurs talens. Tacite en fait
usieurs fois la remarque. « Je sais bien, dit-il,
en un endroit, que les choses que je rappelle
et que je rappellerai encore, ne paroîtront pas
toujours dignes qu'on en conserve la mémoire;
mais personne ne mettra nos annales en parallèle
avec les écrits de ceux qui ont composé l'an-
cienne histoire du peuple romain. Ces écrivains

(1) *Histor.*, *I*, 1.

» racontoient avec une extrême liberté, des guer-
» res importantes, des prises de villes, la défaite des
» rois ou leur captivité, et s'ils revenoient dans l'in-
» térieur, les discordes des consuls et des tribuns, et
» les débats du peuple et des grands, au sujet des
» lois agraires. Pour nous, il ne nous reste qu'un
» travail borné, et en quelque sorte sans gloire ».
Une paix presque continuelle, des princes peu jaloux d'étendre leurs frontières, la tyrannie d'un côté, l'abattement de l'autre, étoient des sujets stériles pour un historien. Plus, d'ailleurs, de délibérations publiques; on n'étoit instruit que par les événemens (1).

Dans un autre lieu il dit encore que, jusque sous le règne d'Auguste, on écrivit avec autant de liberté que d'éloquence; bientôt la bassesse et l'adulation éteignirent les talens. La crainte faisoit dissimuler la vérité pendant la vie des princes; la haine l'altéroit après leur mort (2).
« D'ailleurs, ajoute-t-il, en écrivant l'histoire
» ancienne de Rome, on n'a pas à craindre d'ex-
» citer des ressentimens. Personne ne se soucie
» qu'on exalte ou qu'on déprime les armées ro-
» maines ou carthaginoises. Mais la postérité de
» la plupart de ceux qui, sous Tibère, ont mérité
» le supplice ou l'infamie, existe encore. Lors

(1) Annal., IV, 32, 33.
(2) *Ibid*, I, 1. Histor., I, 1.

» même qu'elle est éteinte, vous trouvez des gens
» qui, à cause de la ressemblance des mœurs,
» croient qu'on veut faire allusion à leurs crimes,
» en parlant de ceux d'autrui (1) ».

Il falloit cette bonne foi incorruptible dont Tacite fait une profession solennelle, et l'ardeur qu'il mettoit à découvrir la vérité, pour la démêler à travers les nuages dont l'ignorance des affaires publiques, la crainte, la flatterie, l'aigreur et la haine l'avoient tour à tour enveloppée. La considération de la postérité n'étoit entrée pour rien dans les récits d'hommes ou asservis ou ulcérés. L'intention des auteurs se décèle cependant quelquefois, à cause de l'avidité avec laquelle on recueille tout ce qui porte un caractère d'envie et de méchanceté; car si l'on trouve dans la flatterie la tache honteuse de l'esclavage, il y a dans la malignité une fausse apparence de liberté (2).

Au milieu de tous ces écueils, Tacite prit l'engagement d'écrire sans haine et sans passion, et il le remplit. Il cite souvent les sources où il a puisé; il ne donne que pour des bruits populaires, les choses qui n'ont pas d'autre fondement. Il n'assure que celles dont il a la conviction et la certitude (3).

---

(1) *Annal.*, *IV*, 33.
(2) *Histor.*, I, 1.
(3) *Annal.*, III, 16, IV, ,10, 53. *Histor.*, II, 38.

Des causes d'un autre genre déroboient la vérité aux recherches de Tite-Live. Tout n'étoit même de son temps que ténèbres ou incertitude dans les premiers siècles de Rome. On ne pouvoit choisir qu'entre des fables. Il est à croire que celles auxquelles il donna la préférence lui parurent les plus probables, ou peut-être les plus propres à faire briller son talent. L'obscurité se prolonge jusques après la prise de Rome par les Gaulois; les anciennes annales furent, dit-on, brûlées dans l'incendie de la ville. Il y a même encore après cette époque de l'incertitude sur des faits importans; et Tite-Live en avertit toutes les fois que l'occasion s'en présente (1). C'est tout ce qu'on pouvoit exiger de lui.

Les prodiges fréquens qu'il rapporte l'ont fait accuser de crédulité; mais il raconte ce qu'il a trouvé dans les annales publiques. D'ailleurs, ces prodiges n'étoient en général que des faits physiques, tels que des coups de tonnerre extraordinaires, des pluies de pierres ou de sang, des naissances d'animaux monstrueux, etc. C'étoient des espèces d'observations météréologiques ou

---

(1) Il fait observer qu'il y avoit beaucoup de doutes sur le lieu où le premier Africain étoit mort; sur le nom de son accusateur, etc. Son procès n'eut cependant lieu qu'environ 197 ans avant notre ère. Si les annalistes de ce temps où les lumières commençoient à se répandre étoient encore si inexacts, que devoient avoir été ceux qui les avoient précédés? *Liv. XXXVIII*, 18, 56.

d'histoire naturelle, dont on tenoit sans doute registre à dessein. La superstition y ajoutoit quelquefois des faits d'une autre nature, mais Tite-Live a soin de les distinguer (1).

Tacite n'a eu occasion qu'une fois de rapporter un de ces faits merveilleux; on voit avec quelle précaution il s'en acquitte (2).

Quoique Tite-Live soit à juste titre considéré comme un des auteurs anciens les plus distingués, les puristes de son temps trouvèrent chez lui matière à critique. Il y a peu de littérateurs qui n'aient entendu parler de cette *patavinité*, qu'on lui imputoit. On ne sait pas précisément en quoi elle consistoit. Etoit-ce en ce qu'il avoit employé des expressions usitées seulement à Padoue, sa patrie, et que l'ignorance où nous sommes des délicatesses de la langue latine, nous empêche aujourd'hui d'appercevoir; ou bien cela ne tomboit-il que sur la manière de prononcer? c'est sur quoi les savans ne sont pas d'accord (3).

Un reproche plus grave qu'on a fait à Tite-Live, c'est d'avoir négligé l'histoire des lois, des mœurs, des usages, pour s'occuper presque exclusivement

---

(1) On peut voir ce qu'il dit au sujet de ces rats, qu'on prétendoit avoir rongé de l'or dans le temple de Jupiter, à Cumes. *Liv. XXVII*, 23.

(2) *Tacite*, *histor. II*, 50.

(3) Morhofius a fait un traité exprès sur ce sujet dont Baile donne l'extrait dans sa *République des lettres. Juin* 1685.

des événemens militaires, qui prêtoient davantage à des récits brillans. L'on fait remarquer à ce sujet, que Denis d'Halycarnasse rapporte plusieurs lois de Romulus, dont Tite-Live ne dit pas le mot.

Tacite ne sauroit partager ce reproche. Nul historien n'a été plus attentif à marquer tout ce qui est relatif aux lois, aux usages, aux mœurs, non-seulement des Romains, mais encore des autres peuples, dont il a eu à parler; il ne néglige pas surtout les choses qui tiennent à l'administration générale, telles que l'état des troupes, de la marine et des finances, les changemens qui s'opéroient dans la manière de gouverner (1).

Au reste, tout ce qu'on a pu dire contre Tite-Live, n'a pas empêché qu'il n'ait été classé parmi les écrivains du premier rang. Les suffrages des anciens et des modernes sont unanimes là-dessus.

La gloire de Tacite a été bien plus contestée. Ce ne fut cependant pas par ses contemporains, chose assez rare; ils furent justes envers lui, comme ceux de Tite-Live l'avoient été à son égard. On voit par les lettres de Pline le jeune, l'ami, quoique l'émule de Tacite, qu'on le regardoit non-seulement comme un grand historien, mais encore comme un orateur des plus éloquens. Pline, en lui adressant le récit de la mort de son

---

(1) Voyez entre autres *Annal.*, *IV*, 5 *et seq.*

oncle le naturaliste, qui périt, comme tout le monde sait, dans une éruption du Vésuve, lui dit que, malgré les titres que son oncle a par ses écrits à l'immortalité, le plus assuré sera qu'il soit fait mention de lui dans ceux de Tacite (1). Les choses en ont été autrement. Pline l'ancien est arrivé sans ce secours à la postérité, l'endroit où Tacite devoit en parler étant perdu; mais cela prouve toujours l'idée que les gens éclairés avoient de son talent. Sa réputation se soutint tant que les lettres furent en quelque honneur à Rome; elle s'éclipsa, comme celle de tous les autres, pendant le règne de la barbarie.

Après la renaissance des lettres, le rang que les écrivains anciens devoient occuper fut longtemps à être déterminé. Les progrès du goût qui assigne ce rang ne sont pas aussi rapides que ceux de l'érudition. C'est que le goût n'est que le résultat de l'examen et de la comparaison, ou, pour mieux dire, le sentiment du vrai et du beau, épuré par le temps et par l'expérience. Les siècles les plus brillans des lettres ne sont pas toujours ceux où le goût est le plus répandu. La raison en est simple, c'est que ce sont les hommes de génie dont les ouvrages contribuent à le former; il ne peut donc pas les devancer. Il suit de là aussi qu'ils sont très-souvent mal appréciés de leur vivant. Les grands écrivains du siècle de

(1) *Plin. epist. VI*, 16.

Louis XIV n'ont été mis à leur véritable place que dans le suivant, inférieur en grands talens, mais plus habitué à les juger. Combien on a hésité sur le compte de Racine! Bossuet, de son temps, n'étoit célèbre que comme théologien; on le confondoit, comme orateur, avec Mascaron et surtout avec Fléchier. Il n'y a pas de rhétorique où on ne les mette sur la même ligne. Thomas, dans son *Essai sur les Eloges*, est, je crois, le premier qui ait montré la distance énorme qu'il y a entre Bossuet et ses prétendus rivaux.

Si l'on commettoit ces équivoques lorsque les lumières que les lettres avoient répandues brilloient déjà de tant d'éclat, que dût-ce être à leur aurore, lorsqu'elles ne donnoient encore qu'une lueur vacillante? On jugea les auteurs moins sur leur mérite réel que d'après la réputation qu'une tradition vague en avoit conservée. Cicéron, dont la renommée s'étoit le mieux soutenue, devint l'auteur par excellence. Presque à l'époque de la renaissance des lettres, il se forma en Italie une secte de Cicéroniens, qui ne vouloit reconnoître d'autre latinité que celle de Cicéron, ni employer d'autres expressions que celles qu'on trouvoit dans ses écrits. Cette secte fut nombreuse et par cela même puissante. Sa prévention pour Cicéron fut poussée jusques au ridicule et même jusques au fanatisme, choses qui se rapprochent assez. Erasme, pour avoir osé la plai-

tanter dans un petit ouvrage intitulé *Ciceronianus*, se fit de ses membres des ennemis implacables.

Des gens qui ne voyoient rien de beau que les longues pério s de Cicéron, durent trouver bien barbares les phrases si courtes et si précises de Tacite. Ils jugèrent que son style n'étoit plus celui de la bonne latinité, et qu'il étoit plus propre à corrompre le goût qu'à le former. Cette opinion, malgré qu'elle eût trouvé quelques contradicteurs, se perpétua long-temps dans la littérature. Ceux même sur qui l'étendue et la profondeur de son génie avoient fait le plus d'impression, se croyoient obligés d'apporter quelque tempérament à l'admiration qu'il leur inspiroit. Juste-Lipse, partisan zélé de Tacite, et qui a beaucoup contribué par ses travaux à en rétablir et à en éclaircir le texte, n'ose cependant le classer parmi les écrivains du premier rang; il se contente de dire qu'il en approche beaucoup. Il veut qu'il ait été l'imitateur de Salluste, comme si Tacite avoit eu besoin d'imiter quelqu'un.

Mais le style de Tacite est aussi pur dans son genre que celui de Cicéron, ou de tous les autres écrivains qu'on est convenu de regarder comme des modèles. Son talent ne ressemble pas au leur; mais il ne s'ensuit pas de là qu'il vaille moins. Un auteur ne manque de pureté que lorsqu'il emploie des expressions ou des tournures inusitées dans la langue dont il se sert; mais on ne voit

rien de pareil dans Tacite. Il économise à la vérité tellement les mots, il rend sa pensée si saillante par la tournure énergique qu'il a l'art de donner à ses phrases, qu'il semble parler une langue nouvelle. Mais c'est-là enrichir sa langue et non la corrompre.

Telle est encore la singularité du style de Tacite que souvent il emploie les mots dans un sens tout différent de celui qu'ils présentent d'abord, et qu'il parvient par-là à donner à l'expression de son idée un développement qu'elle n'auroit pas eue autrement. C'est le dernier degré de perfection où il soit donné à l'esprit humain d'arriver en fait de style. Corneille est le seul qui l'ait atteint parmi nous; et quand Bossuet a tenté d'y arriver, c'est en empruntant les idées de Tacite, au-dessous duquel il est resté. Nous reviendrons ailleurs sur ce point important.

On ne peut cependant se dissimuler que la brièveté que Tacite affecte ne le rende quelquefois obscur et pénible à comprendre; mais cette obscurité est souvent moins dans le livre que dans le lecteur. Muret qui, quoique grand Cicéronien, a fait un discours pour la défense de Tacite, dit avec beaucoup d'esprit, que la plupart de ceux qui l'accusent d'être obscur ressemblent à cette femme aveugle dont parle Sénèque, qui se plaignoit qu'on avoit fermé les fenêtres de l'appartement où elle étoit.

Tacite n'est point du nombre de ces écrivains

dont l'abord soit ouvert à tout le monde. Son livre est ce qu'on peut appeler *le pain des forts*. Il est fermé pour les lecteurs légers et superficiels, qui ne sont point déjà initiés dans la connoissance du cœur humain, dont il dévoile les replis les plus cachés.

Il est vrai qu'on a accusé Tacite de l'avoir peint trop en noir, et d'avoir supposé les hommes plus méchans qu'ils ne le sont réellement. Cette opinion a dû s'accréditer surtout auprès des personnes d'un caractère doux et de mœurs simples, telles, par exemple, que le bon Rollin, qui, vivant dans des temps de calme et de tranquillité, n'imaginent point qu'un pareil ordre de choses puisse changer. Chacun, contenu par les lois et par l'opinion, cherche à se couvrir d'un masque séduisant; la société prend en quelque sorte une physionomie uniforme. La politesse qui s'y introduit amène avec elle l'apparence des vertus aimables; on croit trouver un ami dans chacun de ceux qu'on aborde. Tant de gens s'y trompent que cela équivaut presque à la réalité. Mais il n'en est plus de même dans les temps de trouble et de désordres, où tous les liens qui enchaînoient les passions des hommes se brisent, et où ils peuvent impunément s'abandonner à leurs penchans les plus pervers. Pour apprendre à les connoître, la meilleure école est sans contredit celle des discordes civiles. C'étoit celle où Tacite s'étoit formé; et l'on n'est jamais plus à même

de connoître la vérité de ses tableaux que lorsque les révolutions ordinaires des choses humaines ramènent ces scènes de désolation.

C'est une réflexion que faisoit Juste-Lipse qui avoit vécu au milieu des désordres et des agitations du seizième siècle, dans l'épître dédicatoire de son Commentaire sur les OEuvres de Tacite, adressée à l'empereur Maximilien II. « S'il a jamais été à propos, lui dit-il, de mettre cet auteur dans les mains des hommes, c'est dans le siècle où nous vivons ». Faisant ensuite allusion à l'histoire de Tite-Live, il ajoute : « On ne trouve point dans Tacite ni les victoires d'Annibal si funestes au nom romain, ni la mort fastueuse de Lucrèce, ni tant d'autres choses plus propres à amuser qu'à instruire le lecteur; mais on y voit à peu près tout ce dont nous sommes témoins aujourd'hui; et cela est rendu dans un style noble, élevé et entremêlé de maximes qui ressemblent à des oracles par leur brièveté, leur sagesse et leur profondeur ».

Un auteur tel que Tacite, qui exige pour être entendu la maturité des années et de la réflexion, devoit nécessairement être dans les écoles d'un usage moins familier que les autres grands auteurs de l'antiquité. Il n'en étoit pas entièrement exclu, comme on l'a dit; mais on ne le donnoit que par extraits. Outre qu'il est fort au-dessus de la portée des jeunes gens, il eût peut-être été inhumain de troubler les douces illusions de leur

âge et de leur révéler les secrets affligeans de la malice des hommes, dont l'expérience et la fréquentation du monde ne les instruisent que trop tôt.

Tacite étoit donc ce qu'on a appelé de nos jours un *penseur;* c'est-à-dire, qu'il savoit réfléchir sur les événemens qu'il racontoit, et en tirer des maximes de politique et de morale. On a prétendu qu'il avoit été l'auteur favori des philosophes du dix-huitième siècle, qui invoquoient, dit-on, sans cesse la *pensée*, et vouloient qu'elle régnât partout. Je ne saurois dire quelle atteinte une telle imputation, fût-elle vraie, pourroit porter à la gloire de Tacite ; ce qu'on peut assurer, c'est qu'il n'est pas le seul des auteurs anciens qui ait fourni matière au développement de la pensée ; d'autres ont contribué à mettre en activité cette faculté de l'esprit, et Machiavel, qui étoit aussi un grand penseur, avoit fait de Tite-Live le texte de ses méditations politiques, avant qu'on en fît de même de Tacite.

En outre, nous avons vu qu'un des grands crimes de Tacite est d'avoir eu sur les hommes des *pensées* qui leur étoient peu favorables. Les philosophes du dix-huitième siècle en avoient de bien opposées. On n'a jamais *pensé* d'une manière plus avantageuse pour l'espèce humaine. Voltaire qui tient certainement un rang distingué parmi ces philosophes, écrivoit à Condorcet : « Vous avez grande raison » de dire qu'on a souvent exagéré la méchanceté

» de l'espèce humaine (1) ». Il semble qu'il veuille inculper Tacite, dont il n'a jamais parlé avec beaucoup de révérence. On voit même qu'il avoit tenté de prêcher le dogme de la bonté naturelle de l'homme au grand Frédéric ; mais il ne trouva pour cette fois qu'un incrédule (2).

La *pensée* de Voltaire étoit qu'on avoit rendu les hommes méchans en les surchargeant d'institutions religieuses et civiles, et que le plus sûr moyen de les rendre raisonnables, étoit de les délivrer de ces funestes liens et de dissiper les prejugés qui obscurcissoient leur entendement. Il croyoit même avoir déjà tellement avancé par ses efforts cette grande opération, que, dans une lettre à Linguet, il défioit Cromwel de troubler l'Angleterre, et le cardinal de Retz, de faire les barricades (3). Cette idée de la bonté naturelle de l'espèce humaine, est le fondement du système de l'Emile, ainsi que l'annonce suffisamment l'épigraphe, suivant laquelle tous les maux dont nous sommes affligés peuvent se guérir facilement, en nous abandonnant à la nature, qui nous conduira droit au bonheur. Aussi Rousseau trouve-t-il Tacite dur et obscur. Il n'avoit pas été en effet bien clair pour lui, s'il faut en juger par la traduction qu'il avoit faite, à la vérité dans sa jeunesse, du premier livre de l'histoire, et

(1) Correspond. générale. 1er. février 1772.
(2) Correspondance avec le roi de Prusse, 2 juillet 1759.
(3) Correspond. générale, 15 mai 1767.

qu'on a insérée dans la collection de ses œuvres.

Ce tendre attachement pour Tacite, que l'on attribue aux philosophes de nos jours, seroit d'autant plus extraôrdinaire, qu'il ne paroît pas avoir eu lui-même une grande prédilection pour ceux de son temps. Des débris de la philosophie des Grecs, qui s'étoit introduite à Rome dans les derniers siècles de la république, il s'étoit formé sous les premiers empereurs, une secte nouvelle, qui tenoit quelque chose de l'ancien stoïcisme. Ces nouveaux philosophes, qui prenoient le titre fastueux de docteurs et de maîtres de la sagesse, furent toujours suspects au gouvernement, par l'opposition qu'ils montroient pour ses maximes, et par le zèle inconsidéré qu'ils affectoient, pour une liberté qui n'étoit plus de saison. Tacite parle avec beaucoup d'égards de quelques-uns d'entre eux, tels que les Soranus, les Thrasea, les Helvidius, qui joignirent à des vertus austères un caractère noble et élevé; mais il paroît qu'il ne jugeoit pas aussi favorablement de la secte même, par les sarcasmes qu'il lui lâche par intervalles, et qui ne perdent rien de leur force, pour être mis dans la bouche de ses ennemis. «Elle méprise, dit» il, dans un endroit, les actes religieux; elle vou» droit abroger les lois. Pour détruire le pou» voir, elle met en avant la liberté; et, si elle » réussissoit, elle attaqueroit la liberté même (1)».

(1) *Annal. XVI*, 22. Quelques-uns cependant s'humanisèrent assez pour aller porter leur contenance triste et sévère au milieu des dissipa-

Pour montrer encore mieux qu'il n'y a pas autant de rapport qu'on voudroit le persuader entre Tacite et les philosophes du dix-huitième siècle, j'observerai que Tacite étoit prêtre, et qu'il officia en cette qualité aux jeux séculaires, qui furent célébrés sous Domitien (1). Or, on connoît l'antipathie de la philosophie pour les prêtres; et, quoiqu'elle fût disposée peut-être à plus d'indulgence pour ceux de l'antiquité, c'étoit toujours un grand ridicule à ses yeux, d'avoir exercé un sacerdoce quelconque et surtout de s'en vanter.

On ne voit nulle part que Tacite ait dit du mal de la religion de son pays, quoiqu'elle prêtât plus que toute autre à la critique et à la raillerie. Il paroît bien par ses ouvrages, qu'il regardoit, ainsi que Tite-Live, le culte des dieux comme un des principaux fondemens de l'ordre social.

Ces deux historiens se trouvent encore d'accord dans leurs opinions politiques. Tite-Live est à la rigueur ce qu'on a appelé de nos jours un aristocrate. Il se montre constamment dans son histoire l'ennemi de la démagogie et le partisan zélé du sénat et des patriciens. Dans un discours qu'il fait tenir au consul Quintius, il nous donne en peu de mots l'idée qu'il avoit du patriotisme des tribuns populaires. « Ils ne tiennent, dit-il,

---

tions de la cour de Néron, qui écoutoit leurs disputes et tâchoit de les mettre d'accord. *Annal. XIV*, 16. D'autres se souilloient par les plus infâmes délations. *Ibid, XVI*, 32.

(1) *Annal. XI*, 11.

» la multitude en effervescence que pour se pro- » curer par son moyen du profit et des hon- » neurs. L'ordre et la paix ne leur produiroient » rien ; tandis qu'ils jouent un rôle au milieu du » trouble et du désordre (1) ».

L'expérience l'avoit éclairé lorsqu'il écrivoit son histoire. La chute de la république, causée par les fureurs tribunitiennes, décéloit l'hypocrisie d'un patriotisme inspiré uniquement par des passions et des intérêts privés.

Tacite n'en fut pas plus la dupe que lui. Toutes les fois qu'il a occasion de parler de l'autorité des tribuns, il la qualifie de *licencieuse* (2). Il paroît encore avoir eu leur éloquence séditieuse en vue, quand il parle, dans le dialogue des orateurs, de ces factieux qui par leur discours entraînent un peuple effréné à la *licence*, à laquelle les insensés, dit-il, donnent le nom de liberté (3).

Le même esprit se montre dans tous ses ouvrages. Il trace avec force et avec vérité le caractère des empereurs qui ont régné pendant la période dont il s'étoit proposé d'écrire l'his-

---

(1) *Liv. III*, 67, 68.

(2) Annal., III, 27. Histor., II, 38.

(3) *Dialog. de Orator. circà finem*. Ce dialogue a mal à propos été attribué par quelques-uns à Quintilien. On y reconnoît à chaque instant le style de Tacite qu'on accuse de n'être pas de la bonne latinité, et qu'on a eu cependant beaucoup de peine à distinguer de celui de Quintilien, à qui l'on ne fait pas le même reproche.

toire. Mais malgré les actes continuels de tyrannie et d'oppression qu'il est obligé de rappeler, il ne lui échappe pas un mot qui fasse supposer qu'il désiroit le renversement de ceux qui les commettoient. En peignant le tyran, il respecte le prince. Il avoit bien jugé, ainsi qu'on le voit par le commencement des annales, que c'étoit la force même des choses qui avoit amené à Rome la domination d'un seul, et que le régime républicain étoit désormais impraticable. Il le fait d'ailleurs dire d'une manière positive à Galba, dans son discours à Pison. Il avoit vu encore de quels désordres et de quelles calamités la chute même de Néron avoit été suivie. On ne gagna pas beaucoup au changement. Ce furent à la vérité, dit-il, d'autres hommes, mais ce ne furent pas d'autres mœurs (1). L'auteur des *Templiers* a très-bien rendu cette idée, mais dans un autre sens, quand il a dit :

Ce sont d'autres soldats, c'est la même vertu.

Aussi Tacite permet-il de souhaiter d'avoir de bons empereurs ; mais il veut qu'on sache les supporter tels qu'ils sont (2). Et ailleurs, « Ceux même qui sont loin des princes équitables ressentent l'effet de leur justice ; mais la » dureté des mauvais ne pèse que sur ceux qui

(1) *Histor.*, *II*, 95.
(2) *Histor.* *IV*, 8.

» les approchent. Il faut supporter le luxe et » l'avarice des gouvernans, comme la stérilité, » les inondations et les autres fléaux de la na- » ture. Il y aura des vices tant qu'il y aura des » hommes ; mais ils ne sont pas continuels, et » les bons princes qui surviennent compensent » les maux que les mauvais ont faits (1) ». Il y avoit loin de ces maximes à celle naguère si célèbre parmi nous, que l'insurrection est le plus saint des devoirs. Il n'est pas inutile de remarquer que c'est à nos pères les Gaulois, que Tacite fait donner ce dernier avis par un général romain.

Nous n'avons considéré jusques à présent nos deux auteurs que sous leurs rapports extérieurs. Il faut aller plus avant et rapprocher leurs ouvrages mêmes. Nous ne pouvons bien connoître que par ce moyen, quel est celui des deux qui a le mieux réuni les qualités nécessaires à un grand historien.

BERNARDI.

(1) *Ibid*, 74.

SUR LE POËME ESPAGNOL,

INTITULÉ :

L'ARAUCANA.

Second fragment.

Nous allons continuer à prouver (à l'essayer du moins) que le poëme de *don Alonzo de Ercilla* méritoit peut-être une mention plus détaillée que celle que Voltaire en a faite. Les citations suivantes ne laisseront aucun doute sur l'énergie de son pinceau.

Don Alonzo, dans son neuvième chant, peint les Espagnols en désordre, entre la mer et une forteresse où ils ne peuvent résister à leur ennemi. — « Les uns veulent mourir ou se défendre, d'autres espèrent du temps leur salut et recourent à des moyens moins extrêmes. Il en est qui marchent vers la mer. Une barque s'offre à leurs yeux : ils s'y lancent ; mais les ancres enchaînoient la barque au rivage. Leurs mains impatientes les soulèvent. Une lâche frayeur ranime leur activité et le vent la seconde en enflant leurs voiles. Quelques-uns sont arrivés trop tard ; et

voyant la nef détachée s'éloigner du rivage, ils n'hésitent pas à se précipiter dans la mer; ce genre de mort leur paroît moins terrible. Celui qui ne sait pas nager trouve de l'adresse dans sa frayeur. Il fend les vagues qui le soutiennent. Effet bizarre de la peur! Son excès donne de l'audace à ceux qu'elle domine ».

M. de Voltaire convient que l'auteur de l'*Araucana* savoit mettre *du feu dans ses batailles*. Il a négligé de le prouver; nous allons suppléer à son silence, mais en avouant que, si ses tableaux dans ce genre sont pleins de vigueur, on peut y trouver une certaine teinte de férocité qui mêle un peu de dégoût à l'admiration qu'ils inspirent. En voici un d'après lequel on pourra juger des autres. Il est tiré du chant XV.

« La colère s'allume et la rage s'accroît. Les » combattans se précipitent en foule : aucun » d'eux ne veut de place que ce qu'il lui en faut » pour frapper et mourir debout. Celui-ci coupe, » cet autre perce, brise, déchire. On se serre de » si près que les morts, sans tomber, sont sou- » tenus par les vivans. J'essaierois vainement de » peindre ici l'orgueil insultant et féroce des » combattans, les coups rapides qui sont portés » et les cruels effets qui les suivent. Ma plume ne » peut suffire à tant de carnage. Aucun ne re- » doute la mort. Que dis-je? ceux dont elle » s'éloigne en frémissent et s'indignent en voyant » qu'ils ne peuvent conserver à la fois la victoire

» et la vie ; mais, quoiqu'ils n'aspirent plus à
» vivre et qu'ils aient perdu l'espérance de vaincre,
» ils éloignent le moment de la mort pour mourir
» du moins après s'être vengés. Toutefois ils se
» gardent de reculer d'un pas ou de refuser leur
» sein aux coups de la lance ; ils emploient, au
» contraire, leurs derniers instans à trouver
» quelque moyen nouveau de tourmenter leur
» ennemi.

» Ici quatre, là six, tombent à la fois sous
» des coups mortels : les uns ont perdu leur
» sang par mille blessures, d'autres n'en ont
» qu'une de la tête à la poitrine. A travers les
» épaules de quelques-uns, à travers leurs flancs
» déchirés, on voyoit à découvert leurs cœurs
» palpitans qui déposoient encore pour leur cou-
» rage. Ceux-ci trébuchent en marchant sur
» leurs entrailles et n'en combattent pas moins ;
» d'autres les laissent s'échapper par vingt bles-
» sures. La vie ne sait par quelle ouverture
» sortir ; elle s'exhale enfin par toutes à la
» fois ; et tout à coup ces corps restent sans
» force, sans haleine, dépourvus de sang et de
» mouvement. Cependant le carnage continue.
» Les Araucaniens épuisés sont sommés par les
» Espagnols de se rendre ; mais comment re-
» çoivent-ils ce message ? Les yeux tournés vers
» le ciel, ils heurlent, ils s'écrient : *mourir ! mou-*
» *rir !* Ils appellent la mort, ils ne désirent qu'elle.
» Loin d'eux une vie infâme. Telle est leur ré-

» ponse ; et soudain ils se disposent à mettre fin
» à cette guerre sanglante.

» Leur courage se ranime, ils retrouvent de
» nouvelles forces dans leur foiblesse même ; les
» uns s'attaquent dos à dos ; quelques autres, au
» défaut de leurs jambes fracassées qui ne peuvent
» les soutenir, combattent à genoux et agitent
» encore leurs épées avec fureur ; d'autres, déjà
» renversés, se roulent par terre pour déchirer
» les pieds qui s'offrent sur leur passage. On vit
» des corps mutilés, luttant contre la mort, qui,
» pleins de rage, se débattoient en se roulant
» dans la fange détrempée par le sang. Tels nous
» voyons les poissons qui, lorsqu'on met un
» étang à sec, s'agitent quelque temps entre deux
» élémens, et enfin y périssent ».

Tous les Araucaniens succombent dans cette terrible journée, hors un seul, nommé *Mallen*, qui, blessé au bras, avoit été se cacher derrière une muraille. N'entendant plus de bruit, il sort de sa retraite, il cherche quelqu'un qui veuille panser sa blessure. « Mais quand il apperçoit le
» champ de bataille et l'horrible carnage qu'on
» a fait de ses compatriotes (car quoique la mort
» les eût défigurés, on les reconnoissoit à la fu-
» reur imprimée dans leurs traits), il tourne,
» avec une rage mêlée de honte, son épée contre
» son sein. Quoi! s'écrie-t-il, je reste seul témoin
» de la valeur et de la mort de tous mes com-
» pagnons! Cœur lâche, indigne sans doute de

» périr sous le coup d'une épée courageuse! car
» c'est par choix et non par hasard que tu as
» perdu une occasion aussi glorieuse. C'est toi,
» coeur pusillanime, qui m'a détourné de la voie
» d'un honneur immortel. Tu ne me laisses plus
» de ressource qu'une mort honteuse. Tu la su-
» biras, quoique ma main semble me refuser son
» secours. Ah! si du moins elle avoit la force
» de confondre ici mon sang avec celui de mes
» concitoyens, en voyant mon corps couché
» parmi les leurs, on me compteroit peut-être au
» nombre de ceux qui sont morts en défendant
» leur patrie. Mais, hélas! à la blessure, on re-
» connoîtra la main timide qui l'aura faite. Par
» quels services, par quelle punition puis-je ex-
» pier l'offense que j'ai faite à mon honneur, à
» mes compagnons d'armes, à mon pays? Je ternis
» la gloire éclatante, la réputation éternelle de tant
» de braves concitoyens, et l'on pourra dire que
» parmi eux il y en eût UN dont la lâche frayeur
» ne pût soutenir l'aspect de l'ennemi. Mais pour-
» quoi augmenter encore mes craintes en recu-
» lant ma fin par de vains raisonnemens? Pour-
» quoi me livrer à un repentir inutile et tardif?
» Mourons. Il dit, et, sans hésiter davantage, il
» porte à sa gorge le glaive homicide, et tranche
» le fil de ses jours, etc.... ».

Le morceau suivant pourra prouver encore que don Alonzo savoit aussi-bien décrire les combats de mer que les combats de terre. Il est question

de la bataille de Lépante qui vient là on ne sait trop comment.

« Des deux côtés, dit-il, les galères se joignent » avec une ardeur égale; elles se serrent de si » près que les combattans peuvent faire usage de » leurs épées. La certitude de la mort ne suffit » pas pour ébranler leur courage. Vainement » l'embouchure du canon est près d'appuyer sur » leurs cœurs; il n'est point de dangers qu'ils » ne bravent; il n'aspirent qu'à signaler leur va- » leur. Ils s'attaquent; la rapidité, le fracas des » coups qu'ils lancent ou qu'ils portent offrent » l'image d'une violente tempête. Qui peindroit » l'ardeur avec laquelle ils agitent leurs lances? » Bientôt la mer teinte de sang regorge de ca- » davres. A la proue, à la poupe, sur les flancs » des vaisseaux, ils se poursuivent sans relâche. » Les uns en tombant expirent suffoqués par les » ondes. Le fer tranche la vie de ceux-*là*; ceux- » ci périssent par le feu; la mort plane, l'artillerie » gronde, les places s'éclaircissent; mais pas une » ne reste vide un seul instant. Celui-ci en s'élan- » çant sur le vaisseau opposé, est percé pendant » le trajet. Cet autre saisit mal le moment de » frapper son ennemi; il s'abandonne et sa propre » fureur l'entraîne dans la mer. Celui-là, sûr de » ses forces et de son adresse à nager, n'écoute » que sa folle témérité; il embrasse son adver- » saire et se précipite avec lui dans les flots. Le » carnage continue; Mars lui-même vient le ra-

» nimer : tout devient arme pour leurs bras fu-
» rieux; les javelots, les traits qu'ils lancent vont
» jusqu'au sein des eaux chercher des ennemis à
» percer. Tous brûlans jusqu'au milieu de l'onde,
» ils combattent, ils défient le destin jusqu'au
» moment où la force et la vie leur manquent
» à la fois. Les uns meurent cramponnés aux
» planches qu'ils ont saisies; les autres, atteints
» d'une blessure incurable, entraînent avec eux
» dans la mer ceux dont les blessures sont moins
» dangereuses. On lance sur les vaisseaux des
» matières combustibles et bientôt les vaisseaux
» sont en feu. Il en est qui se jettent dans la mer
» pour échapper au fer ou à la flamme : d'autres
» surnagent encore, s'attachent aux madriers
» en feu, et, recourant pour se sauver aux
» moyens les plus étranges, les uns meurent brû-
» lés au milieu des eaux, et les autres noyés au
» milieu des flammes ».

L'auteur semble sentir son impuissance pour les descriptions délicates et voluptueuses. Le peu qu'il s'en permet, pour varier quelquefois son sujet monotone, se ressent de cette rudesse guerrière qui conduisoit sa plume comme son épée; nous n'en citerons qu'une qui n'est peut-être pas sans intérêt, mais qui justifiera ce que nous venons de dire.

Lautaro, un des héros les plus redoutables des Araucaniens, passoit la nuit qui précéda sa mort, auprès de la belle Guacola, objet de sa tendresse,

et dont il étoit aimé. « L'Araucanien, dépouillé
» de sa pesante armure, jouissoit du premier
» moment de repos que lui eût accordé depuis
» long-temps le farouche destin. Un profond
» sommeil avoit fermé ses paupières. Tout à
» coup il s'éveille avec de vives alarmes. Guacola
» effrayée lui en demande la cause. — La voici,
» écoute ; j'ai cru voir en songe un Espagnol su-
» perbe, qui, placé devant moi, d'un air féroce
» et menaçant, m'oppressoit, m'accabloit sous
» l'effort de sa main. Toute ma force étoit impuis-
» sante, la douleur et la rage réunies m'ont arra-
» ché à ce sommeil pénible.

» Guacola lui répond d'une voix altérée. — Hé-
» las! je le vois, ce songe m'annonce le terme de
» mon bonheur. La vie de mon amant va finir et
» mes larmes vont commencer à couler ; mais
» du moins je n'aurai pas le malheur de te sur-
» vivre. La fortune est puissante sans doute ; mais
» je saurai la braver, je saurai échapper à ses
» rigueurs. Qu'elle essaie de m'arracher de cette
» couche amoureuse, elle le peut ; mais ce qui
» est au-dessus de son pouvoir, ô mon ami ! c'est
» de me séparer de toi. Quelque fatal que soit
» le coup que j'attends, un autre coup bientôt y
» portera remède. A peine le trépas aura glacé
» ton corps, que le mien tombera sans vie auprès
» du tien.

» Le fils de Pillan, penché sur le cou de sa
» maîtresse, la serre étroitement dans ses bras ; il

» baigne de larmes son sein d'albâtre, et dans un
» redoublement d'amour, lui répond: — Ah! ne
» crois pas, ma chère, que c'en soit fait de moi. Ne
» trouble pas, par tes funestes pressentimens, le
» bonheur que je goûte en te possédant dans mes
» bras. Tu m'affliges en te montrant si ingénieuse
» à te tourmenter. Non, que le danger, s'il en est
» pour moi, puisse me faire frémir; mais un
» amour bien tendre s'alarme facilement. Le
» mien me fait redouter jusques à l'impossible;
» eh! mon ami, qui pourroit me donner la mort,
» si tu veux que je vive? ma vie dépend de
» toi et n'a rien à craindre du reste des mor-
» tels. Qui oseroit se flatter d'humilier le front su-
» perbe et indompté de celui qui a rendu au
» peuple araucanien sa gloire prête à se flétrir?
» c'est moi qui l'ai délivré du joug tyrannique
» de l'Espagne. Mon nom seul, sans le secours
» des armes, suffit pour porter chez l'ennemi la
» terreur et la mort. Et, quand tu es près de moi,
» n'ai-je pas un nouveau motif de sécurité? Ecar-
» tons ces inquiétudes, vains effets d'un songe,
» quand la réalité même ne suffiroit pas pour
» m'en inspirer. Ne suis-je pas accoutumé à voir
» ma fortune exposée à de plus grands revers?
» n'ai-je pas bravé de plus grands dangers?
» et ne m'en suis-je pas toujours sauvé avec
» gloire?

» Mais Guacola, moins facile à se rassurer,
» s'abandonnant à sa douleur, s'attache au col de

» Lautaro, fixe sur lui, avec une tendre pitié,
» ses beaux yeux mouillés de pleurs, et appro-
» chant ses lèvres de la bouche de son amant,
» lui dit : si la volonté de ton amante, dont je te
» fis librement le sacrifice, lorsque je jouissois
» encore de ma liberté, ainsi que le ciel en est
» témoin, si cette volonté a quelque pouvoir sur
» toi, mon cher ami, je te conjure par elle, par
» le tourment que j'éprouverai, lorsque tu te
» sépareras de moi, par la foi que tu m'a donnée
» et que tu garantis par tes larmes (si toutefois
» les vents n'ont pas emporté ton serment), je
» te conjure de me donner cette satisfaction, si
» jamais tu en as goûté quelqu'une auprès de ton
» amante. Revêts-toi au plutôt de ton armure, et
» fais avancer en bon ordre ta troupe vers les mu-
» railles. — Le barbare répond, je vois trop le
» peu que vous me prisez; voilà donc l'idée
» que vous avez de Lautaro et de cette main
» courageuse dont la force a sauvé la patrie. Ah!
» combien je dois être vil et foible à vos yeux,
» puisque déjà la crainte vous fait pleurer ma
» mort! Hélas! s'écrie Guacola, j'admire vos ex-
» ploits; mais je ne puis me rassurer sur votre
» sort; qu'importe que votre bras soit fort et
» courageux, mon infortune ne peut-elle pas être
» au-dessus de son pouvoir? mais, si mon fatal
» pressentiment se vérifie, ma tendresse me ré-
» pond que l'épée qui rompra nos liens, m'ac-
» cordera la consolation de vous suivre de près;

» et puisque le destin me menace du plus affreux revers, puisque je dois éprouver le plus grand des malheurs, celui de vous voir arracher à mon amour, ah! laissez-moi du moins pleurer avant ma mort ce peu qui me reste de vie, etc. ».

Nous ne pousserons pas plus loin cette citation; nous l'aurions même abregée, si elle ne fournissoit une nouvelle preuve que notre grand Corneille, s'étoit à la fois formé et gâté à l'étude de la littérature espagnole. En effet, ne reconnoît-on pas à ce dialogue du fier Lautaro et de la belle Guacola, ce ton langoureux et insipide sur lequel, trop souvent, il fait parler ses héros amoureux ?

Résumons notre jugement sur le poëme de l'Araucana. Malgré plusieurs véritables beautés éparses dans ce poëme, malgré la vigueur du pinceau de son auteur, nous convenons qu'en général il manque de goût, qu'il est sans plan, sans suite, et qu'il a peu d'intérêt. On n'y remarque point de héros principal; tous ses épisodes sont mal amenés. On y chercheroit en vain un dénouement, à moins qu'on ne le trouvât dans la mort du chef des Araucaniens. Mais, après cette catastrophe, il y a encore un chant destiné à la conquête du Portugal par Philippe II, à qui le poëte dédie son ouvrage et prodigue sans mesure d'insipides éloges, bien peu dignes de sa voix d'ailleurs mâle et vigoureuse.

DU MARIAGE

ENVISAGÉ

US LE RAPPORT DE LA POPULATION,

exposé des principes de M. Malthus sur la contrainte morale.

PAR P. PRÉVOT.

Premier mémoire.

E mariage, cette institution divine, qui concre l'amour et la paternité, qui permet aux rtus domestiques de naître et de se dévelop r, sans laquelle l'homme, livré à ses passions utales, ne formeroit qu'une société impar ite, turbulente, odieuse (1); cette institution ii, par un attrait irrésistible, ramène à elle, rès quelques années d'égaremens, ceux même ii la décrient; le mariage, qui influe de tant

1) .... *Fuit hæc sapientia quondam*
Publica privatis secernere, sacra prophanis;
Concubitu prohibere vago, dare jura maritis;
Oppida moliri; leges incidere ligno.
HOR., art. poet., v. 396.

de manières sur le bonheur, a de tout temps été, pour les hommes sages et bienveillans, un sujet de méditation et d'étude. Les lois, la morale et la religion dictent les devoirs des époux, maintiennent leurs droits, assurent leur sort et celui de leurs enfans. Ceux - ci, sous plusieurs rapports, occupent le philosophe, le médecin, le calculateur. Dans un sujet si vaste, il importe de poser des limites. Celles que je me prescris excluent tout ce qui est hors de l'enceinte de l'économie politique. Cette science ne s'occupe pas exclusivement de la richesse, mais bien de la force nationale, dont la population est le premier élément. Elle consiste en faits et en raisonnemens. Ce premier mémoire est destiné surtout à la discussion raisonnée. Le second sera principalement historique. Dans un troisième peut-être, je rassemblerai quelques vues utiles liées à mon sujet, mais susceptibles d'en être détachées.

Avant d'entrer en matière, je dois indiquer, avec quelque détail, la source dans laquelle je vais puiser presque tout ce que je peux offrir de neuf et d'utile. C'est dans le traité de M. *Malthus, sur le Principe de Population* (1). Cet ouvrage

---

(1) *An essay on the principle of population, or a view of its past and present effects on human happiness, etc. By T. R. Malthus, etc. London* 1803. Un vol. in-4°. de 610 pages. Cette édition est, comme on voit, la seconde et la plus complète. C'est celle d'après laquelle j'ai fait l'analise de l'ouvrage.

dont la première édition, publiée en 1798, avoit fait en Angleterre une grande sensation, fut reproduit sous une forme nouvelle en 1803. L'auteur profita de cet espace de cinq années pour acquérir de nouvelles lumières, soit par ses propres recherches, soit par d'utiles communications. Il voyagea sur le continent, il multiplia ses lectures, il poussa ses méditations, et approfondit son sujet par tous les moyens qui étoient en son pouvoir. Le fruit de tant de travaux méritoit d'être accueilli. Et il paroît, autant que nous en pouvons juger, que les compatriotes de l'auteur lui ont rendu justice. Mais depuis huit ans qu'a paru la première édition de cet ouvrage, et depuis trois que la seconde a vu le jour, la France n'a point pris part à l'intéressante discussion qui y est ouverte; il y a un peu plus d'un an qu'aucun journal français n'en avoit rendu compte, et, encore à présent, il n'y en a qu'un seul qui s'en soit occupé (1). Je crois donc utile d'exciter l'attention sur cet objet. On pensera sans doute qu'une traduction complète de l'ouvrage de M. Malthus auroit mieux rempli ce but qu'une exposition de ses principes sous une forme nouvelle. Je suis porté à le croire; mais, sans m'arrêter à pré-

---

(1) La *Bibliothèque britannique*. J'ai donné dans ce recueil des extraits suivis de l'ouvrage de M. Malthus, pendant le cours de l'année 1805; et plus récemment quelques remarques qui s'y rapportent.

senter les raisons qui m'ont fait préférer ce dernier parti, je vais m'appliquer à le justifier, en rendant cette exposition aussi simple et aussi claire qu'il me sera possible de le faire (1).

CHAPITRE Ier.

Du rapport du mariage à la population sous un point de vue général.

Il est à peu près inutile d'examiner si la population pourroit être maintenue, d'une manière convenable, par quelque autre institution que celle du mariage. La raison et la religion s'accordent à nous représenter celle-ci comme la seule qui soit assortie à notre nature. Les peuples même qui s'écartent de cette doctrine semblent y être rappelés par une force de nécessité (2).

Il est vrai que ceux qui la professent s'en écartent dans la pratique, plus ou moins selon diverses circonstances ; c'est l'effet de la foiblesse

---

(1) Je m'abstiendrai le plus souvent de citer l'auteur qui me sert de guide. Je n'entends m'approprier par-là aucune de ses pensées, et je prie qu'on lui attribue toutes celles qu'on trouvera justes et originales.

(2) « Quoique par une suite naturelle de la vente des femmes, dit » BARROW, la polygamie soit autorisée à la Chine, toutefois c'est un » mal qui se guérit lui-même. Les neuf dixièmes de la communauté » ont peine à élever les enfans d'une seule femme, et par-là même » se soucient peu d'en avoir deux ».

et de l'imperfection de notre nature, de la violence des passions et de l'insuffisance des moyens employés pour les contenir. Mais, quelle que soit la dépravation des mœurs, partout où le mariage est établi, on trouvera qu'il est la source principale de la population, et que le nombre des naissances illégitimes est en comparaison fort petit. En France, selon NECKER, elles ne s'élevoient ci-devant qu'à un *quarante-septième* de toutes les naissances. L'effet de la révolution a été, comme on devoit s'y attendre, d'augmenter beaucoup ce rapport. On l'a vu s'élever au *onzième*. Il y a lieu de croire qu'il sera insensiblement réduit à peu près à sa première valeur.

Si, dans un pays tel que la France, avec une grande liberté de mœurs, les naissances illégitimes sont toujours une foible partie de toutes celles qui réparent et maintiennent la population, on peut bien envisager celle-ci comme étant principalement et presque uniquement soutenue par le mariage (1). Et, en conséquence, s'il y a quelque raison de borner l'accroissement de la population, c'est sur le mariage qu'il faudra diriger son attention. Car, pour changer l'effet, il faut influer sur la cause; et lorsque, entre

(1) D'autant plus que la mortalité parmi les enfans illégitimes est telle qu'à peine une foible partie de cette population naissante survit et atteint l'âge d'homme.

plusieurs causes, il y en a une principale, presque unique, c'est sans doute celle-là qu'on doit surtout avoir en vue.

Le mariage étant la base de la population, il est intéressant, pour plusieurs recherches d'économie politique, de connoître, en chaque pays, deux rapports, dont l'estimation dépend de cette circonstance. Le premier est le rapport des mariés aux célibataires; le second est celui qui exprime la fécondité des mariages.

Si l'on suppose un pays où il n'y ait point de naissances illégitimes, et tel d'ailleurs que ceux qui en sortent, compensent exactement ceux qui viennent s'y établir, on pourra déterminer ces deux rapports au moyen des tables communes de statistique.

Pour le premier : doubler le nombre des mariages annuels; et par ce nombre ainsi doublé, diviser celui des naissances annuelles. Le résultat de cette opération exprimera combien, sur toutes les personnes qui naissent, il y en a qui parviennent à l'état du mariage.

Pour estimer le nombre moyen des enfans que produit chaque mariage, les calculateurs, jusqu'à M. Malthus, usoient d'un procédé trompeur. Ils se contentoient de diviser les naissances annuelles par les mariages annuels. Il n'y a aucune confiance à avoir dans le résultat de cette opération, à moins de circonstances tout à fait particulières et qui ne se sont encore jamais présentées. C'est un grand

service rendu à la science, que la découverte d'une erreur, qui a fait porter bien des jugemens faux sur la fécondité des mariages et sur plusieurs questions liées à cette recherche. Mais comme il est plus aisé de découvrir le vice d'une méthode que de la remplacer par une autre, les premières tentatives qu'à faites M. Malthus pour réformer le calcul proposé n'ont pas été entièrement satisfaisantes. L'exposé de ces tentatives, qui fait partie des extraits que j'ai publiés (1), a donné lieu à M. Odier d'y substituer un procédé plus exact, et qui probablement remplacera désormais, dans les états de statistique, les erreurs d'une vieille routine. Ce nouveau procédé consiste à multiplier le rapport des naissances aux morts, par celui des naissances aux mariages; le quotient du nouveau rapport qui en résultera donnera le nombre moyen d'enfans produit par chaque mariage (2).

En tout genre, le perfectionnement des méthodes est un des moyens les plus surs de hâter le progrès des lumières. Sous ce point de vue les *archives* ne doivent pas se refuser à en conserver le souvenir. Il étoit d'ailleurs indispensable de prévenir des méprises, en commençant à exposer de nouvelles vues sur un sujet délicat. Ce double motif m'excusera, j'espère, d'avoir présenté

---

(1) *Bibl. brit.*, *Litt.*, *t. XXIX*, *p.* 3.
(2) *Ibid*, *t. XXXI*, *p.* 183.

ici deux questions qui sont du ressort des calculateurs. Et je n'aurai besoin de nulle excuse, pour m'être contenté de ces simples énoncés, sans aucune preuve ni déduction (1).

Le sommaire de ce chapitre est que, dans l'Europe au moins, la population se recrute par le mariage; que la fécondité moyenne des mariages peut être déduite des tables statistiques, mais par une méthode nouvelle; enfin, que ces mêmes tables peuvent indiquer le rapport des mariés aux célibataires, bien entendu que, sous le nom de célibataires, nous comprenons ceux qui meurent dans l'enfance, aussi-bien que les adultes qui ne se marient pas.

Voyons maintenant quelles sont les bornes assignées à cette population, dont nous avons reconnu l'origine.

CHAPITRE II.

Bornes assignées à la population.

Il y a long-temps qu'on a reconnu la cause principale qui limite l'accroissement de la population. Cette cause est le besoin ou le manque de subsistances. Les écrivains qui ont traité avec le

(1) On trouvera, dans les endroits cités, tout ce que l'on pourroit désirer à cet égard. Il seroit, je crois, inutile et assez difficile de donner une simple esquisse de ces preuves.

plus de clarté et de profondeur des principes de l'économie politique, sont d'accord là-dessus. « Si » les années abondantes étoient plus fréquentes, » dit sir James Stewart, le genre humain seroit » plus nombreux ; et moins, si les années de di- » sette revenoient plus souvent. La population » doit donc être, à mon avis, en raison des vi- » vres, et elle ne s'arrêtera jamais jusqu'à ce que » l'équilibre soit à peu près établi (1) ». — « Na- » turellement, dit A. Smith, toutes les espèces » animales multiplient à proportion de leurs » moyens de subsistance, et aucune espèce ne » peut jamais multiplier au-delà (2) ». — Son habile traducteur s'exprime ainsi à propos d'une question particulière (3). « Les espèces animales » ne se reproduisent pas dans la proportion des » moyens de reproduction qu'elles ont reçus » de la nature, mais dans la proportion seule- » ment de la subsistance qu'elles peuvent se pro- » curer avec quelque facilité. Cette proportion » est sans comparaison plus petite que l'autre ; » dans certaines espèces de poissons et d'insectes, » elle est moindre de plusieurs milliers de fois ; » dans l'espèce humaine, telle qu'elle subsiste en » Europe, cette seconde proportion n'est pas au » dixième de l'autre. En France, d'après les faits

(1) *Rech. des princ. de l'économie politique*, par sir J. Stewart; t. 1, p. 127 de la trad. franç.

(2) *Rich. des nations*, trad. de Garnier, t. I, p. 161.

(3) *Ibid*, *préface du trad.*, p. CV.

» nombreux recueillis par les auteurs les plus » estimés, notamment d'*Expilly* et *Mesance*, la » quantité moyenne du produit de chaque ma- » riage est entre trois et quatre enfans (1), quoi- » que la durée commune d'un mariage puisse en » donner quatre et cinq fois davantage ». — M. Say établit aussi que la population se proportionne toujours à la quantité des produits et con-

---

(1) J'ai dit plus haut pourquoi on ne pouvoit avoir confiance dans l'estimation de la fécondité des mariages, jusqu'à une époque tout à fait récente. Mais quelle que puisse être l'influence d'une méthode erronée sur de tels résultats, il est clair d'abord qu'on ne peut l'imputer à ceux qui l'ont employée dans un temps où tous les calculateurs étoient d'accord pour l'admettre. Ensuite j'observe que, dans le cas présent, cette erreur est de nulle conséquence. Quelle que soit en France la fécondité des mariages, on ne peut douter qu'elle ne pût facilement être beaucoup plus grande ; et c'est de quoi l'on sera plus pleinement convaincu, lorsque nous aurons développé les raisonnemens de M. Malthus sur ce sujet.

Toutefois pour donner quelque précision à l'argument de l'auteur cité dans le texte, je vais essayer de déduire des états statistiques à ma portée, la fécondité moyenne des mariages en France, en appliquant à cette recherche la méthode corrigée, dont j'ai donné plus haut la formule. Par une discussion exacte des tables contenues dans la *Statistique de la France*, publiée par P. E. Herbin, en 1803, on trouve pour l'an IX la population de la France composée de quatre-vingt-dix-huit départemens, de 31,697,461 individus ; et pour les données annuelles relatives à cette population, on trouve 955,430 naissances, 202,177 mariages, 821,871 morts. Ainsi le rapport des naissances aux morts étant multiplié par le rapport des naissances aux mariages (selon la formule donnée au chapitre Ier.), donnera, par le quotient, le nombre moyen des enfans produits en France par chaque mariage, lequel se trouve être *cinq et demi.*

Du reste, ce moyen d'apprécier le rapport de l'accroissement de la population à l'accroissement des subsistances, laisse beaucoup d'indétermination. Le chapitre suivant offrira à cet égard une comparaison plus exacte.

firme cette opinion par une multitude d'autorités (1). A quoi il ajoute cette remarque qui touche au principe de population : « C'est que » rien ne peut accroître la population que ce » qui favorise la production ; et que rien ne peut » la diminuer, au moins d'une manière perma- » nente, que ce qui attaque les sources de la » production ».

CHAPITRE III.

Du principe de population, ou du rapport de la population aux subsistances, relativement à la loi de leur accroissement respectif.

FRANKLIN remarque que la faculté productive dans les animaux et dans les plantes n'est point d'elle-même limitée ; mais qu'en se multipliant, les individus se dérobent mutuellement leur subsistance, ce qui réduit chaque espèce à ce nombre moyen auquel nous les voyons parvenir. Si la face de la terre, dit-il, étoit entièrement dépouillée, une seule espèce de plante suffiroit pour la couvrir de verdure. Et si la race des hommes venoit à périr, une seule nation conservée repeupleroit la terre en peu temps (2).

Cela est incontestable. La nature a répandu, d'une main liberale, les germes de la vie dans

(1) *Traité d'écon. polit.*, t. *I*, p. 391.
(2) FRANKLIN'S, *Miscell.*, p. 9.

les deux règnes ; mais elle a été économe de place et d'alimens. Sans cette réserve, en quelque milliers d'années, des millions de mondes pourroient être fécondés par la terre seule. Mais une impérieuse nécessité réprime cette population luxuriante, et l'homme est soumis à sa loi comme tous les êtres vivans.

Essayons de déterminer d'une part quel seroit l'accroissement naturel de la population, si elle étoit abandonnée à elle-même sans aucune gêne; et d'autre part quelle peut être l'augmentation des productions de la terre dans les circonstances les plus favorales à l'industrie productive. La comparaison de ces deux échelles d'accroissemens nous fera juger, avec plus de précision, de la force de cette tendance qu'a la population à croître plus que les moyens de subsistance, et mesurer en quelque sorte cette force dont nous avons reconnu l'existence.

Dans les etats du nord de l'Amérique, où les moyens de subsistance ne manquent point, où les mœurs sont pures, et où les mariages sont plus faciles qu'en Europe, on a trouvé que la population, pendant un assez long espace de temps, avoit doublé tous les vingt-cinq ans. Néanmoins, pendant ce même temps, on avoit vu, en quelques villes, le nombre des morts excéder celui des naissances (1), en sorte qu'il falloit que

(1) *Price's, Observ. on revers. pay., vol. 1, p. 274.*

le reste du pays leur fournît constamment de quoi remplacer leur population.

Dans les établissemens de l'intérieur, où l'agriculture étoit la seule occupation des Colons, et où l'on ne connoissoit ni les vices, ni les travaux malsains des villes, on a trouvé que la population doubloit en quinze ans (1). Cet accroissement, tout grand qu'il est, pourroit sans doute l'être bien davantage, si la population n'éprouvoit point d'obstacle. Pour défricher un pays nouveau, il faut souvent un travail excessif; de tels défrichemens ne sont pas toujours fort salubres: d'ailleurs les sauvages indigènes troubloient quelquefois ces entreprises par des incursions qui diminuoient le produit de l'industrieux cultivateur, ou même coûtoient la vie à quelques individus de sa famille.

Selon une table d'Euler, calculée d'après une mortalité d'un sur trente-six, si les naissances sont aux morts dans le rapport de trois à un, la période du doublement sera de douze quatre cinquièmes d'années seulement. Et ce n'est point là une simple supposition; elle s'est réalisée plus d'une fois pendant de courts intervalles de temps.

W. Petty croit qu'il est possible qu'en certains cas la population double en dix ans (2).

---

(1) *Ibid*, p. 282.
(2) *Polit. arithm.*, p. 14.

Mais pour nous mettre à l'abri de toute espèce d'exagération, nous prendrons pour base de nos raisonnemens l'accroissement le moins rapide: accroissement prouvé par le concours de tous les témoignages, et qu'on a démontré provenir du seul produit des naissances.

Nous pouvons donc tenir pour certain que, lorsque la population n'est arrêtée par aucun obstacle, elle va doublant tous les vingt-cinq ans, et croît de période en période selon une progression géométrique.

Il est moins aisé de déterminer la mesure de l'accroissement des productions de la terre. Mais du moins nous sommes sûrs que cette mesure est tout à fait différente de celle de la population. Un nombre de mille millions d'hommes doit doubler en vingt-cinq ans par le seul principe de population, tout comme celui de mille hommes; mais il s'en faut bien qu'un nombre d'hommes immense puisse être nourri avec autant de facilité qu'un nombre moindre. L'homme est assujetti à une place limitée. Lorsqu'un arpent a été ajouté à un autre arpent, jusqu'à ce qu'enfin toute la terre fertile soit occupée, l'accroissement de nourriture dépend de l'amélioration des terres déjà mises en valeur. Cette amélioration, par la nature de toute espèce de sol, ne peut faire des progrès toujours croissans; au contraire, elle en fera qui décroîtront graduellement: tandis que la population n'a point de limite, et que ses accroisse-

mens deviennent une cause active d'accroissemens nouveaux.

Tout ce qu'on nous dit de la Chine et du Japon donne lieu de douter que tous les efforts de l'industrie humaine pussent réussir à y doubler le produit du sol, en prenant même la période la plus longue. A la vérité, notre globe offre encore des terres sans culture et presque sans habitans; mais on peut contester le droit d'exterminer ces races éparses, ou de les contraindre à vivre à l'étroit dans une partie retirée de leurs terres, qui ne peut suffire à leurs besoins. Si l'on entreprend de les civiliser et de diriger leur industrie, il faudra y employer beaucoup de temps; et comme, pendant ce temps, l'accroissement de la population se réglera sur celui de la nourriture, il arrivera rarement qu'une grande étendue de terrains abandonnés soit mise tout à coup en culture par des nations éclairées et industrieuses; et lors même que cet événement aura lieu, comme il arrive par l'établissement de nouvelles colonies, cette population croissant rapidement et en progression géométrique, s'imposera bientôt des bornes à elle-même. Si l'Amérique continue à croître en population, comme en n'en sauroit douter, quoique avec moins de rapidité que dans le premier période des établissemens qu'on y a formés, les indigènes seront toujours plus repoussés dans l'intérieur des terres, jusqu'à ce qu'enfin leur race vienne à s'éteindre.

l'homme actuellement, soit ajoutée à celle qu'elle pouvoit fournir au commencement de la même période. C'est plus assurément que tout ce qu'on a droit d'attendre des efforts les mieux dirigés de l'industrie humaine.

Nous sommes donc en état de prononcer, en partant de l'état actuel de la terre habitable, que les moyens de subsistance, dans les circonstances les plus favorables à l'industrie, ne peuvent jamais augmenter plus rapidement que selon une progression arithmétique.

La conséquence inévitable de ces deux lois d'accroissement comparées est assez frappante. Portons à trente-cinq millions la population de la France, et accordons que le produit actuel de son sol suffit pour maintenir une telle population. Au bout de vingt-cinq ans, la population seroit de soixante-dix millions, et la nourriture étant aussi doublée, suffiroit encore à son entretien. Après une seconde période de vingt-cinq ans, la population seroit portée à cent quarante millions, et les moyens de subsistance n'en pourroient plus soutenir que cent cinq. Dans la période suivante, la population, arrivée à deux cent quatre-vingts millions, ne trouveroit des moyens de subsistance que pour la moitié de ce nombre. A la fin du premier siècle, la population seroit de cinq cent soixante millions, et les moyens de subsistance ne pourroient suffire à plus de cent soixante-quinze; en sorte qu'une population de trois cent

ıatre-vingt-cinq millions d'hommes seroit ré-
ıite à mourir de faim.

Substituons à cet empire, qui nous a servi exemple, la surface entière de la terre; et d'abord ı remarquera qu'il ne sera plus possible, pour iter la famine, d'avoir recours à l'émigration. ›rtons à mille millions le nombre des habitans tuels de la terre : la race humaine croîtroit ›mme les nombres 1, 2, 4, 8, 16, 32, 64, 128, 6; tandis que la subsistance croîtroit comme ux-ci, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9. Au bout de ux siècles, la population seroit aux moyens de bsistance, comme 256 est à 9; au bout de trois cles, comme 4096 est à 13; et, après deux mille ıs, la différence seroit immense et comme incal-ılable.

On voit que, dans nos suppositions, nous n'avons signé aucune limite à l'accroissement des pro-ıits de la terre. Nous les avons conçus comme sceptibles d'une augmentation indéfinie, comme ›uvant surpasser toute grandeur qu'on voudroit signer. Dans cette supposition même, le prin-›e de population, de période en période, l'em-rte tellement sur le principe productif des sub-tances, que, pour maintenir le niveau, pour ıe la population trouve des alimens qui soient oportionnés à ses besoins, il faut qu'à chaque stant une loi supérieure fasse obstacle à ses ogrès; que la dure nécessité la soumette à son ıpire; que celui en un mot de ces deux prin-

cipes contraires, dont l'action est si prépondérante, soit forcé par d'autres causes à respecter certaines limites.

Le besoin, ou le défaut de subsistances, est donc enfin le grand obstacle qui s'oppose à l'accroissement de la population. Mais cet obstacle agit de plusieurs manières; tantôt directement, sous la forme effrayante de la famine, et tantôt indirectement sous d'autres formes variées. Il importe d'analiser ces diverses formes, ou ces divers obstacles subordonnés, qui arrêtent la population. C'est l'objet du chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Des obstacles qui arrêtent la population.

Les causes qui nuisent à la population, en d'autres termes, les obstacles qui s'opposent au plein développement du principe dont nous venons de déterminer la loi, peuvent être rangés sous deux classes. La première comprend toutes les causes destructives; la seconde, celles qui préviennent la multiplication; d'un côté celles qui tuent, de l'autre celles qui empêchent de naître.

Et puisque le mariage est reconnu comme la source principale et presque unique de toute la population, on voit déjà que la seconde espèce de cause que nous avons en vue est composée

resque uniquement de tous les obstacles qui ar-
ètent les mariages. Cette cause rétardatrice de la
opulation est donc propre à l'espèce humaine.
es autres, au contraire, frappent indistincte-
ent toutes les espèces vivantes.

Les plantes et les animaux ne paroissent
isser aucun doute sur les moyens d'assurer
ans l'avenir le sort de leur progéniture. Les
ostacles qui s'opposent à l'accroissement indéfini
e leur population sont en conséquence tous
es causes destructives ou létifères. Mais l'homme,
n regardant autour de lui, ne peut manquer
'être frappé du spectacle que lui offrent souvent
es familles nombreuses. En comparant ses moyens
le subsistance, qui n'excèdent guère la mesure
le ses besoins, avec le nombre d'individus entre
esquels il en faudra faire le partage, il craint de
ne pouvoir élever les enfans qu'il aura fait naître.
Tel seroit l'état des choses, même dans une société
ù régneroit une sorte d'égalité. Mais, dans l'état
ctuel, d'autres considérations se présentent. Ne
ourt-il point le risque de perdre son rang, et
'être forcé d'abandonner des relations chères et
onorables? Quelle occupation ou quel emploi
era à sa portée? Ne faudra-t-il point qu'il s'im-
ose un travail plus pénible, ou qu'il se jette dans
es entreprises plus difficiles que ne l'exige sa
ituation présente? Ne sera-t-il point dans l'im-
ossibilité de procurer à ses enfans les avantages
l'éducation dont il a pu jouir lui-même? Est-il

assuré que, si leur nombre s'accroît, il pourra, par tous ses efforts, les mettre à l'abri de la misère et du mépris qui marche à sa suite? Ne faudra-t-il point enfin, pour dernière ressource, renoncer à l'indépendance dont il s'honore, et avoir recours aux dons toujours insuffisans de la charité?

De telles réflexions sont faites pour prévenir et préviennent en effet, dans toute société civilisée, beaucoup d'établissemens.

Ces motifs raisonnés qui arrêtent les mariages et qui s'opposent, par-là même, à l'accroissement de la population, sont en général dignes d'approbation. Ce sont les raisons de prudence qui agissent avec d'autant plus de force que l'homme a plus de prévoyance et d'attachement à ses devoirs. C'est une gêne qu'il s'impose pour ne pas se nuire à lui-même et aux objets de son affection. Cette espèce de contrainte morale est une véritable vertu; elle en a tous les caractères: la force, qui réagit sur l'âme et comprime des passions fougueuses; la réflexion, qui nous transporte dans l'avenir; la sensibilité, qu'excite les maux de l'enfance; l'utilité générale, qui est la pierre de touche des vertus; la religion, qui les consacre. Mais, quant à ces deux derniers points, ils doivent être l'objet d'une discussion plus approfondie; car, au premier coup d'œil, il pourroit arriver qu'on portât un jugement contraire. Beaucoup de lecteurs pourroient se refuser à

croire que la prudence que je recommande est utile à la société. Il règne à cet égard des opinions opposées qu'il faut soumettre à l'examen. Il faudra reconnoître la limite du devoir et les vraies lois de notre nature. Il faudra reconnoître ce que la religion révélée, d'accord avec la loi naturelle, nous enseigne à cet égard, et poser d'une manière régulière les principes qui doivent nous diriger dans une matière aussi délicate.

Tout ce que nous venons de dire à l'éloge de la prudence doit être entendu en ce sens, que l'exercice de cette vertu ne nuit pas à d'autres. Malheureusement le motif vertueux est voisin d'un motif coupable. Le vice est, comme la vertu, un obstacle qui prévient la population. Si l'on ne se marie pas, ce n'est pas toujours par des raisons honorables et légitimes; le libertinage empêche souvent les hommes de songer à former une liaison constante et inviolable. Cette circonstance a tellement frappé quelques personnes, qu'elles se sont accoutumées à envisager le célibat d'un œil défavorable et comme un signe de mauvaises mœurs. Ce que nous avons dit sur la prudence peut faire sentir que ce jugement est injuste. Dans les pays où les mœurs ne sont pas tout à fait déréglées, on trouveroit peut être que le nombre de ceux que le libertinage écarte du mariage est inférieur à celui des célibataires qui cèdent à des motifs honnêtes et légitimes.

Quoi qu'il en soit, le vice prévient de plus

d'une manière l'accroissement de la population. C'est l'effet ordinaire de la débauche et de la prostitution. Et, quoique nous n'ayons pas dessein d'entrer à cet égard dans aucun détail, nous ne devons pas omettre cet obstacle dans une exacte nomenclature. Sur quoi il faut observer que le vice est une gangrène, qui s'attache au corps social et dévore successivement tous ses membres. Les hommes et les femmes de bas rang sont ceux qu'atteint surtout cette plaie. Lorsqu'elle devient générale, elle corrompt le bonheur domestique, affoiblit les liens de l'union conjugale et paternelle, nuit à l'éducation des enfans, et sappe les fondemens de la félicité nationale. Rien ne favorise plus les progrès de ce mal que l'excessive pauvreté. Et sous ce rapport, la misère, qui est très-évidemment l'effet d'une trop grande population, y porte un funeste remède. Car, non-seulement elle détruit ce qui naît, comme nous le dirons tout à l'heure, mais elle engendre le vice, qui tarit la population dans sa source.

La prudence, le vice et la misère (1) sont les trois obstacles qui préviennent l'accroissement de la population.

Présentons maintenant l'énumération des causes

---

(1) Par d'autres raisons la misère multiplie les mariages et une procréation inutile ; car elle nuit à la prudence. C'est ce qui sera indiqué ailleurs.

qui la détruisent. Ces causes se réduisent à trois, la famine, les maladies et la guerre. Quant à la première, il est évident qu'elle dépend de l'insuffisance des subsistances, et dans tous les différens degrés qu'expriment les mots cherté, disette, famine, on peut dire que l'effet du principe de population est très-manifeste. Les maladies ont tant de causes, qu'on ne peut rien dire de général là-dessus. Mais on ne peut douter que la misère et le besoin n'en fassent naître et n'en favorisent plusieurs, surtout celles qui sont épidémiques et contagieuses. C'est cependant un objet de discussion qu'il faudra reprendre plus en détail. Enfin, quoique la guerre ne semble pas au premier coup d'œil dépendre beaucoup du défaut de subsistances, on s'apperçoit, en y réfléchissant, que cette dernière circonstance ne laisse pas d'avoir ici de l'influence. C'est surtout dans le premier période de l'existence sociale, que cette influence se manifeste. Les Sauvages se disputent leur proie, animés le plus souvent par le sentiment de la faim.

En général, les causes qui arrêtent la population, ne sont pas les mêmes, à tous égards, dans les divers périodes de la société. On observe que plus on approche de l'état de pleine civilisation, et plus la prudence a d'empire. Les hommes, en perfectionnant leur existence sociale, apprennent à se dérober à quelques causes destructives, et à régler, au moins à certain point, le nombre des

enfans sur leurs moyens de subsistance. C'est encore là une observation qui a besoin d'être développée. Pour le faire, il sera nécessaire d'examiner comment la population est arrêtée chez divers peuples. Cette discussion historique jettera du jour sur plusieurs questions intéressantes.

Mais, quant à présent, il faut suivre de plus près la marche de la population, sous l'influence des causes que nous venons d'énumérer.

CHAPITRE V.

Des oscillations qu'éprouve la population.

Supposons un pays où les moyens de subsistance soient précisément suffisans à la population. L'effort constant, qui tend à accroître celle-ci, et qui, même dans les sociétés les plus vicieuses, ne cesse point d'avoir son effet, ne manque pas d'augmenter le nombre des hommes plus vite que ne peuvent croître les subsistances. La nourriture qui suffisoit à trente-cinq millions d'hommes, par exemple, devra maintenant se répartir à trente-sept millions; alors le pauvre vivra plus difficilement, et plusieurs seront réduits aux plus dures extrémités. Le nombre des ouvriers étant accru dans une proportion plus forte que l'ouvrage à faire, le prix du travail ne peut manquer de baisser; et le prix des subsistances haussant en même temps, il arrivera nécessairement que,

pour vivre comme il vivoit auparavant, l'ouvrier sera contraint de travailler davantage. Pendant cette période de détresse, les mariages sont tellement découragés, et les embarras que cause une famille sont tellement accrus, que la population s'arrête et devient comme stationnaire. En même temps le bas prix du travail, l'abondance des ouvriers, et l'obligation où ils sont d'augmenter d'activité, encouragent les cultivateurs à employer sur la terre une quantité de travail plus grande qu'auparavant, à défricher les terres incultes, à fumer et améliorer avec plus de soin celles qui sont en culture; jusqu'à ce qu'enfin les moyens de subsistance arrivent au point d'être à la population dans le même rapport où ils étoient à l'époque qui nous a servi de point de départ. Alors la situation de l'ouvrier redevenant moins pénible, l'obstacle mis à la population vient à cesser de nouveau. Et, après un court espace, les mêmes marches rétrogrades et progressives ne manqueront pas de se répéter.

Cette espèce d'oscillation ne se manifestera probablement pas à l'œil d'un observateur vulgaire; et il sera peut-être difficile, même au plus attentif, d'en bien calculer les périodes et le retour. Cependant, en considérant mûrement ce sujet, on s'assure que, dans tous les états anciennement constitués, il y a quelque chose de semblable à ces alternatives d'aisance et de détresse, quoiqu'à la vérité d'une manière beaucoup moins

marquée et beaucoup moins régulière que je ne l'ai décrite ici.

Une des principales raisons pour lesquelles on n'a pas beaucoup remarqué ces oscillations, c'est que les historiens ne s'occupent guère que des classes les plus élevées du genre humain; l'état des classes inférieures, qui sont le plus en butte aux fluctuations dont je parle, ne peut être bien connu que par une étude suivie; et plusieurs siècles d'observation nous sont encore nécessaires.

Il est probable qu'une histoire fidèle du genre humain nous feroit reconnoître les mouvemens rétrogrades et progressifs que doit produire l'obstacle constant qui arrête la population; mais il doit nécessairement arriver, par l'influence de diverses causes, que l'effet de cet obstacle soit troublé, et on doit s'attendre ici à de grandes irrégularités. Ces causes perturbatrices sont très-variées : telles sont l'établissement ou la chute de quelques manufactures, l'ardeur ou l'indifférence pour les entreprises d'agriculture, des années d'abondance ou de disette, des guerres, des maladies, des lois, des émigrations et nombre d'autres.

Une cause encore qui a pu souvent masquer ces oscillations, c'est la différence entre le prix réel du travail et son prix nominal. Celui-ci baisse rarement partout à la fois, mais il reste

souvent le même, tandis que le prix nominal des subsistances hausse.

Les Sauvages, chez qui le travail n'a pas un prix réglé, n'en sont pas moins exposés aux mêmes oscillations. Lorsque leur population s'est élevée jusqu'au niveau qu'elle ne peut franchir, tous les obstacles qui en préviennent l'accroissement, et ceux qui la détruisent, agissent avec force et réduisent beaucoup leur nombre, jusqu'à une époque où il recommence à croître.

Mais, sans prétendre suivre exactement ces mouvemens alternatifs, ce que ne permet pas l'imperfection de l'histoire, nous trouverons du moins, dans l'exposé des causes qui agissent à diverses époques, de quoi confirmer ce que nous avons dit sur le principe de population.

Avant de nous livrer à cette recherche, il convient de reconnoître les bornes du pouvoir de l'homme sur le principe de population, et d'apprendre comment il doit user de ce pouvoir.

CHAPITRE VI.

Des bornes du pouvoir de l'homme à l'égard de la population.

L'homme peut suspendre la marche de chacune des causes qui nuisent à la multiplication de l'espèce ; mais il est absolument impossible qu'il les arrête toutes à la fois ; car, si le principe de population est laissé à lui-même, il ne

tardera pas à élever le nombre des hommes beaucoup au-delà de celui que la terre peut nourrir, et aussitôt la mort viendra moissonner cet excédant. Ainsi, sous une forme ou sous une autre, les causes rétardatrices ou destructives ne peuvent manquer de déployer leur énergie.

Il s'offrira probablement à l'esprit de quelques lecteurs que, long-temps encore, l'émigration peut suffire pour débarrasser de cet excédant de population les pays qui en sont surchargés. En examinant de près cette ressource, on la trouve non-seulement insuffisante, mais entièrement inutile aux peuples anciens, tels que ceux de l'Europe. Les premiers établissemens de colonies lointaines sont presque toujours malheureux. Ils ne sont que rarement à la portée du pauvre. Ils n'ont aucun effet sensible pour diminuer la population des métropoles. Et, quant aux établissemens voisins, ils sont impossibles dans une partie du globe, presqu'uniformément peuplée. Ce sujet est grand et intéressant; il sera traité à part avec quelque étendue. En attendant on voit au moins qu'il y a de fortes raisons de croire que l'émigration est un foible remède aux maux qu'entraîne une population excédante.

On croira peut-être qu'une répartition des biens, plus égale que celle qui a lieu dans l'état actuel des peuples, ou des institutions bienfaisantes qui y suppléent, pourroient parer aux maux dont on se plaint. Mais l'insuffisance de

ces remèdes s'est fait sentir partout où on a tenté de les appliquer : et la comparaison de la loi d'accroissement des subsistances et de la population suffit pour expliquer cette insuffisance. Il conviendra encore d'entrer dans quelques détails sur les moyens de secourir le pauvre, et d'exposer les inconvéniens des remèdes auxquels on a eu trop souvent recours.

Il ne reste donc à l'homme qu'à faire choix entre les diverses causes qui arrêtent la population ; et s'il dirige ce choix d'une manière sage et raisonnable, il peut influer beaucoup sur son bonheur. C'est de cette considération que résulte le devoir de la prudence, de cette espèce de prudence qui empèche de se marier légèrement et sans avoir des ressources suffisantes pour l'entretien d'une famille. Nous désignons cette espèce particulière de prudence sous le nom de *contrainte morale.*

(La suite au prochain numéro).

SUR LES

MŒURS DU TEMPS DE LOUIS XIV.

Dès qu'un temps n'est plus, son point de vue change comme celui des hommes qui meurent; le souvenir de ses maux s'affoiblit parce qu'on en perd le sentiment; ils sont passés, ses avantages ressortent. On ne voit plus que le bon côté de ce qu'on a perdu, surtout quand on y cherche une critique pour le temps qui suit. La tradition, qui ne peut tout conserver, ne transmet guère que des résultats dont le commun des esprits reçoit l'effet sans rechercher la cause; l'histoire ne dessine qu'à grands traits, et la foule des détails est reléguée dans des mémoires qui, souvent écrits par des témoins, auroient le mérite de l'exactitude s'ils n'avoient le défaut de la partialité. La vérité peut au moins se dévoiler par la comparaison. Mais ces mémoires, d'abord lus avec avidité, bientôt après, surtout s'ils sont trop nombreux, tombent insensiblement dans une espèce d'oubli; on les relit peu; il n'en reste qu'une idée vague. Les flatteries des poëtes, les panégyriques des orateurs parlent plus haut à l'imagination, qui d'elle-même s'empare de tout ce qui

cesse pour y ajouter. Elle créa les mythologies qui nous restent des temps héroïques. Peut-être, s'il restoit des mémoires de ces temps-là, les appelleroit-on barbares. Il en est de même de la chevalerie; quand on la regrette, c'est qu'on ne la juge que par les romans. La vérité transformeroit peut-être en oiseaux de proie nos Rolands et nos Amadis. Le siècle de Louis XIV, par sa pompe et ses merveilles, par la quantité de voix qui ont formé le chœur de ses louanges, est devenu pour nous une sorte de mythologie. On l'admire par préjugé avant de savoir comment il est admirable; on l'admire en tout sans discernement; et même les gens instruits partagent le plus souvent le sentiment absolu de la multitude; car l'esprit ne s'arrête pas toujours à ce qu'il voit, et revient machinalement au commun dire. Or vanter le temps de Louis XIV sous tous les rapports, c'est ne pas le connoître, et n'en point tirer la morale. Si on l'examine avec plus d'attention, on y verra tout ce que l'ordre en grand, l'ordre général, peut pallier et couvrir de désordres particuliers, et combien la dignité extérieure peut sauver de bienséances mal observées.

On nous vante toujours les mœurs du temps de Louis XIV; c'est le recours de tous les censeurs quand ils croient devoir appuyer les préceptes par des exemples; à les entendre, toutes les vertus, comme tous les talens, s'étoient donné rendez-vous à cette fameuse époque. Sous ce règne, tout

frappe, tout étonne, tout respire une majesté jusqu'alors inconnue. Mais, quand on le cite pour nous prêcher, n'arrive-t-il pas plus d'une fois de confondre la dignité avec la pureté, la grandeur avec la vertu? Ne le juge-t-on pas plutôt d'après l'idée imposante qui reste des sermons de Bourdaloue, des oraisons funèbres de Bossuet et de Fléchier, que d'après toutes les anecdotes de tous les mémoires du temps? Comme la majorité du monde juge toujours par prévention, on croit que les mauvaises mœurs n'ont eu lieu que sous la régence, parce qu'en effet, du temps du régent, la corruption eut plus d'indécence et d'effronterie; mais on verra tout à l'heure qu'elle datoit de plus loin.

Quoique Louis XIV fût un grand roi, même sous ce rapport qui lui est le plus favorable, il fit de grandes fautes qu'on seroit en droit de lui reprocher, s'il ne se les fut reprochées lui-même. L'établissement des Invalides, rendu si nécessaire par les guerres où son ambition avoit entraîné son pays, quoiqu'un foible topique pour tant de plaies, laisse dans l'esprit une juste admiration de cette bienfaisance vraiment royale. Celui de Saint-Cyr fut aussi pour le bien général une foible compensation de tous les maux causés par la révocation de l'édit de Nantes, que l'ascendant d'une femme hypocrite, guidée par des prêtres, arracha d'un vieillard affoibli. Mais, dans le temps de sa splendeur et de sa force, on peut

l'accuser avec raison d'avoir fait trophée de ses foiblesses. L'exil du duc et de la duchesse de Navailles, pour avoir contrarié ses premières amours, tant de maîtresses déclarées, tant de bâtards légitimés, chargés de titres, d'honneurs, de dignités, de richesses, qu'il veut mettre au-dessus des plus grands seigneurs et des plus grands hommes de son royaume, et à qui il prétendoit encore, et ce n'est pas ce qu'il fit de moins sage, laisser la régence du royaume; voilà des exemples peu faits pour encourager les mœurs publiques. On doit s'étonner aussi de sa condescendance pour les vices de son frère : il ne les réprima qu'un moment, en lui ôtant le chevalier de Lorraine, soupçonné d'avoir empoisonné Madame; bientôt il augmenta le scandale de cette liaison en rendant à Monsieur son favori. Il se montra plus sévère pour le même genre d'inconduite, à l'égard d'un de ses enfans, fils d'une maîtresse qu'il n'aimoit plus; il fit fouetter sous ses yeux le pauvre comte de Vermandois pour s'être laissé entraîner à dix-huit ans dans une société qu'on seroit moins surpris de trouver aux bords de la mer-morte qu'au milieu d'un pays et d'un siècle si renommés tous deux pour leur galanterie. On peut en voir l'organisation et les statuts dans les amours des Gaules du fameux Bussy-Rabutin. Le même auteur raconte la plus effroyable orgie où se trouvoit une partie des jeunes gens de la cour. S'il faut l'en croire, ils se portèrent, dans le dé-

lire de l'ivresse, aux derniers excès d'extravagance et de cruauté. M. de Saint-Simon parle aussi, dans ses Mémoires, d'une orgie à la grecque dans les jardins de Versailles, que la lune trahit presque sous les fenêtres du roi. Le duc de Nevers fut accusé d'aimer trop sa sœur la belle Hortense. Les reproches de partialité qu'on peut faire à quelques mémoires ne sont point valables contre la peinture d'une licence presque générale, surtout quand ils sont tous d'accord dans leurs témoignages. Mais peut-être croit-on du moins que les jeunes gens, soigneux de cacher ces mœurs dépravées sous des manières polies, se piquoient d'attentions assidues et d'une galanterie recherchée pour les femmes de ce temps-là. On peut voir le portrait de ces jeunes gens dans une épître de Mme. Deshoulières à Mlle. de la Charce : après avoir parlé d'un jeune courtisan qu'elle rencontre, elle ajoute :

« On sait de ses pareils jusqu'où l'audace monte ;
Aux plus honteux excès osent-ils s'emporter ?
Loin d'en avoir la moindre honte,
Eux-mêmes vont en plaisanter.

De leurs dérèglemens historiens fidèles,
Avec un front d'airain ils feront mille fois
Un odieux détail des plus affreux endroits....
On diroit, à les voir traiter de bagatelles
Les horreurs les plus criminelles,
Que ce n'est point pour eux que sont faites les lois,
Tant ils ont de mépris pour elles.
Avec gens sans mérite et du rang le plus bas
Ils font volontiers connoissance ;
Mais aussi quels égards et quelle déférence

Voit-on qu'on ait pour eux ? Hélas !
Ils font oublier leur naissance
Quand ils ne s'en souviennent pas.

Daignent-ils nous rendre visite?
Le plus ombrageux des époux
N'en sauroit devenir jaloux :
Ce n'est point pour notre mérite ;
Leurs yeux n'en trouvent point en nous ;
Ce n'est que pour parler de leur gain, de leur perte,
Se dire que d'un vin qui les charmera tous
On a fait une utile et sûre découverte ;
Se montrer quelques billets doux,
Se dandiner sur une chaise ;
Faire tous leurs trocs à leur aise
Et se donner des rendez-vous.

Si par un pur hasard quelqu'un d'entre eux s'avise
D'avoir des sentimens tendres, respectueux,
Tout le reste s'en formalise.
Il n'est, pour l'arracher à ce penchant heureux,
Affronts qu'on ne lui fasse, horreurs qu'on ne lui dise,
Et l'on fait tant qu'enfin il n'ose être amoureux.

Causer une heure avec des femmes,
Leur présenter la main, parler de leurs attraits,
Entre les jeunes gens sont des crimes infâmes
Qu'ils ne se pardonnent jamais.

Où sont ces cœurs galans, où sont ces âmes fières,
Les Nemours, les Montmorencis,
Les Bellegardes, les Bussis,
Les Guises et les Bassompierres »?

Si Mme. Deshoulières eut connu ces derniers lans leur jeunesse, peut-être en diroit-elle autant que des autres. Les hommes, en avançant en âge, entent le besoin de suppléer à la jeunesse par la politesse, et de chercher à plaire par d'autres avantages que ceux qu'ils perdent. On se persuade alors qu'ils ont toujours été de même, et qu'on

étoit ainsi de leur temps. Les femmes aussi, en cessant d'être jeunes, deviennent plus difficiles sur la galanterie. On pourroit en soupçonner Mme. Deshoulières, si elle n'avoit fait qu'un tableau et non un portrait. Mais on ne trouve ici rien de vague, et tous les détails ont le cachet de la vérité. D'ailleurs, les mémoires du temps justifient ses vers, comme ses vers justifient les mémoires.

Malheureusement la plupart des hommes publics n'ont guère eu des mœurs plus pures. On sait que le duc de Vendôme et le maréchal de Catinat avoient le même vice comme le même talent; Fouquet fut convaincu des plus grandes malversations; et le ministre qui fit brûler le Palatinat, décida une guerre à cause d'une petite altercation survenue entre le roi et lui au sujet d'une fenêtre de Trianon. (*V.* les Mémoires du duc de Saint-Simon).

Parlons à présent des femmes. Une des premières inclinations de Louis XIV fut une mademoiselle d'Argencour, belle comme un ange et que le jeune roi croyoit aussi pure, car elle n'écoutoit que ses soupirs et non ses désirs. Un jour, en revenant de la messe, il voit à terre un billet tout ouvert, le ramasse, reconnoît l'écriture de sa maîtresse, le croit à lui et craint de l'avoir perdu; mais, en le lisant, il voit que ce billet s'adresse à Chamarente, son valet-de-chambre, à qui l'on accordoit depuis long-temps tout ce

qu'on refusoit à son maître, en se moquant de sa crédulité. On sait qu'à la disgrâce de Fouquet les femmes furent dans un cruel embarras; ses portefeuilles, où l'on crut trouver des choses plus sérieuses, étoient remplies pour la plupart de lettres d'une petite écriture fine, et si aimables qu'il étoit clair qu'un surintendant seul pouvoit en recevoir d'aussi tendres. Il hâta sa perte par l'audace qu'il eut d'élever ses vœux jusqu'à Mme. de la Vallière, au moment où le roi lui-même en étoit le plus amoureux; et cet excès de confiance montre un homme encouragé par de nombreux succès et qui se croyoit toujours sûr de ses ressources. L'intrigue de Madame avec le comte de Guiche seroit peu de chose si elle n'eut entraîné celle de la comtesse de Soissons, qui, d'accord avec eux et son amant, M. de Vardes, fabriqua cette lettre espagnole qu'elle glissa dans le lit de la reine, pour servir la jalousie de Madame contre Mme. de la Vallière. Il y eut une autre intrigue qu'on n'a jamais bien connue, c'est celle de la mauresse de Moret. D'après certains mémoires, la reine ayant fait une fausse couche, on présenta au roi un enfant tout noir. Cet accident, disoit-on, provenoit sans doute des chagrins que la liaison du roi avec Mme. de la Vallière avoit causés à la reine pendant sa grossesse; et, au dire des médecins, un tel effet n'étoit pas sans exemple. Quand la reine-mère essayoit de faire à son fils quelques représentations sur sa

conduite : « Madame, disoit-il, vous êtes la per-
» sonne du monde de qui je m'attendois le moins à
» en recevoir ». (*V.* tous les Mémoires du temps, même ceux de Mme. de Motteville). Il n'y a rien qu'on ne fît pour rompre sa liaison avec Mme. de la Vallière. Elle fut réveillée une nuit par les cris d'une petite chienne que le roi lui avoit donnée. Elle entendit des hommes qui marchoient dans sa chambre, et, saisie d'effroi, se sauva chez ses femmes. On vint avec des flambeaux, on ne trouva personne; mais la fenêtre étoit ouverte, et l'on y vit une échelle de cordes qu'on n'avoit pas eu le temps de détacher. Louis XIV ne douta point qu'on n'eût tenté d'assassiner sa maîtresse adorée, et lui fit préparer l'hôtel de Biron qu'elle habita depuis. Qui le croiroit? Peu de temps après, en traversant l'appartement de Mme. de la Vallière, pour se rendre dans celui de Mme. de Montespan, que sa généreuse rivale logeoit encore dans sa maison, quand ce chien, donné par l'amour lui-même, et qui avoit sauvé une vie alors si chère, accouroit au roi par habitude, le roi le rejetoit à sa malheureuse victime, en lui disant : « Tenez,
» Madame, voilà toute la compagnie qu'il vous
» faut », et il entroit chez Mme. de Montespan. (*Voyez* dans les Mémoires de la Palatine, seconde femme de Monsieur). Ce trait prouve peut-être que Louis XIV avoit encore un reste d'amour pour Mme. de la Vallière; car dans un cœur ordinairement bon, il n'y a que l'amour, joint à

l'amour-propre blessé qui puisse rendre aussi cruel ; et le roi, ennuyé des éternels regrets de Mme. de la Vallière, que tout son amour n'eut jamais le pouvoir de vaincre, choqué de ce qu'elle mettoit son amour-propre à éviter toute apparence de jalousie, avoit fini, poussé par Mme. de Montespan, par prendre plaisir à torturer ce cœur si sensible, et vouloit voir jusqu'où pourroit aller sa patience. Il commença par adorer la vertu; ensuite il aima le vice; enfin il épousa l'hypocrisie. L'histoire s'étonne en montrant Mme. Scarron à qui Ninon prêtoit de temps en temps son cabinet jaune (*Voyez* dans Saint-Evremont), la veuve d'un bouffon cul-de-jatte, de gouvernante des enfans naturels de Louis XIV, de complaisante de sa maîtresse, parvenir, en chassant sa bienfaitrice, à se faire épouser par le roi le plus grand et le plus fier de l'Europe. Que de ressorts ne fit-elle pas jouer pour arriver à son but! L'aventure du maréchal ferrant de Salon fut une de ses principales machines. Son succès prouve tout l'affoiblissement de l'esprit du roi, et c'est peut être cette histoire qui donna l'idée à Lafontaine de sa belle fable des obsèques de la lionne. L'affaire des poisons où le maréchal de Luxembourg fut lui-même impliqué, où tant de femmes de la plus haute distinction furent compromises et confrontées avec la Brinvilliers et la Voisin, entre autres la comtesse de Soissons et la duchesse de Bouillon, forcées de comparoître devant la chambre ar-

dente (*Voyez* dans les Lettres de Mme. de Sévigné), tout cela ne donne pas une grande idée des vertus de ce siècle, où cependant la piété étoit à son plus haut période. Je ne parlerai point de la sollicitude qui porta la duchesse de la Ferté à s'assurer auprès du grand dauphin si la famille royale ne couroit pas quelque risque de s'éteindre, ni des espiégleries de Mme. la duchesse de Bourgogne, aussi folles qu'invraisemblables. Prendre des lavemens derrière un paravent en présence du roi, et se faire traîner sur le dos la nuit dans les corridors par ses valets-de-pied qui la tiroient par les jambes, etc.; ce n'étoit là pour elle que des tours de pensionnaire. Mais il ne faut pas croire que le clergé même de ce temps-là fut exempt de tout reproche. L'abbé de Choisy, qui a écrit l'histoire ecclésiastique, habillé en femme dans sa jeunesse, sous le nom de la comtesse des Barres, inspiroit aux mères de province une confiance perfide pour l'éducation de leurs filles: le père la Chaise, confesseur de Louis XIV, travailla, dit-on, à lui donner Mlle. de Fontanges pour maîtresse. Mme. de Montespan dit en l'apprenant: « Je savois bien que ce père la Chaise » n'étoit qu'une chaise de commodité ». L'amour pur de Fénélon et de Mme. Guyon a paru quelquefois suspect, et l'on accusa Bossuet lui-même d'être entré dans les ordres, quoique marié à une femme qui vivoit encore. Tout cela ne prouve peut-être que la malignité; mais on conviendra

que la calomnie ne peut devenir si commune sans être un peu médisance.

Une chose qu'on a peine à concevoir, c'est que même la friponnerie et la poltronnerie aient eu du succès dans ce fameux siècle. (*Voyez* l'Histoire du chevalier de Grammont, par Hamilton.)

Je suis bien loin de vouloir rabaisser le règne de Louis XIV, dont personne n'admire plus la gloire ; je n'ai fait d'ailleurs que rassembler des traits épars dans les différens memoires du temps. On voit par-là tout ce que l'éclat peut cacher. Mon intention étoit de montrer que la force d'un gouvernement suffit pour digue aux mauvaises mœurs, qu'il faut contenir quand on ne peut les corriger. Si ce règne eut peu de vertus privées, il eut beaucoup de vertus publiques ; l'honneur, principe des monarchies, comme le dit Montesquieu, étoit alors à son apogée, et suppléoit à la vertu qui peut-être même n'a jamais autant d'essor que lui. Si ce temps eut tout réuni, qui sait où la France eût pu s'élever ! Rien n'approche cependant de la splendeur de cette époque ; la réunion et l'accord des génies qui l'illustrèrent tous en concourant à un même but, le bon sens et le bonheur des choix, les grandes qualités de celui qui animoit tous les talens et tous les courages, présentent un ensemble d'harmonie et de grandeur, que la nature et le sort s'entendent si rarement pour produire. On croit admirer un su-

perbe orchestre, où chacun, satisfait de sa place, se borne à perfectionner son instrument pour mieux exécuter sa partie, sous les lois d'un directeur sage qui sait classer, régler, encourager les musiciens et faire jouir tout le monde de cet admirable concert. On voit, il est vrai, que les mœurs d'alors n'ont pas le droit de nous faire rougir des nôtres, et que jamais le monde n'a guère mieux valu qu'il ne vaut. Espérons que les progrès de l'esprit humain finiront insensiblement par démontrer que les hommes, sans la morale, ne peuvent plus avancer dans le vaste champ des connoissances et du bonheur, et que les mœurs doivent être aux lumières, ce qu'étoient les vestales pour le feu sacré.

Note des rédacteurs. Nous avons adopté le morceau qu'on vient de lire, parce que nous l'avons trouvé spirituel, piquant, et fait pour attirer l'attention, même par les opinions que nous sommes bien éloignés de partager. L'auteur nous paroît beaucoup trop sévère à l'égard de Louis XIV, et plus que sévère à l'égard de Mme. de Maintenon, accusée trop gratuitement d'hypocrisie.

COMPTE RENDU PAR LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE AU DIX-NEUVIÈME.

Fragment de Lichtenberg (1).

Rien n'est plus difficile à faire passer dans une langue étrangère que des morceaux écrits dans ce genre de plaisanterie que les Anglais appellent *humour* et les Allemands *laune*, et ce qu'en français l'on ne peut rendre qu'en variant les tournures et en les adaptant au caractère particulier de l'auteur ou de l'ouvrage dont on parle; mais si ces deux nations ont, pour désigner cette espèce de plaisanterie, des expressions qui n'ont pas leur équivalent en français, leurs littérateurs n'en sont pas moins embarrassés, quand on leur demande une définition exacte de ce qu'elles entendent par ces mots. C'est un genre qui, sans blesser le goût, sans tomber dans le burlesque, comporte le mélange de tous les tons, des choses familières

(1) Célèbre et savant professeur de Goettingue, aussi distingué par la singularité de son caractère que par son esprit et ses connoissances, mort il y a quelques années. Nous en avons parlé dans le premier volume des *Archives*, n°. II, page 232.

et grandes, des expressions comiques et nobles, des réflexions gaies et sérieuses, et tout cela fondu ensemble. Tout passe, tout est pardonné, pourvu que l'écrivain sache, sans annoncer clairement son but, ce qui gâteroit tout, mais par l'impression générale de son ouvrage, présenter un point de vue, formant le lien commun et le foyer de toutes ces idées, en apparences si disparates, de tous ces tons inconciliables, d'après les règles reçues. Il est presque toujours impossible d'indiquer avec précision le centre d'observation où s'est placé l'auteur; mais il faut qu'il nous y conduise, qu'il nous y arrête sans contrainte, sans que nous nous en appercevions nous-mêmes; qu'arrivés à ce point il nous oblige, encore sans que nous nous en doutions, de quitter nos lunettes pour prendre les siennes, et de ne voir le spectacle qui se découvre à nos yeux, que sous les couleurs et avec les décorations ou les difformités, les aspects mesquins ou sublimes, qui semblent s'être offerts aux siens. Il faut que la vaste scène du monde physique ou moral se développe devant nous avec des bizarreries, mais instructives; avec des contrastes, mais piquans; avec des formes inusitées, mais d'une justesse frappante; il faut surtout que tous les détails tiennent d'une manière simple à l'ensemble, que les tournures les plus originales, les plus gaies, les plus graves, se rapportent tout naturellement à une source commune, à ce point de vue où

l'écrivain nous a insensiblement attirés ou élevés, à ce tour d'esprit, à cette disposition d'âme, qu'il a substitués aux nôtres, et avec lesquels il a su nous identifier.

C'est assez dire, que des hommes d'une trempe d'esprit supérieure sont seuls capables d'exercer sur nous cet empire magique, et que dans aucun genre les bons ouvrages ne doivent être aussi rares, les imitations communes et les essais médiocres ne doivent être aussi ridicules et aussi insupportables que dans celui-ci.

Sans parler des auteurs français qui ont des droits à ce rang, et qui sont trop connus pour qu'il soit besoin de les nommer, *Horace* dans ses épîtres, et *Lucien* dans ses dialogues, parmi les anciens ; Cervantes, Rabelais, Swift, Fielding et Sterne, parmi les modernes, ont possédé, à un haut degré, cet art de présenter la vie humaine, sous les faces les plus plaisantes à la fois et les plus nobles, et d'enseigner les préceptes les plus utiles, les vérités les plus profondes et les plus sublimes, en se jouant et en conservant, sans devenir plats ou burlesques, le ton de la raillerie et de la gaieté.

En Allemagne, on est généralement convenu d'accorder au professeur Lichtenberg une place distinguée parmi les écrivains doués de cette inspiration, que les Anglais appellent *humoriste.* Il en étoit tellement maîtrisé, qu'à l'exception des mémoires qu'il présenta à l'Académie

royale de Gottingue, il lui fut impossible de jamais rien écrire sur les sciences les plus abstraites sans égayer la matière par des saillies et un ton ironique, qu'il ne quittoit, ou plutôt qui ne l'abandonnoit jamais.

Nous espérons que le lecteur français ne nous saura pas mauvais gré de lui donner une idée de la manière d'un auteur aussi célèbre chez nos voisins, et nous choisissons un morceau qui fut écrit en 1783, à l'époque où le perfectionnement des aérostats occupoit les physiciens, et qui a été imprimé dans la collection de ses œuvres, publiée après sa mort. Il est intitulé : *Considérations sur les Machines aérostatiques*. Le voici;

« Le dix-huitième siècle pourra avec quelque orgueil remettre au dix-neuvième l'inventaire des connoissances qu'il a acquises, et des découvertes dont il a enrichi l'esprit humain. Quand son successeur, au moment où il recevra le sceptre de ses mains, lui demandera compte de ses découvertes, le dix-huitième siècle pourra lui répondre » :

« J'ai déterminé la ligne de la terre; j'ai appris à braver le tonnerre; j'ai tiré la foudre en bouteilles; j'ai découvert des animaux qui, en prodiges, surpassent le serpent fabuleux de Lerne; des poissons doués d'un pouvoir refusé au Jupiter olympien, de la faculté de tuer leurs semblables sous l'eau, en leur lançant une foudre invisible; j'ai, par l'organe de Linné, fait exécuter le

premier inventaire exact des œuvres de la nature. J'ai vu revenir deux comètes après que le congé que mon Halley leur avoit donné fut expiré ; au lieu d'une seule espèce d'air connue de mes prédécesseurs, j'en compte treize ; j'ai métamorphosé l'air en corps solides et des corps solides en air ; j'ai soumis le mercure à la forge, élevé des masses énormes par le moyen du feu, tiré avec de l'eau comme avec de la poudre à canon. J'ai séduit les plantes en leur faisant produire des enfans hors du mariage ; j'ai fait couler l'acier comme du beurre ; j'ai fondu le verre sous l'eau, culbuté l'or du trône qu'il avoit usurpé depuis des millions d'années, comme le plus pesant des métaux, et installé le platine à sa place. J'ai indiqué un nouveau genre d'excellentes lunettes que Newton même avoit cru impossibles. J'ai, dans un seul et même instant, déplacé et rétabli les pôles de l'aimant naturel ; j'ai fait éclore des œufs sans poule et sans la chaleur du couvage ; j'ai réduit l'évêque de Rome à ses fonctions épiscopales ; j'ai écrasé la tête d'une hydre puissante et dangereuse ».

« J'ai vu Pierre Ier., et Catherine, et Frédéric, et Joseph, et Leibnitz, et Newton, et Euler, et Winckelmann, et Mengs, et Cook, et Garrick ».

« J'ai créé un nouvel empire immense ; j'ai donné une cinquième partie au globe et fait voguer des vaisseaux dans l'air, augmenté le nombre des planètes, diminué celui des élémens,

et réduit le soleil au rang d'un simple satellite».

« Un grand nombre de ces découvertes, ajoute Lichtenberg, quelque importantes qu'elles paroissent, ne sont encore que des embryons qui demandent à être soignés et développés. Quels résultats ne promettent-ils pas, si nous considérons que la force, qui jadis suffisoit à peine pour donner l'impulsion à la première barre d'imprimerie, fait aujourd'hui trembler le Vatican; qu'une aiguille frottée avec l'aimant a réuni les parties les plus éloignées du globe, et qu'au moyen du salpêtre et du soufre, qui d'abord ne causoient qu'une brûlure aux doigts, on pourroit maintenant séparer des continens. Ah! si nous trouvions la clef de la voûte sacrée, où un million de découvertes semblables gissent ensevelies! Qui osera garantir que nous ne parviendrons pas à rendre à notre vie la durée de neuf cents ans, de soumettre au frein la baleine, et de traverser, d'un pôle à l'autre, les mers sur cette monture; de déplacer les pôles magnétiques de notre terre, d'en fixer de nouveaux à Cayenne et à Borneo, et d'armer ces pôles d'un caucase de fer? Qui sait si, aidé des lumières de la chimie et de la physiologie perfectionnées, un habile ministre des finances ne réussira pas à inventer quelque onguent propre à faire croître sur le dos de ses contribuables une laine précieuse qu'on tondroit tous les ans au profit du fisc (1) »?

(1) Cette idée baroque devoit sans doute, dans l'intention de Lich-

« Malheureusement toutes ces belles choses restent cachées dans un labyrinthe dont Bacon a vainement cherché le fil; et l'homme, aujourd'hui, comme il y a deux mille et quatre mille ans, est condamné à n'inventer les plus grandes choses que comme les cochons font la découverte de sources salines et d'eaux minérales ».

Si le bon Lichtenberg avoit pu faire parler son dix-huitième siècle trois lustres plus tard, et au moment même de sa disparition, il auroit sans doute donné plus d'intérêt et de développement à la harangue du défunt.

Nous sommes, au demeurant, loin d'offrir ici cet échantillon de la manière d'un moraliste célèbre comme un modèle de goût épuré. Nous nous bornerons à observer qu'il manque à notre traduction les grâces et le mordant de l'original, et que, ce qui est inadmissible ou réprouvé par les bons juges en France, peut ne point choquer une nation qui a d'autres règles en matière de goût, et qui n'a pas mis les mêmes entraves aux allures du génie.

---

tenberg, concilier de puissans protecteurs à la doctrine de la perfectibilité humaine.

EXTRAIT

D'une lettre écrite de Madrid, sur la comédie espagnole, intitulée : La Misma Conciencia acusa. *(Les Remords de la Conscience).*

Il ne doit pas être indifférent pour un génie espagnol de composer une comedié, quand il ne se borne pas aux faits que lui fournissent la chronique ou l'histoire. Dès qu'il se met à créer, son imagination s'échauffe par degrés et l'emporte à travers les monts et les mers ; et des efforts aussi laborieux doivent influer sur le physique même de son existence. Il n'est pas vraisemblable qu'un homme en santé produise les disparates dont on va voir des exemples. Je regarde ce drame comme le délire d'un cerveau malade. L'auteur est plein d'esprit et de feu. Il a des détails sublimes ; son style est pur et coulant. On ne peut assez le louer de ce qu'il a d'excellent, ni le blâmer de ce qui est opposé à tout bon sens.

Le début est intéressant. Un duc de Parme, usurpateur de l'état de Carlos, son neveu, l'a relégué dans un petit domaine, où ce jeune homme vit avec une sœur, en philosophe qui

n'est touché d'aucun sentiment d'ambition. Le tyran a peu de foi à cette tranquillité, et ses remords produisent des soupçons.

Il vient à la chasse sur le domaine qu'habite son neveu et détache vers lui Enrique, son parent, pour sonder le jeune réclus et pénétrer ses desseins secrets. Le duc a amené à cette partie de chasse sa fille Marguerite qui, s'étant égarée à la suite d'un oiseau, a été frappée de la figure de Carlos qu'elle a rencontrée.

Enrique de son côté s'est épris d'Estèle, sœur de Carlos, qu'un hasard semblable lui a fait voir, et ces quatre personnages prennent réciproquement de l'amour l'un pour l'autre. Voilà un plan tout fait, et il faudra bien que l'auteur finisse par les deux mariages. Mais il est curieux de voir par quels détours il y parvient.

Enrique s'acquitte de sa commission. Quoique Carlos semble en effet insensible à la grandeur, il laisse d'abord échapper quelque hauteur dédaigneuse. Mais lorsqu'Enrique veut le faire expliquer, il paroît être plus sur ses gardes.

Il assiste à une fête que ses villageois font en l'honneur de sa sœur Estèle. Cette jeune personne, occupée de l'image d'Enrique qu'elle a vu à la chasse, s'ennuie et trouve que le lieu où ils sont est mal choisi pour une réjouissance. Carlos complaisant la mène vers les bords d'une rivière charmante. A peine ont-ils fait quelques pas qu'Enrique survient. Elle n'ose cependant de-

meurer, mais elle dit à sa suivante en s'éloignant: Ha! le lieu que je quitte est devenu le plus agréable! cependant Enrique tire Carlos à part, et lui dit qu'il est parent du duc de Parme, duquel il a lieu de se plaindre aussi-bien que lui; qu'ayant su qui il est, et qu'il est digne d'une meilleure fortune, il vient s'entretenir avec lui.

Carlos. Moi! me plaindre! vous vous méprenez. Le duc est trop juste pour vous faire le moindre tort. C'est vous que j'ai vu tantôt avec la princesse: j'ai regardé comme une nouveauté de la voir chasser sur ce territoire.

Enrique. Elle aime passionnément la chasse.

Carlos. C'est un prodige de beauté.

Enrique. J'attends que ses gens se rassemblent pour la ramener à la cour.

Carlos. Je tiendrois à grand honneur que ce lieu sauvage pût vous offrir quelques rafraîchissemens.

Enrique. Vous tenez ici un état considérable, quoique le lieu soit médiocre.

Carlos. On a toujours assez quand on ne désire rien.

Enrique. Je m'étonne que le duc réduise à cet état de médiocrité un homme tel que vous.

Carlos. J'en suis plus heureux: une chute est plus à craindre dans un état plus élevé. Un roseau résiste au vent qui renverse un puissant

chêne, et je dois avoir obligation au duc qui me met à l'abri de pareils risques.

Enrique. Quoi, vous ne songez point à l'injure qu'il vous a faite ?

Carlos. Je songe à jouir de cette retraite paisible où je trouve tout ce qu'on a dans les palais. Cette fontaine me sert de miroir, ces gazons de riches estrades, cet orme de dais majestueux. Rien de tout cela ne vieillit; ce sont des commodités qui se renouvellent chaque année sans dépense. Ces richesses, qui ne sont point sujettes aux vicissitudes de la fortune, me sont plus chères que celles que vous croyez que je puis regretter.

Enrique. Quoi! vous ne désireriez pas de triompher d'une avidité cruelle!

Carlos. Tous mes désirs se bornent à jouir des biens que cette campagne me promet. Elle ne trompe jamais mon espérance.

Enrique. Peut-on oublier à ce point qu'on étoit né pour régner!

Carlos. C'est un vain songe. De toutes ces vanités, qu'est-ce que possède réellement un homme? vivre, se vêtir. Qu'ai-je donc besoin de désirer la possession de biens frivoles dont je ne jouirois pas ?

Enrique. Comment ne sentez-vous pas que votre exil est un outrage ?

Carlos. Au contraire... Carlos continue de mo-

raliser mais avec quelques pointes qui ne sont pas de notre goût.

Enrique va rendre compte au duc de cet entretien. Le tyran soupçonneux trouve du mystère à cette tranquillité, et ordonne qu'on lui amène Carlos qu'il veut interroger lui-même. On le conduit au palais avec Tirso son *gracioso* (bouffon) qui lui fait expliquer les sujets des tapisseries. Carlos lui montre la muse Thalie, qui inspire les poëtes. C'est donc pour cela, dit le gracioso, qu'elle n'a point de chemise. Enrique questionne Carlos au sujet de ces riches ameublemens.

Carlos. Ils me plairoient davantage si je n'avois pas rencontré en venant ici tant de misérables couverts de haillons.

Enrique. Qu'ont-ils de commun avec ce que je vous demande?

Carlos. L'humanité le dit assez. Il me semble injuste qu'on couvre si superbement des murs insensibles, tandis qu'on souffre que des hommes demeurent nus.

L'infante Marguerite, qui écoute tout cela, (car dans les comédies espagnoles il y a toujours quelqu'un, *al pano*, *à la tapisserie*, qui écoute tout ce qu'il ne doit pas entendre), s'enflamme de plus en plus pour le jeune stoïcien, qui parle de l'or avec un souverain mépris.

Le duc survient avec sa fille, dont la vue trouble si fort Carlos qu'il ne sait d'abord que répondre; mais (*selon l'usage espagnol*) son bouffon Tirso

dit mille extravagances. Carlos se remet cependant, et dit au duc qui lui propose de l'attacher près de lui, qu'il préfère la vie champêtre; qu'à la cour on perd son temps et qu'il en laisse les avantages à ceux qui sauront mieux en jouir que lui. Ces réponses confirment le duc dans ses soupçons. Il n'auroit pas cru, dit-il, qu'un homme de sa valeur (car il est accoutumé à combattre les lions et les ours) préférât le repos à la gloire.

Carlos. Est-ce que ton Etat n'est pas en paix ? Si quelque ennemi téméraire osoit s'armer contre ma patrie, élever son front orgueilleux à l'égal du tien, alors quittant mon repos pour les travaux de la guerre, je ferois trembler le monde entier de la colère qu'exciteroit en moi cette audace rebelle (1). Usurpant la puissance du tonnerre, je déchirerois les nues honteuses qui l'enveloppent; et, trainant le soleil lui-même par sa chevelure frisée, je le mettrois à tes pieds pour servir de trophée à ta gloire.

J'ai traduit cette tirade littéralement pour donner l'idée de l'hiperbole familière aux Espagnols; mais j'en suis si hors d'haleine que je n'y retournerai plus. Il faut que cette figure plaise, car rien n'est si commun; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les personnages dans la bouche desquels les auteurs la mettent, sont réellement

(1) L'acteur s'échauffe à mesure qu'il parle.

braves. Elle n'auroit de sel pour nous qu autant que nous serions convaincus de la poltronnerie du déclamateur.

Le duc. Exécuteriez-vous ce que vous dites?

Carlos. Oui, je l'exécuterois.

Le duc. Vive dieu! il me fait peur.

D'après ce sentiment, il conclut dans un petit raisonnement qu'il fait à part, qu'il faut s'assurer d'un ennemi si dangereux, et que *la tyrannie* ne peut être en sûreté sans cette précaution. Il fait des reproches à Carlos de son ingratitude et de sa bassesse. Je te laisse, dit-il, dans ton aveuglement, et puisque tu es insensible à tout ce qui devroit t'émouvoir, tu es digne de mon mépris, quoique mon sang coule dans tes veines.

Le duc parti, Marguerite fait aussi ses reproches, mais d'une autre nature. Elle dit à Carlos qu'il y a une espèce de lâcheté à ne pas tenter de hautes entreprises. Il répond qu'il en connoît une pour laquelle il se sent de la hardiesse. Il refuse de la lui faire connoître, mais elle l'entend si bien qu'elle lui dit qu'on n'arrive jamais au bonheur auquel on aspire, si l'on n'a pas l'audace d'y prétendre.

Tout cela réveille Carlos de sa léthargie. Il réfléchit sur ses droits. Il a reçu des lettres du duc de Milan son parent, qui lui offre son secours pour le rétablir dans ses Etats, et il prend la résolution de se venger et de régner. Enrique vient alors l'arrêter. Marguerite et le duc reviennent assez

plattement pour voir cette capture, et les deux amans se disent quelques mots entrecoupés qui marquent une secrète intelligence.

L'imbécile de père qui ne s'en apperçoit pas, charge sa fille de voir Carlos dans sa prison. Il n'y a pas de mal, lui dit-il, puisque c'est ton cousin; tu es belle, il prendra de l'amour pour toi, et tu lui tireras facilement son secret. Marguerite se charge très-volontiers de cet emploi, en se raillant de la simplicité de son père. Estèle vient avec Tirso qui a été fait juge de son village, demander au duc la liberté de son frère qu'elle justifie avec beaucoup d'esprit et d'éloquence. Loin de céder à ses raisons, le tyran la fait renfermer dans l'appartement de sa fille.

Marguerite va trouver son amant Il commence par lui déclarer son amour, et, quoiqu'elle feigne de s'en offenser, il continue. Elle l'arrête alors et lui dit qu'elle est venue pour savoir de lui s'il agit de concert avec le duc de Milan qui vient d'entrer avec une armée dans les Etats de Parme. Il est surpris de cette nouvelle, et sa cousine lui dit qu'elle le protégera contre son père, et qu'il peut sans rien craindre lui confier son secret. Il ne balance pas et convient de son intelligence avec le Milanais; et comme il va s'expliquer davantage, Marguerite apperçoit son père, *al pano*, qui les écoute. Elle voudroit retenir Carlos qui, n'entendant point ses signes ni ses motifs, va toujours révélant et s'accusant. Elle a

beau lui dire qu'il se trompe, qu'il vient de lui dire tout le contraire, il s'obstine à tout déclarer, de sorte que le duc ne peut douter de ses desseins. Après ce chef-d'œuvre il s'en va et la prison aussi.

On entend battre une alarme, et Enrique vient apprendre au duc que le Milanais est au pied des murailles, et qu'il menace de prendre la ville d'assaut si on ne lui remet Carlos. Hé bien! dit le duc, il l'aura, mais mort. Il ordonne à Enrique de l'empoisonner pendant la nuit. Après cela, ajoute-t-il, *ta valeur* le renfermera dans un cercueil, avec ses armes et les mêmes ornemens que si c'étoit moi-même. Puis on le remettra au duc de Milan, en publiant que le chagrin d'être en prison l'a fait mourir, et, pendant ce temps-là, j'assemblerai mes troupes.

Il lui promet pour récompense de lui faire épouser Marguerite. Cette offre tente Enrique, quoiqu'il soit amoureux d'Estèle; mais l'une est, dit-il, une fortune, et l'autre n'est qu'une inclination. Marguerite entend tout cela; car quoique son père l'ait renvoyée, elle est demeurée, *al pano*, à écouter.

On amène au duc, Tirso, qui a voulu s'introduire dans la prison; on l'accuse d'avoir un paquet caché: il dit que c'est une bosse; mais il n'a pas l'encolure d'un bossu. On lui trouve en effet du pain, du vin, du fromage, des limes et des cordes. Le duc l'envoie en prison.

Enrique, qui condamne dans son âme l'injustice du tyran, ne peut se résoudre à empoisonner Carlos, et fait connoître que son intention est de le remettre au Milanais après lui avoir donné un simple somnifère.

Cependant la nuit est survenue; et Marguerite, qui se souvient que la prison communique à une tour, et cette tour au jardin par une porte dont elle a la clef, voulant sauver son amant, semble n'avoir rien de mieux à faire que d'aller lui ouvrir et le faire sortir; mais elle n'a garde. Elle va au guichet appeler son amant, et lui dit qu'une dame qui s'intéresse pour lui, lui procurera la liberté; qu'à un signal qu'il entendra, il n'a qu'à s'approcher de la porte de la tour, où on lui tiendra un cheval prêt.

Il ajoute peu de foi à cet avis, et, pendant qu'il réfléchit sur cet événement, il entend secouer des chaînes; c'est Tirso, prisonnier comme lui, qui, en se promenant, est parvenu jusque-là. Il secoue aussi sa chaîne, ce qui produit une scène de nuit et une reconnoissance où le bouffon fait beaucoup rire. Cependant on frappe un coup à la porte de la tour. Carlos fait à Tirso le vilain tour de le faire tenir près du guichet par lequel on lui apporte des vivres, et, à un second coup, le laisse dans la prison et s'en va.

Enrique, que le duc escorte, donne les vivres à Tirso, et tous deux observent le prisonnier,

qui est fort content de la provision et se promet un bon repas.

La prison s'en va comme elle est venue, et on voit Marguerite, habillée en homme, avec Carlos qu'elle vient de délivrer; elle lui parle de la dame qui lui rend ce service, et lui fait promettre de ne jamais disposer de sa main sans l'aveu de cette dame. Elle le quitte après avoir reçu cette promesse; mais, après s'être retirée, on l'entend de loin appeler plusieurs fois Carlos. Il répond, et elle lui apprend qu'elle est Marguerite sa cousine, que sa mort étoit résolue, qu'elle vient de lui sauver la vie, et le prie, en s'éloignant toujours, de se souvenir d'elle. Elle le nomme encore plusieurs fois à une grande distance. Il demeure assez étonné, et sort dans la résolution d'être reconnoissant, mais de commencer par se venger de l'usurpateur.

Au lieu d'aller trouver le duc de Milan, car il se trouve, sans qu'on sache comment, tantôt dans la ville, tantôt dehors, et actuellement il est dans la campagne, il passe la nuit à reconnoître le camp de son allié. Le jour le surprend dans cette rusée manoeuvre; il entend crier: *vive Carlos!* et voit le duc de Milan au pied de la muraille, en pourparler avec les assiégés. Nouvelle raison pour le joindre; mais il a aussi-bien qu'un autre la rage d'écouter. Il s'approche finement sans se laisser connoître, et est fort surpris d'apprendre qu'on propose aux Milanais de lui

remettre Carlos. Son étonnement redouble en voyant Enrique, à la tête d'un détachement, conduire une pompe funèbre, au son des tambours détendus et des trompettes avec sourdines. Enfin un envoyé présente au duc de Milan le cercueil qui renferme Carlos, mort subitement pendant la nuit. Le duc s'emporte furieusement contre Enrique et le chasse, en lui disant qu'il le feroit punir sur-le-champ, s'il ne respectoit les lois de la guerre. Enrique répond que son caractère le met en sûreté pour ce moment, et que, dans deux heures, il répondra aux menaces du duc comme son égal et duc de Parme lui-même. Comment, duc de Parme, dans deux heures, s'écrie le Milanais! Sans doute, répart Enrique, puisque je vais épouser dans un instant l'héritière de cet Etat. (Il rentre ensuite dans la ville).

On peut juger de la surprise de Carlos en apprenant sa mort subite et le mariage de sa maîtresse. Il ne sait plus, dit-il, s'il est mort, vivant ou endormi, et ne veut se découvrir qu'après avoir vérifié ce qui en est. Il conclut cependant qu'il y a apparence que Tirso a été empoisonné à sa place. On entend alors le mort faire tapage dans son cercueil, on l'ouvre avec précipitation, et on y trouve le bouffon armé et revêtu de l'habit de Saint-Jacques. Le duc de Milan questionne ce fou, et prend ce trait pour une insulte. Il entre en fureur et ordonne qu'on monte à l'assaut. Au moins, Carlos devroit se mettre à la

tête d'une attaque. Point du tout; il est dans la ville sans qu'on sache comment il a pu s'y introduire; car ses alliés sont encore dehors. Il y rencontre Enrique et l'attaque. Celui-ci, qui lui a rendu service, veut s'expliquer et ne veut point se battre. Carlos veut se battre et ne veut rien écouter de son rival. Malgré sa vivacité, Enrique fait entendre ses justifications, dit à Carlos qu'il lui a sauvé la vie; qu'il n'est ni amoureux de Marguerite, ni ambitieux; qu'il a toujours reconnu la justice de sa cause, et qu'il l'auroit rétabli lui-même dans son Etat, s'il s'y étoit pris d'une autre manière; mais que, puisqu'il en a été défié, il faut que l'épée en décide. Carlos, qui ne comprend pas trop tout cela, veut à son tour une explication et point de bataille. Enrique veut batailler et point d'explication. Enfin les voilà à ferrailler. Enrique tombe; Carlos lui dit de se relever et veut continuer le combat; l'autre ne le veut plus : enfin ils s'expliquent. Carlos promet sa sœur Estèle à Enrique. Ils entendent crier : *vive Estèle!* C'est, dit celui-ci, le peuple qui se révolte en faveur d'Estèle. Au lieu de prendre part à cet événement, ils profitent du tumulte pour s'introduire au palais où Carlos veut voir sa maîtresse.

Cependant on vient prendre Estèle chez Marguerite pour la mener en prison. Cette infante s'en plaint au duc son père, qui lui donne des

raisons d'état, et lui annonce qu'elle va épouser Enrique.

Il la laisse dans l'inquiétude et le désespoir. Elle se répand en regrets. Dieu d'amour! s'écrie-t-elle dans son transport, fais un miracle en ma faveur. Puisque mon amant est présent dans mon cœur, fais qu'il entende mes plaintes. Ecoute-moi, cher Carlos..... Je vous écoute, lui répond-il en se montrant. Ils se mettent à discourir comme s'ils n'avoient autre chose à faire, et, pendant leurs propos, Marguerite entend la voix de son père. On ne devineroit jamais où elle fait cacher son amant : c'est dans cette même prison où il a déjà été renfermé, qui va et vient avec tant de facilité, qui est contiguë aux appartemens du palais, aux jardins, aux murs de la ville. Jamais rien de si commode que ce cachot.

Les auteurs espagnols ne songent qu'à faire des scènes. Le lieu où elles doivent se passer arrive toujours à propos. Si l'action exige qu'on passe de la rue dans une maison, d'un appartement dans un autre, sans interruption de la scène, il y a toujours un rideau de quelques pieds de largeur; les acteurs ne font qu'en faire le tour, et reprendre la même place où ils étoient. On pourroit croire que cela étoit ainsi il y a un siècle; mais l'usage subsiste. On a pourtant substitué des décorations en coulisses à l'usage des paravens; mais le spectacle est peu soigné; le soufileur est aussi derrière un rideau; on apperçoit sa lumière et son

ombre à travers la toile, et on l'entend lire très-haut, sans discontinuation, la pièce que les acteurs ne font que répéter.

Le duc de Milan renvoie au duc de Parme, Tirso, toujours équipé en chevalier, et lui fait annoncer la plus cruelle vengeance. Le tyran, surpris de voir ce paysan, l'interroge et n'en tire que des folies. Il est très-embarrassé; car il a vu lui-même le prisonnier boire le vin empoisonné. Il conclut qu'on aura trouvé ce paysan endormi dans le cachot et qu'on l'aura pris pour le prince et enfermé dans ce cercueil, et que par conséquent Carlos doit être encore, mort, dans la prison. Il veut s'y rendre; sa fille le retient et tâche de l'effrayer en lui disant qu'elle y a vu le fantôme de Carlos armé. Il se moque de cette vision et veut entrer; Carlos paroît l'épée à la main, et le duc épouvanté appelle à son secours. Le prince se retire au fond de la prison. Cependant on entend encore le refrein ordinaire des révolutions de la scène espagnole : *vive Estèle!* et *vive le duc de Milan!* Enrique arrive et annonce au duc que la ville est prise. *J'ai moi-même ouvert la porte*, dit-il à part. Sans doute qu'il en avoit la clef dans sa poche, comme Marguerite celle de la prison.

Le duc de Milan paroît furieux, et veut tout mettre à feu et à sang. Le tyran se soumet sans nulle résistance, mais son ennemi veut venger sur lui la mort de Carlos. Si pour vous appaiser

l ne faut que vous le remettre vivant, dit alors Marguerite, je vais vous le livrer. Elle va le chercher sans façon, il paroît, reprend ses Etats, marie sa sœur avec Enrique, épouse lui-même Marguerite, et la pièce finit.

J'avertis le lecteur, qu'il pourroit se tromper en portant son jugement sur ces extraits, quoique fidèle, et purgé de mille autres absurdités. On a pu remarquer les défauts des caractères.

Le duc de Parme est un tyran lâche et imbécile, livré sans relâche à la bassesse des remords, et occupé des ressources perfides et cruelles que la peur lui inspire.

Sa fille n'a pour lui, ni respect, ni amitié, elle se prend d'amour pour Carlos, qu'elle n'a vu qu'un instant, lui fait des avances sans retenue, et trahit sans nulle répugnance son père, qu'elle sacrifie à son amant.

Carlos n'a point de caractère ; il commence par faire le philosophe, et finit par n'être rien. Il n'est ni fort amoureux, ni fort ambitieux. Il va galantiser sa maîtresse, tandis que son allié se bat pour lui.

Enrique fait le personnage d'un traître, qui tend des piéges à Carlos, pour tirer son secret. Il aime Estèle, et la peur du tyran le fait consentir à épouser Marguerite ; il trahit enfin son maître, qui a en lui une entière confiance, et le livre avec la ville à son ennemi.

Le gracioso est un paysan grossier, dont l'occupation est de nourrir des pourceaux, aussi est-il le plus souvent très-dégoûtant, et cependant il est le favori de Carlos et d'Estèle, et est fait alcade ou juge de son village.

On pourroit conclure de tout cela que la représentation de cette pièce doit être insoutenable. Il est cependant constant qu'on ne peut la lire, et encore moins la voir jouer, sans y prendre un singulier plaisir. Elle est parfaitement écrite. Ces scènes si mal amenées sont si bien remplies, ce paysan même qui paroît à tout moment sous des aspects si variés, a des rencontres plaisantes et se trouve dans des situations si comiques, que l'amusement qui résulte de tous ces détails doit faire oublier la sévérité des règles.

D. Augustin Moreto qui en est l'auteur, péchoit contre les lois connues du théâtre, et le savoit bien. Il n'avoit qu'un but, c'étoit d'occuper et d'amuser son spectateur, et il en connoissoit les moyens.

Pour justifier ce que je dis de son génie, il ne faut qu'observer que c'est d'après lui que sont imités et souvent copiés mot pour mot plusieurs de nos drames les plus connus.

Thomas Corneille a pris chez lui *D. César d'Avalos*, *le Baron d'Albicrack* et *le Charme de la Voix*. Molière en a tiré *la Princesse d'Elide*; Bois-Robert, *la Fausse Gageure*; Scaron, *D. Ja-*

phet, et Bonnarelli, *le Double Amour de sa Philis de Sciros*.

Nous avons beaucoup puisé dans les auteurs espagnols. D. François Roxas, D. Guillin de Castro, D. Pedro Calderon et plusieurs autres nous ont servi de modèles et nous ont fourni de très-bonnes comédies.

Ce n'est pas du fumier d'Ennius, quoiqu'il y en ait aussi, que nos auteurs les plus célèbres ont tiré de l'or, mais du magasin le plus abondant et le plus varié que l'esprit humain ait pu produire. Le génie est partout. Il faut chercher souvent le goût et la vraisemblance, mais nous avons des exemples qui prouvent qu'on peut quelquefois les suppléer.

LE PROCÈS DE L'AMOUR,

POÈME DE WIELAND.

Nous fîmes connoître, il y a deux ans, dans le premier volume des *Archives*, le petit Poëme des *Grâces*, l'une des productions les plus agréables de la muse de Wieland. Le bon accueil que cet essai trouva auprès de nos lecteurs, nous engage à les entretenir aujourd'hui du *Procès de l'Amour*, autre production du même poëte. Quoique fondé sur la mythologie et plein de sens allégoriques comme *les Grâces*, le *Procès de l'Amour* n'est ni du même genre, ni du même ton. Dans le premier de ces deux poëmes, les vers sont mêlés de prose, le second est écrit tout en vers. Dans l'un, les images riantes et gracieuses sont prodiguées, l'ingénuité, la naïveté sont les couleurs dominantes; dans l'autre, les tableaux sont moins rians que comiques; l'auteur a moins sacrifié aux Grâces qu'à Thalie; le ton dominant est celui de la malignité. Si d'un côté il est descendu quelquefois de l'ingénuité jusqu'à l'enfantillage, de l'autre il s'égare quelquefois de Cythère jusqu'au temple du Dieu des Jardins. Mais le défaut le plus essentiel de ce dernier

poëme, c'est la longueur des discours que le poëte fait tenir à ses personnages. Cette raison et les libertés dont nous venons de parler, nous empêchent de traduire l'ouvrage entier, quoiqu'il n'ait guère plus de treize cents vers. Dans l'extrait auquel nous nous bornons, nos jeunes auteurs trouveront peut-être le sujet d'un ouvrage qui seroit d'un genre tout à fait neuf pour nous; et les critiques les plus sévères pourront en conclure que, si les Dieux de l'Olympe antique sont désormais perdus pour l'Epopée, ils peuvent fort bien tenir leur place dans un poëme badin.

Le *Procès de l'Amour* a cinq chants. Voici comment le premier commence : « Le grand jour étoit arrivé où le parlement des dieux devoit juger l'importante cause pendante entre les sages et vénérables, comme demandeurs d'une part, et l'Amour, surnommé *Cupidon*, comme défendeur, de l'autre. Jupiter donna le signal par sept coups de tonnerre, qui retentirent autour du palais céleste, au milieu de l'air le plus serein. Neptune s'avança de l'antique Trézène, le bel Apollon, de Délos, et le jeune Bacchus, des montagnes de Thrace, suivi du vieux Silène, monté sur son animal paresseux. La chasseuse Diane quitta les ombrages du Cynthe, et Minerve, Athènes, sa ville chérie. Cythérée parut; elle ne s'appuyoit point sur le bras du boiteux Vulcain; Mars l'amenoit en triomphe, vêtue

d'un voile aérien, et parée, non sans dessein, de sa ceinture. Les dieux de la troupe joyeuse la regardent d'un œil avide, et chacun se promet bien de ne pas lui vendre sa voix à un moindre prix que Pâris la pomme des Hespérides ».

Ce debut est sans doute assez poétique, et appelle assez vivement notre attention au tribunal olympique. Mais, avant de nous y introduire, Wieland, qui aime les digressions, nous arrête dans l'antichambre, pour nous faire assister à un débat philosophique assez curieux, quoique trop long, entre la livrée des puissances célestes, l'aigle de Jupiter, le paon de Junon, le moineau de Vénus, le hibou de Minerve, le cygne d'Apollon et l'âne de Silène.

Il ne s'agit de rien moins que de réformer le monde, et c'est le hibou de Minerve, qui, en sa qualité de philosophe, opine le premier. Bien persuadé, malgré la foiblesse de sa vue, qu'il gouverneroit mieux que Jupiter, il prouve d'abord, par le témoignage de tous les sages, depuis Cicéron, Horace et Lucien, jusqu'à Erasme, que tous les hommes sont fous, et il en donne la raison: « Ces gens-là ne pensent point, dit-il, ou du moins ils ne pensent point assez, et rarement lorsqu'ils devroient le faire. Mais le pis est que, lorsqu'ils veulent penser, ils sont détournés de ce grand devoir par les sens, et surtout par celui de la vue. Pour méditer profondément, il faut qu'aucun objet extérieur ne nous trouble; et

quelle source plus féconde de distractions que trop de lumière ? mon exemple seul prouve combien peu les penseurs en ont besoin. Deux ou trois sens tout au plus suffisent aux besoins de la vie; et à quoi bon avoir des yeux ? en naît-il autre chose que des erreurs et des illusions ? bref, vos hommes ne sont fous, que parce qu'ils y voient, et, à la place de Jupiter, je leur ôterois les yeux ».

Ce hibou, comme on voit, ne ressemble pas mal à certaines gens qui prétendent connoître et juger le monde et les hommes sans être sortis de leur cabinet. Son discours ne plaît point au moineau de Cythérée. Celui-ci a beaucoup de rapport avec certains êtres originaux, qu'on appeloit jadis petits maîtres; il ne connoît que les sens, vit sans projet et sans prévoyance, et n'admet de loi que son plaisir. Il est donc naturel qu'il se moque de l'oiseau de Minerve, mais il ne l'est pas autant qu'il s'en rapporte au coursier du vieux nourricier de Bacchus. Wieland, qui vouloit le mettre en scène, et qui l'a fait très-heureusement, pouvoit choisir une transition plus adroite.

Nous ne dirons point à quelles gens ressemble ce nouvel orateur, quoiqu'ils ne soient pas à beauooup près les membres les plus malheureux de la société. L'âne de Silène est aussi fort content de son lot, et, sans vouloir s'en faire accroire, il rend grâce aux dieux de l'avoir fait ce qu'il

est. Ne point penser lui semble le meilleur moyen de ne point se chagriner; prendre le temps comme il vient, se contenter de tout, n'être pas trop difficile dans ses jouissances, voilà le fonds de sa philosophie, et, pour faire le bonheur des hommes, il croit sans vanité que Jupiter n'auroit qu'à les changer en ânes. Il n'y auroit de perte que pour le petit nombre, ajoute la bonne bête, et le reste y gagneroit évidemment.

L'aigle de Jupiter prend la parole et juge les opinions de ses camarades, à peu près comme le Sganarelle de l'*Amour Médecin*, les conseils de ses amis. Il trouve que chacun a prêché pour sa paroisse. Pendant le débat, Wieland représente le cygne-poëte, déclarant sa flamme amoureuse à l'oiseau de Junon. Cet intermède n'est pas très-heureusement imaginé; le poëte semble l'avoir senti; car, outre qu'il s'en excuse dans une note, il l'interrompt brusquement, termine son premier chant sans conclure, et nous transporte au conseil des dieux.

Jupiter appelle la cause. Amour n'ayant point comparu, on pourroit le condamner par contumace; mais le père des dieux est bon et veut lui nommer un défenseur *d'office*. Nous ne dirons pas à qui Wieland avoit songé pour cette fonction, car le bon goût n'avoit pas dicté son choix; Vénus d'ailleurs refuse l'avocat et se réserve de plaider elle-même. Les choses ainsi réglées, « Pallas et l'Hymen se lèvent à la tête des plaignans; l'Aurore

et Diane se placent à côté de Minerve, et le bon homme Vulcain, de son pied boiteux, se range auprès du dieu d'Hymenée. Pallas tousse trois fois, rejette son voile en arrière, fait une révérence profonde et commence son discours ».

C'est dommage qu'il ait près de deux cents vers, et remplisse tout le second chant; car il est d'ailleurs plein d'adresse et quelquefois d'éloquence. La déesse s'étonne d'abord du sujet qui rassemble le conseil. Hé quoi ! dit-elle, l'harmonie éternelle est troublée, la vertu en discrédit, la dignité des dieux avilie, la création bouleversée . . . . ; et tout cela pour un enfant! Elle jette ensuite des doutes sur sa divinité et sur sa naissance. Vénus n'a jamais voulu l'avouer, et lui-même se plaît à envelopper son origine de ténèbres. Il prétend être né de la Nuit, lorsque le Chaos existoit encore, et bien avant qu'il y eût d'autres dieux. « Ruse coupable, ajoute la déesse, et qui n'a d'autre but que d'usurper la place de l'Amour céleste, et de séduire les âmes que le fils de Cythérée solliciteroit vainement. Le fripon joue alors le pur esprit, fait de la métaphysique, parle d'extases divines, de passions qui se nourrissent par les yeux, de flammes qui consument tous les désirs, et raconte comment les âmes sortent par lui de leur état de chenilles pour retourner sous la forme de papillons dans leur invisible patrie. Le piége est grossier sans doute, mais plus d'une sotte s'y prend ».

Après cette première attaque contre l'accusé, et après lui avoir disputé jusqu'*à son état*, Minerve, en avocat habile, cherche à irriter ses juges contre lui. Elle rappelle tous les propos qu'il se permet contre la vertu des dieux et surtout des déesses; puis elle en vient aux principaux chefs de l'accusation. L'Amour a corrompu la morale pour s'assurer l'empire du monde, et il a si bien réussi qu'il a chassé tous les autres dieux de leurs emplois. Il juge à la place de Thémis et d'Astrée : ce n'est plus Mars, c'est lui qui nomme les généraux. Il a perverti jusqu'aux sages; Socrate, Platon, Xénophon sacrifient aux Grâces et à l'Amour.

Minerve conclut qu'il n'y a point un moment à perdre pour arrêter les progrès du mal. « Bannissez l'Amour, dit-elle; que les bosquets d'Amathonte lui servent de prison; qu'il y passe le temps comme il voudra, avec ses Grâces et ses Nymphes, ses Zéphyrs, ses Ris et ses Jeux; mais qu'un cercle magique entoure ses bosquets fleuris, qu'il n'en puisse sortir et que personne n'y puisse entrer; il sera libre d'y tirer de l'arc, de chanter les baisers et le vin, de soumettre à un frein de roses les lions ou les cygnes, de chansonner Diane et Pallas .... Mais, par le Styx! dieux immortels, délivrez l'univers de sa puissance ».

« Minerve se tut (ainsi commence le troisième chant), et l'Hymen s'avança d'un air plus confus encore que modeste. A dire le vrai, sa vue

n'inspiroit pas un grand désir de passer du service de l'Amour au sien. Ce n'est point qu'il manquât de beauté, quoique la sienne parût un peu flétrie ; mais en revanche il manquoit de ce charme qui nous enchaîne auprès des sœurs de l'Amour. Ses yeux bleus étoient ternes, ses cheveux à demi-bouclés tomboient sans agrément sur son front et sur ses épaules, et Cybèle même trouva qu'il auroit pu sans coquetterie s'arrêter plus long-temps devant son miroir..... Mais aussi ce n'est point à être aimé, c'est à être plaint qu'il aspire, et certes il y auroit eu de la cruauté à lui refuser ce sentiment».

Le discours que Wieland prête au dieu d'Hymen s'accorde fort bien avec le portrait qu'il vient d'en faire : c'est moins un plaidoyer qu'une doléance. Il expose le partage que Thémis avoit fait entre l'Amour et lui. L'Amour devoit apprivoiser les beautés rebelles, leur inspirer le courage d'exprimer leurs sentimens, leur apprendre même à donner et à recevoir le premier baiser, gage de la foi jurée; mais il devoit ensuite les remettre aux leçons et à la garde de l'Hymen. Tout le monde sait bien que le fripon ne s'en est pas tenu là, et c'est de quoi l'Hymen se lamente. « O innocence! s'écrie-t-il, aimable timidité, douce pudeur, qu'êtes-vous devenues, depuis que l'Amour a enseigné à la jeunesse que vous n'étiez que gaucherie et préjugé? J'en jure par le Styx, depuis ce temps Hymen n'a plus rien à faire ».

Nous nous bornerons à cet échantillon du plaidoyer de l'Hymen; la plaisanterie qui en fait le fonds est un peu usée. Les vers de Wieland la rajeunissent sans doute, mais notre prose n'auroit pas la même vertu. Nous passerons légèrement, par la même raison, sur une longue harangue de Momus, qui achève de remplir le chant troisième. Le dieu railleur y persifle toute la cour céleste, sous prétexte de vouloir aggraver les torts de l'Amour, et il n'omet rien de la chronique scandaleuse de l'Olympe. Quelques-unes des anecdotes qu'il cite sont moins connues que les autres de la plupart de nos lecteurs; mais ce morceau en général a besoin pour plaire du coloris poétique.

Nous voici au quatrième chant. Ici tout est neuf, l'expression et les idées; ainsi nous traduirons davantage, et nous donnerons plus d'étendue à nos extraits.

« Les dieux, dit notre poëte, se préparoient à voter à huis clos, quand tout à coup un bruit qui paroît venir de l'antichambre les empêche d'aller plus avant. On écoute, on s'étonne; la porte crie sur ses gonds d'or, les battans s'ouvrent et l'on voit entrer toute la cour de Paphos et de Cythère, défilant humblement deux à deux; les Jeux et les Ris, avec les cheveux épars et les yeux baissés vers la terre; les trois Grâces enveloppées de longs crêpes traînans; les petits Amours en grand deuil, cachant à demi leurs malins minois

sous le masque de Scaramouche.... Les anciens de l'Olympe eurent quelque peine à maintenir en ordre les augustes rides de leurs fronts; ils s'imaginèrent que le coupable n'osant se présenter lui-même, avoit essayé cette mascarade pour les désarmer; mais ils étoient bien loin de compte ».

L'Amour lui-même fermoit la marche, tel que jamais Raphaël ni le Guide n'ont pu le peindre, tout pleins qu'ils étoient de sa divinité. Sa beauté décourage déjà ses adversaires; Minerve seule paroît vouloir tenir bon. Cependant le petit dieu, les paupières à demi-baissées et les joues en feu, s'incline modestement devant le trône de Jupiter, de l'air d'une jeune fille qui vient confesser devant un tribunal sa fécondité précoce, et qui voudroit en dérober la preuve aux yeux des assistans. Jupiter encourage le fils de Cythérée, et lui demande ce qu'il peut répondre à ses accusateurs?

« Rien, absolument rien, dit le malin enfant. Je ne viens point, orateur cauteleux, vous surprendre une sentence moins rigoureuse. La médisance n'a que trop raison contre moi. A quoi me serviroit de nier des choses dont je lis la vérité dans vos yeux? oui, j'en conviens : Ovide n'a rien dit de moi et de ma troupe qui soit pis que ce que nous avons fait. Ignore-t-on que c'est nous qui enlevâmes à Sparte la fille du Cygne et de Léda? n'est-ce pas nous qui, pour moins que rien, mîmes aux prises les héros grecs aux bords du

Scamandre ? n'avons-nous pas livré Ilion aux flammes et construit le bûcher où Didon s'est brûlée ? que des princes sacrifient les peuples à leurs querelles, qu'un conquérant dans une nuit de debauche, fasse de Persépolis une seconde Troye pour acheter un baiser de Thais; bref, qu'un mauvais coup se fasse, vous êtes sûrs que nous y avons notre part; quel autre que nous changea autrefois certain personnage en taureau, en cygne, en satyre, en tout ce qu'il vous plaira ?..... Vous n'avez besoin ni de témoins, ni d'interrogatoire. Me voici devant vous, Dieux immortels; je confesse tous les crimes dont on m'accuse, je confesse même au-delà. Faut-il encore me traiter de rebelle ? — Mais le châtiment doit suivre l'offense; la prudente Minerve l'a prudemment observé. Eh bien ! que demande-t-elle ? mon bannissement ? je vous épargnerai la peine d'en porter la sentence. Sa volonté sera faite; je vais me bannir moi-même, vous venger moi-même de l'Amour. Venez, Grâce, venez : partons puisqu'on le veut ainsi, venez aussi, mes aimables frères; il ne faut pas qu'on nous revoie ici ».

« A peine a-t-il prononcé ces derniers mots, que la troupe folâtre qui l'accompagne prend avec lui son essor. Les crêpes, les manteaux de deuil disparoissent; les cheveux des Grâces retombent en boucles sur leurs épaules ; le vêtement qui leur sert de voile, rappelle la couleur des

roses lorsqu'elles brillent des pleurs du matin. L'aimable essaim s'envole soutenu par les Zéphirs; en traversant le ciel il ne laisse après lui qu'un gris morne à la place du brillant azur. Mais, avant de se dérober entièrement à la vue, Cupidon brise son arc, en jette les morceaux et dit adieu à ses juges. Il leur souhaite un heureux succès de la mesure qu'ils ont prise, et promet que, si désormais le repos de l'Olympe est troublé, on ne pourra plus s'en prendre à l'Amour.

Wieland met encore dans la bouche du petit dieu quelques vers dont le sens nous paroît un peu délicat à expliquer aux dames, quoique l'Amour les adresse particulièrement aux déesses. Il est des choses qu'on ne peut dire qu'en évitant également d'être trop clair ou trop obscur. Qu'il suffise donc de savoir que l'Amour promet aux dieux assemblés de ne leur laisser aucune ressource contre son absence.

Nous en verrons les effets dans un autre extrait.

Ch. Vg.

ALINTE

AU BORD DU RUISSEAU,

IDYLLE DE BRONNER (1).

MURMUREZ plus doucement, petites ondes; ne m'empêchez pas d'entendre venir la belle au teint de roses, dont l'attente fait palpiter mon cœur. Ne courez pas si rapidement sur les cailloux du ruisseau; baisez avec moins de bruit ma frêle barque; souffrez que j'entende ses pas de plus loin; donnez-moi le temps de voler au-devant d'elle. Ses pas sont légers comme les caresses du zéphyr, qui courbent à peine les roseaux du rivage.

(1) M. Bronner a donné trois volumes d'*Idylles et contes* dont les personnages sont presque toujours des pêcheurs. Le célèbre Gesner voulut bien écrire la préface du premier volume, qui parut en 1786, ce qui prouve le cas qu'il en faisoit. Il trouvoit, dit-il, dans ces Idylles, un coloris plein de fraîcheur et de vérité, des détails d'une naïveté piquante, des images agréables et un sentiment délicat du vrai beau. Ce jugement est sans doute celui d'un ami; mais si les éloges de Gesner ne paroissent pas trop démentis par l'Idylle que nous venons de traduire, nous pourrons en présenter quelques autres à nos lecteurs. (*Note des rédacteurs*).

Pourquoi franchir, en écumant, cette roche luisante ? Poursuivez-vous l'objet de vos amours ? Êtes-vous en courroux contre la roche qui vous sépare? ou plutôt êtes-vous fiers de l'embrasser, parce qu'une jeune baigneuse y a posé son pied d'albâtre?

Chut! qu'entends-je là dans les roseaux ? Elle vient, elle vient, c'est elle! Hélas ! je me trompois; le vol du butor a seulement froissé leurs cîmes bruyantes. Roseaux indiscrets, pourquoi tromper l'impatience d'un amant?

Comme ce poisson se joue près de moi dans l'onde qu'il fait rejaillir! Imprudent! mon aspect ne t'effraie-t-il plus ? Ne connois-tu pas le pêcheur Alinte, l'ennemi rusé des hôtes du ruisseau ? Quoi! tu recommences tes jeux! tu bondis de nouveau!... Mais, non; c'est une pomme verte encore, tombée de l'arbre, qui m'ombrage ; la voilà qui suit le courant. Zéphyrs malins, n'agitez pas ainsi les branches du pommier, ne lui dérobez pas ses fruits avant l'automne. Lorsqu'ils seront vermeils comme les joues de mon amie et doux comme ses baisers, je la conduirai au rivage ; alors, zéphyrs, jouez-vous tant qu'il vous plaira dans les rameaux du pommier, et faites tomber les plus beaux fruits aux pieds de ma belle.

Quoi! celle-ci tombe sur mon chapeau! Folâtres zéphyrs! suis-je l'objet de vos malices ?

Mais j'entends rire près de moi. Est-ce toi, ma joyeuse amie ? Est-ce toi qui viens m'agacer ? Ah! viens, descends dans ma nacelle, je vais la conduire dans le plus épais des roseaux ; et là tu paieras de dix baisers chaque pomme que tu m'as jetée.

GAZETTE LITTÉRAIRE.

MARS 1806.

RUSSIE.

Le théâtre allemand de Pétersbourg a brûlé le 12 février. L'incendie éclata d'abord au palais de Kuschelecoch, dont ce théâtre fait partie. La perte qui en résulte est évaluée à 60,000 roubles. La muse dramatique allemande pouvoit moins qu'une autre essuyer cet échec à Pétersbourg ; elle avoit déjà assez de peine à y soutenir les productions de ses favoris à côté du théâtre français et du théâtre russe.

DANEMARCK.

Le gouvernement danois fait bâtir en Islande une ville régulière qui portera le nom de Reykuwig ; elle est située sur le bord de la mer, et son port sera franc. On y a établi une école latine qui est déja en pleine activité.

Le fameux mécanicien danois Niffelsen, inventeur de l'instrument appelé *melodica*, vient d'imaginer une machine avec laquelle on peut arracher de terre les plus gros arbres, malgré leurs racines. (*Publiciste*).

ALLEMAGNE.

Sociétés savantes.

Peu de séances publiques de l'Académie royale des sciences de Berlin ont été aussi brillantes que celle qu'elle a tenue cette année,

pour célébrer le jour de la naissance du grand Frédéric. Le directeur, M. Mérian, lut d'abord un discours en langue française et annonça que M. le comte de Rheden avoit fait présent à l'Académie d'un buste, en porcelaine, de Frédéric II. On l'exposa aux regards du public, qui en admira la beauté et la ressemblance.

M. de Borgstede lut ensuite un mémoire sur l'état actuel de la monarchie prussienne, qui fut très-bien accueilli de l'assemblée.

Après lui M. Erman lut un mémoire sur le gouvernement du grand électeur, dont il avoit puisé les principaux traits dans un journal inédit.

M. Klaproth exposa dans une courte dissertation les résultats de l'analise du *Datholithe*, fossile nouveau découvert en Norwége par M. Esmark.

M. Muller, le célèbre historien, lut un discours sur la route tenue par les anciens Romains pour arriver à la monarchie universelle. On y a reconnu le coup d'œil d'aigle de cet écrivain non moins éloquent que savant.

La séance fut terminée par un mémoire du savant voyageur, M. de Humboldt, sur la physionomie des végétaux. Il a paru plein d'observations justes et originales.

On espère que l'Académie de Berlin va déroger à son ancienne habitude de ne publier ses mémoires que de trois ans en trois ans et qu'on en jouira désormais à la fin de chaque année.

Il existe depuis onze ans à Berlin une société d'*Amis de l'humanité*, qui compte parmi ses membres des savans et des artistes distingués et des hommes instruits de tous les états. Ils auroient peut-être eux-mêmes quelque peine à dire quel est le véritable but de leur réunion. Cependant ils se rassemblent tous les samedis et passent la soirée à des lectures ou à des conversations intéressantes. Dans leur séance du 11 janvier ils ont mis au concours la question suivante, avec un prix de trente ducats : « Comment et par quels moyens la langue et la littérature allemandes se sont-elles élevées, dans la dernière moitié du dix-huitième siècle, à une hauteur qui met les Allemands de pair avec les peuples les plus éclairés, anciens et modernes » ? Cette question fera sans doute éclore de nombreux mémoires ; mais nous pensons qu'on auroit pu la poser d'une manière plus adroite et plus modeste. Avant de demander aux concurrens comment les Allemands sont devenus les égaux des Grecs et des Romains en fait de langue et de littérature, on auroit pu les engager à vérifier si cette égalité existe bien réellement.

Théâtre.

Il y a eu depuis quelque temps peu de nouveautés et encore moins de succès sur les théâtres de Vienne. Un nouvel opéra, intitulé : *Fidelio*, ou l'*Amour conjugal*, traduit par Sonnleithner et mis en musique par Beethoven, n'a eu de spectateurs qu'à sa première représentation. La musique en est foible, quoiqu'elle offre quelques passages assez jolis. Un nouveau divertissement de Galet, *le Port de mer*, a été reçu très-froidement ; un ballet de Taglioni, *Atalante et Hippomène* n'a pas été mieux traité. Enfin, la situation fâcheuse des théâtres a engagé le baron de Braun, qui en est directeur, à congédier la troupe qui jouoit sur celui de la ville et à ne conserver que l'Opéra. On croit même que l'Opéra italien et une grande partie du ballet seront pareillement réformés.

Le théâtre de Berlin ne nous offre de nouveau que deux emprunts faits aux nôtres.

Une imitation de l'*Ecole des Bourgeois*, de Dalainval, par M. de Voss, a fort bien réussi. On loue principalement l'imitateur d'avoir supposé que l'action se passe depuis la révolution, quoique la scène soit toujours à Paris comme dans la pièce française. Nous ne l'en blâmerons pas; mais nous saisirons cette nouvelle occasion de remarquer à quel point diffèrent le goût et le jugement en littérature chez les peuples les plus voisins. Nous revoyons avec plaisir l'*Ecole des Bourgeois* à cause du jeu supérieur de l'acteur qui remplit le principal rôle, et parce que c'est un tableau de nos anciennes mœurs ; mais il n'entreroit à Paris dans aucune tête raisonnable d'en transporter la scène au temps actuel, où il n'est plus de ci-devant bourgeoise qui sacrifie sa fille à un ci-devant marquis pour l'honneur de son alliance. Nos mœurs actuelles sont bien connues à Berlin, et on y loue M. de Voss d'un changement qui seroit pour nous la chose la plus ridicule. Nations rivales et voisines qui vous jugez réciproquement, voilà de vos arrêts en plus d'une matière!

Le second emprunt a été fait à notre opéra-comique ; *le Grand-Deuil*, musique de Berton, a été joué avec quelque succès.

Nouvelles.

M. Himmel qui a mis en musique pour le théâtre de Berlin notre illustre *Fanchon*, annonce un grand opéra de sa composition, inti-

tulé *les Sylphides*. Le sujet en est tiré du *Corbeau*, conte de Gozzi.

Les tableaux de la célèbre galerie de Dusseldorf sont arrivés à Munich ; ils formoient un convoi d'une vingtaine de voitures. La galerie de Munich n'est point à beaucoup près assez spacieuse pour recevoir cette précieuse collection. Le gouvernement prendra sans doute des mesures pour qu'elle ne soit pas divisée.

Les souscriptions pour le monument qu'on se propose d'élever à Ratisbonne à la mémoire du grand astronome Keppler, sont déjà très-considérables. L'électeur archi-chancelier a souscrit pour une somme de mille écus d'Empire. Les personnes attachées à S. A. montrent à l'envi un grand empressement de concourir à l'érection de ce monument. (*Publiciste*).

M. Huth, astronome prussien, demeurant à Francfort-sur-l'Oder, vient, dit-on, de découvrir de nouvelles taches dans le soleil, formant un groupe, qui occupe, selon lui, un quinzième de son diamètre dans leur longueur, et un dix-neuvième dans leur largeur. Ces taches prennent différentes formes, et éprouvent dans l'espace de deux et trois heures des changemens visibles. (*Publiciste*).

Les étudians de Goettingue ayant trouvé mauvais que le rédacteur des *Nordische Miscellen* eût donné de la publicité à leur insurrection, l'ont menacé de le forcer juridiquement à nommer le correspondant qui lui a fourni cette nouvelle ; mais il paroît que jusqu'à présent cette menace est demeurée sans effet. (*Publiciste*).

Plusieurs des savans professeurs que le gouvernement de Bavière avoit attachés à l'Université de Wirtzbourg, abandonnent déjà cette ville qui a changé de domination. MM. Fuchs et Niethammer se sont rendus à Bamberg. MM. Hufeland, Stahl et Médicus ouvriront leurs cours cet été à Landshut. On ignore les projets de M. Stumpf, qui a quitté Wirtzbourg en même temps que ses collègues.

Un des neuf mille auteurs vivans qui font gémir les presses allemandes annonce qu'il a retrouvé un manuscrit contenant les poésies du landgrave Philippe de Hesse, composées par ce malheureux prince pendant qu'il étoit prisonnier de Charles-Quint. Cette découverte seroit bien intéressante, mais l'on conteste encore l'authenticité du manuscrit.

Annonces.

La théorie cranologique du docteur Gall est toujours à l'ordre du jour en Allemagne. De tous côtés on la juge, on l'attaque, on la défend. Un des meilleurs ouvrages nouvellement publiés dans cette querelle, est celui de M. le conseiller Himly, de Berlin. Il y examine le système de Gall avec impartialité, en rejette et en adopte ce qui lui paroît hasardé ou probable. Ainsi de tous les organes divers que le docteur prétend avoir trouvés dans le cerveau, M. Himly paroît ne vouloir reconnoître que ceux de l'instinct du sexe, de l'amour paternel et filial, de l'instinct social, celui des lieux, des personnes, des couleurs, des tons et des nombres. Les partisans du docteur Gall pensent qu'il ne pourra recevoir ces observations de M. Himly qu'avec reconnoissance. D'un autre côté, le professeur Ackermann a déclaré une guerre à mort aux découvertes *galliennes*, et il ne le cède en acharnement qu'au professeur Osiander et à son parti. Il est bon cependant d'observer que M. Ackermann n'avoit point encore entendu le docteur quand il l'a attaqué avec tant de violence. M. Gall étoit encore à la fin de février à Brême, où quatre-vingt-dix auditeurs (dont vingt femmes) assistoient à ses leçons ; de là il devoit se rendre à Munster et ensuite à Pforzheim, séjour de M. Ackermann, et il se flattoit d'y convertir ce chef d'incrédules.

M. Le professeur Fiorillo, auteur d'une *Histoire de la peinture*, publiée à Goettingue, vient de donner une brochure in-8°. très-intéressante, intitulée : *Essai d'une histoire des arts du dessin en Russie* (*Versuch einer geschichte der bildenden künste in Russland*).

La première partie a cela de curieux et de particulier qu'elle offre des données très-sûres, tirées d'ouvrages rares et dont la collection ne se trouve peut-être qu'à Goettingue, sur les relations les plus anciennes de la Russie avec l'empire d'Orient, et sur les premiers essais de l'art dans le premier de ces deux pays, qui en dut la connoissance à l'autre. C'est, par exemple, un parallèle très frappant que celui des magnificences de l'impératrice Irène, comparées au faste moscovite de son temps. On distingue dans la seconde partie une histoire très-complète de l'Académie des arts de Pétersbourg, depuis l'impératrice Elisabeth qui en conçut la première idée, jusqu'à l'empereur actuel qui lui a donné de nouveaux règlemens. Un autre avantage de cette brochure, c'est que M. Fiorillo nous y fait connoître les précieuses collections d'ouvrages de l'art antiques et modernes que l'or des souverains et des grands de l'empire russe a su

dérober, depuis Pierre-le-Grand, à l'Italie, à la France, et même à l'Angleterre. Il suffira, pour en faire sentir l'importance, de rappeler qu'on y compte une partie des chefs-d'œuvres qu'on admiroit autrefois à Paris dans la galerie du Palais-Royal, et à Rome dans les *villas* Négroni, Mattei, Giustiniani.

On a déjà, en Allemagne, des journaux qui, sous le nom de *Mélanges* (*Miscellen*) anglais, français et italiens, rendent compte des découvertes dans les sciences, des progrès de l'industrie, des productions nouvelles de la littérature et des arts dans ces différens pays. On a aussi des *Mélanges du nord* qui traitent de même du nord de l'Europe. Pour compléter en quelque sorte cette collection périodique de statistique littéraire, M. Benj. Bucher, de Dresde, va publier, à Léipsick, chez le libraire Weigel, des *Mélanges espagnols* et *portugais*. Il s'y trouvera sans doute, comme dans les autres, beaucoup d'inutilités, beaucoup de niaiseries, mais aussi beaucoup de choses utiles et intéressantes, et ce journal sera une nouvelle preuve de ce caractère d'universalité dont s'honore la littérature allemande. Ce cosmopolitisme littéraire tend à rendre plus impartial et plus éclairé le public qui n'écrit pas et qui juge; mais je ne sais s'il est favorable à l'auteur qui produit. Les Grecs ne connurent jamais que leur propre littérature; celle de l'Italie n'avoit point de rivale parmi les modernes, quand le Tasse et l'Arioste écrivoient; et nos hommes illustres du siècle de Louis XIV n'étudièrent que les anciens. Ce mélange du goût de tous les temps et de tous les peuples est bon pour éclairer les littérateurs; l'est-il aussi pour former des orateurs et des poëtes?

On débite à Léipsick, chez H. Graef, des *Dialogues sur la musique*, ouvrage posthume de M. Heinze, auteur d'*Ardinghello* et de quelques autres romans du même genre. Ceux qui connoissent la manière et le talent de cet écrivain, savent que sa morale et son enthousiasme souvent factice ne sont pas ses parties les plus recommandables; mais ils savent aussi qu'il n'a rien écrit sur les arts qui ne mérite l'attention des gens de goût; et que certains morceaux de l'*Ardinghello* peuvent soutenir le parallèle avec les plus beaux endroits de Pétrone.

Mahlerische streifzüge, etc., Excursions pittoresques dans les environs de Vienne, tome II, Vienne 1806. (Doll). L'auteur de ce petit ouvrage, M. Widemann, a déjà publié ses *excursions* dans le pays de Venise. Il écrit bien et raconte avec esprit, quoique son

style soit quelquefois un peu trop poétique. Il a principalement en vue d'intéresser ses compatriotes de Vienne et des états autrichiens; mais il s'y prend de manière à occuper aussi d'une manière fort agréable les loisirs des étrangers.

Frédérique Weisse et ses filles. Ce roman dont l'auteur est une femme et qui a été publié à la fin de 1805 à Berlin par M. Trapp, ressemble pour le but au Télémaque et à l'Emile. Il forme un manuel d'éducation, non pour les enfans des rois ni même des gens riches, mais pour les filles de l'état moyen et de la classe inférieure de la société. Malgré les éloges que lui donne le *Sincère*, nous croyons qu'il ne pourra être bien apprécié que par les mères de famille auxquelles il est destiné; car il ne paroît pas qu'il puisse offrir beaucoup d'amusement ni d'intérêt aux lecteurs ordinaires.

ANGLETERRE.

S'IL faut en croire les dernières gazettes de Bombay, le lord Valentia, chargé d'une mission par la société qui s'est formée aux Indes pour explorer les côtes de l'Afrique et de l'Arabie, a reçu du roi d'Abyssinie l'invitation d'envoyer une ambassade à Gondar. Lord Valentia a fait choix de M. Salt qui doit résider quatre mois dans cette capitale. C'est de lui qu'il faut attendre aujourd'hui la confirmation ou la réfutation de tout ce que Bruce a écrit sur l'Abyssinie. On assure déjà que lord Valentia n'a point retrouvé sur les côtes qu'il a visitées ces anciens *adulis*, et moins encore ces pyramides et ces obélisques décrits par Cosmos Indicopleustes, et découverts de nouveau par Bruce.

L'Irlande paroît être dans ce moment plus qu'autrefois l'objet d'une attention particulière de la part de la Grande-Bretagne. On connoît le roman de miss Edgeworth (*Castle-Rackrent*), où elle a décrit la vie domestique, les divertissemens et l'oppression des pauvres irlandais. Tous ces tableaux se retrouvent en plus grand nombre et peints de couleurs plus tranchantes dans *la Sauvage irlandaise*, roman nouveau de madame Oweson, déjà connue avantageusement comme poëte. Un ouvrage plus grave qui vient de paroître achevera de faire connoître ce pays, dont la destinée a été jusqu'à nos jours si bizarre et si malheureuse. Nous voulons parler des *Voyages dans plusieurs provinces d'Irlande*, publiés par le doc-

teur Beaufort, savant irlandais, à qui l'on doit déjà une *carte ecclésiastique* de son pays et un *Mémoire* explicatif très-intéressant pour la statistique. Les *Voyages* que nous annonçons seront, dit-on, pour l'époque actuelle ce que les lettres d'Arthur Young furent dans leur temps. C'est leur donner assez d'importance.

Le professeur écossais Playfair a enfin publié son ouvrage sur la décadence et la chute des nations puissantes et riches. Il y présente à sa patrie l'exemple funeste de quelques autres peuples dont il voudroit éviter les malheurs à son pays. Il a aussi donné récemment une nouvelle édition de l'excellent ouvrage d'A. Smith, enrichie de notes nombreuses et de quatre grandes cartes de commerce. (*Publiciste*).

La vingt-huitième livraison du *Temple de Flore*, ou *Jardin de la Nature*, par le docteur Thornton, a paru à Londres. De tous les ouvrages de ce genre où le luxe typographique et chalcographique fut déployé, aucun ne surpasse et peut-être n'égale celui-ci. Chaque cahier in-folio contient trente estampes de plantes et fleurs coloriées, gravées par Carlow, Landseer et autres, d'après les dessins de Rainagle. On n'en tire que 500 exemplaires. Le prix de chaque livraison est de 25 schelings pour les souscripteurs. Les tableaux originaux sont exposés dans la galerie linnéenne de Manchester-Square. Chaque plante est accompagnée d'une pièce de vers de l'un des poëtes les plus en vogue, tels que Darwin, Maurice et Pye. (*Publiciste*).

Deux écrivains connus, J. Mac Arthur, auteur d'un ouvrage utile sur les conseils de guerre, et Jam. Clarke, bibliothécaire du prince de Galles, se sont réunis pour publier *la vie et les exploits de l'amiral lord Nelson*. Ils ont eu pour matériaux des mémoires de l'amiral lui-même, les lettres et autres papiers de plusieurs marins distingués, ses compagnons d'armes, et sa propre correspondance. Pour alimenter l'avidité des curieux, on fera graver, en *fac simile*, un précis de la vie de Nelson écrit de sa main gauche peu de temps après la perte de son bras droit; il aura dix-sept pages et l'original sera déposé au musée britannique. Beaucoup d'estampes et de vignettes orneront cet ouvrage de format grand in-4°. qui paroîtra au mois de juillet. La souscription est de cinq guinées. On en tire sur vélin trois exemplaires, dont les planches seront imprimées sur satin. Le prix de ces exemplaires reliés en maroquin sera de cent guinées.

Le graveur Orme a mis en vente trois portraits de Nelson ; dans le premier, il est représenté à la fleur de l'âge avec ses deux bras et ses deux yeux ; dans le second, il a un bras de moins ; le troisième le représente au moment de sa mort glorieuse. De tous les portraits de cet amiral (et il s'en débite un grand nombre), le meilleur paroît être celui que Say fit paroître au mois d'avril dernier ; c'est la gravure du portrait fait d'après nature par Beechy. (*Publiciste*).

Nous avons annoncé dans notre dernière feuille la chute d'une comédie donnée au théâtre de *Covent-Garden*, par M. Allingham, souffleur de celui de *Drury-Lane*. Quoique cette pièce ait mérité son sort, on y a remarqué un rôle assez original et qui pourroit figurer dans un vaudeville. Un bon paysan de l'*Yorkshire* a lu dans les journaux de Londres tant d'annonces de choses perdues et de récompenses promises à ceux qui les trouveroient, qu'il s'imagine pouvoir faire sa fortune dans la capitale, en s'y établissant dans le métier de *trouveur*. Il commence ses opérations dans *Goldensquare*, où un jeune homme s'adresse à lui pour découvrir la retraite de sa maîtresse Antonia. Il lui donne pour cela le signalement de la belle et tous les renseignemens qui sont en son pouvoir. Le paysan commet à cette occasion plusieurs méprises qui, chez M. Allingham, ne sont ni bien vraisemblables ni de très-bon goût, mais qui nous semblent susceptibles de servir de fondement à une intrigue assez gaie.

On a trouvé dernièrement dans le comté de Glocester un grand squelette fossile, semblable à celui d'un crocodille. Il a été découvert dans un lit ou *stratum* solide de pierre calcaire, à quinze pieds de profondeur. Ce squelette a dix pieds et demi de long et est entier et bien complet. Les mâchoires se trouvent parfaitement conservées ; les dents ont même conservé leur émail : on en a brisé une ; elle a tellement offert l'apparence d'un morceau de bois pétrifié, que l'on est tenté de croire qu'un grand nombre de fossiles, regardés jusqu'ici comme appartenant au règne végétal, doivent être rendus au règne animal. (*Publiciste*).

HOLLANDE.

L'Académie de chirurgie d'Amsterdam a décerné la grande médaille d'or au docteur Crève d'Eltville dans le Rheingau, auteur du

meilleur mémoire sur le traitement, l'opération et la guérison des hernies, sujet qu'elle avoit mis au concours. C'est le même docteur Crève qui remporta, en 1798, le prix proposé par la société royale-médicale d'Edimbourg à la meilleure dissertation sur la nature du galvanisme; ce fut encore lui que la société médicale de Paris couronna en 1799, pour son mémoire sur l'influence que les différens organes du corps humain exercent réciproquement les uns sur les autres.

Le libraire A. Loosje, de Harlem, publie un *Voyage en France*, sous la forme de lettres à lui adressées par l'auteur, M. vander Willingen. Le premier volume qui a paru il y a six mois, devoit être suivi de deux autres. Il est orné de neuf gravures qui représentent des vues de quelques villes de Bourgogne, de Valence, de Marseille, et de la fontaine de Vaucluse. La romance de Marmontel n'a point été oubliée, et l'on a même gravé la musique sur une feuille à part.

ESPAGNE.

On publie en ce moment à Madrid un *Plan de la ville de Jérusalem et de ses environs* tels qu'ils étoient au temps de J. C. On y voit retracés les lieux et les édifices dont parle l'écriture, les murs, les portes, les rues, les places de cette ville fameuse, et en particulier la route par laquelle le sauveur du monde fut conduit du jardin des Olives au Calvaire. On y a joint le voyage récent d'un espagnol qui rend compte des sanctuaires actuels de la Terre-Sainte.

Au reste, ce seroit une erreur de croire, comme quelques personnes peu instruites de l'état de l'Espagne, qu'on n'y imprime guère que des livres de dévotion. L'ouvrage que nous venons d'annoncer est intéressant sous plus d'un rapport, et l'on vient d'en publier en même temps un autre qui trouvera sûrement des lecteurs hors du pays où il a paru. C'est une *description* faite avec beaucoup de soin *des îles de Saint-Domingue*, *de la Tortue*, *de la Jamaïque*, *de leurs productions*, *des guerres soutenues à l'occasion de ces îles par les Espagnols contre les pirates*, etc., etc.

ITALIE.

Dans le courant du mois de janvier, mademoiselle Clotilde Tambroni, de Boulogne, professeur de langue et de littérature grecques, a ouvert les séances de l'Université par un discours plein de chaleur et d'éloquence. Elle rappelle les beaux jours de Léon X, lorsque les Victoire Colonne et les Véronique Hambara rivalisoient avec les Bembe et les Arioste. (*Publiciste*).

On écrit de Naples que, parmi les manuscrits d'Herculanum, il s'est trouvé un fragment d'un poëme latin en vers hexamètres, qui en contient de soixante à soixante-dix. On y parle de la bataille d'Actium, et, à ce qu'il paroît, de la mort de Cléopâtre. Le manuscrit est tout en lettres majuscules, dites *unciales*, et tous les mots sont séparés par des points. On espère que ce poëme sera celui de Varius, l'ami d'Horace et de Virgile, et qu'il se retrouvera en entier. Puisse cet espoir ne pas être frustré! Le correspondant de Naples en cite de mémoire le vers suivant :

Consiliis nox apta ducum, lux aptior armis. (*Publiciste*).

FRANCE.

Sociétés savantes.

La classe de la langue et de la littérature française de l'Institut a nommé à la place vacante par la mort de M. Collin d'Harleville, M. Daru, conseiller d'Etat, auteur d'une traduction complète des œuvres d'Horace en vers français.

Nouvelles.

Le Conservatoire de musique a nommé, au nombre de ses associés étrangers, le compositeur Zingarelli, résidant à Rome. (*Publiciste*).

M. Serangeli vient d'exposer dans l'église Saint-Roch un tableau représentant *le Christ en croix*, destiné à une église de la ville de

Lyon. Les amateurs qui l'ont vu ont été frappé de la beauté de ce tableau, qui réunit à une grande correction de dessin, une excellente couleur. On admire surtout l'expression de la tête, qui a un caractère vraiment céleste. (*Publiciste*).

Nécrologie.

M. le sénateur Tronchet, mort à Paris dans le courant de ce mois, n'étoit pas seulement un habile jurisconsulte. Son éloge prononcé à Sainte-Géneviève, par M. François (de Neufchâteau), le fait connoître très-avantageusement comme littérateur et comme poëte. Il avoit composé une tragédie de la *mort de Caton*, que ses amis mettent au-dessus de celles d'Adisson et de Métastase. Il avoit traduit en vers le petit poëme de Prior, intitulé *Alma*, qui a fourni à Diderot un charmant épisode philosophique d'un ouvrage très-licencieux. Il avoit aussi communiqué à ses amis des versions poétiques aussi fidèles qu'élégantes de plusieurs morceaux du *Paradis perdu*, d'un épisode des *Saisons de Thomson*, et d'un autre de l'*Arioste*. M. François cite encore dans son discours plusieurs fragmens historiques de M. Tronchet et un *Tableau du Mahométisme* considéré non-seulement comme secte religieuse, mais sous les rapports d'une institution civile et d'un gouvernement à part.

SPECTACLES.

Théâtre Francais.

Antiochus Epiphanes, tragédie en cinq actes, en vers.

Un roi despote et barbare, une jeune fille qui ignore sa naissance, prisonnière à la cour de son persécuteur et adorée par le fils du roi, un prince proscrit, déguisé en ambassadeur, une princesse dans les fers depuis quinze ans, et qui retrouve sa fille et son époux, le faux ambassadeur reconnu, le despote détrôné et les deux amans couronnés et heureux; voilà, il faut en convenir, de quoi faire une tragédie bien conditionnée. Comment se fait-il qu'avec une telle abondance d'imagination, l'auteur d'*Antiochus* ait fait un mauvais ouvrage? L'intérêt de l'art nous force à lui en dire les raisons. C'est qu'il ignore les premières règles de cet art difficile, c'est que son abondance apparente n'est qu'une stérilité réelle, c'est que son plan n'offre qu'un imbroglio rempli de lieux communs, où les incidens

s'accumulent sans qu'un seul soit préparé ; c'est que son ouvrage n'est qu'un mouvement perpétuel sans action et qui fatigue sans intéresser ; c'est enfin que le style ne rachète aucun de ces défauts et qu'il ne présente aucunes beautés.

Les succès du triste genre qu'on appelle *mélodrame* ont peut-être égaré l'auteur d'*Antiochus* ; mais il ignore sûrement que le public qui va juger les ouvrages du Théâtre Français n'est pas le même public qui applaudit les contorsions et les grimaces des comédiens des boulevards. C'est par le public délicat et éclairé que les tragédies de Corneille et de Racine sont mieux appréciées qu'elles ne l'ont jamais été. Ce n'est donc qu'en marchant sur les traces de ces deux grands maîtres que l'on peut désormais espérer des succès. Les reconnoissances, les évanouissemens, les coups de théâtre, enfin tout le faux pathétique seront toujours fort applaudis au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

L'*Avocat*, comédie en trois actes, en vers.

Cet ouvrage a eu du succès et il le mérite à beaucoup d'égards ; mais ce n'est pas plus une comédie qu'*Antiochus* n'est une tragédie. Un avocat amoureux d'une jeune personne contre laquelle il plaide, et qui, après lui avoir fait perdre sa cause, vient mettre à ses pieds sa fortune et lui offrir sa main ; voilà le fond de l'ouvrage, et il seroit difficile d'y voir le mot pour rire. Les incidens sont tout aussi sérieux. Le client de l'avocat est oncle de la jeune personne, et il lui dispute son état, c'est-à-dire, qu'il ne veut pas la reconnoître pour sa nièce. C'est donc après l'avoir fait déclarer fille illégitime que l'avocat généreux vient offrir d'épouser son amante. Cela est fort beau, mais on ne rit pas. Ce n'est pas tout. L'orateur est poëte aussi, et il fait des vers amoureux pour sa partie adverse en même temps qu'il plaide pour la déshonorer. Le client surprend ces vers, il est furieux et veut ôter sa cause à l'avocat, qui défend son honneur avec tant d'éloquence que la cause lui reste. Cette scène est vraiment belle, mais on ne rit pas encore, et nous ne sommes pas au bout. Il faut admirer des sentimens encore plus généreux. La jeune personne se laisse condamner ayant en main une lettre qui lui feroit gagner son procès, et qu'elle ne produit pas parce que cette lettre pourroit compromettre la liberté et peut-être la vie de son oncle. Tout cela est possible, tout cela élève l'âme et offre de très-beaux exemples à imiter, mais l'auteur annonçoit une comédie et nous ne pouvons lui passer son ouvrage que pour un drame.

Ce drame donc a eu du succès et il le mérite par la pureté, la

grâce et souvent l'élévation du style, le charme de plusieurs détails, beaucoup de vers heureux et des accessoires qui, sans être fort comiques, font quelquefois sourire le spectateur. Considéré dans son ensemble, c'est un ouvrage de talent et qui laisse à désirer que M. Roger, son auteur, travaille sur un plan moins romanesque et enrichisse la scène française d'une bonne et franche comédie. *Caroline* ou le *Tableau* et la *Dupe de soi-même*, sont du véritable genre. Nous invitons M. Roger à ne pas s'écarter de la route qu'il a déjà parcourue avec des succès mérités.

Théâtre Louvois.

Les Trois Noms ou *C'est le même*, comédie en trois actes, en prose.

Cette pièce n'avoit qu'un seul titre à l'indulgence du public; elle est l'ouvrage d'un enfant de treize ans. Si elle n'eût été que médiocre, l'âge de l'auteur l'auroit sans doute sauvée des sifflets; mais aucune considération ne pouvoit les retenir après trois actes d'invraisemblances ennuyeuses. Des amis indiscrets ont cependant obtenu avec assez de peine qu'on proclamât le nom du petit prodige; nous ne le répéterons pas et nous croirons le mieux servir, car c'est le cas d'appliquer le mot de Tacite : *Pessimum inimicorum genus, laudantes.*

Le Testament de mon oncle, ou *les Lunettes cassées*, comédie en trois actes, en vers, de M. Charlemagne.

Une jeune veuve qui habite la province, un poëte et un banquier, cohéritiers d'un vieux célibataire, se trouvent par son testament dans une position peu vraisemblable, mais assez comique. Il a laissé toute sa fortune à sa nièce, à condition qu'elle épousera un de ses cousins. C'est le sort qui doit décider entre eux; mais ils peuvent aussi s'arranger à l'amiable; la nièce seule, si elle refuse d'épouser celui à qui le sort ou le consentement de son compétiteur aura donné sa main, se trouvera deshéritée. La veuve se rend à Paris, déguisée, on ne sait pourquoi, en soubrette. Arrivée dans la maison héréditaire, elle y trouve son portrait si ressemblant que, pour n'être pas reconnue, elle y substitue celui d'une vieille femme très-laide, et c'est là-dessus que l'intrigue s'établit. Le poëte et le banquier n'ayant jamais vu leur cousine, jugent de ses attraits par son prétendu portrait. L'enfant d'Apollon qui fait peu de cas des richesses, n'est pas très-curieux d'en acquérir par un tel mariage; mais il a des dettes à payer. Le banquier, au contraire, ne voit dans

le portrait aucun obstacle à un mariage de 600 mille francs. Ils tirent au sort, et c'est le poëte qui gagne. Il ne sait à quoi se décider lorsqu'un de ses créanciers se présente avec un billet qu'il faut acquitter sur-le-champ. Le banquier saisit l'occasion et offre à son cousin de payer le billet et de lui donner 60 mille francs, s'il veut lui céder sa cousine; on devine que le marché est bientôt conclu.

La comédie finiroit là s'il en alloit au théâtre comme dans le monde, où les femmes assez communément préfèrent pour le mariage un faiseur de chiffres à un faiseur de vers. Mais depuis quelque temps les mœurs de la scène sont bien différentes et l'on pourra bientôt dire aux auteurs et aux artistes : *Vous êtes orfévres, Messieurs !* car on est sûr que, si dans leurs pièces il se trouve un poëte, un peintre, un sculpteur, un musicien, il y joue toujours le plus beau rôle. Notre héritière préfère donc son cousin le poëte à son cousin le banquier, et comme c'est elle qui s'est mise en danger de le perdre par son déguisement et par l'échange des portraits, il est bien juste que ce soit elle aussi qui travaille à réparer sa sottise. Il seroit trop long de raconter ici comment elle s'y prend et comment elle réussit. Ses moyens ne sont ni bien nouveaux ni bien comiques. La pièce finit par son mariage avec le poëte et par le partage égal de la succession entre les trois héritiers.

Le public a reçu cet ouvrage avec bienveillance. On y retrouve les qualités et les défauts de l'auteur; une versification facile, de l'esprit, des traits brillans, des tirades heureuses, mais peu de connoissance de l'art dramatique, peu de naturel dans le dialogue, peu de vrai comique. Si l'on nous demande pourquoi il a donné à cette comédie le second titre des *Lunettes cassées*, nous dirons que c'est parce qu'un vieux valet de l'oncle connoissant très-bien et la nièce et son portrait, l'auteur est obligé de lui faire casser ses lunettes dès le premier acte, pour qu'il ne s'apperçoive pas de la substitution; c'est-à-dire, qu'il a consigné dans le titre même de son ouvrage un incident qui ne sert qu'à rappeler une des plus fortes invraisemblances sur lesquelles il l'a fondé.

Théâtre du Vaudeville.

Le Vieux Chasseur, comédie en trois actes.

Tout le monde connoît un vieux chasseur, brusque, emporté, mais sensible et plein d'honneur, bon père, bon ami, mais fort peu civil et portant la franchise jusques à la rudesse, ne sachant ce qu'il aime le mieux de sa meute, de sa Sophie, de ses chevaux ou de ses

amis ; les envoyant à tous les diables à la moindre contrariété et réparant ses torts avec une cordialité et une bonhommie qui arrachent à la fois le rire et les larmes. Ce bon *Westem* enfin, si bien peint et si bien en scène dans l'admirable roman de Tom-Jones, est un personnage éminemment dramatique, et il étoit impossible que les auteurs du *Vieux Chasseur* n'empruntassent pas à Fielding une partie de ses couleurs. Mais il faut convenir qu'ils ont été très-réservés, trop réservés peut-être dans leur emprunt. Il faut convenir aussi que leur ouvrage est assez agréablement conçu pour qu'ils aient pu se passer des idées d'autrui. En voici un foible apperçu.

La Roche, vieux seigneur, avoit été blessé dangereusement il y a plus de vingt ans, à la suite d'un duel survenu pour une querelle de chasse avec M. de Marcilly, autre seigneur qui s'étoit expatrié. Cette disparition étoit une source de chagrin et de repentir pour la Roche. Voilà l'exposition : La Roche soupçonne son fils Adolphe d'aimer Louise, fille d'un fermier du voisinage. Le véritable objet des affections d'Adolphe est Hortense, jeune personne, réputée orpheline, élevée par les parens de Louise. De son côté Louise aime réellement un garde-chasse du canton. La Roche, trompé sur l'objet de la passion de son fils, croit lui jouer un tour cruel en pressant le mariage de Louise avec le garde-chasse. Adolphe paroît très-chagrin de ce qui comble ses vœux. Au milieu de ces petits intérêts de famille, la Roche songe à acquérir le domaine de Marcilly, dans l'intention de le rendre un jour à son propriétaire, s'il rentroit dans sa patrie. Un inconnu se présente et se fait adjuger ce domaine au grand regret de la Roche. On prévoit déjà que cet inconnu est le véritable Marcilly, qui se fait connoître aussi pour le père d'Hortense. Plus d'obstacle à l'amour d'Adolphe, les amis sont réconciliés et les jeunes gens s'épousent.

Il n'y avoit rien de si facile que de faire un drame avec ce fond un peu romanesque. On sait de quelle ressource sont ces inconnus dans les drames, et puis il y avoit matière pour trois ou quatre reconnoissances. Les auteurs, qui paroissent bien connoître le genre du vaudeville, ont usé avec la plus grande sobriété de la partie *sentimentale*. De jolis tableaux, des situations bien amenées et pas trop approfondies, partout un intérêt doux et simple fondu avec une gaieté franche et spirituelle, des couplets moins brillans que bien placés, des airs bien choisis, voilà ce qui distingue la pièce du *Vieux Chasseur* et ce qui lui a mérité un grand succès.

Les auteurs sont MM. Tournay, Francis et Desaugiers.

La Belle Hôtesse.

Un jeune officier, inconstant comme ils le sont tous au théâtre, est fort amoureux d'une belle hôtesse qui le traite avec rigueur. Un autre officier survient et cherche à se faire préférer; mais il est bientôt reconnu. C'est une femme déguisée qui court après l'infidèle qui l'a abandonnée. La généreuse hôtesse s'amuse d'abord de la jalousie de son courtisan et finit par réconcilier les deux amans.

Sujet usé que tout l'esprit, toutes les antithèses, tous les *concetti* du monde ne pouvoient rajeunir, puisque M. Chazet, l'un des auteurs, n'y a point réussi. La pièce n'a pourtant pas été sifflée; mais c'est un succès d'amis, et ces sortes de succès ne sont pas de longue durée.

Librairie.

Le commentaire de J. Bond, est regardé depuis long-temps, non-seulement comme le meilleur de tous ceux que l'on peut joindre aux éditions portatives des Œuvres d'*Horace*, mais comme le plus approprié au goût des lecteurs qui ayant déjà fait une étude approfondie de ce poëte, n'ont plus besoin que de courtes notes, suffisantes pour leur rappeler les explications plus étendues et qu'ils connoissent déjà des passages difficiles. Jusqu'à présent on n'avoit fait de ce commentaire que le premier usage que nous venons d'indiquer. Les *Elzevirs* l'avoient joint à une de leurs éditions en petits caractères; *Couret de Villeneuve* l'avoit reproduit dans l'*Horace* dit d'*Orléans*, dont les caractères sont encore plus petits. M. *Achaintre*, libraire, quai Malaquais, est le premier qui ait imaginé de mettre à profit le second avantage des notes de Bond, en faveur des personnes parvenues à un âge où les éditions portatives sont moins nécessaires, parce qu'on se promène moins, et les petits caractères plus incommodes, parce que les yeux sont plus mauvais. Son *Horace avec le commentaire de J. Bond* forme un volume in-8°. imprimé sur beau papier avec des caractères neufs. Le texte a été revu et corrigé avec soin en quelques endroits d'après les éditions de Bentley, Baxter et autres. M. Achaintre a aussi fait usage, quoique sobrement, de leurs notes, lorsque celles de Bond lui ont paru ne pas remplir leur but. Il a enrichi ce volume du Traité d'Alde Maume *de Metris Horatianis*, et d'un catalogue assez étendu des principales éditions d'Horace de 1470 à 1800. La seule chose qu'on puisse lui reprocher, c'est de n'avoir pas assez consulté plusieurs éditeurs et commentateurs d'Horace postérieurs à J. Bond, qui ont répandu un nouveau jour sur quelques-unes de ses odes et de ses

épîtres. Malgré ce défaut, on ne sauroit trop recommander cette édition aux amateurs du lyrique latin, qui, après avoir fatigué leurs yeux à parcourir les énormes travaux de ses laborieux commentateurs, veulent jouir de ses poésies sans lasser leur vue ni leur esprit.

Voyage à la partie orientale de la Terre-Ferme, dans l'Amérique méridionale, fait pendant les années 1801, 1802, 1803 et 1804; contenant la description de la capitainerie générale de Caracas, composée des provinces de Venezuela, Maracaïbo, Varinas, la Guyane espagnole, Cumana, et de l'isle de la Marguerite; et renfermant tout ce qui a rapport à la découverte, à la conquête, à la topographie, à la législation, au commerce, aux finances, aux habitans et aux productions de ces provinces; avec un apperçu des mœurs et usages des Espagnols et des Indiens sauvages et civilisés: par F. Depons, ex-agent du gouvernement français à Caracas; avec une carte géographique et les plans de la ville capitale et des ports principaux; 3 vol. in-8°. Prix, 15 fr.; papier vélin, le double. A Paris, chez F. Buisson, Fain et compagnie, et Debray.

SUPPLÉMENT.

Le même journal allemand d'après lequel nous avions annoncé la mort de M. Chenevix, nous donne aujourd'hui les moyens de démentir cette triste nouvelle. Il est bien vrai que le vaisseau qui portoit ce savant estimable a fait naufrage à l'entrée du canal de Constantinople; mais M. Chenevix, non moins habile nageur que chimiste, est parvenu à se sauver. Il est fâcheux d'ajouter qu'il a perdu toutes ses collections et autres effets.

TABLE DES MATIÈRES.

MÉLANGES.

GAZETTE LITTÉRAIRE.



